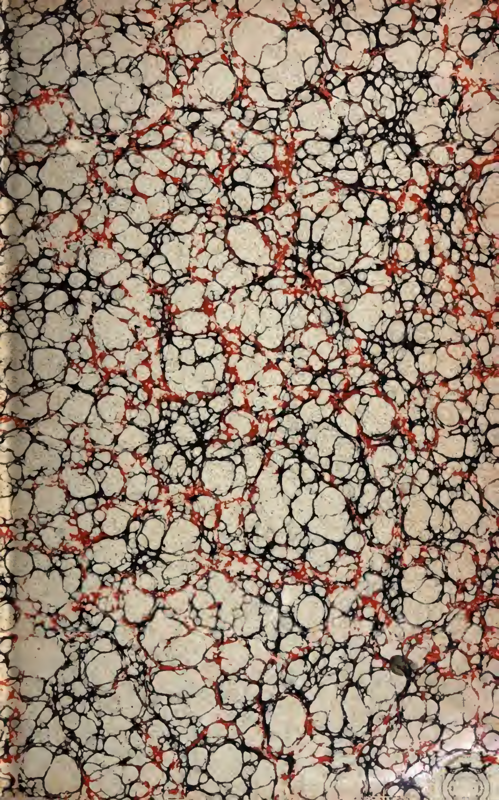

LLI


TECA LUCCHESI-PALLI
III.ª SALA
SCAFFALE 38 28
PLUTEO 1 VII
N.° CATENA 5 5
TECA·
I·PALLI·
Gr. Sala 0.1.36-VI-12



LA DAME

AU

GANT NOIR

POISSY. — IMP. ET STÉR. DE A. BOURET.

LA DAME

AU

GANT NOIR

PAR

PONSON DU TERRAIL







PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1867

LA DAME
AU
GANT NOIR

PROLOGUE

— Ah çà ! est-ce que nous dormons tous, décidément? s'écria l'un des convives en vidant son verre et jetant un coup d'œil à ses compagnons de table.

— Jamais, répondit une voix fraîche et sonore, une voix de femme échappée à un gosier de vingt ans.

Cette phrase interrogative et cette exclamation en guise de réponse se firent entendre, à cinq heures du matin environ, dans la salle à manger d'une femme galante célèbre, en décembre 184...

Fulmen, — la reine du corps de ballet à cette époque, moins célèbre cependant par ses talents chorégraphiques qu'elle ne l'était par l'opulent amour dont l'environnait lord G..., un pair d'Irlande riche comme un nabab indien, et par la mort de deux ou trois petits jeunes gens

du meilleur monde qui s'étaient entretués ou suicidés pour elle, — Fulmen, disons-nous, donnait à souper dans son oli petit hôtel de l'avenue Marbeuf aux Champs-Elysées.

Lord G... avait fait de cette demeure un paradis en miniature, conseillé en cela par un architecte véritablement artiste, et Fulmen y avait entassé pour deux cent mille francs de ces riens coûteux, de ces chinoiseries ruineuses dont rafolent les femmes de son espèce. La table du souper avait été dressée dans un chaud jardin d'hiver, au milieu d'arbustes précieux enlevés aux cinq parties du monde.

Les vins, qui n'avaient cessé, depuis minuit, d'étinceler jaunes ou vermeils dans le cristal et la mousseline des gobelets, auraient fait pâmer d'aise un grand vizir. Chevet avait fourni le menu. Pourtant les convives étaient peu nombreux, huit ou dix à peine.

Le plus âgé, un jeune banquier hollandais, avait trente ans; la plus jeune, une ingénue d'un théâtre de vaudeville, allait commencer son dix-septième carnaval.

— Mes bons amis, avait dit Fulmen en se mettant à table, je vous ai réunis pour avoir votre avis sur un événement qui pourrait bien s'accomplir au premier jour, et que je considère comme fort grave.

— Oh! oh! s'était-on écrié.

— Est-ce que tu voudrais te marier? avait demandé Malvina, une brune fille aux yeux fendus à la chinoise, dont la chevelure d'ébène était crêpée comme une tête de nègre.

— Précisément.

Cet adverbe tomba des lèvres roses et provocantes de Fulmen, nettement et froidement accentué.

— Allons donc !

— Mes enfants, savez-vous que je deviens horriblement vieille.

— Quel âge as-tu ? demanda Maurice Stephan, un journaliste de petite presse.

— La question est brutale, mon cher, répliqua Fulmen ; mais, comme il s'agit d'affaires, je répondrai franchement. Une femme a trois âges : celui qu'elle a, celui qu'elle dit, celui qu'elle tâche de paraître.

— Bravo !

— J'accuse vingt-trois ans, j'essaye de n'en laisser voir que vingt, au demeurant j'en ai vingt-sept.

— C'est grave ! murmura le banquier. Te voici à l'heure où l'on se fait aimer par un apprenti millionnaire mineur, mais émancipé.

— Si je n'épouse pas, j'y songerai. Merci du conseil.

— Et qui épouses-tu ?

— Lord G..., parbleu !

Le banquier hollandais, qui avait horreur d'un certain potage à la tortue et continuait à fumer en lorgnant une broussaille d'écrevisses, prit son cigare, du bout charbonné, traça sur la nappe quelques chiffres mystérieux. Un moment il parut absorbé en un pénible et profond calcul, puis il releva la tête et dit gravement : — Lord G...

a cinquante mille livres sterling de revenu. Tu fais une fin convenable et je t'approuve.

— Je suis de cet avis, dit l'ingénue de vaudeville, qui se prit à mordiller le bord de ses lèvres. Une chose m'étonne pourtant.

— Laquelle?

— Ce n'est pas que tu épouses lord G..., c'est qu'il t'épouse.

— C'est fort simple, cependant.

— Tu trouves?

— Le jour où je l'ai rencontré, il s'en allait dans l'Inde se brûler la cervelle pour échapper au spleen. J'ai calmé son spleen, et il a vécu pendant trois années pour le plaisir d'entendre dire à Londres et à Paris: « Lord G... a une fort belle idole qui ne peut parvenir à le ruiner. » Mais on se blase sur tout. Son idole ennuie le noble lord, et il s'est imaginé que sa femme légitime l'amuserait. C'est une idée d'Anglais, cela.

— Et il t'épouse?

— Demain, si je veux.

— Ma chère, observa gravement Maurice Stephan, je vais te donner un conseil que tu ne suivras pas, et cela parce que les gens qui demandent des conseils ont d'avance une ligne de conduite toute tracée; mais néanmoins je vais te le donner.

— Ce garçon est paradoxal, murmura l'ingénuité.

— Ma chère amie, poursuivit Maurice Stephan, la femme légère qui se marie ressemble pour moi à ce

grand seigneur russe que la volonté de l'autocrate enchaine sur ses terres où elle le force à entasser son immense revenu, empêché qu'il est de le dépenser. Un beau jour, le grand seigneur obtient deux années de voyage, il les passe à Paris, met son revenu en capital, convertit son capital en rentes françaises, se fait trente mille livres de rente et renonce aux cinq ou six cent mille qu'il possède dans sa neigeuse patrie et que l'autocrate confisque, — le tout pour vivre à sa guise en pleine liberté sur cette terre de France, la seule, quoi qu'on en dise, où l'homme puisse respirer à pleins poumons.

— Je ne comprends pas, interrompit Fulmen.

— Attends, tu vas comprendre. Le mariage, ma chère, pour une femme comme toi, c'est la Russie du cœur. On y gèle, on y meurt d'ennui. Quand tu auras passé six mois en tête à tête avec ton vieil époux, dans un de ses châteaux d'Irlande, entourée de gentlemen grotesques et de ladies prétentieuses, ta jolie bouche s'entr'ouvrira pour bâiller, tes bras s'étireront et se détendront, et tu te diras : — Dieu ! que je voudrais donc souper ce soir à la Maison-d'Or, jouer au lansquenet et rentrer chez moi, avenue Marbeuf, avec une pointe de migraine au vin d'Aï.

— Tiens! exclama l'ingénuité, il a peut-être raison.

— Si j'ai raison! répéta Maurice Stephan, je le crois bien.

— Bravo ! dirent plusieurs voix.

— Ma fille, ajouta Maurice, j'aimerais mieux te voir

aimer un peintre, passer la main au baccarat sur un refait, débuter à l'Odéon devant un public de banquettes, ou croire à l'amitié des femmes, que te voir épouser lord G...

— Cependant, fit observer Nini Pompadour, une petite brune piquante et spirituelle, si Fulmen a des dettes?...

— Bah! répondit Fulmen, si j'épouse lord G... ce ne sera point par misère, ce sera par ennui. J'ai trente mille livres de rente!

— Trente mille livres de rente! s'écria Maurice. Mais, si je m'appelais Fulmen, si j'avais une pareille fortune, loin de me marier, je voudrais incarner en moi le plaisir et le bonheur, me cramponner à des amours impossibles, rêver les gouffres du chaos pour les combler, et la passion future d'un homme qui serait épris d'une reine ou adoré d'une comédienne, deux amours incurables.

— Mon cher Maurice, interrompit Fulmen, ta petite *tartine* est jolie, elle ferait bien à la seconde page de ton journal. En cherchant bien, on y trouverait peut-être une pièce.

— Raille! raille! dit tranquillement Maurice; dans un an, lady G... comprendra ce que je disais ce soir à Fulmen.

— Fulmen le comprend, mon cher. Seulement je vous demande à tous, non plus un avis, mais le temps d'y réfléchir, c'est-à-dire la nuit qui commence. Au point du jour, j'aurai pris ma résolution.

— Fulmen, dit Maurice, veux-tu tenir un pari?



— Lequel ?

— C'est que si j'ajoutais un mot, ou plutôt si, te prenant à l'écart, je laissais une confidence glisser dans ton oreille, tu renoncerais sur l'heure à épouser lord G...

— Ma foi ! dit Fulmen en riant, je serais curieuse de faire cette expérience.

— Viens alors...

Et Maurice Stephan se leva.

Fulmen quitta la table.

— Mesdames et messieurs, dit-elle, je reviens dans deux minutes.

Et elle entraina le journaliste hors de la salle à manger, le conduisit dans son boudoir, et s'y renferma avec lui. Maurice s'assit auprès d'elle.

— Ma petite, dit-il, je te connais. Tu réalises volontiers, comme femme, le type masculin, si connu, de don Quichotte.

— C'est vrai, dit Fulmen.

— Les obstacles t'irritent, te fascinent et t'attirent. Dans tout ce que je t'ai dit tout à l'heure, tu n'as réellement entendu et senti qu'une chose, c'est que ta situation indépendante te permettait de rêver quelque amour romanesque et hérissé de difficultés presque insurmontables, amour qui agacerait ton système nerveux, exciterait ton imagination, aiguillonnerait ton orgueil.

— Tu parles comme un livre, mon cher, dit Fulmen. Malheureusement...

— Ah ! voyons la restriction !

— Malheureusement, acheva Fulmen, les amours dont tu parles sont introuvables.

— Tu crois ?

— Depuis dix ans, je n'ai jamais regardé un homme en face, poursuivit Fulmen, qu'il ne soit tombé sur-le-champ à mes genoux. Et pourtant...

Elle s'arrêta et parut hésiter.

— Pourtant, continua Maurice Stephan, tu aurais voulu rencontrer, n'est-ce pas ? un de ces hommes qui passent dans la foule, l'œil baissé, le front pensif, le cœur recueilli, absorbés qu'ils sont par quelque adoration céleste qui leur a pris toute leur âme, toutes leurs pensées, tout leur être... de ces hommes auprès desquels le ciel s'écroulerait sans que le sourire qui glisse sur leurs lèvres, et qui est comme le rayonnement de leur âme emplie de félicité, vînt à s'effacer.

— Tu dis vrai, murmura Fulmen pensive.

— Ah ! s'écria le journaliste, tu le vois bien, ma tigresse aux ongles roses, je t'avais devinée...

Et comme elle semblait abîmée en quelque mystérieuse méditation : — O fille de marbre et d'acier ! murmura-t-il, je voudrais te voir aux prises avec un de ces amoureux saints et bénis que la terre entière respecte, hormis les femmes comme toi ; je voudrais voir ton œil s'allumer au flambeau de la jalousie, ton ongle entamer l'airain de ce cœur donné pour toujours à une autre, ta voix de sirène et ton sourire infernalement enchanteur battre courageusement en brèche cette passion ressentie pour



une autre, — comme la vague de l'Océan ronge éternellement la falaise qu'elle cherche à déraciner de son piédestal de granit.

A mesure que Maurice parlait, la physionomie tout entière de Fulmen paraissait subir une transfiguration complète. Fulmen était bien la femme qu'eût rêvée un poëte, en entendant ce nom. On eût dit une fauve étincelle du feu céleste quand son grand œil noir se prenait à briller. Elle était blanche, pâle, nerveuse, belle à désespérer. Ses cheveux étaient noirs et abondants; sa lèvre, d'un rouge ardent et sombre, qui rappelait les cerises de juin; ses dents éblouissantes de blancheur. Quand une passion l'agitait, son front large se creusait tout à coup d'un pli imperceptible, unique; ses narines roses se dilataient frémissantes; son sein, à demi soulevé, semblait couver des orages.

— Oh! oh! murmura Maurice Stephan, il me semble que tu m'as compris enfin.

— Oui, répondit-elle, oui, j'aurais voulu trouver sur ma route un homme qui m'aurait regardée avec indifférence et dédain, qui aurait relevé le front au milieu de tous ces fronts courbés, souri en haussant les épaules le jour où j'aurais voulu être aimée de lui... Mais tu te trompes, mon pauvre Maurice, nous sommes des poëtes, toi et moi, et nous oublions que les hommes sont complaisants, vaniteux et lâches. Celui dont tu parles n'existe pas.

— C'est toi qui te trompes, répondit Maurice; l'homme

que tu as rêvé et dont je voudrais te voir faire le siége, je le connais.

— Toi?

— Moi! dit froidement Maurice Stephan.

— Et cet homme est jeune?

— Jeune, beau, intelligent... riche.

— Oh! que m'importe cela! Et... il aime?

— Il a au fond du cœur une de ces passions violentes, mystérieuses, dont nul ne connaît l'objet, et qui dévorent la vie. Quelle femme, démon ou ange, a pris et ridé son cœur? Personne au monde ne pourrait le dire. Mais depuis six mois sa vie est une énigme, et cette énigme, je voudrais te la voir déchiffrer.

— Mon cher, dit Fulmen, si tu peux me présenter cet homme, dussé-je mettre le feu aux quatre coins du monde avec mon regard, je te jure qu'il m'aimera.

— Bah! répondit Maurice, comment veux-tu que lady G... le séduise jamais?

— Je ne serai pas lady G...

— Parbleu! tu le vois bien, voici que ta résolution est prise. Oh! je te connaissais bien, ma tigresse, quand j'ai voulu aiguiser tes ongles, éveiller ta cruauté sauvage endormie, fouetter ton sang qui commençait à s'épaissir. Tu étais l'oiseau de proie qui sommeille au bord de son aire, et qu'un bruit d'ailes dans les vastes solitudes du ciel éveille en sursaut.

— Mais, murmura Fulmen, quel est cet homme?

— Un de mes amis.



— Où est-il?

— Chez toi.

— Chez moi! exclama Fulmen étonnée.

— Oui, fit Maurice d'un signe de tête.

— Ce soir?

— Ce soir même.

— C'est bizarre, murmura Fulmen, je n'ai vu autour de ma table que de joyeux visages.

— Erreur! Au milieu d'eux, il y avait un front pâle, soucieux, un visage muet, un cœur replié en lui-même. Mais il faut être observateur, vois-tu, pour voir et deviner tout cela, — et tous nos amis sont des étourdis.

— Ah çà! dit Fulmen, tu vas me le montrer, j'imagine?

— Oui, mais d'un signe imperceptible.

— Pourquoi?

— C'est-à-dire, ma chère, qu'il est inutile de mettre toutes ces vulgarités élégantes, toutes ces médiocrités en gants jaunes dans notre secret.

Et Maurice, s'arrêtant, regarda attentivement Fulmen.

— Sais-tu, lui dit-il, quelle est, chez un artiste, un rêveur, un poëte, comme tu dis, un homme comme moi, enfin, la plus terrible, la plus impérieuse, la plus dominante des passions?

— Non, dit Fulmen.

— C'est la curiosité. Or, je me suis juré de savoir un jour quel secret avait enseveli ce cœur profond comme un abîme, — et c'est pour cela que j'ai voulu te le donner en pâture. Par conséquent, c'est un marché sérieux,

une ligue, une sorte d'association occulte que je te propose.

— J'accepte.

— Viens donc, acheva Maurice, je vais te montrer l'ennemi. Nous allons retourner au milieu de tes invités. Pendant le souper, il y aura un homme auquel je dirai tout à coup : — Préférez-vous le xérès au madère? Cet homme, c'est *lui!*

Fulmen se leva, s'appuya sur le bras de Maurice Stephan et rentra avec lui dans la salle à manger.

Les convives riaient et buvaient. La réapparition de la maîtresse du logis fut accueillie avec une sorte de frénésie joyeuse.

— Eh bien! demanda-t-on, Maurice le beau parleur t'a-t-il convaincue, Fulmen?

— Peut-être...

Et la danseuse eut un fin sourire qui semblait dire : « Ceci est un secret entre lui et moi. »

— Ma pauvre Fulmen, dit le banquier hollandais d'un ton paternel, n'écoute donc pas les poëtes : leur langage doré vous entraîne dans un joli chemin ombragé et plein de fleurs qui conduit droit à la misère. Épouse lord G..., il a cinquante mille livres sterling de revenu.

— Ce banquier est inexorable comme un chiffre, observa Maurice Stephan.

Fulmen garda le silence : puis, au bout d'un instant, elle tendit son verre à son voisin et s'écria : — Je ne connais pas de conversation plus sotte que celle qui roule sur le mariage. Je ne sais pas, mes bons amis, si je m'appel-

lerai un jour lady G..., mais je suis encore Fulmen aujourd'hui, et je ne veux pas que mon souper ressemble à un repas funèbre.

— Pourtant, dit Malvina en riant de façon à montrer ses dents blanches, je compte bien que ce sera le souper des ivres-morts.

— Bravo! fit Stephan.

— Moi, dit l'ingénuité, j'ai des peines de cœur, et on m'a conseillé de m'étourdir.

— Qui parle de peines de cœur ici? s'écria Fulmen.

— Ceux qui n'en ont pas, répondit le journaliste; ceux qui en ont n'en soufflent mot.

Et tendant son verre à un jeune homme placé vis-à-vis de lui et qui se nommait Armand : — Préférez-vous le xérès, dont je vous prie de me verser deux doigts, à ce madère placé près de vous?

A ces paroles, Fulmen tressaillit et regarda avidement le personnage auquel s'adressait la question mystérieuse.

C'était un jeune homme de vingt-six ans environ, qui, jusque-là, avait dit quelques mots à peine, souri du bout des lèvres et gardé une mélancolique attitude.

On le nommait Armand Léon, et il était fils du colonel de ce nom.

Si l'on se souvient encore de ce vaste drame qui eut pour héros les Compagnons de l'épée, pour acteur principal le colonel Léon, et pour victime le marquis Gontran de Lacy, on n'a pu oublier ce frêle et romanesque jeune homme élevé par le colonel avec l'ardente et jalouse sol-

licitude d'une mère, et que l'amour paternel n'avait su cependant préserver de cette passion fatale que lui inspira madame de Sainte-Luce, et qui faillit lui coûter la vie.

Cependant, à l'heure où nous le retrouvons chez Fulmen, c'est-à-dire quatre ans après la mort du marquis de Lacy et la dissolution des Compagnons de l'épée, ce n'était plus le souvenir de madame de Sainte-Luce qui creusait une ride profonde au front du jeune homme. Un nouvel amour, mystérieux et fatal sans doute, s'était emparé de ce cœur déjà meurtri, déjà éprouvé, mais inassouvi, et qui voulait boire encore à la coupe amère des déceptions.

Le regard que Fulmen darda sur Armand eut la profondeur d'un abime. Cependant, aucun des convives n'y prit garde, et la conversation continua à être bruyante, paradoxale et folle. Du mariage de Fulmen, il n'en fut plus question. Mais Nini Pompadour, la jolie petite brune, s'écria : — Je gage que pas un de nous, ici, n'a au fond du cœur un bon petit secret d'amour, un de ces secrets qu'on brûle de dire, parce qu'ils étouffent, après avoir commencé par s'en défendre énergiquement.

— Il est certain, répondit Fulmen en versant à boire à Armand, devenu l'objet exclusif de son attention, il est certain qu'un semblable secret, quand on est assez heureux pour le posséder...

Un imperceptible clignement d'yeux de Maurice Stephan empêcha la jeune femme d'achever...

— Ah ! fit celui-ci, tu veux des secrets d'amour, toi, Nini? Ma parole d'honneur ! tu ne doutes de rien... Hé

qui donc aime aujourd'hui? Le caprice n'a-t-il pas tué la passion? Je ne connais guère parmi nous qu'un seul cœur assez romanesque pour être empli d'un gros secret et le vouloir garder fidèlement.

— Qui donc? demanda-t-on à la ronde.

Fulmen tressaillit de nouveau.

— Ma foi! dit le journaliste, voilà le coupable.

Et, du doigt, il désigna Armand. Celui-ci pâlit légèrement d'abord, puis il se remit promptement de son émotion. Alors on vit un sourire triste, qu'il s'efforçait de rendre enjoué, glisser sur ses lèvres. Fulmen profita de sa distraction pour emplir de nouveau son verre d'un vin d'Espagne capiteux, et qui, elle l'espérait du moins, finirait par triompher de son mutisme.

— Mon pauvre Armand, dit Maurice Stephan, il faut ici nous exécuter gentiment et convenir...

— Convenir de quoi?

— Convenir que nous avons au fond du cœur une belle et bonne passion.

— Mon cher ami, répliqua le jeune homme avec dignité, si cela était, serait-ce bien l'heure et le lieu de faire des avenx?

— Oh! dit Maurice, convenez du fait, c'est tout ce que nous demandons.

— J'en conviens.

Armand prononça ce mot froidement, avec la simplicité d'un homme qui ne rougit point des égarements de son âme.

— Ainsi, murmura Fulmen dont la voix frisonna d'émotion, vous aimez?

— J'aime...

— Avec passion?

— Avec désespoir, madame.

— Et c'est pour cela, ajouta Maurice Stephan, que notre ami Armand est ici. Il cherche à tuer dans le plaisir son amour méconnu.

— Mon cher, dit Armand, dont un mélancolique sourire effleurait toujours les lèvres, un amour méconnu est un amour dévoué.

— Comment! le vôtre ne l'est pas? demanda la danseuse.

— Non, madame.

— Alors, fit-elle avec un sourire, je m'explique votre désespoir. Une femme qui se saurait aimée de vous pourrait-elle vous désespérer?

— Vous êtes bonne, dit Armand.

Et il vida son verre d'un trait; une larme y tomba et se mêla à la dernière goutte d'or du xérès qu'il renfermait.

— Cher monsieur Armand, dit Nini Pompadour, M. Stephan vous a rendu un mauvais service en divulgant vos peines de cœur.

— Vous croyez, madame?

— Oh! sans doute, car nous allons tant vous tourmenter qu'il faudra bien que vous nous disiez tout.

Armand la regarda en souriant.

— Je ne puis, dit-il.



— Il est discret, pensa Fulmen, donc il aime ardemment, donc voici le premier homme dont il me faudra faire le siége dans toutes les règles. Il n'y a que Maurice Stephan pour trouver de ces exceptions-là.

— Oh! fit-elle tout haut, je me suis juré, pourtant, mon cher convive, d'avoir le mot de votre énigme.

— Si vous l'avez, dit le jeune homme en riant, vous serez plus avancée que moi.

— Bah!

— Moi, j'ignore jusqu'au nom de la femme que j'aime.

— Ah! par exemple! exclama le poëte, il me semble que je flaire un roman pour tout de bon.

— Le roman est dans la vie réelle, observa gravement l'ingénue de vaudeville, qui possédait assez bien son répertoire moderne.

— Armand, mon bel ami, reprit Maurice Stephan, tandis que le jeune homme buvait machinalement le vin d'Espagne que Fulmen ne cessait de lui verser, serais-tu amoureux d'une statue?

— On sait le nom des statues.

— C'est juste!

— Qui donc aimez-vous? interrogea Nini Pompadour avec la ténacité boudeuse d'un enfant gâté.

— Ce devrait être vous, répondit Armand avec un sourire charmant.

— Oh! du pur régence! dit Maurice.

— Mesdames, ajouta Armand avec un léger mouve-

ment d'impatience, ne voyez-vous pas que notre ami Maurice se moque de nous?

— Allons donc!

— Je n'aime personne...

— En donnerais-tu ta parole d'honneur? dit Malvina jusque-là silencieuse.

— Je vous répondrai par un vieux proverbe, répliqua Armand.

— Voyons le proverbe.

— Tirer sa poudre aux moineaux, faire boire son cheval en route, vanter sa femme à tout venant, et donner sa parole en plein air, c'est avoir la tête d'une linotte et le cœur d'un lièvre.

— M. Armand a raison, dit Fulmen, on n'engage point sa parole à tout propos. D'ailleurs, nous ne sommes point le tribunal de l'inquisition, et il a le droit de garder le secret de son cœur.

Armand venait de nier son amour après l'avoir avoué d'abord; les paroles de Fulmen effacèrent le sourire contraint qui glissait sur ses lèvres.

Il devint tout à coup sombre, rêveur, et parut absorbé en quelque lointain souvenir qui lui fit oublier le lieu où il se trouvait et le rendit sourd un moment aux chuchotements, aux éclats de rire, à la joie bruyante qui régnait autour de lui.

— Allons! dit Maurice, le voici semblable à Archimède cherchant son problème. La terre peut s'écrouler ou s'entr'ouvrir, il ne s'éveillera pas.

— Tu te trompes, Maurice, répondit Armand, qui releva vivement la tête, tandis que, sans doute, les fumées du vin commençaient à lui monter au cerveau!

— Monsieur Armand, interrompit Fulmen, qui crut s'apercevoir que la pâleur du jeune homme avait fait place à cette légère coloration qui indique un commencement d'ivresse, si vous m'en croyez, vous boirez effrontément à la santé de la femme que vous aimez et continuerez à taire son nom.

Un tressaillement nerveux s'empara d'Armand et fit trembler sa main qui portait son verre à ses lèvres.

— Celle que j'aime n'a pas de nom, dit-il.

— Une femme sans nom, c'est drôle! dit Malvina.

— Maurice avait raison, continua Nini Pompadour, cela commence comme un roman.

— Et, dit Maurice d'une voix sépulcrale, cela finira comme un drame de l'Ambigu ou de la Porte-Saint-Martin.

Armand leva sur lui un regard atone, sans rayonnement, et qui trahissait les premières atteintes de l'ivresse.

— Après cela, fit-il avec un rire nerveux, s'il vous faut un nom, appelez la femme que j'aime la *Dame au gant noir*.

— Oh! oh!

— Je ne lui en connais pas d'autre.

— Messieurs, dit Nini Pompadour, Armand est gris...

— C'est possible, madame.

— Et il divague.

— Pas le moins du monde.

— Alors, pourquoi cette dénomination de Dame au gant noir?

— Parce que je l'ai toujours vue ayant la main droite recouverte d'un gant de cette couleur.

— Elle n'en portait qu'un?

— Un seul.

— Et... hasarda Malvina, où l'avez-vous vue?

— Partout.

— Partout?

— Cette femme est donc une vision?

— Peut-être...

— Décidément, murmura Nini Pompadour, M. Armand se moque de nous ou il est ivre à rouler.

— Mettez que je suis ivre et laissez-moi mon amour, répondit-il d'une voix mal assurée et qui trahissait cette fébrile impatience des hommes qui sentent leur raison s'en aller, et, avec elle, le secret que jusque-là il se sont efforcés de dérober.

— Non pas! non pas! s'écria Fulmen avec insistance, vous nous direz vos amours étranges, monsieur Armand...

— Mes amours ne sont qu'à l'état de rêve...

— Soit! nous rêverons... Le rêve est de circonstance; il est deux heures du matin et on commence dormir.

— Oh! moi, dit Malvina, qui entraîna le banquier sur une causeuse, moi, je dors déjà, et je prends un millionnaire pour oreiller. Je suis sûre de rêver d'or.

Armand demeurait sombre, pensif, et sa tête alourdie retombait sur sa poitrine. Fulmen comprit que l'heure

des confidences approchait. Et, en effet, Armand la regarda et lui dit avec une expression d'ironie amère et qui semblait trahir des souffrances longtemps concentrées, muettes : — Cela vous intéressera donc bien, madame, d'apprendre qu'il est un homme qui aime sans espoir une femme dont le regard, le sourire, la vie toute entière, sont une énigme?

— Mais dame! fit naïvement Fulmen, c'est assez piquant, il me semble.

— Ma chère, continua Armand, la Dame au gant noir s'est trouvée sur ma route partout depuis un an. Je l'ai poursuivie partout et n'ai jamais pu la rejoindre. Ce n'est point une femme, c'est une chimère, un songe, quelque chose d'aérien et de vaporeux qui échappe sans cesse.

— Enfin, dit Maurice Stephan, je demande le portrait physique, nous passerons au moral ensuite.

— Elle est grande, svelte, blonde...

— Comme une héroïne de Walter Scott, n'est-ce pas?

— Comme la Malvina d'Ossian. Son œil d'un bleu foncé, à reflets chatoyants et profonds, a des lueurs étranges, laisse jaillir parfois de sombres éclairs, et parfois aussi de ces magnétiques et mystérieuses effluves qui bouleversent un homme, le galvanisent de la tête aux pieds.

— J'en ai froid dans le dos, interrompit la rieuse Nini Pompadour.

— Cette femme, poursuivit Armand, est-elle ange ou démon? Je ne sais. A-t-elle une passion au cœur, et son

visage souvent recouvert d'un masque glacé d'indifférence, n'est-il point en harmonie avec son âme bouleversée par les tempêtes? Ou bien est-ce un froid vampire dont chaque action est méthodique et fatalement prévue, dont le cœur bat avec la désespérante régularité d'une horloge? Je ne sais encore : mais ce que je sais, c'est que je l'aime... Oh! l'amour qu'elle m'a mis au cœur, voyez-vous, a été pour moi cette goutte d'acide qui tombe sur une plaque de métal et y creuse un trou à la longue, mais sans jamais suspendre son œuvre de destruction.

Nini Pompadour en entendant ces derniers mots, porta la main à son front et fit un geste qui pouvait se traduire ainsi : — Décidément la raison de ce garçon déménage.

— Ma chère, dit Armand qui comprit ce geste, vous avez peut-être raison, je suis fou... mais la folie qui vient de l'amour est si triste, qu'en rire comme vous faites est une cruauté.

— Pardon! balbutia Nini Pompadour; mais je croyais que vous plaisantiez. Vous avez une façon de vous exprimer à mots couverts, par énigmes, qui, convenez-en, peut bien, jusqu'à un certain point, encourager notre scepticisme.

— C'est vrai, dit Maurice, si tu veux qu'on respecte tes étranges amours, raconte-les clairement.

Armand parut hésiter encore; une dernière lutte s'éleva en lui. Une voix secrète semblait lui crier : *Tais-toi!* une autre le poussait à parler.

Les cœurs meurtris, longtemps repliés en eux-mêmes,

ont parfois besoin de s'épancher et de laisser échapper leur secret.

— Eh bien! s'écria tout à coup le jeune homme, tendant son verre à Fulmen avec une sorte d'avidité fiévreuse, puisque vous voulez savoir ce que je souffre, je vais vous dire comment j'ai rencontré la Dame au gant noir.

Fulmen et Maurice Stephan échangèrent un regard de triomphé.

Il y eut parmi quelques-uns des convives un vif mouvement de curiosité qui se traduisit par des chuchottements et des regards avidement portés sur Armand. Celui-ci avait le front couvert d'une pâleur nerveuse, et, on le devinait, il était dominé par ce besoin d'épanchement qui naît de l'ivresse. Fulmen toute frémissante d'impatience et d'anxiété, le dévorait du regard. Elle voulait savoir. Le banquier hollandais, aux trois quarts gris, que Malvina avait entraîné sur un canapé, ne prêtait plus qu'une médiocre attention à ce qui se passait autour de lui. Deux autres jeunes gens, enveloppés dans un tourbillon de fumée, dégustaient leurs *puros* en écoutant les cascades de Nini Pompadour, qui avait quitté la table et s'était nonchalemment établie sur le sofa du boudoir voisin.

Il ne restait donc autour d'Armand que Fulmen, l'ingénuité de vaudeville, une jolie blonde du nom de Jenny et trois hommes, au nombre desquels était Maurice Stephan, ce journaliste indiscret et curieux qui avait éventé la mèche et mis le feu aux poudres.

— Voyons l'histoire! dit ce dernier. Armand, mon ami, allume un cigare et commence ta confession; nous voulons tout savoir!

— Vous saurez tout.

Armand se renversa sur son siége, prit l'attitude d'un conteur et commença ainsi son récit, qui fut écouté avec une religieuse attention, et que nous allons transcrire fidèlement: « — L'année dernière, dit-il, j'étais en Italie. Nous étions deux, deux amis, Albert et moi. Albert est ce peintre charmant que vous connaissez tous, et qui, si jeune encore, est déjà fameux. Nous voyagions comme voyagent seuls les amoureux et les artistes. Albert croquait des paysages, moi je couvrais mon carnet de notes. Nous allions tantôt à pied le sac sur le dos, tantôt en vetturino, tantôt en corricolo, couchant un peu partout, vivant au hasard. Un soir, nous traversions les Apennins dans leur milieu le plus isolé et le plus sauvage. La nuit était venue; un rayon de lune glissant à travers les nuages jetait un reflet fantastique aux arbres et aux rochers qui nous environnaient. Un silence profond régnait autour de nous, à peine troublé, de temps à autre, par le cri d'un oiseau de nuit ou le murmure monotone d'un grillon. Albert sifflotait un refrain d'opéra et marchait d'un pas alerte. Moi je rêvais, et il y avait au fond de ma rêverie une de ces tristesses inexplicables qui sont comme le pressentiment d'un malheur.

» — Sais-tu, me dit Albert tout à coup, qu'on pourrait

bien nous assassiner et nous voler ici sans que personne au monde vînt à notre secours.

» — Dame! répondis-je, l'aventure, si tragique qu'elle soit, ne serait point sans précédent.

» — Je le sais bien.

» Et je caressai la crosse d'une carabine que je portais sur l'épaule. J'achevais à peine lorsqu'un bruit lointain, celui de plusieurs coups de feu, vint mourir à nos oreilles.

» Nous nous arrêtâmes : le bruit se continua et parut se rapprocher.

» — Oh! oh! fit Albert, c'est un véritable feu de peloton.

» — Certainement, ajoutai-je, on assassine quelque voyageur, ou bien les dragons du pape ont cerné un repaire de bandits.

» — Mon cher, me dit philosophiquement Albert, le bruit est lointain, nous ne pourrions porter aucun secours au plus faible : le plus simple est donc de poursuivre tranquillement notre chemin et de gagner le prochain village qui, si nos renseignements sont exacts, ne saurait être éloigné.

» Ce raisonnement égoïste ne manquait point de sagesse. Cependant je ne m'y rendis qu'avec peine. Ces coups de feu, que nous avions entendus et auxquels avait bientôt succédé le silence de la nuit, avaient eu en moi un funèbre retentissement : il me semblait que des êtres

qui m'étaient chers venaient de périr. Mais Albert m'entraîna.

» — Ta chevalerie, me dit-il, n'a pas le sens commun. En admettant que nos deux carabines fussent d'un secours quelconque, qui te dit que nous trouverions les victimes ou leurs meurtriers? Nous n'entendons plus rien, il est nuit... Le plus sage parti à prendre est de gagner notre gîte et de veiller sur notre propre conservation.

» Nous continuâmes donc notre chemin, et au bout d'une heure, sans accident et sans rencontre imprévue, nous atteignîmes le seuil d'une petite hôtellerie isolée au bord de la route.

» Une vieille femme, vraie duègue d'opéra comique, vint nous ouvrir, accompagnée d'un jeune homme de dix-huit à vingt ans, vêtu du pittoresque costume des paysans des marais Pontins. Elle nous regarda avec défiance d'abord, puis, comme nous lui montrions une pièce d'or, elle se décida à nous laisser entrer.

» — Pardonnez-moi, mes bons messieurs, nous dit-elle en mauvais italien, mais par le temps où nous sommes, il est bien permis d'être un peu défiant. Il n'y a pas de jour que la bande du bandit Giacomo ne fasse des siennes.

» — Ah! dit Albert, il y a des bandits ici près?

» — S'il y en a, Jésus-Dieu! répondit la vieille en joignant les mains. Ah! cher monsieur, les Apennins en sont infestés. La semaine dernière, ils nous ont assassiné trois voyageurs ici...

» — Ici!

» — Oui, monsieur. Oh! ils ne m'ont pas fait de mal, à moi, ni à mon fils; ils ne s'en prennent jamais qu'aux voyageurs.

» — Voilà qui est rassurant, fit observer Albert en me regardant.

» — Ainsi, demandai-je, si les bandits assiégent votre auberge, vous en ouvrez les portes?

» — Dame ! fit naïvement la vieille, c'est l'usage.

» — Comment, l'usage !

» — C'est aux voyageurs à se défendre.

» Albert et moi nous uous regardâmes en écoutaut cette cynique réponse.

» — Mon cher, me dit enfin mon compagnon, à la guerre comme à la guerre! Nous avons des armes, nous nous défendrons... Couchons ici, je meurs de faim.

» Je n'eus pas le temps de répondre, car nous fûmes interrompus par un bruit soudain résonnant au dehors, — celui d'une voiture arrivant au grand trot. Albert, mû par un sentiment de curiosité, s'élança au dehors, et il aperçut à une faible distauce une chaise de poste se dirigeant vers l'hôtellerie. Elle s'arrêta devant le seuil. Nous vîmes alors un domestique s'élancer du haut du siége, et son aspect nous donna soudain l'explication des coups de feu que nous avions entendus il y avait une heure. Il était couvert de sang, avait le front enveloppé d'un mouchoir, et ses vêtements en lambeaux annonçaient qu'il avait dû soutenir une lutte terrible avec les bandits. En même

temps une femme sortit de l'intérieur de la chaise. C'était là tout ce qui restait des six personnes qu'elle contenait plusieurs heures plus tôt. Quatre avaient été tuées, et la dame n'avait dû son salut qu'au rare sang-froid qu'elle avait déployé en tuant deux bandits à coups de pistolet, et à la présence d'esprit de son valet de chambre qui, les postillons morts, s'était emparé des guides et avait lancé les chevaux à fond de train. Vous le devinez, la femme de la chaise de poste, c'était la Dame au gant noir, et il me suffit de l'envisager pour tressaillir des pieds à la tête, frappé de cette beauté merveilleuse et fatale, et ressentir instantanément les premières atteintes de ce mal qui me dévore.

» Cette femme qui venait d'échapper à la mort comme par miracle et qui avait tué deux hommes, était aussi calme, aussi froide, que si elle fût sortie d'un bal.

» Elle nous raconta ce qui venait de lui arriver et nous dit être résolue à passer la nuit sur une chaise dans cette auberge mal famée, car ses chevaux épuisés étaient hors d'état d'aller plus loin.

» Vous comprenez bien que, si j'étais déjà fasciné, ébloui, hors d'état enfin de balbutier deux mots de suite, Albert, plus heureux et obéissant à son caractère essentiellement léger, n'avait vu dans la Dame au gant noir qu'une femme jeune et jolie, dans une situation romanesque, et auprès de laquelle le rôle de chevalier devenait de rigueur.

» En une ou deux phrases bien tournées, il compli-

menta la voyageuse sur son héroïsme et lui offrit nos services...

» — Vous pourrez demander un lit, madame, lui dit-il, si toutefois ce coupe-gorge en possède un seul, et dormir tranquille; mon ami et moi nous veillerons sur votre repos, et si l'on devait arriver jusqu'à vous, ce ne serait qu'après avoir passé sur nos cadavres.

» Elle remercia d'un sourire et nous pria à souper tous deux. »

— Ah çà! mon cher, interrompit Nini Pompadour, tu ne nous feras jamais croire qu'une femme qui invite les gens à souper soit une femme romanesque et fatale. Regarde plutôt Fulmen.

Fulmen jeta un regard dédaigneux à la jolie pécheresse : — Taisez-vous, Nini, dit-elle. Vous ne serez jamais qu'une femme vulgaire tout au plus digne de l'amour d'un homme d'argent.

Nini se mordit les lèvres.

» — La soirée que nous passâmes en tête à tête avec cette femme, reprit Armand, restera gravée dans ma mémoire avec ses plus minutieux détails. Elle avait un sourire triste et navré qui faisait mal et donnait du froid au cœur; sa voix, mélodieusement timbrée, avait parfois d'étranges intonations. Elle parla de tout, elle connaissait tout, elle avait tout vu. D'où venait-elle? où allait-elle? Nous ne pûmes le deviner.

» Vers minuit, elle consentit à prendre un peu de repos et se coucha tout habillée sur un lit. Albert et moi nous

nous plaçâmes en faction dans la première pièce de l'hôtellerie, dont nous barricadâmes les portes, laissant la vieille femme et son fils sous la surveillance du dernier serviteur de l'inconnue. Avions-nous bu quelque narcotique? ou bien avions-nous cédé à cette fatigue impérieuse qui domine les plus graves préoccupations à la suite d'une longue course dans les montagnes? Ce fut ce que ni Albert ni moi nous ne parvînmes pas à savoir, le lendemain, en nous éveillant couchés à terre, nos carabines dans la main et le visage inondé des rayons du soleil levant... La voyageuse avait disparu...

» La vieille femme et son fils nous apprirent qu'elle était partie au point du jour, sans vouloir nous éveiller, et pour preuve de ce qu'ils avançaient, ils nous remirent un billet écrit au crayon qu'elle avait laissé pour nous.

» Ce billet, sans signature, contenait ces trois mots :

» *Merci! Au revoir!* »

» Un mois après, nous étions au théâtre de la Scala, à Milan. Une loge s'ouvrit en face de la nôtre, et j'étouffai un cri en voyant entrer dans cette loge notre inconnue des Apennins, suivie d'un vieillard à barbe blanche, qui se plaça respectueusement derrière elle. Était-ce son père? était-ce son mari? Un jeune officier autrichien assis auprès de nous, braqua sa lorgnette sur elle et nous dit : — Tiens! voilà la Dame au gant noir.

» — Vous la connaissez? demandai-je avec émotion.

» — Parbleu! nous répondit-il, Milan tout entier s'occupe d'elle depuis quinze jours.

» — C'est une Française, n'est-ce pas?

» — On ne sait qui elle est... Cette femme est un mystère impénétrable.

» — Elle ne reçoit donc personne?

» — Personne au monde. Elle a loué un hôtel dont nul n'a encore franchi le seuil.

» Au moment où le jeune officier parlait, la Dame au gant noir dirigea sa lorgnette sur notre loge et nous aperçut. Albert et moi nous saluâmes. Elle nous fit une légère inclinaison de tête, puis nous la vîmes se pencher vers le vieillard et lui dire quelques mots à l'oreille.

» Aussitôt le vieillard se leva, lui offrit son bras, et ils sortirent de la loge.

» — Ah! par exemple! me dit Albert, je saurai qui elle est...

» Et le lendemain, en effet, il se fit indiquer l'hôtel habité par la mystérieuse étrangère et alla y porter sa carte. Mais l'hôtel était désert. La Dame au gant noir était partie le soir même avec son compagnon.

» A dater de cette heure, je compris que j'aimais éperdûment cette femme, et j'avouai mon amour à Albert.

» — Eh bien! me dit-il, nous la retrouverons, dussions-nous fouiller et bouleverser le monde entier. »

— Et l'avez-vous retrouvée? demanda Maurice Stephan.

— Oui, à Vienne, trois mois plus tard. Elle vivait fort retirée, nous dit-on, dans une jolie maison des fau-

bourgs. Albert s'y présenta seul. La Dame au gant noir le reçut poliment, s'étonna de sa visite et nia nous avoir jamais rencontrés. Le lendemain, elle avait quitté Vienne comme elle avait quitté Milan. Décidément, elle nous fuyait...

Armand articula ces derniers mots péniblement et d'une façon presque inintelligible. L'ivresse était à son comble.

— A boire! demanda-t-il d'une voix pâteuse, donnez-moi à boire.

— Non, non, dit Fulmen, dites-nous la troisième rencontre.

— Il y en a une troisième, n'est-ce pas? demanda Nini Pompadour.

— Oui, balbutia Armand.

Et il se laissa tomber sous la table, ivre-mort.

— La suite au prochain numéro! murmura Maurice Stephan, qui n'oubliait point son métier de feuilletoniste.

— Amen! dit Nini Pompadour.

— Ah çà! s'écria le banquier hollandais qui, paraissant s'éveiller, souleva sa tête qui reposait près de Malvina et se montra au milieu d'un nuage de fumée bleuâtre, savez-vous que tout ce que ce garçon vient de nous conter est réellement absurde?

— C'est mon avis, dit Malvina.

— Je trouve malheureux qu'il soit ivre, ajouta Maurice Stephan. Fulmen s'est trop pressée de le griser.

— Bah! dit Fulmen, il n'aurait pas parlé sans cela?

— J'aurais voulu la suite de l'histoire, moi.

En ce moment un convive jusque-là muet et attentif se leva à demi: — Je vais vous la dire, fit-il.

— Vous?

— Moi.

— Vous avez connu la Dame au gant noir?

— Je l'ai rencontrée à Pétersbourg.

— Quand?

— Il y a six mois.

— Alors vous savez son nom?

— Nul ne le sait en ce monde. Seulement je sais quelque chose de plus que notre ami Armand.

— Ah! et que savez-vous?

— Je sais, dit le nouveau narrateur d'une voix lente et grave qui donna le frisson à tous les assistants, que cette femme qui court le monde sans que le monde sache d'où elle vient et où elle va, a un mort dans le cœur...

Et ces paroles furent prononcées avec un tel accent de conviction que, parmi tous ces jeunes fous et ces pécheresses, aucun éclat de rire ne se fit entendre, et qu'il régna un pénible silence dans la salle du souper.

On eût dit que la Dame au gant noir venait d'apparaître railleuse et froide sur le seuil.

En ce moment quatre heures sonnèrent.

— Mes enfants, dit le banquier hollandais, bonsoir, je vais me coucher.

— Moi aussi, dirent tous les convives.

— Je vais faire transporter ce pauvre Armand dans ma voiture, ajouta le banquier.

— Non pas ! dit Fulmen.

Et elle prit le cachemire qui enveloppait ses épaules frileuses et le jeta sur le jeune homme endormi, qu'elle coucha sur un canapé.

— Je veux, fit-elle avec un sourire, savoir la suite de l'histoire, et, décidément, je n'épouserai pas lord G...

— Hum ! murmura Nini Pompadour en manière de conclusion, la Dame au gant noir aura des malheurs ; Fulmen se déclarera sa rivale.

— Peut-être... fit celle-ci, qui laissa glisser un énigmatique sourire sur ses lèvres de carmin et rejeta fièrement en arrière sa belle tête toute frémissante. A partir d'aujourd'hui, Armand est à moi !

Le même soir, et à peu près à l'heure où Fulmen réunissait ses amis dans son petit hôtel de la rue de Marbeuf, un homme, enveloppé soigneusement dans les plis fourrés d'une palatine, longeait d'un pas rapide la rue de Seine, et remontait du quai vers le Luxembourg.

Cet homme était vieux à en juger par ses cheveux blancs et son front ridé, coiffé d'une casquette à oreillettes de fourrures, comme en portent les paysans du nord de l'Allemagne. Mais il avait la démarche alerte de la jeunesse, et ses yeux brillaient comme des yeux de vingt ans.

Cet homme entra dans la rue de Tournon, passa de-

vant le palais de la Chambre des pairs, suivit un moment la rue de Vaugirard, arriva sur la place Saint-Michel et s'arrêta devant la porte d'une vieille maison vermoulue, et qui conservait, au milieu de sa vétusté, l'apparence aristocratique des demeures du Marais et de l'île Saint-Louis, jadis le quartier des traitants et des fermiers généraux.

Le vieillard souleva le marteau d'une porte cochère dont certainement, à en juger par les gonds et les serrures rouillés, les deux battants ne s'ouvraient plus depuis longtemps. L'ancien hôtel était évidemment veuf d'équipages. Le marteau, en tombant, rendit un bruit sourd qui se répercuta à l'intérieur, où il trouva un monotone et lugubre écho. Presque en même temps une fenêtre s'ouvrit au second étage, une lumière brilla et une voix de femme chevrotante et cassée prononça quelques mots en allemand d'une façon interrogative. Le vieillard leva la tête et répondit par une exclamation en même langage. Puis il attendit.

Deux minutes après, la petite porte ménagée dans la grande s'ouvrit, et une femme, dont la jupe rouge, la coiffure noire, le corsage de velours vert à agrafes de cuivre, disaient l'origine bavaroise, se montra sur le seuil.

— Venez, lui dit-elle toujours en allemand, madame vous attend avec impatience.

Le vieillard entra et suivit la servante allemande. Celle-ci, après avoir refermé la porte avec soin et poussé

deux gros verrous, s'engagea sous un large vestibule sombre, à l'extrémité duquel le visiteur trouva un de ces grands escaliers à balustres de fer, à marches de pierre usées, qu'il gravit derrière elle.

La Bavaroise gagna le premier étage et s'arrêta devant une porte à deux ventaux placée à droite de l'escalier.

Cette vieille demeure, solennelle et triste, où les pas de ces deux personnages retentissaient sonores et monotones, ce vaste escalier que l'unique flambeau de la servante ne parvenait pas à éclairer, tout semblait serrer le cœur et jeter au fond de l'âme de lugubres pensées. A l'aide d'une petite clef, la Bavaroise ouvrit la porte et introduisit le nouveau venu dans un de ces grands salons à panneaux de boiseries à tentures fanées, à meubles d'un autre âge, qu'on ne retrouve plus guère que dans quelque quartier perdu du faubourg Saint-Germain.

Elle plaça son flambeau sur la cheminée, indiqua un siége au vieillard et lui dit : — Je vais aller prévenir madame.

Puis elle traversa le salon dans toute sa longueur, atteignit une seconde porte recouverte d'une lourde draperie et disparut.

Alors le vieillard ôta sa casquette et s'essuya le front.

Celui qui eût pénétré dans la salle en ce moment et aurait examiné le vieillard, sur le visage duquel tombait d'aplomb la lumière du flambeau, aurait certainement été frappé de cette austère et bizarre physionomie.

L'homme à la palatine était de haute taille ; sa barbe, qu'il portait tout entière, était aussi blanche que ses cheveux taillés en brosse. Mais l'œil était jeune, plein de feu ; la lèvre mince s'armait parfois d'un sourire amer et railleur, et certainement il y avait encore un cœur jeune et chaud, une âme vaillante, une vigueur physique peu commune, sous cette enveloppe de vieillard.

Assis, les jambes croisées, une de ses mains placée sous son menton et le supportant, cet homme sembla pendant quelques minutes s'abandonner à une rêverie profonde et oublier presque le lieu où il était. A peine leva-t-il la tête lorsqu'un léger bruit se fit entendre à l'extrémité du salon. C'était la Bavaroise qui apparaissait de nouveau, soulevait la draperie qui l'avait dérobée un moment, et d'un signe invitait le vieillard à la suivre. Celui-ci se leva, et, sur les pas de la servante, pénétra dans une pièce voisine où l'attendait celle que la Bavaroise appelait *Madame*. Cette pièce était petite et d'un aspect bizarre et presque funèbre.

Une tenture d'un vert sombre couvrait les murs ; quelques meubles en chêne noirci accompagnaient tristement un lit à baldaquin faisant face à la cheminée. Sous la serge des rideaux on apercevait un grand christ d'ébène. Au-dessous du christ, un bénitier. Au-dessous du bénitier, on voyait un poignard à fourreau d'acier, et la présence de cette arme auprès d'un crucifix avait quelque chose de mystérieux et de sinistre qui faisait rêver.

Sur la cheminée, dépourvue de garniture, un buste d'homme en marbre blanc remplaçait une pendule. Mais il était impossible de dire quels traits il rappelait, car un voile noir couvrait sa tête.

A droite de la cheminée, les yeux du vieillard rencontrèrent une femme assise dans un fauteuil et placée devant une table sur laquelle quelques papiers étaient épars. Cette femme, vêtue de noir, était merveilleusement belle, mais d'une beauté triste, sévère, fatale. Son œil d'un bleu sombre laissait jaillir un ardent et fiévreux regard; ses cheveux d'un blond fauve retombaient sur ses épaules en boucles éparses et confuses. D'une pâleur mate et nerveuse, le visage de cette femme, qui rappelait par la pureté de son galbe le masque antique, avait une expression de douleur concentrée et de désenchantement qui faisait mal à voir. Un sourire plus amer encore que celui du vieillard glissait sur ses lèvres. Enfin, chose bizarre! l'une des mains de cette femme, admirablement belle de formes, du reste, était recouverte d'un gant noir fermé au poignet par un bracelet d'acier.

L'autre portait à l'annulaire une bague dont le chaton renfermait une petite mèche de cheveux noirs. Ce fut la main dégantée que la Dame au gant noir, — car c'était elle, — tendit à son visiteur.

— Ah! vous voilà, Hermann, dit-elle. Voici trois jours que je vous attends.

— Madame, répondit le vieillard, j'ai voulu tout savoir.

Un éclair de sombre joie brilla dans les yeux de la jeune dame.

— Ah ! dit-elle ! vous savez tout ?

— Tout.

— Ainsi aucune trace ne vous échappera ?

— Aucune.

Elle leva les yeux vers le poignard appendu sous le bénitier, puis elle les reporta vers le buste recouvert d'un voile noir, et, enfin, elle les abaissa sur le chaton de cette bague qui renfermait des cheveux.

— Oh ! murmura-t-elle, je crois que l'heure approche...

Et le vieillard entendit un soupir profond comme un rugissement sortir de la poitrine de la jeune femme.

— Mon vieil Hermann, reprit-elle après un moment de silence, demain nous aurons quitté cette maison.

— Demain ?

— Oui, je m'installe dans l'hôtel du faubourg Saint-Honoré ; prenez vos mesures pour cela...

— Elles sont prises, madame.

— Tout est prêt ?

— Tout absolument : les chevaux sont dans les écuries, les voitures sous leurs remises ; les tapissiers ont terminé ce matin leur besogne, et les valets sont à leur poste. Voici en outre les passe-ports et toutes les pièces nécessaires à constater qui nous sommes ou plutôt qui nous voulons paraître.

Et le vieillard à la palatine tira de sa poche un volumineux portefeuille, qu'il plaça sur la table.

— Bien, dit la Dame au gant noir, nous examinerons tout cela demain. Maintenant songeons à *eux*.

Et elle prononça ce dernier mot avec un accent de haine qui arracha un tressaillement au vieillard.

— Madame, reprit celui-ci, le colonel a aujourd'hui soixante-huit ans. C'est un homme cassé, accablé d'infirmités. Il ne sort plus qu'en voiture et il aurait une vieillesse triste et misérable, malgré sa fortune, s'il ne se sentait revivre tout entier dans son fils.

Le visage de la jeune femme s'assombrit à ce mot.

— Passons, dit-elle. Où demeure-t-il?

— A Passy, dans une petite maison située au bord de l'eau.

— Il ne vit pas avec son fils?

— Non, mais celui-ci vient le voir tous les jours, le matin, dans sa promenade à cheval. Voici, du reste, un dossier fort détaillé sur l'existence, les habitudes, les relations du colonel.

Et l'homme à la palatine plaça sur la table, à côté du portefeuille, une liasse de papiers.

— Comment! dit la Dame au gant noir, tout cela est relatif au colonel?

— Non pas. Vous avez sous les yeux les notes qui concernent les autres.

La jeune femme brisa le fil de soie qui réunissait ces papiers et se prit à les feuilleter.

— Bien! dit-elle, je vois que vous avez classé tout cela par ordre: mais il est une chose que vous ne savez pas,

mon cher Hermann, c'est que j'entends procéder avec eux comme le bourreau. Le plus coupable sera frappé le dernier.

Et, continuant à feuilleter:

— Ah! dit-elle, il paraît que le chevalier est l'homme le plus heureux du monde: sa femme l'aime...

Et si, en ce moment, celui à qui elle donnait le titre de chevalier eût été là, il aurait frissonné en voyant le sourire qui arqua les lèvres de la Dame au gant noir.

Elle poursuivit, lisant toujours:

« Quant au baron, il a renoncé à se marier. Il mène une fort belle existence de garçon, fait courir, passe sa vie dans les coulisses de l'Opéra et dépense les deux tiers de son revenu à satisfaire les goûts ruineux de mademoiselle Rose, la première danseuse, qu'il aime éperdument. »

La Dame au gant noir interrompit sa lecture et regarda son visiteur.

— Avez-vous quelques détails sur mademoiselle Rose la danseuse?

— Oui, répondit-il, c'est une femme sans cœur, sans délicatesse, et capable des plus détestables actions. Elle a provoqué l'année dernière un duel entre deux de ses adorateurs dont l'un a été tué sur-le-champ.

— Très-bien!

— Le soir, acheva Hermann, on l'a vue avec l'autre, dans sa loge, aux Italiens.

— Voilà une femme précieuse que vous ne perdrez pas de vue, Hermann.

Et la Dame au gant noir reprit sa lecture :

« Le marquis a deux charmantes petites filles de son mariage avec la veuve du baron de Mort-Dieu. Il est député, il sera pair de France à la première fournée. Il est à Paris, en ce moment. Le marquis est bon père, bon époux, mais il est dévoré d'ambition, et ses succès d'orateur lui font désirer ardemment un portefeuille. »

La Dame au gant noir s'arrêta et demeura pensive un moment, puis elle reprit :

« Quant au vicomte, il est demeuré joueur, et l'héritage qu'il était allé recueillir en Angleterre a été fortement ébréché. »

— Celui-là, murmura la jeune femme, a raison de gaspiller sa fortune ; il ressemble à ces condamnés à mort qui donnent tout ce qu'ils ont la veille de leur supplice. Voyons le dernier.

Et la Dame au gant noir lut encore :

« La veuve de M. le général baron de Flars-Ruvigny, mariée en secondes noces à M. Hector Lemblin, est morte l'année dernière, assure-t-on, dans sa terre de Ruvigny, située au bord de la mer, en Normandie. Mais cette mort a été environnée de circonstances mystérieuses et les bruits les plus contradictoires ont couru sur cet événement. »

Ces mots attirèrent l'attention de la Dame au gant noir. Elle continua :

« Madame Lemblin est morte au milieu de la nuit. Son mari seul assistait à ses derniers moments. Elle a été ensevelie sur-le-champ, et dirigée, le lendemain, dans un cercueil fermé, sur la Bourgogne, où est la sépulture de sa famille.

» Madame Lemblin est enterrée dans le parc du château de Bellevue, près Mailly-le-Château, dans le département de l'Yonne, et sur le bord de la rivière de ce nom.

» Depuis la mort de sa femme, le capitaine Hector Lemblin, à qui elle a laissé son immense fortune, mène une vie fort retirée et ne se montre plus nulle part. Sa vie mystérieuse est comme murée pour tous. »

En achevant la lecture de cette dernière note, — car là s'arrêtaient les documents de l'homme à la palatine, — la Dame au gant noir demeura pensive, le front incliné. Pendant quelques minutes elle parut absorbée en une méditation profonde. Puis tout à coup, relevant la tête : — Mon vieil Hermann, dit-elle, je crois que c'est par là qu'il faut commencer.

— Je le crois aussi, madame.

— Le capitaine est-il à Paris ?

— Depuis hier.

— Habite-t-il l'hôtel de feu le baron de Ruvigny ?

— Oui, madame.

La jeune femme quitta son fauteuil, se leva et se dirigea vers la croisée de cette chambre aux tentures sombres. Elle l'ouvrit.

La fenêtre donnait sur la place Saint-Michel, et de ce lieu élevé, on découvrait Paris allongé sur les deux rives de la Seine. Un brouillard humide enveloppait la grande ville, à cette heure silencieuse. La place était déserte.

La Dame au gant noir s'accouda sur le rebord de la croisée, exposant son front à la fraîcheur de la nuit et à la pluie fine qui tombait; puis, d'un regard, elle sembla vouloir embrasser cette cité colossale qui chaque jour élargit son enceinte, et elle murmura tout bas: — Ils sont là.

Et son œil lança des éclairs, ses lèvres se crispèrent en un sourire rempli d'amertume et de haine; — puis elle se tourna brusquement, et le vieillard la vit attacher un long et douloureux regard sur ce buste mystérieux que recouvrait un voile noir.

I

Huit jours environ après les événements que nous venons de décrire, par une de ces belles matinées d'hiver qui sont comme un frisson avant-coureur du printemps, un cavalier longeait le quai Malaquais au pas de sa monture. Le cheval était un magnifique demi-sang plein de feu; le cavalier, un homme qui touchait à peine à la qua-

rantaine et qui cependant paraissait avoir dix ans de plus, tant ses traits étaient altérés sous ses joues creuses, ses yeux caves et ses cheveux grisonnants.

Sa redingote boutonnée jusqu'au menton, la rosette de la Légion d'honneur qui ornait sa boutonnière, la coupure de sa moustache et de sa mouche, annonçaient un officier ou du moins un homme qui avait servi et conservait la tournure militaire.

Derrière lui, à quarante pas, monté sur un vigoureux limousin, un domestique en petite livrée du matin modelait son allure sur celle de son maître. Celui-ci jetait un regard distrait autour de lui et semblait être étranger à tout ce qui l'environnait. Jamais homme absorbé par quelque pensée tenace et poignante n'avait eu mine plus sombre et plus triste. Était-ce quelque grand coupable courbé sous un remords incessant ? Nul n'aurait pu le dire.

Arrivé à l'angle de la rue du Bac, le cavalier quitta le quai et gagna la rue de Verneuil, toujours pensif, toujours indifférent à ce qui se passait autour de lui. Deux jeunes gens de sa connaissance, également à cheval, le croisèrent et le saluèrent de la main. Il leur rendit leur salut et passa sans les aborder.

— Pauvre Hector! murmura l'un d'eux, je le crois bien malade, depuis la mort de sa femme.

Et les deux jeunes gens gagnèrent le pont Royal.

Le cavalier, arrivé dans la rue de Verneuil, s'arrêta devant la porte cochère d'un vieil hôtel de grande mine

qui s'ouvrit devant lui à deux battants. Il mit alors pied à terre, jeta la bride aux mains d'un valet de pied, traversa la cour d'un pas rapide et inégal, gravit les marches du perron, puis celles de l'escalier intérieur qui prenait naissance au bas du vestibule, et, gagnant le premier étage, il pénétra dans une sorte de cabinet de travail-bibliothèque, où il se tenait une grande partie de la journée. Or, ce cavalier n'était autre que M. Hector Lemblin, ancien capitaine d'état-major, ancien aide de camp du général baron de Ruvigny, si malheureusement tué à Marseille par le marquis Gontran de Lacy, et dont il avait épousé la veuve, madame de Ruvigny, née de Chatenay.

L'hôtel qu'habitait M. Lemblin et dans lequel nous venons de le voir rentrer était celui du général, la pièce où il passait ses journées était le cabinet de travail où M. de Ruvigny avait, en partant pour l'Afrique, écrit ce testament par lequel il instituait sa femme sa légataire universelle.

Or, depuis la mort de Marthe, le capitaine était à Paris, enfermé dans son vieil hôtel, d'où il ne sortait que le matin pour monter à cheval une heure ou deux. Chaque jour le capitaine rentrait à la même heure, jetait silcieusement sa bride à un valet, s'enfermait dans son cabinet où il ne recevait jamais personne et y demeurait toute la journée. Aux heures des repas seulement, il passait dans la salle à manger s'asseyait dix minutes devant cette table à un seul couvért, puis il revenait s'ensevelir tout vivant au milieu de ces livres qu'il n'ouvrait jamais,

dans cette pièce froide et nue où il couchait sur un lit de camp.

Ce jour-là, comme à l'ordinaire du reste, le capitaine se jeta dans un fauteuil, s'accouda sur une table et enfouit sa tête amaigrie et pâle dans ses deux mains. Le brillant capitaine n'était plus que l'ombre de lui-même, le jeune et fringant officier, que la pauvre Marthe avait tant aimé, était devenu un vieillard triste et sombre dont la vie semblait être une lente et douloureuse agonie.

Il était rentré depuis quelques minutes, lorsque son valet de chambre parut, apportant une carte de visite sur un plat d'argent.

— Je ne veux voir personne, dit brusquement Hector Lemblin en apercevant la carte et détournant soudain la tête, afin de ne point obéir à la tentation de lire le nom gravé dessus.

— Monsieur, dit le valet en faisant un pas de retraite, la personne insiste pour voir monsieur; elle dit être un ancien ami.

Le capitaine eut un geste de colère.

— Germain, dit-il, je vous ai pourtant fait votre leçon je ne suis jamais chez moi.

— La personne, fit observer le domestique, a vu rentrer monsieur, et elle prétend avoir à lui dire des choses de la dernière gravité.

Le capitaine étendit fiévreusement la main vers le plat, y prit la carte, et lut ce nom d'origine russe :

LE MAJOR ARLEFF.

— Je ne connais point le major. Prie-le de m'écrire.

Mais comme le valet se dirigeait vers la porte, le capitaine se ravisa :

— Conduis le major au salon, dit-il. Je suis à lui.

Cinq minutes après, en effet, Hector Lemblin, obéissant peut-être à quelque bizarre et inexplicable pressentiment, passait au salon, où il trouvait son visiteur.

Le major Arleff était un homme d'environ soixante ans, de haute taille, à barbe et cheveux blancs, la boutonnière de sa redingote, militairement fermée jusqu'au menton, ornée d'un ruban multicolore.

Il avait la haute mine et les manières distinguées d'un grand seigneur russe.

— Pardonnez-moi, monsieur, lui dit-il, tandis que le capitaine lui avançait un fauteuil auprès de la cheminée, pardonnez-moi d'avoir pour ainsi dire forcé votre porte.

— Monsieur... fit le capitaine.

— Mais, poursuivit le major, j'ai fait huit cents lieues et quitté Pétersbourg tout exprès pour obtenir de vous cette heure d'entretien que je viens vous demander.

Le capitaine regarda curieusement son visiteur.

— Mon nom vous est inconnu aussi bien que ma personne, reprit le major. Permettez-moi de vous dire que je suis le comte Arleff, officier d'artillerie russe et commandant du fort Nicolas, dans le Caucase.

Le capitaine s'inclina.

Le major, l'examinant avec une scrupuleuse attention, continua : — Je vais évoquer chez vous, monsieur, de

bien lointains souvenirs, mais il le faut absolument pour vous expliquer le but de ma démarche.

— Je vous écoute, monsieur, répondit Hector Lemblin, qui fit trêve un moment à ses préoccupations pour prêter son attention au singulier personnage qu'il avait sous les yeux.

— Monsieur, reprit le major, n'avez-vous point été aide de camp du général baron de Ruvigny?

Le capitaine tressaillit, et le major vit à ce nom une pâleur mortelle envahir son front.

— Oui, monsieur, répondit Hector.

— Et vous avez épousé sa veuve!

— Je la pleure, monsieur, murmura le capitaine d'une voix sombre.

— Eh bien, continua le major, c'est relativement à feu le général que je suis venu vous demander un renseignement que je considère comme essentiellement important.

— Permettez-moi, monsieur, interrompit le capitaine, que le souvenir du baron de Flars-Ruvigny bouleversait profondément, permettez-moi de vous demander, monsieur, des explications plus catégoriques.

— Veuillez alors m'écouter, dit le major.

Hector Lemblin fit un signe d'assentiment.

— Monsieur, reprit le major, M. le baron de Ruvigny, en 1834, fut attaché à l'ambassade française à Pétersbourg.

— Je n'étais point alors son aide de camp, monsieur, répondit sèchement Hector Lemblin.

— Oh! continua le gentilhomme russe, attendez... Le

général, vous le savez, était un homme hardi, aventureux, chevaleresque, aux yeux duquel la carrière des armes était un sacerdoce. L'empereur Nicolas, mon gracieux et tout-puissant souverain, organisait cette année-là une nouvelle expédition contre Schamyl et ses Circassiens, et il invita le général à en faire partie au titre étranger. Le général s'empressa de demander un congé à son ambassadeur, et il participa à l'expédition commandée par le général prince K., dont j'étais, moi, le chef d'état-major. C'est vous dire que j'ai beaucoup connu le général de Ruvigny.

— Où veut-il en venir? pensa Hector Lemblin, qui se prit à considérer l'officier russe avec une vague inquiétude.

Le major poursuivit : — Ce fut pendant cette campagne qu'il nous arriva, au général et à moi, une aventure étrange et réellement romanesque.

« Une nuit, je commandais un corps expéditionnaire chargé de s'aventurer dans les montagnes et de surprendre au point du jour un camp de Circassiens. Le général avait voulu m'accompagner, en petite tenue d'officier français, sans autre arme que son sabre et coiffé d'un képi; il chevauchait à côté de moi, fumant son cigare, au milieu d'un ravin, par une nuit sombre et sans lune, lorsqu'une lueur se fit dans un fourré voisin : une balle siffla et le général roula sous son cheval, qui venait d'être mortellement atteint au milieu du front. Un moment je craignis que le général n'eût été tué. Mais je le vis se relever sain et sauf et souriant.

» — Ce n'est rien, me dit-il, mais les bandits m'ont tué le meilleur cheval que j'aie jamais monté.

» Le cheval, en effet, était une bête magnifique, et le général le tenait de l'empereur Nicolas lui-même.

» Or, tandis qu'on amenait une autre monture au général, une dizaine de mes cavaliers s'étaient, sur mon ordre, portés vers l'endroit d'où le coup de feu était parti, avaient fouillé le massif et n'y avaient trouvé qu'une jeune femme qui tenait encore à la main la carabine fumante à l'aide de laquelle elle avait fait feu sur le général.

» Vue à la lueur des torches qui éclairaient notre route, cette femme nous parut un être presque extraordinaire. Ce n'était point une Circassienne, à en juger par son costume qui était celui d'une bourgeoise de Moscou ou de Pétersbourg, et notre étonnement fut au comble lorsque, me regardant, elle me dit en français : — Excusez-moi, major, mais je ne suis point l'ennemie des Russes, et c'était à l'officier français que j'en avais. J'ai manqué mon coup, et vous m'en voyez au désespoir...

» Comme elle parlait ainsi, le général la regarda, parut évoquer un souvenir à demi effacé déjà, puis je le vis pâlir et étouffer un cri. Le général avait sans doute reconnu cette femme.

» — Major, me dit-il, ne me questionnez pas, ne me demandez aucune explication, mais laissez aller cette femme où elle voudra et qu'il ne lui soit fait aucun mal.

» Et je le vis trembler sur sa selle, lui qui était brave comme un lion, et l'agitation à laquelle il était en proie

me parut si grande, que je craignis un moment pour sa raison. Quant à la femme qu'on n'avait point songé à désarmer, elle regarda le général d'un air dédaigneux : — Vous avez tort d'être généreux, dit-elle. Cela vous perdra quelque jour.

» Et elle me salua avec une grâce parfaite, s'éloigna, rentra dans le massif de broussailles et disparut.

» J'étais étourdi et je regardai le général avec stupeur :

» — Major, me dit-il, ne me demandez jamais quelle est cette femme et encore moins comment il a pu se faire que je la rencontrasse ici, à mille lieues de l'endroit où je l'ai vue pour la première fois.

» — Mais... balbutiai-je.

» — Chut! fit-il avec une sorte de désespoir, je ne puis rien dire... à présent, du moins... plus tard peut-être à Pétersbourg...

» Et, comme s'il eût craint d'en avoir trop dit, le général poussa son cheval : — En route! me dit-il.

» Je le vis tourner la tête, et il me sembla qu'il jetait un dernier regard sur le fourré dans lequel venait de s'évanouir cette bizarre apparition. »

— Bizarre, en effet, interrompit le capitaine Hector Lemblin, que cette histoire impressionnait d'autant plus que jamais le général ne lui en avait ouvert la bouche.

Le major continua : — « Je crus devoir observer la réserve que me demandait le général. Les soldats, témoins de cette rencontre extraordinaire, ne parlaient pas le français, langue dont s'était servie la jeune femme; car,

je ne sais si je vous l'ai dit, cette femme était jeune et belle, et seuls, le général et moi, avions pu comprendre ses paroles.

» Durant l'expédition, je n'adressai jamais au général une seule question, un seul mot qui pût faire allusion à ce singulier événement.

» Six mois après, nous étions de retour à Pétersbourg, et le général recevait l'ordre de rentrer en France, et d'aller prendre le commandement d'une subdivision en Afrique. Il n'était alors que général de brigade.

» Or, la veille de son départ, le général, qui était logé sur le quai de la Néva, près du pont des Chanteurs, m'invita par un billet à aller prendre le thé chez lui, me disant qu'il avait un secret à me confier. A huit heures du soir je me présentai chez lui. Il était seul et m'attendait. Jamais je n'avais vu un homme plus sombre et plus préoccupé. Il me tendit sa main et serra cordialement la mienne.

» — Écoutez, me dit-il, nous ne sommes pas de très-vieux amis, et cependant je crois pouvoir compter sur votre souvenir...

» — Ah! général...

» Il parut hésiter.

» — Et sur votre dévouement, acheva-t-il.

» — Oh! certes, m'écriai-je.

» — Écoutez, continua-t-il; j'ai un grand service à vous demander en quittant la Russie, pour toujours peut-être, et il me regarda avec tristesse.

» — Parlez, lui dis-je.

» Quelque chose m'avertissait, au fond du cœur, qu'il allait m'entretenir de cette femme bizarre que nous avions rencontrée si inopinément dans les montagnes de Circassie. Je ne me trompais pas.

» — Major, me dit M. de Ruvigny, vous vous souvenez de cette femme qui a tiré sur moi ?

» — Oui, certes.

» — Eh bien ! cette femme, qui paraissait animée contre moi d'une haine violente, se présentera peut-être quelque jour chez vous et vous demandera de mes nouvelles.

» Je tressaillis à ces mots. Le général ouvrit un secrétaire et en retira un pli cacheté, en même temps qu'une liasse de vingt billets de mille francs.

» — Si cette femme est seule, me dit-il, vous lui remettrez cet argent et brûlerez la lettre qui l'accompagne...

» — Très-bien ! Et si elle n'est pas seule?

» — Si elle tient par la main un enfant qui peut avoir environ douze ans aujourd'hui, une petite fille blonde avec des yeux bleus, vous lui remettrez également cette somme de vingt mille francs, mais vous vous chargerez de l'enfant.

» — Ah ! fis-je avec surprise.

» — Alors, mon cher major, vous ouvrirez cette lettre, et, vous souvenant de l'amitié que vous aviez pour moi et de la promesse que vous venez de me faire, vous suivrez de point en point les instructions qu'elle renferme.

» — Je vous le jure, général.

» Il me pressa de nouveau la main et me dit : — Adieu... je pars demain, et j'ai comme le pressentiment que nous ne nous reverrons plus. »

Le major s'interrompit à ces mots et regarda M. Hector Lemblin. Le capitaine était d'une pâleur mortelle; il craignait d'avoir deviné vaguement quelle était cette petite fille dont parlait le major.

II

Un moment de silence s'établit entre le major et M. Hector Lemblin. Enfin celui-ci regardant son interlocuteur, lui dit : — Je ne vois pas jusqu'ici, monsieur, ce qu'il peut y avoir de commun entre l'histoire que vous me racontez et votre présence chez moi.

— Vous allez le savoir, monsieur. Un jour, il y a de cela environ trois mois, j'étais à Pétersbourg et ne songeais nullement à revenir en France, bien que, par suite d'une blessure reçue dans la dernière guerre, je fusse en congé illimité; il y avait douze ans que le général de Ruvigny avait quitté la Russie. On vint m'avertir qu'une dame et une jeune femme demandaient à me voir.

J'avais un peu oublié les recommandations du général, et tout à fait notre aventure de Circassie. Cependant, à la vue de la dame qui se présentait chez moi, je tressaillis et jetai un cri. C'était elle! c'est-à-dire une femme



d'environ quarante-cinq ans, fort belle encore, et qui donnait la main à une autre femme de vingt-trois à vingt-quatre ans, dont la beauté m'éblouit, mais dont les traits me rappelèrent sur-le-champ les traits du général. La mère, — c'était la mère, — avait conservé son costume de bourgeoise russe; la jeune dame, au contraire, portait l'habit des Circassiennes. Toutes deux paraissaient être dans un état voisin de la misère. La première me regarda fixement et me dit : — Vous souvenez-vous du baron de Ruvigny?

— Oui, répondis-je.

Et j'ouvris une armoire et en retirai le paquet de billets de banque d'abord, et ensuite la lettre que je ne devais ouvrir que si la femme mystérieuse m'amenait la jeune fille.

Voici ce que contanait la lettre :

« Mon cher major,

» Demain peut-être, peut-être dans dix ans, la femme qui a fait feu sur moi en Circassie vous amènera notre enfant. Si cela arrive, renvoyez la mère dans son pays, et ne cherchez point à savoir qui elle est; mais gardez l'enfant et ramenez-la-moi à Paris, après m'avoir prévenu par une lettre. Si le malheur voulait que je fusse mort, venez néanmoins, allez au château de Ruvigny, en Normandie.

» C'est là que vous trouverez la fortune que je destine

à cette enfant. Vous vous ferez montrer ma chambre à coucher, vous déplacerez le lit qui est en vieux chêne garni de rideaux rouges, et vous compterez les panneaux de boiserie du parquet posé dans l'alcôve. Le huitième à gauche, sur la première rangée, en prenant pour point de départ le chevet du lit, recouvre une cachette. Vous descellerez le panneau et vous trouverez un coffret de fer.

» Ce coffret contient la fortune de mon enfant, fortune indépendante et qui n'a rien de commun avec celle dont je jouis en France aux yeux de tous. Le coffret renferme, en outre, quelques instructions nouvelles que je vous serai bien reconnaissant de suivre à la lettre.

A vous,

Baron de RUVIGNY.

Quand il eut terminé ce récit, le major regarda le capitaine Lemblin.

— Comprenez-vous maintenant? lui dit-il.

Le capitaine était fort pâle et gardait le silence.

— Avant de venir en France, reprit le major, j'ai voulu savoir ce que le général était devenu, et j'ai appris à la fois son mariage, la nouvelle de sa mort, puis la mort de sa femme, dont aujourd'hui vous portez le deuil. Vous devez donc trouver tout naturel, monsieur, que je m'adresse à vous.

Le major regardait toujours Hector Lemblin, dont le front était baigné de sueur et qui paraissait en proie à une mortelle angoisse.

— Monsieur, dit enfin celui-ci d'un ton sec, tout ce que vous racontez là est réellement extraordinaire.

— C'est la vérité, monsieur.

— D'autant plus, poursuivit le capitaine, que M. de Ruvigny dans l'intimité duquel j'ai vécu, que madame de Ruvigny qui a hérité de lui et dont j'ai moi-même hérité, ne m'ont jamais parlé de rien de semblable.

Le major fronça le sourcil.

— Monsieur, reprit-il, je ne puis que vous affirmer une chose, c'est que je tiens à votre disposition les preuves de ce que j'avance. D'abord la fille du général est à Paris; ensuite j'ai en ma possession la lettre qu'il me laissa en quittant Pétersbourg. Vous reconnaîtrez bien son écriture, j'imagine?

— Oui, certes, dit le capitaine.

Le major déboutonna sa palatine et en retira la lettre dont il parlait et qu'il mit sous les yeux d'Hector Lemblin. Celui-ci l'examina: — En effet, c'est bien là l'écriture du général.

— Maintenant, poursuivit le major, si vous voulez me faire l'honneur de venir dîner ce soir, chez moi, place Beauvau...

Le capitaine fit un geste de refus.

— Vous y verrez la fille du général.

— Hélas! monsieur, murmura Hector Lemblin d'une voix sourde, le deuil que j'ai dans le cœur m'interdit toute visite...

— Soit, dit le major, alors je vous l'amènerai.

— Ici ! fit le capitaine avec un geste d'effroi.

— Ici, répéta le major d'un ton plein de franchise et de simplicité.

— Mais enfin, monsieur, que puis-je pour... la fille... du... général?...

Et M. Hector Lemblin sembla hésiter à prononcer ce nom.

— Vous pouvez lui rendre sa fortune.

— Cette fortune existe-elle ?

— Vous voyez ce que dit cette lettre.

— Eh bien! monsieur, voulez-vous aller à Ruvigny?

— J'y compte, monsieur.

— Mon intendant vous accompagnera, poursuivit M. Lemblin.

— Non pas, dit le major, ce sera vous, monsieur.

— Moi! fit le capitaine avec un geste d'effroi, moi !

— Comment! monsieur, dit le major, vous auriez quelque raison majeure pour ne point m'accompagner?

— C'est là que ma femme est morte...

Et le capitaine articula ces mots d'une voix mal assurée.

Mais le major était un de ces hommes dont le regard est doué d'une véritable puissance de fascination. Il fixa son œil gris fauve sur le capitaine, et sous le poids de ce regard le capitaine se sentit tout tremblant.

— Vous comprenez bien, monsieur, continua le major Arleff, qu'il peut se faire qu'au lieu de contenir des billets de banque, le coffret dont il s'agit renferme des titres de

rente, des actes de propriété, toutes choses que nous ne pourrons produire au grand jour qu'avec une certaine solennité. Votre présence est absolument nécessaire à Ruvigny.

— Mais, monsieur...

— Allons! je le vois, acheva le major, il faudra que la jeune femme que je veux vous présenter use de son éloquence... et elle en usera.

Le capitaine paraissait en proie à une lutte intérieure, et il frissonna en entendant encore ces paroles du major Arleff.

— Je n'insiste point, monsieur, pour vous avoir à dîner ce soir, mais du moins vous viendrez vers neuf heures. Nous serons seuls.

— J'irai, répondit Hector Lemblin, dominé par l'accent impérieux que cet homme cachait sous des formes courtoises et un langage doux et poli. Alors le major salua, se leva, et le capitaine le reconduisit d'un pas chancelant. Cinq minutes après, le cabriolet du gentilhomme russe quittait la cour de l'hôtel, et le capitaine se laissait retomber anéanti sur un siége.

— Oh! le remords! le remords! murmurait-il.

Le capitaine s'était enfermé au verrou dans sa bibliothèque. Pendant plusieurs heures, il demeura absorbé en lui-même, immobile, l'œil fixe, son front dans ses mains, une larme de rage dans les yeux. Puis il se leva brusquement et se mit à marcher précipitamment, d'un pas inégal, froissant dans ses doigts les papiers épars sur la table,

et laissant échapper de sa poitrine oppressée des exclamations incohérentes qui tantôt ressemblaient à des plaintes et tantôt à un rugissement de fureur.

— Oh ! le remords... le remords !... répétait-il souvent et d'une voix qui semblait lui déchirer la gorge.

Était-ce l'ombre sanglante du général baron de Ruvigny qui se dressait devant lui ? Cette ombre vengeresse venait-elle lui reprocher sa mort, son honneur trahi, sa femme et sa fortune volées ? L'âme du capitaine Hector Lemblin était devenue un abîme au fond duquel la sonde n'arrivait plus, — et il fallait un remords plus terrible encore que le souvenir de ce premier crime, à l'aide duquel il s'était approprié la femme et la fortune de son général, — car ce n'était que depuis la mort de Marthe qu'il s'était vu tout à coup en proie à ces tortures mystérieuses, à ces angoises horribles qui s'étaient emparées de sa vie et l'absorbaient tout entière. Quel nouveau forfait cet homme avait-il donc commis ?

La journée tout entière s'écoula pour lui en une sorte de lutte tantôt furieuse et tantôt frappée de prostration.

Quand vint le soir, le capitaine ne savait encore s'il aurait le courage de se rendre chez le major Arleff. Une sorte de pressentiment, comme il n'en vient qu'aux âmes timorées, semblait l'avertir qu'il courait à une torture nouvelle. Et cependant une sorte de curiosité âcre, une soif de l'inconnu le poussait à accepter l'invitation du major.

— Allons! se dit-il enfin, je le dois... il le faut! Peut-être cette réparation tardive jettera-t-elle au fond de mon cœur un peu de calme et de repos.

Et sous l'influence de cette pensée, le capitaine Hector Lemblin s'habilla vers huit heures et demanda son coupé. A neuf heures précises, il se faisait annoncer chez le major Arleff.

Le major habitait depuis son arrivée à Paris un petit hôtel récemment construit à l'angle du faubourg Saint-Honoré et de la place Beauvau. Un suisse galonné à outrance vint ouvrir les deux battants de la porte devant le coupé du capitaine, qui entra dans la cour. Deux laquais en grande livrée abaissèrent le marchepied et prirent la carte de M. Hector Lemblin.

— Ah! dit l'un d'eux jetant les yeux sur cette carte, monsieur le comte attend monsieur.

Le major Arleff était comte.

Le capitaine descendit de voiture et suivit le valet de pied, qui lui fit gravir les marches du perron et le conduisit au premier étage de l'hôtel.

C'était une coquette demeure comme une femme seule en sait improviser une en quelques jours. L'escalier était garni de fleurs et d'orangers en caisse, — les murs du vestibule peints à fresque comme une villa de Pompeï; — Le capitaine traversa un jardin d'hiver, un salon d'été, et ne s'arrêta, sur les pas du domestique, qu'à l'entrée d'un joli boudoir éclairé par une lampe d'albâtre suspen-

due au plafond, et dans lequel il aperçut un vieillard et une jeune femme.

Le vieillard n'était autre que le comte Arleff, major russe. Quant à la femme assise auprès de lui, le capitaine l'eut à peine envisagée qu'il tressaillit profondément et demeura comme ébloui. Elle était merveilleusement belle, et sa beauté avait quelque chose de fascinateur et de souverain qui bouleversa M. Hector Lemblin des pieds à la tête. Mais il eut beau chercher dans son souvenir et interroger le passé, les traits de cette femme ne rappelaient en rien la martiale figure du général de Ruvigny.

Le major, en voyant entrer son visiteur, se leva et courut à lui : — Merci ! capitaine, lui dit-il ; vous êtes d'une exactitude réellement militaire.

Et le major regardait la pendule du boudoir qui marquait neuf heures.

Le capitaine entra d'un pas chancelant, et, comme si la vue de cette femme eût achevé de lui faire perdre sa raison déjà si fortement ébranlée, il balbutia quelques mots d'excuse et s'assit dans le fauteuil que lui avança le major.

La jeune femme dardait sur lui un regard ardent et avait répondu silencieusement à son salut.

— Monsieur, dit le major en la désignant du doigt, ne trouvez-vous pas que madame ressemble au général?

Le capitaine hésita.

— En effet... je crois... c'est possible... murmura-t-il.

La jeune femme était vêtue de noir; une de ses mains était nue, un gant noir recouvrait l'autre. Cette singularité frappa M. Hector Lemblin.

— Capitaine, poursuivit le comte Arleff, vous m'avez témoigné ce matin une sorte de répugnance à nous accompagner au château de Ruvigny, n'est-ce pas?

Ces paroles achevèrent de jeter la consternation dans l'âme du capitaine et le bouleversèrent.

— Oui... en effet... je ne sais... balbutia-t-il.

— Ah! dit la Dame au gant noir en attachant sur lui cet œil d'un bleu profond, qui possédait de terribles et mystérieuses séductions, vous ne pouvez nous refuser, monsieur...

— J'irai, répondit-il.

Et dans ce simple mot, dans ce mot unique, il y eut comme l'accent résigné de l'esclave sur lequel pèse la volonté du maître.

Le capitaine demeura environ une heure dans le boudoir de la Dame au gant noir. Ce qui se passa pendant cette heure fut pour lui comme un de ces rêves confus dont la véritable signification échappe à l'intelligence. Il parla, il écouta sans comprendre ce qu'il écoutait et ce qu'il disait. L'œil fixé sur cette femme, qui l'éblouissait et le fascinait à la fois, se suspendant pour ainsi dire à chaque mouvement de ses lèvres, le capitaine Hector Lemblin subissait les premières atteintes de ce mal étrange qui rongeait depuis longtemps déjà le jeune Armand, le fils du colonel Léon.

La sonnerie de la pendule arracha le capitaine à cette sorte de torpeur morale. Il était dix heures ; il se leva et prit congé.

— Capitaine, lui dit le major, nous partirons après-demain matin pour Ruvigny.

— J'irai vous attendre, monsieur.

Et la capitaine salua humblement la Dame au gant noir, et reconduit par le major jusqu'au bas de l'escalier de l'hôtel, il s'en alla d'un pas chancelant, ainsi qu'un homme en état d'ivresse.

— A l'hôtel! cria-t-il à son cocher.

Le major remonta dans le boudoir où la Dame au gant noir l'attendait, et ces deux personnages, que nous avons entrevus déjà place Saint-Michel, dans cette vieille maison qui paraissait abandonnée, se retrouvèrent seuls en face l'un de l'autre.

— Mon bon Hermann, dit la jeune femme en regardant le major Arleff, cet homme qui sort d'ici est un grand coupable.

— Je le crois, dit le major.

— Il a commis plus que le crime pour lequel je le poursuivrai sans relâche : il doit avoir assassiné sa femme.

Le major fit un geste d'étonnement et de dégoût.

— Tenez, poursuivit la Dame au gant noir, c'est au château de Ruvigny, où nous avons déjà préparé la comédie terrible dont il doit être la victime, que nous aurons la preuve de ce que j'avance...

— Comment aurez-vous cette preuve ?

— Mon pauvre ami, répondit la jeune femme avec son froid sourire, vous êtes jeune et confiant en dépit de la neige qui couvre votre front. Mais vous n'avez donc pas vu, mon pauvre Hermann, que j'ai produit sur cet homme cet étrange effet de fascination que possède mon regard ? Vous ne devinez donc pas que cet homme m'aimera avant huit jours, qu'il se traînera à mes genoux les mains suppliantes ?

— Je le crois, dit le major avec conviction.

— Eh bien ! acheva la Dame au gant noir, est-ce que la femme aimée ne sait pas arracher du cœur de l'homme qui l'aime tous les secrets qu'il renferme, un de ces secrets dût-il le conduire à l'échafaud ?

— C'est vrai, madame.

— Cet homme dira tout dans un accès de délire, vous verrez...

Et sur les lèvres pâles de cette femme étrange glissa le sourire d'un démon.

— Il est à moi ! murmura-t-elle.

III

Trois jours après la première entrevue du capitaine Hector Lemblin avec le major Arleff et la Dame au gant noir, vers l'entrée de la nuit, une chaise de poste entra dans la cour du château de Ruvigny.

Le vieux manoir normand, où Marthe de Chatenay avait aimé et souffert, et d'où son cercueil était sorti une année auparavant, était morne et désolé comme toutes les demeures veuves de leurs maîtres. Quelques serviteurs nés dans le château y demeuraient seuls en l'absence du dernier possesseur.

L'étonnement fut grand parmi eux lorsqu'ils virent arriver le capitaine, pâle, triste, amaigri, les cheveux presque blancs, et ayant dans toute sa personne l'apparence d'un vieillard. Cependant, celui qui aurait vu le capitaine trois jours auparavant, c'est-à-dire le matin de ce jour où il avait reçu la visite du comte Arleff et l'aurait revu à cette heure, aurait remarqué un léger changement, une métamorphose dans toute sa personne. A ce morne abattement répandu sur son visage, et qui imprimait à tous ses mouvements un cachet de langueur maladive, avait succédé tout à coup une sorte d'énergie fiévreuse qui rendait une sorte de vie factice à ce cadavre ambulant. Il était pâle et brisé encore, mais déjà son œil avait retrouvé son rayonnement énergique, et toute sa personne s'était pour ainsi dire redressée.

Il descendit de voiture, alla droit à la grande salle du château et demanda son intendant. L'intendant de Ruvigny était un vieux serviteur qui avait vu naître feu le général et pleurait encore, au fond de son cœur, l'extinction de cette race antique des Flars-Ruvigny, dont le dernier rameau était tombé sous l'épée du marquis Gontran de Lacy. Pour lui, Hector Lemblin n'était pas le



maître ; c'était une sorte de tyran qu'il subissait et dont il exécutait les volontés ponctuellement, mais sans aucun zèle.

— Maître Pierre, lui dit le capitaine, j'attends ce soir même des visiteurs de Paris... ils ne peuvent tarder à arriver.

L'intendant regarda Hector Lemblin et joua si merveilleusement l'étonnement que celui-ci en fut dupe. Il poursuivit : — Vous allez donner des ordres pour que le château soit en état de les recevoir.

— Oui, monsieur, dit l'intendant en s'inclinant.

Le capitaine monta au premier étage, entra dans un grand salon qui ouvrait par une porte-fenêtre sur cette antique plate-forme d'où l'on descendait, à l'aide d'un escalier taillé dans le roc, jusqu'au bas des falaises ; cet escalier par lequel, on s'en souvient, la baronne Marthe de Ruvigny descendait souvent, à la brune, jusqu'au poste de Martin le douanier.

Le capitaine traversa le salon, mit le pied sur la plateforme et s'accouda sur le parapet. Là, tout un monde de souvenirs vint l'assaillir. A ses pieds, l'Océan rugissait son éternel et monotone refrain. Entre l'Océan et lui montait, ardu et capricieux en ses contours, ce petit sentier par lequel, jadis, il gagnait chaque nuit le château pour aller serrer dans ses bras sa Marthe adorée, qui l'attendait anxieuse et tremblante. Alors le capitaine était heureux.

Il passa deux longues heures ainsi, le front appuyé

dans ses mains, vivant dans le passé, qui semblait lui sourire encore, oubliant le présent, navré et plein d'angoisses.

— O Marthe! Marthe! murmura-t-il plusieurs fois avec désespoir.

Tout à coup il se leva comme obéissant à une de ces pensées rapides, terribles, qui jettent soudain de lumineuses clartés dans le cerveau le plus troublé.

— Non, non! se dit-il avec véhémence, il ne faut pas qu'ils entrent avant moi dans la chambre de Marthe. Qui sait?

Et il se prit à frissonner.

— Qui sait, poursuivit-il, si je n'ai pas laissé quelque indice révélateur, quelque trace accusatrice?...

Et le capitaine, livide d'effroi, s'arracha à sa morne contemplation, quitta la plate-forme, et alla secouer violemment un cordon de sonnette dans le salon. Son valet de chambre accourut.

— Germain, dit le capitaine, va me chercher le trousseau de clefs qui se trouve dans le coffre de ma chaise de poste, et monte-moi un flambeau.

Le valet redescendit et le capitaine Hector Lemblin l'attendit appuyé au chambranle de la cheminée. L'énergie factice qui animait son visage au moment où il avait mis pied à terre dans la cour du château de Ruvigny avait disparu. A cette heure, cet homme chancelait sur lui-même, et sentait le frisson de la peur s'emparer de

lui, à la seule idée qu'il allait pénétrer dans la chambre de sa femme.

Le valet revint : — Voici les clefs et le flambeau, dit-il.

— C'est bien, répondit le capitaine brusquement ; va-t'en, je n'ai plus besoin de toi.

— Mon maître est fou ! murmura Germain en s'en allant, après avoir déposé le flambeau sur un guéridon et les clefs auprès du flambeau.

Pour expliquer l'usage que le capitaine voulait faire de ces clefs, il est nécessaire de nous reporter un moment aux événements qui s'étaient accomplis, une année auparavant, à Ruvigny, c'est-à-dire à la mort de Marthe.

Depuis longtemps déjà madame Lemblin était malade, souffrante ; elle maigrissait à vue d'œil et sa pâleur était extrême ; mais rien ne faisait présager cependant sa fin prochaine.

Un soir, on était alors à la fin de janvier, elle parut plus faible que de coutume et se retira de bonne heure. M. Lemblin voulut passer la nuit auprès d'elle, seul avec Germain. Germain n'était point un ancien serviteur des Ruvigny : c'était un homme nouveau, que le capitaine avait pris à son service quelques mois auparavant. Pendant la nuit, les autres domestiques crurent entendre Germain entrer et sortir plusieurs fois de l'appartement ; puis, au matin, des cris de désespoir retentirent tout à coup ; on vit apparaître Germain pâle, troublé, et s'écriant : — Madame est morte ! madame vient de mourir !

Les serviteurs bouleversés voulurent se précipiter dans



la chambre mortuaire. Mais, sur le seuil, ils trouvèrent le mari qui les repoussa.

— Arrière! leur disait Hector Lemblin dont les vêtements étaient en désordre, les yeux hagards, les cheveux hérissés; laissez-moi seul avec elle... jusqu'à la dernière heure... jusqu'au dernier moment...

Que s'était-il passé durant la nuit? Que se passa-t-il le lendemain et toute la nuit suivante dans la chambre mortuaire? Les serviteurs du château de Ruvigny ne le surent jamais. M Lemblin, aidé de Germain seul, voulut ensevelir sa femme et la placer lui-même dans la bière. On avait vu Marthe rentrer chez elle et se mettre au lit. On ne devait pas la revoir, même morte. Quand le cercueil sortit de la chambre mortuaire, Germain en ferma les fenêtres et la porte soigneusement, et le capitaine en emporta la clef lorsqu'il quitta Ruvigny. Depuis lors, personne n'avait franchi le seuil de cette pièce, où, sans doute, s'était accompli quelque drame mystérieux et terrible.

C'était donc pour pénétrer dans cette chambre que M. Hector Lemblin avait demandé à Germain le trousseau de clefs et le flambeau.

Quand le valet de chambre fut parti, M. Lemblin demeura quelques minutes encore immobile, frémissant, n'osant prendre une résolution.

— Allons! dit-il tout à coup, il le faut!

Et il s'empara du flambeau et des clefs et se mit en marche d'un pas saccadé et inégal.

Pour arriver à l'appartemeut où madame Lemblin était morte, il fallait sortir du salon et longer un corridor qui faisait le tour du château à l'intérieur et en reliait les deux ailes. Celui qui, alors, eût vu le capitaine cheminer dans ce corridor triste et nu, sa lampe à la main, l'eût pris, tant il était pâle et défait, pour le fantôme de quelque défunt châtelain mort loin des terres patrimoniales et qui revenait à minuit visiter le manoir de ses ancêtres.

A mesure qu'il approchait de la porte fatale, Hector Lemblin sentait le cœur lui manquer; ses cheveux se hérissaient et une sueur glacée perlait à son front. Quand il en eut atteint le seuil, lorsque, examinant le trousseau de clefs, il chercha celle qui devait ouvrir la première porte, il fut pris d'un tremblement convulsif si violent que la flamme de la bougie se mit à vaciller et qu'il lui fut impossible de retenir le flambeau, qui lui échappa des mains, tomba sur le sol et s'éteignit. Alors le capitaine fut saisi d'une terreur superstitieuse. Il lui sembla que la mort elle-même avait, de son souffle irrité, anéanti cette lumière après la lui avoir arrachée des mains. Le capitaine poussa un cri étouffé et s'enfuit.

Au bout du corridor, il trouva Germain, qui le reçut dans ses bras et le soutint.

— Monsieur, dit le valet dont la voix respectueuse cachait un sourd accent d'ironie, monsieur se fait du mal en voulant jouer avec de pénibles souvenirs.

— Tais-toi... tais-toi! murmura le capitaine éperdu.

Et, s'appuyant sur le bras du valet, il regagna le salon où il se laissa aller, chancelant et brisé, sur un siége.

Pendant quelques minutes, Hector Lemblin demeura anéanti, replié en lui-même, absorbé par une de ces prostrations dont aucun langage humain ne saurait donner une exacte idée; puis après, sans prendre garde à la présence de son valet, il se prit à fondre en larmes.

— O Marthe! Marthe! répéta-t-il d'une voix déchirante.

Mais alors le valet intervint.

— Monsieur n'est pas raisonnable, murmura-t-il, monsieur se tuera à la longue.

Le capitaine releva la tête.

— Tais-toi! tais-toi! fit-il avec un accent de terreur.

— Mais que monsieur songe donc, continua Germain à voix basse, qu'il attend le major Arleff et sa pupille ce soir même.

A ces mots, le capitaine tressaillit des pieds à la tête et se releva brusquement.

— Il est huit heures du soir, acheva Germain. Bien certainement le major arrivera avant minuit... Il ne faut pas que monsieur pleure, que monsieur paraisse ainsi bouleversé. Cela donnerait à penser...

— Tu as raison, répondit le capitaine, je veux être calme... je le serai...

Et il se mit à arpenter brusquement et sans faiblesse le salon dans toute sa largeur.

— Germain, reprit-il soudain, quand le major viendra,

tu iras au-devant de lui, tu le feras entrer dans le grand salon d'en bas; il faut que j'aie le temps de me remettre, d'être calme.

Comme le capitaine achevait, un bruit de voiture se fit entendre, mêlé de claquements de fouet et de tintements de grelots.

— Les voilà! s'écria Germain.

— Oh! mon Dieu! fit le capitaine d'une voix étouffée.

Et il se regarda dans une glace et recula frappé de stupeur. Il avait eu peur de lui-même, tant il se trouvait livide et effrayant à voir.

Germain s'élança au dehors.

— Calmez-vous, monsieur, calmez-vous, dit-il en sortant; je vais au-devant du major.

C'était, en effet, le major Arleff qui arrivait en compagnie de la Dame au gant noir.

Germain était déjà dans la cour du château, que le postillon arrêtait à peine ses chevaux, après avoir habilement tourné devant le perron. Aussi ce fut lui qui ouvrit la portière, lui qui fut la première personne que rencontra l'œil perçant de la jeune femme, qui appuya sa main gantée sur son bras, pour descendre de voiture.

— Votre maître est-il arrivé? demanda le major.

— Oui, monsieur...

Et Germain s'inclina, et la Dame au gant noir, échangeant avec lui un regard furtif, vit un sourire énigmatique glisser sur ses lèvres.

— Cela a fait quelque effet à monsieur de revenir à Ruvigny, murmura tout bas le valet.

— Ah !

Et dans cette exclamation, la Dame au gant noir mit un accent étrange. Le major lui offrait son bras, tandis que maître Pierre, le vieil intendant, s'approchait en grande livrée, esclave de la vieille étiquette exigée par feu le général chez ses gens.

— Si monsieur le major, dit l'intendant, qui venait de saisir au vol la qualification donnée par Germain au vieillard, veut prendre la peine de me suivre au salon, monsieur...

— Monsieur va descendre, dit brusquement Germain; il s'habille.

Et le valet de chambre, qui paraissait peu soucieux de laisser l'intendant remplir ses fonctions, lui prit son flambeau des mains et se prit à marcher devant les voyageurs qu'il conduisit à la salle de réception du château. Là, le major et sa jeune compagne s'assirent, et, en attendant M. Hector Lemblin, ils jetèrent un regard investigateur autour d'eux.

Cette austère et grande salle était à elle seule tout un poëme de tristesse et de mélancolie. Ses boiseries noircies, ses grandes portes à doubles ventaux, ses tentures sombres, ses écussons aux couleurs effacés, disaient la désolation de cette antique et noble demeure, veuve de ses véritables maîtres et dans laquelle cette jeune femme, dont la dernière heure avait été enveloppée de ténèbres,

avait passé plusieurs années partagées peut-être entre la douleur et le remords.

— Pauvre femme ! soupira tout bas la Dame au gant noir.

Et tous deux, le major et celle qui se disait la fille du général baron de Ruvigny, se regardèrent silencieusement, comme s'ils eussent craint de se communiquer leurs impressions, et ils continuèrent à attendre.

Enfin un pas lourd, inégal et qui trahissait l'agitation intérieure du capitaine, leur annonça sa venue. Il se montra sur le seuil, s'y arrêta un moment, comme si le courage et la force lui eussent manqué. Puis enfin l'homme du monde triompha, et le capitaine vint jusqu'à la jeune femme et la salua avec toute la courtoisie d'un parfait gentleman.

— Monsieur, dit le major en lui rendant le salut que venait de lui adresser M. Lemblin, convenez que nous sommes réellement exacts, en dépit des affreux chemins que nous avons suivis pour arriver jusqu'ici.

— Votre exactitude est toute militaire et n'a rien qui m'étonne, répondit Hector Lemblin, mais madame est d'un courage digne d'éloges...

En parlant ainsi, le capitaine levait sur la Dame au gant noir un regard timide, et il éprouvait sur-le-champ cette commotion électrique dont il avait été frappé déjà en entrant chez elle dans le petit hôtel de la place Beauvau. Le grand œil bleu de cette femme étrange venait de

s'arrêter sur lui calme, froid, railleur, et cependant rempli de séductions.

A partir de ce moment, le capitaine se trouva de nouveau en proie à cette fièvre, à cet enthousiasme muet que la Dame au gant noir avait déjà fait naître chez lui trois jours auparavant...

Il ne frissonna plus, il ne trembla plus, il se prit à la contempler, à l'écouter, à s'enivrer du son de sa voix, à tressaillir d'une volupté sauvage sous le poids de son regard, oubliant qu'une heure plus tôt, écrasé par ses souvenirs, il avait failli se trouver mal et s'était mis à pleurer comme un enfant.

L'intendant vint annoncer que le souper était servi. Le capitaine offrit son bras à la voyageuse et la conduisit à la salle à manger. Pendant une heure encore, cet homme retrouva la vie, le mouvement, l'oubli de ses remords, et il conçut de vagues espoirs... Mais un mot du major vint tout à coup l'éveiller en sursaut et le rejeter du haut de son rêve sur le pavé fangeux de la réalité.

— Capitaine, dit le major en quittant la table, voulez-vous maintenant que nous allions voir si le coffret dont fait mention la lettre du général est bien toujours au même endroit?

M. Hector Lemblin frissonna, et sa pâleur livide, un moment disparue, envahit de nouveau son front, car cette chambre où devait être le coffret, c'était précisément celle où Marthe était morte et dans laquelle il n'avait osé pénétrer une heure plus tôt.

IV

Laissons le major Arleff, la Dame au gant noir et le capitaine Hector Lemblin se disposant à pénétrer dans la chambre mortuaire de Marthe de Chatenay et revenons à Paris.

Longtemps après le départ du dernier convive de Fulmen, la belle pécheresse de l'avenue Marbeuf, notre jeune ami Armand Léon, s'éveillant d'un profond sommeil, jeta autour de lui un regard étonné.

D'abord il ne sut où il était. Le lieu où il se trouvait sans savoir comment et bien certainement pour la première fois, était une jolie chambre à coucher, toute tendue en damas orange. Il était couché sur un sofa et enveloppé des pieds à la tête dans un cachemire. De plus, il était seul, du moins son premier regard ne rencontra aucun visage humain autour de lui. Un dernier rayon du jour éclairait la chambre; une pendule qu'il aperçut sur la cheminée marquait cinq heures et demie. Armand avait dormi quinze heures.

— Où diable suis-je donc?

Telle fut la première question qu'il s'adressa tout d'abord. Il chercha à rassembler ses souvenirs de la veille, et ces souvenirs accourant peu à peu et un à un, il se dit:

— Voyons, hier, j'étais à souper... j'ai bu... Où étais-je

à souper?... Ah! dans un jardin d'hiver, avec Maurice, avec Malvina et Nini Pompadour... chez Fulmen... On m'a fait boire... je me suis grisé... On m'aura transporté quelque part...

Et il se souleva et regarda de nouveau autour de lui. Ce fut alors qu'il aperçut à deux pas, derrière le divan qui lui servait de lit, assise dans un fauteuil, muette, immobile, la belle Fulmen, qui attachait sur lui ses grands yeux noirs pleins de feu.

— Fulmen! dit-il étonné.

— Bonjour, dit-elle; avez-vous bien dormi... depuis quatre heures du matin?...

Et elle ajouta de sa voix fraîche et railleuse: — Savez-vous que vous avez dépassé le tour du cadran? Oh! ces vilains hommes... ça se grise sans la moindre pudeur...

— Ainsi, demanda Armand, je me suis grisé et vous m'avez donné l'hospitalité?

— Il le fallait bien.

Armand se mit sur son séant et la regarda en souriant de son sourire mélancolique.

— Vous êtes bonne, répéta-t-il comme la veille.

— Non, je suis égoïste.

— Vous?

— Moi, mon cher.

Et Fulmen s'approcha et s'assit sur le bord du canapé, à côté du jeune homme. Puis elle prit sa main dans les siennes et laissa tomber sur lui un regard rempli de magnétiques effluves.

— Oui, dit-elle, je suis égoïste, et votre présence ici n'est qu'une abominable trahison de ma part.

— Vous plaisantez ?

— Mais non, je dis vrai.

Armand la regardait, souriant toujours.

Certes, la pécheresse était bien, en ce moment, la femme la plus séduisante qu'un poëte amoureux de l'idéal aurait pu rêver. Enveloppée dans un long peignoir de mousseline transparente, au travers duquel se dessinait vaguement le galbe correct de ses épaules, son petit pied chaussé d'une mule de satin rouge, ses magnifiques et abondants cheveux noirs roulés en torsades et retombant sur son cou en boucles confuses, l'œil noyé de langueur, ses lèvres rouges entr'ouvertes, Fulmen semblait en ce moment, réaliser le type de la Vénus voluptueuse et mélancolique. Elle posa un de ses bras blancs sur l'épaule d'Armand et continua : — Oui, cher enfant, vous êtes chez moi depuis quatre heures du matin, et je vais bien vous étonner, sans doute, quand vous saurez pourquoi vous y êtes.

— Mais, dit Armand, je m'en doute ; comme j'avais perdu la tête...

— Nenni ; le Hollandais voulait vous faire transporter dans sa voiture et vous jeter chez vous en passant.

— Et vous n'avez pas voulu ?

— Certes, non.

Armand aurait dû deviner en voyant Fulmen ainsi penchée sur lui. Mais les cœurs qui sont emplis d'un seul

amour, comme l'était le sien, ont généralement perdu le don de la clairvoyance.

— Pourquoi n'avez-vous pas voulu? demanda-t-il.

— Parce que je suis curieuse.

— Curieuse, vous, et de quoi?

— Dame, vous nous aviez commencé un récit...

Armand tressaillit.

— Un récit dramatique, extraordinaire, bizarre...

— Et je n'ai pas fini, n'est-ce pas?

— Non; vous êtes allé méditer sous la table la suite de votre histoire.

Armand se frappa le front.

— Ah! murmura-t-il, je me souviens... je vous ai parlé...

— De la Dame au gant noir, dit Fulmen...

— Et vous m'avez cru sur parole?

Armand articula cette question d'une voix tremblante, et son front se couvrit d'une légère pâleur.

— Certainement, je vous ai cru, dit Fulmen.

— C'était cependant une plaisanterie, une fiction.

Et, parlant ainsi, Armand attachait sur la danseuse un regard plein d'inquiétude. Mais Fulmen lui prit les deux mains par un geste presque maternel, fixa sur lui son œil noir avec une expression de tristesse indulgente, et lui dit ce mot : — Enfant!

— Mais... je vous jure... balbutia le jeune homme.

— Ne jurez pas, dit-elle.

Et tandis qu'une de ces mains ramenait une des boucles

de la chevelure d'Armand sur le haut de son front, Fulmen ajouta : — O grands cœurs de vingt-cinq ans, diplomates en herbe, Machiavels à fine et brune moustache, connaissez-vous donc si peu les femmes que vous puissiez vous imaginer qu'il est facile de les tromper.

— Mais... je ne vous... trompe pas...

— Écoutez, poursuivit-elle en arrondissant son beau bras sur le cou d'Armand, supposez que je sois pour vous une mère...

— Oh! dit Armand avec un sourire, vous êtes bien jeune pour un tel rôle.

— Eh bien! une sœur...

— A la bonne heure!

— On dit tout à une sœur... absolument tout... et si je vous demande le secret de votre cœur...

— Mais je n'ai pas de secret...

— Encore!

Fulmen frappa le parquet avec impatience du bout de son joli pied.

— Au fait, reprit-elle, vous avez raison... on ne livre pas le secret de son cœur à la première femme venue, sous le prétexte qu'on a soupé chez elle... et, pour vous, je suis cette femme, sans doute...

— Non, dit Armand, car je lis dans votre regard que vous voulez être mon amie.

— Mieux que cela, répondit naïvement Fulmen : je vous aime!

— Vous... m'aimez!... exclama le jeune homme au comble de la surprise.

— Depuis cette nuit.

Un nuage passa sur le front d'Armand, et il baissa les yeux.

— Pardonnez-moi, dit-il, mais je ne puis croire... il est impossible...

— O jeune fou! murmura Fulmen souriant de ce superbe sourire des triomphateurs, croyez-vous donc qu'on se fût donné la peine de vous griser, puis de vous garder ici tout un jour, si...?

Et l'œil fascinateur de Fulmen acheva cette phrase. Mais Armand se leva avec dignité, et, à son tour, il lui prit la main.

— Pardonnez-moi, madame, dit-il, si je ne tombe pas sur l'heure à vos genoux; si vous, dont l'amour est envié de tous, dont on mendie les sourires, dont on achèterait un regard au poids de l'or, vous me voyez accueillir avec tristesse un aveu qui devrait me rendre fou de bonheur.

— Ah! s'écria Fulmen, vous le voyez bien, mon pauvre ami, si vous ne mourez pas de joie, si vous ne tombez pas à mes genoux, c'est que vous ne pouvez répondre à mon amour...

— Hélas!

— C'est que vous aimez la Dame au gant noir.

Et Fulmen laissa bruire sur ses lèvres rouges un éclat de rire charmant et finement railleur.

— Voilà, dit-elle, comment on arrache un aveu.

— C'est vrai, murmura le jeune homme en courbant le front, je suis battu, et vous m'avez poussé dans mes derniers retranchements en me parlant d'un amour... que... sans doute...

— Ah! dit Fulmen souriante, vous comprenez, mon cher, que je ne vous dirai pas s'il est vrai que je vous aime ou si l'aveu que je viens de vous faire n'était qu'un adroit moyen de vous arracher votre secret. Je ne me jette point ainsi à la tête des gens...

Armand courbait le front, tandis que Fulmen souriante parlait ainsi, et laissait tomber sur lui ce regard charmant et plein d'expérience dont la femme pour qui le cœur humain n'a plus d'énigmes enveloppe l'adolescent. Elle le força à s'asseoir de nouveau auprès d'elle.

— Voyons, dit-elle, causons comme de vieux amis... Je ne vous aime pas... Vous ne m'aimez pas non plus... puisque vous aimez la Dame au gant noir... Mais un intérêt commun nous rassemble...

— Un intérêt? fit Armand surpris.

— Pourquoi pas?

— Nous avons des intérêts communs?...

— Sans doute. Laissez-moi d'abord parler de vous.

Et Fulmen reprit la main d'Armand dans ses belles mains effilées et poursuivit : — Vous aimez donc la Dame au gant noir, une femme étrange qui tient du Juif errant, et, comme lui, court le monde sans jamais s'arrêter.

— Elle est à Paris, dit Armand avec vivacité.

— Ah !

Et dans cette exclamation, il y eut comme un frisson de joie qui traversa la gorge de Fulmen.

— Alors, raison de plus, et vous allez comprendre en quoi vous avez besoin de moi.

Fulmen s'exprimait avec calme, le sourire aux lèvres, et paraissait sûre de son fait, à ce point que le jeune homme l'écoutait sans oser l'interrompre.

— Mon cher ami, reprit-elle, une femme comme moi est toujours le meilleur auxiliaire qu'on puisse rencontrer dans la situation difficile où vous êtes. Si je vous ai bien compris, vous aimez une inhumaine qui se soucie de l'amour comme je m'en souciais hier, moi...

— Hier? dit Armand étonné.

Fulmen se mordit les lèvres.

— Mettons que je n'ai rien dit, fit-elle, et laissez-moi continuer. Il est évident que si vous aimez cette femme et que vous désespériez d'arriver tout seul jusqu'à elle, les conseils d'une femme comme moi pourront vous être utiles...

Et elle souligna le mot.

Un mouvement de joie égoïste brilla dans les yeux d'Armand.

— Comment, dit-il, vous m'aideriez ?...

— Dame !

— Vous me conseilleriez ?

— Pourquoi pas !

Mais soudain une vague inquiétude se peignit sur le visage d'Armand.

— Ne me tendez-vous point un piége ? demanda-t-il.

— Non, dit franchement Fulmen.

— Pourtant... tout à l'heure...

— Tout à l'heure je vous ai dit que je vous aimais et, petit fat que vous êtes, vous l'avez cru...

Et Fulmen eut un joli sourire moqueur.

— Eh bien! oui, poursuivit-elle, je vous aime, et c'est pour cela que je veux vous servir... Mon Dieu! le cœur de la femme est si bizarre!

Elle demeura un moment silencieuse et l'œil rêveur, puis elle continua en regardant Armand, qui cherchait à comprendre l'excentricité de cette femme: — Hier au soir, jé songeais à épouser lord G..., je méprisais les hommes comme une de ces conquêtes si faciles qu'elles ne méritent ni l'attention, ni la volonté, ni le désir de la femme. Lasse de combat, parce que j'avais toujours triomphé, je songeais à faire une bonne petite fin bien naïvement bourgeoise, bien prosaïquement vertueuse, quelque chose de solide comme un pont et d'ennuyeux comme la pluie. Un mot de notre ami Maurice Stephan et la vue de votre visage mélancolique ont renversé tous mes projets. Maurice a prétendu que vous aviez au cœur un de ces amours chevaleresques contre lesquels il n'est point de remède...

— C'est vrai, murmura Armand.

— Alors, reprit Fulmen, je me suis juré de vous aimer et d'être aimée de vous.

Armand hocha tristement la tête : — On n'a pas deux amours à la fois, dit-il.

— Je le sais bien : aussi vais-je commencer par être simplement votre amie. Vous êtes à la recherche de la Dame au gant noir, je vous la trouverai...

— Vous ! exclama Armand.

— Parbleu ! croyez-vous pas, mon cher, que si je me donne la peine de mettre huit jours à fouiller le monde, j'en aurai laissé un seul coin inexploré ? Oh ! vous ne connaissez pas Fulmen.

Et la pécheresse rejeta fièrement sa tête en arrière, et son œil noir jeta des flammes plus fauves que le feu céleste dont elle portait le nom.

— Le beau mérite, en vérité, poursuivit-elle, de lutter contre un souvenir, contre une femme absente et peut-être à jamais perdue ! Ce serait bien la peine de perdre mon temps à vous aimer... Allons donc ! non, je veux mieux que cela, je veux vous retrouver la Dame au gant noir, je veux vous pousser à ses genoux, je veux qu'elle vous aime...

— Vous voulez cela ? s'écria Armand stupéfait.

— Certainement, répondit Fulmen. Je veux que les obstacles qui s'élèvent entre vous soient aplanis, les difficultés surmontées : la Dame au gant noir vous ouvrant ses bras, vous vous apercevrez que vous ne l'aimez plus.

— Oh! dit Armand, est-ce possible ?

— Enfant, vous verrez.

— Madame, murmura Armand, vous avez l'éloquence enchanteresse de la femme à qui rien ne résiste, et le monde me trouverait sot et fou, sans doute, de ne me point voir à vos pieds ; mais vous ne savez peut-être pas, madame, qu'il est parfois de ces passions lentes, mortelles, inexorables, auxquelles rien ne résiste et qui absorbent un homme à ce point de le rendre aveugle et ingrat. Laissez-moi vous demander votre amitié, mais...

Fulmen lui posa la main sur la bouche : — Taisez-vous, lui dit-elle, ou plutôt parlons raison... Vous m'avez dit qu'elle était à Paris?

— Oui.

— Vous l'avez vue?

— Hier matin, j'étais à pied, sur le boulevard, à l'angle de la rue Duphot; une voiture à deux chevaux a passé près de moi, rapide comme l'éclair. Elle était dans cette voiture. Mon émotion a été si violente que pendant quelques minutes je suis demeuré immobile, pétrifié, suivant du regard ce carrosse qui l'emportait. Je l'ai vue tourner le coin de la rue Royale, et lorsque j'ai voulu me mettre à sa poursuite, elle avait disparu.

— C'est bien, dit Fulmen, on la retrouvera.

Le calme avec lequel elle prononça ces paroles causa une vive impression à Armand. Il eut foi en elle.

— Nous la retrouverons, ajouta Fulmen, et avant qu'il soit huit jours, peut-être demain... peut-être ce soir.

— Oh ! dit Armand, demain! ce soir!... mais de quel pouvoir disposez-vous donc?

— Mon cher, répondit la pécheresse avec mélancolie, il y a des hommes qui sont morts sur un simple froncement de mes sourcils; comment ne voulez-vous pas que j'aie la puissance de retourner Paris en vingt-quatre heures comme un gant?

Et Fulmen étendit la main vers le gland de soie d'une sonnette.

Une jolie femme de chambre, comme on n'en voit plus que chez les pécheresses ou au théâtre, montra son minois futé sur le seuil de la chambre à coucher, et vint allumer les flambeaux de la cheminée.

— Fais servir, lui dit Fulmen.

Puis, se retournant vers Armand, la danseuse ajouta en souriant : — Vous dînez avec moi... je vous emmène aux Italiens.

Et, comme il faisait un geste de refus : — Si vous me refusez, si vous êtes méchant, on ne vous retrouvera pas votre *inconnue*.

— Je vous obéirai, murmura le jeune homme avec soumission.

V

Le lendemain de ce jour, nous eussions retrouvé notre jeune ami Armand chez lui, dans ce joli pavillon de

Chaillot, où le jaloux amour paternel du colonel Léon avait caché sa frêle et délicate adolescence confiée à la vigilante sollicitude du vieux Job.

Rien n'était changé dans cette charmante demeure, nid blanc et coquet perdu au milieu d'un massif de verdure.

Le vieux Job en était toujours l'intendant fidèle et prenait un soin tout particulier du cheval de selle et des deux carrossiers irlandais que son jeune maître attelait alternativement à son tilbury.

Ce jour-là, nous eussions revu Armand, à demi couché sur son divan, dans ce joli fumoir tendu d'étoffes orientales et dont les quatre croisées donnaient tout à la fois sur la cour et le jardin. Il était tard, un dernier rayon de soleil venait se briser sur les vitres, et la pendule marquait cinq heures et demie. Armand était seul et fumait, les yeux demi-fermés, dans l'attitude nonchalante d'un homme qui ne se sent vivre que par la pensée.

Un coup de sonnette vint l'arracher à sa rêverie. Il entendit ouvrir la grille de la porte cochère, et, se soulevant à demi pour regarder dans la cour, il vit entrer un petit coupé bleu à un seul cheval, et de ce coupé descendre un jeune homme et une jeune femme, deux des convives de Fulmen, le journaliste Maurice Stephan et la piquante Nini Pompadour, que des liens mystérieux unissaient sans doute depuis ce fameux souper, durant lequel la raison universelle avait si bien décampé devant la folie et l'ivresse.

Maurice, donnant le bras à sa conquête, monta lestement les marches du perron, passa un peu sur le corps du vieux Job, serviteur méthodique, esclave de l'étiquette, et qui voulait toujours s'enquérir, avant d'introduire les gens, si son maître était ou n'était pas visible.

— Je suis de la maison, dit Maurice en l'écartant; Armand y est toujours pour moi.

— Et pour moi aussi, dit Nini Pompadour.

Les jeunes fous montèrent en courant au premier étage et trouvèrent Armand sur le seuil du fumoir.

— Bonjour, leur dit-il, comment vous va ?

— C'est à toi qu'il faut demander ça, répondit Maurice. Mais, au fait, je te trouve une mine superbe ; tu n'as plus cet air renversé et piteux qui t'allait si mal avant-hier, tandis que tu racontais tes mésaventures avec la Dame au gant noir.

Ce nom fit froncer le sourcil à Armand.

— Peste ! continua Maurice, quel médecin que Fulmen.

— Plaît-il? fit Armand.

— Je dis, répéta le journaliste, qu'en vertu de cette loi qui veut qu'en amour un clou chasse l'autre, Fulmen t'a vite et merveilleusement guéri.

— Fulmen? dit Armand étonné.

— Bon! murmura Nini Pompadour en riant, allez-vous pas faire encore du mystère, affreux sournois?

— Nous savons tout, dit Maurice.

— Vous savez tout ?

— Absolument tout, mon cher.

— Alors apprenez-moi quelque chose, car moi je ne sais rien.

— Tarare ! exclama Maurice. Comment peux-tu nous prendre ainsi pour de petits adolescents?

— Mais je vous jure,..

— Bon ! nous allons récapituler tes faits et gestes depuis deux jours. D'abord hier au matin nous t'avons laissé chez Fulmen... Tu y as passé la journée, déjeuné et dîné...

— Qu'est-ce que cela prouve ?

— Rien absolument. Le soir, on vous a vus ensemble au spectacle...

— Elle m'a offert une place dans sa loge.

— Et notre ami Maurice Stephan est un curieux qui voudrait bien savoir et ne saura rien, dit tout à coup une voix sur le seuil du fumoir.

Maurice, Nini Pompadour et Armand se retournèrent. Une femme venait d'ouvrir la porte ; c'était Fulmen.

— Parbleu ! dit Maurice, voici qui vient à l'appui de mes assertions.

— Tu te trompes, Maurice.

— Bah ! qui sait?

— Et cependant, continua la danseuse, comme je me suis mis en tête de compromettre notre ami, et que je viens en ce moment tout exprès pour lui parler d'affaires sérieuses...

— Hein? fit Maurice.

— Attendu, poursuivit Fulmen du ton d'un juge qui prononce un arrêt, attendu que du moment où vous nous accusez, Armand et moi, d'intelligences secrètes, nous avons au moins le droit d'en profiter; — moi, Fulmen, première du nom, et maîtresse *ad honores* de céans, je vous *flanque* tous les deux à la porte.

— Oh! oh! murmura Nini Pompadour, quel ton!

Mais Fulmen regarda Maurice d'un air significatif. Celui-ci se leva: — Allons, Nini, dit-il, ne troublons point cette lune de miel.

Et il serra la main à Armand encore stupéfait, entraîna sa brune compagne et dégringola l'escalier en chantant.

Ce fut alors qu'Armand, abasourdi de l'arrivée de Fulmen, s'écria: — Vous!... Comment! vous, ici!

Fulmen ne répondit pas d'abord, mais elle jeta son châle sur le divan, ôta son chapeau, retira ses gants et regarda le jeune homme avec un sourire.

— Voyons, dit-elle, y a-t-il rien qui doive vous étonner dans ma visite?

— Je ne m'y attendais pas...

— D'abord, mon cher, tout Paris, depuis qu'on nous a vus aux Italiens, veut bien prétendre que je suis votre *amie*. Mon Dieu! Paris se trompe, mais il dira vrai quelque jour.

— Vous croyez? fit Armand, souriant avec mélancolie.

Fulmen fixa sur lui un regard fascinateur et se jeta un coup d'œil dans la glace : — Fat ! dit-elle.

Puis elle s'assit auprès de lui : — Il est donc assez naturel, reprit-elle, que je vienne voir mon adorateur futur, même lorsque je n'ai pas d'affaires sérieuses avec lui.

Et Fulmen le regarda de son œil gauche demi-fermé, à l'*américaine*, comme on dit dans le quartier Bréda.

— Mais, reprit-elle, rassurez-vous, je viens pour affaires.

Armand tressaillit.

— Et je viens vous chercher.

— Moi ! exclama-t-il de plus en plus étonné.

— Habillez-vous et venez, répliqua Fulmen.

VI

— Venez, dit Fulmen en se drapant avec un savant laisser-aller dans son châle long ; en route, je vous expliquerai bien des choses.

— Mais où me conduisez-vous ? demanda Armand.

— Venez toujours.

— Étrange femme ! murmura le jeune homme, subissant malgré lui l'influence dominatrice de la danseuse.

— Il fait froid, ajouta-t-elle, prenez votre paletot le

plus chaud. Je ne veux pas que vous vous enrhumiez ; je réponds de vous, après tout.

— Ah ! dit Armand en riant.

— Dame ! murmura Fulmen ; vous comprenez, mon cher ami, que j'ai des projets sur vous... dans l'avenir.

Armand soupira et se tut ; mais il obéit néanmoins à Fulmen, passa dans un cabinet de toilette, et, tandis qu'elle remettait son chapeau et lissait ses cheveux du bout du doigt, il s'habilla rapidement et reparut quelques minutes après en costume de ville, son paletot de cachemire blanc boutonné sur un habit bleu.

— Oh ! dit Fulmen en riant, vous êtes mis à ravir, mon bon ami ; mais ce n'est point la toilette que je vous veux. Un paletot blanc est compromettant quelquefois... la nuit...

— Mais, dit Armand, vous voulez donc me faire jouer quelque rôle de malfaiteur ?

— Peut-être.

— Diable ! faudra-t-il que je m'introduise le pistolet au poing ?

Fulmen l'arrêta d'un geste : — Je n'aime pas beaucoup les gens qui voyagent dans Paris avec des pistolets de poche, dit-elle, cela singe les brigands italiens et n'est jamais dangereux ; mais un tout petit poignard.

— Hein ! fit Armand surpris.

— Je dis, répéta Fulmen, que parfois... ce soir, par exemple, il n'y a pas d'inconvénient à emporter un petit poignard sous votre gilet.

— Je vais donc courir un danger?

— Peut-être oui... peut-être non.

— Ma parole d'honneur, murmura Armand, vous êtes une femme mystérieuse, et, de plus, vous avez le talent de me faire faire les choses les plus excentriques.

— C'est un mérite comme un autre, dit Fulmen souriante.

Armand, on s'en souvient, avait une fort belle panoplie étalée aux murs du fumoir. Il y prit un joli petit poignard d'origine corse à gaîne de velours noir, et le montra à Fulmen.

— C'est cela, dit-elle. Maintenant prenez un autre paletot que celui-là, c'est-à-dire noir ou brun foncé.

Armand obéit encore.

— A présent, acheva Fulmen, venez, j'ai mon coupé à votre porte.

— Ainsi, dit Armand, vous ne voulez pas me dire où vous me conduisez?

— Dieu m'en garde!

— Avouez que j'ai quelque mérite à vous suivre, en ce cas.

— Le mérite est toujours récompensé, répliqua Fulmen en jetant une œillade assassine au jeune homme. Elle passa son bras blanc sur le sien, le fit sortir du fumoir et gagna avec lui l'escalier.

Le vieux Job était sur la dernière marche.

— A quelle heure monsieur rentrera-t-il? demanda-t-il d'un ton où se nuançaient à merveille le respect du

serviteur et l'affection que le vieux soldat avait vouée au fils de son colonel.

Armand, à cette question, regarda Fulmen.

— On ne sait pas, dit Fulmen, peut-être à minuit, peut-être demain matin...

Et elle se fit ouvrir la portière de son coupé bleu à deux chevaux alezan brûlé, monta la première, et, d'un geste charmant, invita Armand à y prendre place auprès d'elle. Armand salua Job d'un geste amical et monta auprès de Fulmen.

— Où va madame? demanda le laquais en relevant le marche-pied.

— Rue de La Harpe, au coin de la place de l'Estrapade, répondit Fulmen.

Le laquais grimpa auprès du cocher, transmit l'ordre reçu, et le coupé sortit au grand trot de la cour et gagna les Champs-Élysées.

— Maintenant, dit Fulmen, que vous voilà en mon pouvoir et que vous ne pouvez plus m'échapper, causons.

— Oui, dit Armand, causons, car je suis on ne peut plus intrigué par tous ces mystères.

— Mon cher enfant, reprit Fulmen, je vous l'ai dit hier, je vous aime depuis que je connais votre amour pour la Dame au gant noir, et je vous aime surtout parce que vous ne m'aimez pas, et que je veux faire la conquête de votre cœur après avoir renversé mille obstacles.

Armand répondit en lui prenant la main : — Vous êtes folle!

— Je le sais bien, dit Fulmen avec son sourire hautain; mais ne savez-vous pas, cher ami, que la vraie sagesse c'est la folie, et que la seute vérité absolue, immuable, est toujours un paradoxe?

Et Fulmen laissa glisser à travers ses dents blanches un frais éclat de rire, puis elle reprit : — Mais, si vous m'interrompez toujours, vous ne saurez jamais.

— C'est vrai. Je vous écoute.

— Je vous disais donc que je vous aimais et que je comptais bien être aimée de vous tôt ou tard.

Armand hocha la tête : — Mon cœur est pris pour la vie, dit-il.

— Seulement, continua Fulmen, sans paraître avoir pris garde à l'interruption murmurée par le jeune homme; seulement, je ne suis pas une femme ordinaire, moi, et au lieu de pulvériser ma rivale, au lieu de lui nuire, de la ruiner dans votre esprit, d'obéir enfin à la tactique vulgaire, je veux la servir, au contraire, et vous servir en même temps.

— Étrange stratégie, dit Armand avec un sourire.

— C'est la mienne. J'aplanirai tous les obstacles qui vous séparent d'elle, et je saurai bien la contraindre à vous aimer.

Armand étouffa une exclamation de joie, dont il fut honteux presque aussitôt en présence de cette femme qui lui avouait son amour.

— Pardonnez-moi, balbutia-t-il.

— Je vous pardonne d'autant plus volontiers, cher enfant, que je m'attendais à cette exclamation.

— Mais, dit Armand, si j'arrive jusqu'à elle... voyons, ne perdez-vous pas...

— Ma dernière espérance, voulez-vous dire?

Armand hocha affirmativement la tête.

— Non pas, dit Fulmen; femme vaincue est déjà par avance à moitié délaissée. Je veux user ma rivale et votre bonheur.

— Vous êtes une femme extraordinaire, murmura Armand, que ces derniers mots rendirent rêveur.

— Soit! mais écoutez-moi toujours.

— Parlez, dit Armand.

En ce moment le coupé arrivait au bout de la place Louis XV, prenait le pont de la Concorde et gagnait la rive gauche de la Seine.

— Savez-vous où nous allons? dit Fulmen.

— Non, et je vous l'ai demandé vainement jusqu'ici.

— Eh bien, nous allons... ou du moins vous allez la voir...

Armand tressaillit et Fulmen le vit pâlir.

— Ne m'avez-vous pas dit hier qu'elle était à Paris?

— Oui.

— Eh bien! depuis hier, j'ai appris les deux tiers de ce que je voulais savoir en huit jours; vous voyez que je vais vite en besogne...

Et Fulmen eut un sourire de triomphe.

— Mon Dieu! que savez-vous donc? s'écria Armand.

— Je sais, dit Fulmen, d'abord où demeure votre inconnue.

— Vous le savez?

— Je sais, de plus, une foule de choses qu'il est inutile de vous dire pour le moment.

— Pourquoi?

— Parce que nous n'avons pas le temps. Vous viendrez demain, si vous êtes encore de ce monde toutefois, dîner avec moi, et je vous en dirai plus long.

— Ainsi, vous me conduisez chez elle?

— C'est-à-dire que je vais vous donner les moyens d'y arriver.

Le coupé, roulant toujours rapidement, se trouvait déjà à la hauteur de la Cité et tournait l'angle de la place Maubert. En ce moment Fulmen parut s'abandonner à une sorte de rêverie, et Armand, tout entier à l'émotion que lui occasionnait cette pensée qu'il allait enfin *la voir*, respecta son silence. Mais, lorsque le coupé se fut engagé dans la rue de la Harpe, la jeune femme releva la tête et dit à Armand :

— Nous n'avons plus que quelques minutes, et il faut que je vous mette au courant de la situation.

— Ah! dit Armand qui, à son tour, parut sortir d'un rêve.

— La Dame au gant noir, poursuivit Fulmen, est, paraît-il, d'origine russe. Le vieillard qui l'accompagne partout est major au service de la Russie, et se nomme le comte Arleff. Tous deux sont à Paris depuis quinze jours et habitent la place de l'Estrapade. Le major est-il

le père ou le mari? C'est ce que nul au monde ne sait ; ils ont un serviteur unique : c'est une femme de quarante à cinquante ans, Allemande, et portant le costume des paysannes bavaroises.

— Après? fit Armand avec avidité et se suspendant, pour ainsi dire, aux lèvres de Fulmen.

— Le major sort tous les matins et ne rentre que le soir fort tard... S'il vous prenait aux genoux de sa protégée, fille ou femme, il vous tuerait... C'est pour cela que je vous ai fait prendre un poignard.

Armand eut un beau sourire de dédain.

— Oh ! mon Dieu ! lui dit Fulmen, je sais que vous êtes brave, et comme, à mes yeux, ce n'est pas un mérite, mais une chose toute naturelle, je ne vous en fais aucun compliment. Mais laissez-moi compléter mes renseignements.

— Je vous écoute, dit Armand.

— Il est probable que vous serez obligé de briser un carreau de vitre, d'enfoncer une fenêtre après avoir escaladé un tuyau de cheminée.

— Bon ! ensuite?

— Rien de tout cela ne vous effraye, n'est-ce pas?

— Rien absolument.

— Allons, murmura Fulmen en souriant, je vois que vous êtes bien l'homme que j'ai rêvé, et quand la Dame au gant noir ne vous aimera plus...

— Attendez donc qu'elle ait commencé à m'aimer...

— L'heure n'en est pas loin.

— Vrai! vous croyez ?

— J'en ai la conviction.

Et comme Fulmen prononçait ces derniers mots du ton le plus convaincu du monde, le coupé s'arrêta place de l'Estrapade, non point devant la porte cochère de cette vieille maison où nous avons vu, deux jours auparavant, pénétrer ce vieillard que nous connaissons maintenant pour être le major Arleff, mais à quelques pas de là, au seuil d'une construction chétive, misérable, élevée de quatre étages seulement, noire, enfumée, avec une porte bâtarde et une allée noire, véritable maison du quartier Latin, destinée sans doute à loger de pauvres étudiants studieux ou à abriter une pension bourgeoise à cinquante francs par mois.

Il était alors à peine huit heures du soir; cependant aucune lumière ne filtrait au travers des croisées; la maison paraissait inhabitée.

— Descendez, dit Fulmen à Armand, frappez à cette porte.

Armand descendit et frappa. Alors la jeune femme tira des profondeurs de son manchon deux objets qu'elle lui tendit par la portière demeurée ouverte. L'un de ces objets était une pelotte de cette bougie mince qu'on surnomme rat-de-cave, l'autre une clef.

— Allumez votre bougie, continua Fulmen, tandis que la porte s'ouvrait sans que, toutefois, aucun être humain se montrât sur le seuil.

Armand approcha son rat-de-cave des lanternes du

coupé et l'alluma; puis il en abrita de sa main ouverte la flamme, qui vacillait au vent de nuit.

— Vous allez, poursuivit sa conductrice, suivre cette allée; vous trouverez au bout un escalier, vous le gravirez jusqu'au troisième étage; là, vous entrerez dans un petit couloir où se trouvent plusieurs portes, et vous chercherez celle sur laquelle est inscrit le numéro 10.

— Et puis? dit Armand.

— Vous ouvrirez cette porte à l'aide de cette clef et vous vous trouverez alors dans une chambre d'étudiant.

— Une chambre vide?

— Oui, son locataire en est absent pour deux jours.

— Après? demanda le jeune homme.

— Après, vous ouvrirez la fenêtre... La fenêtre donne sur les toits d'un second corps de bâtiment contigu à la maison que vous voyez là.

Et du doigt, Fulmen indiquait la vieille demeure de la Dame au gant noir.

— C'est là qu'elle habite, dit-elle.

Armand tressaillit.

— Vous monterez sur le toit, poursuivit Fulmen, et vous irez ainsi jusqu'au corps de logis en retour de cette maison. Probablement vous verrez une croisée derrière laquelle brillera une lumière. Cette croisée est celle de sa chambre à coucher. Le reste vous regarde... Et maintenant, adieu! acheva Fulmen en tendant la main à Armand, au revoir... Du moins, espérons que le major Arleff ne vous tuera point.

— Espérons-le, vous avez raison.

Et Armand eut un fier sourire et baisa la belle main que Fulmen lui tendait.

— Je vous attends demain, ajouta-t-elle. Tâchez de triompher, ô Don Juan !...

Un éclat de rire accompagna ces paroles, puis Fulmen referma la portière du coupé et dit à son valet de pied :

— Touchez à l'hôtel.

Armand lui jeta un dernier salut de la main, et tandis que le coupé s'éloignait, il s'enfonça bravement dans l'allée noire de cette petite maison qui paraissait abandonnée. Presque au même instant, la porte d'entrée se referma derrière lui.

Cependant l'allée était déserte, et Armand ne rencontra personne dans l'escalier; il le gravit d'un pas rapide, en s'aidant d'une corde graisseuse, qui remplissait les fonctions ambitieuses d'une rampe.

Arrivé au troisième étage, et grâce à la lueur du rat-de-cave, le jeune homme trouva le couloir indiqué par Fulmen. Puis, à l'extrémité de ce couloir, trois portes, dont l'une portait le numéro 10 en gros chiffres à l'encre noire.

Il introduisit la clef dans la serrure, ouvrit cette porte, pénétra dans la chambre, et, sans daigner jeter un coup d'œil autour de lui ni examiner le mobilier de l'étudiant absent, il alla droit à la fenêtre qu'il ouvrit.

En ce moment-là, le cœur d'Armand battait à briser sa poitrine.



VII

L'émotion d'Armand était plus que naturelle, si on songe à l'amour passionné qu'il avait voué à la Dame au gant noir, amour que n'avaient cessé d'irriter les obstacles qui le séparaient d'elle et l'impénétrable mystère qui semblait l'envelopper.

Aussi hésita-t-il un moment avant d'enjamber l'entablement de la croisée et de sauter sur le toit. Le toit était à six pieds au-dessous. Cependant, à l'extrémité de ce toit, un point lumineux semblait lui indiquer la croisée mystérieuse, car la nuit était sombre et le brouillard humide assez opaque pour ne point permettre à Armand de bien juger de l'éloignement et de la distance, du saut qu'il avait à faire pour arriver sur le toit, et du trajet à parcourir pour gagner la fenêtre de la maison voisine.

Ce moment d'hésitation qui s'empara de lui, et qu'il consacra à dominer son émotion et à comprimer les battements de son cœur, permit à Armand de jeter un rapide coup d'œil autour de lui et d'embrasser, à la clarté du rat-de-cave, l'ensemble du lieu où il se trouvait.

C'était une petite pièce tendue d'un papier jaune, avec des rideaux d'un blanc douteux à bordure rouge au lit et à la croisée, un vieux fauteuil en velours d'Utrecht et quatre chaises de paille; sur la cheminée, une pendule

d'albâtre à colonnes, surmontée d'une corbeille de fleurs vide, était veuve de son globe. A sa gauche, on voyait un pot en grès brun rempli de tabac à fumer. A sa droite, le locataire de ce logis avait trouvé *drôle* de placer une tête de mort.

Le fauteuil était roulé devant une table en bois blanc couverte de livres de médecine, d'instruments de chirurgie et de pipes de toute forme.

Fulmen n'avait point menti : Armand était bien réellement chez un carabin.

Le jeune homme, après ce rapide examen, qui avait un moment distrait sa pensée, allait enjamber l'entablement de la croisée et se laisser couler sur le toit, lorsqu'il aperçut en face de la cheminée, sous un rideau de l'alcôve, un portrait de femme peint à l'huile, et qui, placé dans une pénombre, se trouvait assez loin de lui pour qu'il n'en pût distinguer parfaitement les traits; mais cependant une chose frappa Armand : il lui sembla que ce portrait avait deux mains, dont l'une était gantée de noir...

Et il se prit à tressaillir, courut à la cheminée, s'empara du rat-de-cave et voulut examiner le portrait ; mais en pénétrant dans la chambre de l'étudiant il avait oublié d'en refermer la porte. La porte, située en face de la fenêtre ouverte, avait établi un courant d'air, et ce courant d'air fut assez violent pour éteindre le rat-de-cave, au moment où Armand, frappé de cette coïncidence bizarre du voisinage de la demeure de la Dame au gant noir, et

de ce portrait de femme dont une main seulement paraissait également gantée de noir, s'approchait pour examiner le portrait...

Le rat-de-cave éteint, Armand se trouva dans l'obscurité et en même temps dans l'impossibilité de se procurer de la lumière.

— Allons, se dit-il, je suis fou. Comment aurait-elle pu donner son portrait?... Serait-il donc aimé d'elle?...

Ce soupçon hérissa les cheveux du jeune homme et amena quelques gouttes de sueur à ses tempes, mais en même temps il agit sur lui comme un aiguillon et coupa court à ses hésitations. Il monta sur le rebord de la fenêtre et se laissa glisser sur le toit, après s'être un instant suspendu par les mains. Le toit formait un plan incliné assez rapide.

Armand reconnut qu'il aurait besoin de tout son sang-froid et de toute son agilité pour ne point glisser sur le zinc et s'aller briser sur le pavé d'une cour quelconque.

Ce danger physique acheva de lui rendre son calme, et il se mit bravement en route, son poignard d'une main, tandis qu'il s'aidait de l'autre pour assurer sa marche. Il arriva ainsi sans accident jusqu'à la croisée au travers de laquelle il apercevait une lumière. Cette croisée était élevée de quelques pieds au-dessus du toit, et Armand fut obligé, pour en atteindre l'entablement, de se cramponner à un tuyau de cheminée en terre cuite après lequel il grimpa comme au tronc d'un arbre, jusqu'au rebord, sur lequel

il plaça ses deux mains, après avoir mis son poignard entre ses dents.

La croisée était munie de rideaux, mais à travers ces rideaux mal joints Armand put glisser un regard à l'intérieur. Et voici ce qu'il vit.

D'abord une petite pièce, meublée à l'antique, avec des tentures d'un vert sombre, et, sur la cheminée, un buste en marbre blanc recouvert d'un voile noir.

C'était la pièce où deux jours auparavant le major Arleff, introduit par la Bavaroise, était venu trouver sa mystérieuse compagne.

Le cœur du jeune homme se reprit à battre avec une grande violence lorsqu'il eut aperçu, lui tournant le dos, une femme assise dans un grand fauteuil, auprès de la cheminée, et tenant un livre à la main. C'était... ce devait être elle...

Un moment l'émotion d'Armand fut si forte qu'il faillit desserrer les mains, lâcher l'entablement de la croisée et tomber à la renverse pour aller rouler du toit dans la cour. Mais l'instinct de la conservation l'emporta.

Cependant il n'osa tout de suite se dresser sur l'entablement et s'y établir... D'abord il craignait de faire du bruit et d'effrayer ainsi la Dame au gant noir. Ensuite il n'était point assuré que ce fût elle, et alors...

Cette dernière pensée, si navrante qu'elle fût, engagea Armand à conserver sa gênante position, jusqu'à ce qu'un mouvement quelconque de la femme assise devant la cheminée lui permît de voir son visage. Cette attente mo-

mentanée lui donna le temps d'asseoir ses idées et de réfléchir, autant que peut réfléchir toutefois, un homme amoureux et désespéré comme l'était Armand.

Il eut pourtant assez de présence d'esprit pour se rendre un compte exact de la situation où il se trouvait, et par conséquent pour prendre un parti sur-le-champ.

Fulmen lui avait indiqué les moyens à employer et la route à suivre pour arriver jusqu'à la Dame au gant noir; elle lui avait conseillé de briser un carreau, et d'entrer, par conséquent, de force chez la femme qu'il aimait... Mais Fulmen n'avait probablement réfléchi à aucun des dangers qui pouvaient résulter de cet expédient un peu violent, et dont le moindre pour Armand, eu égard à son amour, était la police correctionnelle qui punit tout citoyen qui use de l'escalade et de l'effraction, même en matière de sentiment. En même temps Armand se dit : — Si je brise un carreau, elle me prendra pour un voleur et appellera au secours... Mais si je ne pénètre point ainsi chez elle, comment y pénétrer autrement? D'ailleurs, acheva-t-il mentalement, quelle est la femme qui ne pardonne pas l'audace.

Au moment où cette dernière réflexion s'empara de son esprit et agissait sur sa détermination d'une façon victorieuse, la femme assise au coin de la cheminée se leva et alla prendre sur une table voisine un couteau d'ivoire dont elle se servit pour couper les feuillets du livre qu'elle avait à la main. Armand sentit son sang se figer,

un nuage passer devant ses yeux, et tout son corps se prit à trembler... C'était elle !

C'était bien la Dame au gant noir, la femme entrevue dans les Apennins, à Florence, à Naples, à Milan, à Pétersbourg, à Paris, et qui lui échappait sans cesse.

— Oh ! cette fois, murmura-t-il, dominé par une audace subite et qui lui donna le courage de tout braver, cette fois il faudra bien qu'elle m'entende et me voie à ses genoux.

Et Armand se dressa tout debout sur l'entablement de la croisée. Si rapide qu'eût été cette première manœuvre, elle n'en avait pas moins produit un léger bruit, et, à ce bruit, la Dame au gant noir se leva vivement. Puis, comme si elle eût été prévenue de cette étrange visite qu'elle allait recevoir, ou habituée à une visite semblable, elle se dirigea sans hésitation vers la croisée et l'ouvrit en disant tout bas : — Est-ce vous?

D'un bond, Armand sauta dans la chambre. Mais soudain la jeune femme se recula vivement, étouffa un cri, courut à la cheminée, y saisit un pistolet et en dirigea le canon sur la poitrine de son visiteur, en lui disant : — N'avancez pas... Qui êtes-vous? que voulez-vous?

Ce n'était donc pas à lui que la Dame au gant noir avait cru ouvrir sa croisée?

Et il passa comme un éclair sinistre dans le cerveau d'Armand, et il se souvint de ce portrait qu'il avait tout à l'heure entrevu sous les rideaux du carabin. Ce souvenir lui donna le vertige... Et la Dame au gant noir le vit



croiser ses bras et demeurer immobile, muet, la sueur au front, attachant sur elle un œil égaré, tandis que son poignard lui échappait et tombait sur le parquet.

. . . .

Il y eut entre ces deux personnages un moment de silence et de mutuelle hésitation qui prenait cependant leur source dans des motifs tout différents, en apparence du moins. En effet, la jeune femme, qui voyait entrer chez elle, par la fenêtre, un inconnu, pouvait, à bon droit, se trouver sous le coup d'une violente émotion et n'avoir ni un mot, ni un cri, ni un geste pour la traduire, surtout si, comme on en pouvait juger par la question qu'elle avait faite à Armand en ouvrant la fenêtre, elle attendait réellement quelqu'un par ce singulier chemin, quelqu'un dont l'homme qui entrait semblait avoir pris la place.

D'autre part, le silence, la stupéfaction du jeune homme, devaient être attribués tout entiers à cette question : « *Est-ce vous ?* » suivie du cri d'effroi que la Dame au gant noir avait poussé en le voyant.

Elle attendait donc quelqu'un, et ce quelqu'un, ce n'était pas lui ! Armand aimait depuis un an, avec tous les emportements, tous les délires, tous les désespoirs de la passion, cette femme en présence de laquelle il se trouvait pour la première fois seul à seul, et cette première entrevue commençait par un mot qui lui laissait deviner un rival...

Un rival préféré sans doute, et qui s'introduisait la nuit

par les fenêtres... Du moment où un homme a levé les yeux sur une femme, celle-ci ignorât-elle son amour, cet homme s'attribue le droit d'être jaloux...

Ce fut donc ce qui rendit Armand muet et stupide, en face du pistolet que la Dame au gant noir dirigeait sur sa poitrine.

Cependant ce silence et cette immobilité ne pouvaient se prolonger éternellement des deux côtés, et ce fut la femme qui le rompit la première. Elle fit un pas vers Armand et l'enveloppa d'un regard plein d'éclairs : — Qui êtes-vous? que voulez-vous? lui dit-elle.

A son tour, et peu soucieux de cette gueule d'arme à feu qui le menaçait, Armand fit un pas vers elle.

Alors un rayon de lumière, venu de la lampe placée sur la cheminée, tomba d'aplomb sur son visage et l'éclaira si parfaitement que, à moins que la Dame au gant noir n'eût gardé de lui aucun souvenir, il lui était impossible de ne pas le reconnaître.

— Rassurez-vous, madame, dit-il d'une voix émue et ferme cependant, je ne suis pas un voleur.

Soit qu'elle l'eût reconnu, soit que ses vêtements, son ton, ses manières, l'eussent complétement rassurée en effet, la jeune femme abaissa le canon de son pistolet et recula de nouveau d'un pas.

— Pardonnez-moi, madame, dit Armand qui commençait à s'enhardir, pardonnez-moi l'étrange chemin que j'ai pris... pour arriver jusqu'à vous...

— Étrange, en effet, monsieur.

Et, replaçant son pistolet sur la cheminée, la jeune femme, qui paraissait avoir reconquis un sang-froid parfait, s'assit à l'extrémité opposée de la pièce, et, continuant à darder sur Armand ce regard dont il était difficile de supporter l'éclat : — Vous m'assurez, monsieur, lui dit-elle, que vous n'êtes point un voleur. Je crois, en effet, à en juger par votre émotion, que vous dites la vérité. Veuillez donc m'expliquer comment il se peut faire que vous pénétriez ainsi chez moi...

— Regardez-moi, madame...

Et Armand prononça ces mots avec une émotion mal contenue.

— Je ne vous connais pas, répondit froidement la Dame au gant noir.

— Regardez-moi bien...

— Mais, monsieur, j'ai beau vous regarder, je ne vous connais pas...

— Vous ne m'avez jamais vu?

— Jamais.

— Oh ! fit Armand d'une voix étouffée.

— Monsieur, continua la Dame au gant noir avec un accent glacé, j'aime à croire que si réellement vous étiez de ma connaissance, vous seriez entré chez moi par la porte, et je ne puis attribuer votre visite qu'à un accès de démence...

— Madame...

— Vous êtes probablement quelque voisin en état de somnambulisme et qui court la nuit sur les toits, ou bien

quelque amoureux qui a un rendez-vous et se trompe de croisée.

Ces derniers mots, prononcés d'un ton dédaigneux et railleur, furent un trait de lumière pour Armand et lui rendirent quelque présence d'esprit.

— Vous dites vrai, madame, fit-il avec vivacité, je suis amoureux, si toutefois ce mot peut rendre la passion terrible, profonde, qui torture mon cœur depuis un an.

La Dame au gant noir l'interrompit : — Assurément, monsieur, s'il en est ainsi, vous vous trompez de croisée.

Elle le regarda d'un air railleur et triste à la fois.

Mais Armand hocha la tête.

— Vous croyez? demanda-t-il.

Elle se redressa comme si elle eût été piquée par un reptile : — Ah çà! monsieur, dit-elle, prétendez-vous railler? Je ne vous connais pas... vous entrez chez moi la nuit, par la fenêtre, et vous osez venir me dire...

La Dame au gant noir avait prononcé ces mots avec un tel accent de mépris et d'irritation que son interlocuteur s'en trouva horriblement froissé. Il est de certaines heures où la voix de la femme qu'on aime et sur un signe de laquelle on donnerait sa vie entière, il est des heures où cette voix, devenue ironique et dédaigneuse, vous irrite à ce point qu'on perd toute retenue et qu'on oublie toute mesure.

Armand eut le vertige, il se souvint de cette interrogation : « *Est-ce vous?* » échappée à la femme qu'il avait devant lui et qui le traitait avec un mépris écrasant, et il

lui répondit brutalement : — Mon Dieu ! madame, vous attendiez cependant quelqu'un.

Et du doigt il montra la croisée.

— Ah ! s'écria la Dame au gant noir, qui courut à un cordon de sonnette, ceci est plus que de l'audace... L'insolent !... .

VIII

Les paroles de la Dame au gant noir, son geste et la mine qu'elle fit d'agiter un cordon de sonnette, dégrisèrent complétement Armand. Il tomba à genoux, et son attitude fut si humble, si noblement suppliante, qu'elle eut l'éloquence nécessaire pour arrêter le bras de la jeune femme. Elle abandonna le cordon de la sonnette et revint vers lui.

— Voyons, monsieur, lui dit-elle, que me voulez-vous ? Comment êtes-vous ici ?

Armand s'était relevé et il était demeuré devant elle, muet, pâle, et si respectueux dans son attitude qu'elle en eut pitié.

— Madame, lui dit-il d'une voix qui s'efforçait de paraître assurée, permettez-moi, avant de vous dire pourquoi et comment j'ose pénétrer chez vous, permettez-moi de chercher à rappeler vos souvenirs.

— Faites, monsieur.

Et elle s'assit de nouveau.

— Un soir, dit Armand, il y a de cela à peu près un an,

je voyageais en Italie, et la nuit nous surprit, un de mes amis et moi, au sortir d'une gorge des Apennins.

Armand s'arrêta et la regarda. La Dame au gant noir était tout à fait impassible.

— Nous avions entendu des coups de feu dans le lointain, continua Armand. Une heure après, nous vîmes arriver dans la misérable auberge où nous nous étions arrêtés une femme vêtue de noir, suivie d'un seul domestique, et dans une chaise de poste dont les chevaux succombaient à la fatigue. Le domestique était blessé, les autres compagnons de cette femme avaient été tués et...

Armand s'arrêta encore. La Dame au gant noir paraissait l'écouter avec une surprise profonde, mais rien dans son visage ne semblait annoncer qu'elle eût quelque chose de commun avec la femme dont parlait Armand.

Il poursuivit : — Cette femme, c'était vous...

— Moi ?

Et il y eut un étonnement si bien joué dans cette simple exclamation, que le jeune homme recula stupéfait.

— Ou bien, reprit-il avec moins d'assurance, mais pourtant avec l'accent de la conviction, cette femme vous ressemblait si parfaitement...

— Oh ! monsieur, dit-elle, de pareilles ressemblances ne sont pas rares.

— Mais, fit-il en désignant le gant qu'elle portait à la main, elle avait comme vous un gant noir, un seul...

— Eh bien! qu'importe.

La Dame au gant noir prononça ces derniers mots avec une sorte de dureté qui fit tressaillir Armand, Il continua cependant : — Quelques jours après, à Milan, au théâtre de la Scala, je retrouvai la même femme; cette fois un homme âgé l'accompagnait... mon ami et moi nous la saluâmes.

— Monsieur, interrompit la Dame au gant noir, pourriez-vous me dire quel rapport existe entre cette femme et moi?...

— C'est vous, dit-il avec conviction.

Un éclat de rire moqueur fut la réponse qu'il obtint. Il eut le courage de continuer : — Enfin, madame, à Florence, à Vienne, à Pétersbourg, à Paris, partout je vous retrouve, et partout vous niez être la femme de l'auberge des Apennins. Et pourtant, madame, murmura-t-il avec effort, pourtant... Oh! depuis cette nuit fatale votre souvenir me poursuit sans cesse, torture ma pensée et fait battre mon cœur... Depuis ce jour, vous seule...

Elle l'interrompit d'un geste hautain : — Pardon, monsieur, dit-elle, permettez-moi, au lieu d'écouter un aveu qui me paraît au moins étrange, de vous demander, moi, comment vous avez pu arriver jusqu'ici?...

Et du doigt elle indiquait la croisée. Armand se troubla. Comment, en effet, à moins de faire un mensonge, expliquer à cette femme qu'il aimait que c'était grâce aux indications d'une autre femme qu'il avait pu parvenir dans

cette chambre d'étudiant dont le propriétaire était absent, et de cette chambre sur le toit?

— J'attends, monsieur, dit la Dame au gant noir avec une sorte d'impatience.

— Madame, balbutia-t-il, je ne puis...

— Et vous osez venir me parler d'amour, me dire que vous m'avez poursuivie pendant une année?... et vous ne pouvez m'avouer... Ah! monsieur, exclama-t-elle avec irritation, vous êtes d'une étrange audace!

— Madame, pardonnez-moi...

Elle fronçait le sourcil et son regard avait pris une expression cruelle.

— Je devine une trahison, fit-elle enfin, mais je ne veux plus vous questionner.

Elle étendit la main vers la croisée : — Celui qui m'a trahie, murmura-t-elle, sera châtié.

Armand tressaillit, et cette pensée qu'un autre que lui était attendu le mordit au cœur... Cependant, dominé, terrassé par le regard de cette femme extraordinaire qui semblait lui avoir pris son âme tout entière, il allait tomber à genoux et lui tout avouer, au risque de se voir chasser comme un laquais, lorsqu'un événement imprévu vint brusquer la situation et lui faire prendre une autre tournure.

Un bruit s'était fait entendre dans les profondeurs de la maison... Un bruit sec et sourd à la fois, celui d'un coup de marteau frappé sur une porte et retentissant de l'extérieur à l'intérieur où il trouvait de sonores échos.

A ce bruit, Armand vit la Dame au gant noir tressaillir, tandis qu'une vive inquiétude se peignait sur son visage.

— Mon Dieu! fit-elle avec une expression de terreur, le voilà! fuyez...

Et elle montrait, par un geste éloquent, rapide, et qui décelait une angoisse profonde, la fenêtre ouverte à Armand. Armand s'était redressé sur-le-champ du moment où il avait deviné un danger. Au lieu de fuir, il la regardait, et son regard abaissé et tremblant tout à l'heure brillait maintenant d'une audace respectueuse et pleine d'adoration.

— Fuyez, monsieur, fuyez!... répéta la jeune femme : c'est le comte Arleff, qui rentre... Il vous tuerait!...

Un fier sourire passa sur les lèvres du jeune homme. Puis il ramassa son poignard : — Oh! ne craignez rien, dit-il.

— Mais partez donc, monsieur, partez! s'écria-t-elle. Vous voulez donc me perdre avec vous?

Ces mots éteignirent l'audace et le subit enthousiasme d'Armand. Il comprit que ce n'était pas pour lui, mais pour elle que la Dame au gant noir le suppliait de fuir, et il ne songea plus à son poignard. Son bras roidi se détendit. L'homme prêt à se défendre avec une sauvage énergie n'eut plus qu'une pensée : soustraire la femme qu'il aimait à un danger qui paraissait imminent. Cependant il conserva un reste de présence d'esprit égoïste; son amour éleva une dernière fois la voix, et, prenant là

main de la jeune femme. il lui dit avec vivacité : — Je pars, madame, mais... au nom du ciel! dites-moi que vous me permettrez de vous revoir... il le faut... je vous en supplie...

— Oui... balbutia-t-elle, comme si la terreur seule lui eût arraché cette promesse, mais partez... partez!

— Quand? où? demanda-t-il rapidement avec la tenacité d'un homme résolu à n'abandonner la place qu'en emportant un rendez-vous.

— Ici... demain... fuyez! répéta-t-elle avec tous les signes d'une profonde anxiété.

Il eut la hardiesse de lui baiser la main, et, rapide comme une apparition, il bondit par delà la croisée et se sauva sur le toit, sans voir un froid sourire qui glissa sur lèvres de la Dame au gant noir et remplaça sur-le-champ cette expression de terreur répandue sur son visage. Sans doute Armand venait d'être dupe de quelque terrible comédie. . . . .

Quelques minutes après, le jeune homme rentrait dans la chambre d'étudiant qui lui avait servi de passage.

Il se produit parfois chez un homme surexcité de singuliers phénomènes, Armand était venu pour la première fois dans cette chambre il y avait une heure; il l'avait à peine embrassée d'un coup d'œil, à la lueur de son rat-de-cave, et voici qu'il y rentrait au milieu de l'obscurité la plus complète. Eh bien, il lui sembla tout à coup que cette pièce lui était connue depuis longtemps, qu'il en savait le nombre de meubles, leurs usages, les coins et re-

coins et jusqu'aux habitudes les plus familières de celui qui l'habitait.

Ce fut d'un pas sûr, hardi, sans hésitation, qu'il marcha vers cette table, où le carabin avait entassé pêle-mêle ses livres et ses instruments de chirurgie, que sa main alla chercher une boîte ronde, et dans cette boîte des allumettes phosphoriques. Il y avait un flambeau sur la cheminée. Armand l'alluma, le prit et s'approcha du lit, sous les rideaux duquel il avait aperçu vaguement ce portrait, dont l'ensemble l'avait frappé; mais soudain il recula... Une sueur glacée perla son front, ses cheveux se hérissèrent; il fut pris d'un atroce battement de cœur... Ce portrait, c'était l'image saisissante, fidèle, de la Dame au gant noir...

Et l'émotion que le jeune homme éprouva fut si grande qu'il jeta le flambeau et s'enfuit...

Ainsi donc, l'homme qui possédait le portrait de cette femme qu'il aimait, l'homme que sans doute elle attendait lorsqu'il s'était présenté, lui, Armand, était un pauvre étudiant, habitant une mansarde?...

Il se posa cette affreuse question en descendant à tâtons, du pas d'un homme aviné, l'escalier tortueux et noir de la maison, et, arrivé au grand air, sur la place, il s'appuya chancelant sur une borne et cacha sa tête dans ses mains...

Sans doute Armand, écrasé, anéanti par cette découverte, fût longtemps demeuré dans cette douloureuse at-

titude, si une pensée furieuse n'eût tout à coup fait jaillir une lueur dans son cerveau bouleversé...

— Oh! se dit-il, Fulmen doit tout savoir... Fulmen me dira tout...

Et il se redressa plein d'énergie, monta dans la première voiture de place qui vint à passer, et dit au cocher:

— Un louis pour toi si tu me mènes avenue Marbeuf en vingt minutes.

Le cocher fouetta son cheval et partit avec la rapidité de l'éclair. Une demi-heure après, c'est-à-dire vers onze heures, Armand arrivait chez la danseuse.

Fulmen revenait de l'Opéra où elle avait dansé ce soir-là. Elle changeait de toilette au moment où Armand entra chez elle, pâle, bouleversé, l'œil brillant de fièvre.

— Ah! mon Dieu! lui dit-elle effrayée, que vous est-il donc arrivé? Avez-vous sauté par la fenêtre ou bien vous aime-t-elle déjà?

Armand se laissa tomber sur un siége. D'abord il lui fut impossible de prononcer un mot.

— Mais qu'y a-t-il donc? répéta Fulmen.

— Il y a, dit Armand, que je suis joué...

— Joué!

— Oui, joué...

— Oh! ce n'est point par moi, dans tous les cas...

Et l'accent de Fulmen avait une telle sincérité que le jeune homme ne put s'y tromper.

— Mais enfin, reprit-elle, expliquez-vous: vous ne l'avez donc pas vue?

— Si, au contraire.

— Eh bien ?

— Eh bien, elle attendait quelqu'un... par le chemin que j'ai pris... Ce quelqu'un, ce n'était pas moi...

Et Armand raconta brièvement son entrevue avec la Dame au gant noir, et l'étrange découverte qu'il avait faite dans la chambre de l'étudiant. Fulmen l'écouta le sourcil froncé.

— Oh! oh! dit-elle enfin, ce n'est pas vous qui êtes joué, c'est moi...

— Vous! fit Armand.

La danseuse garda un moment le silence. Mais ses grands yeux étaient pleins d'éclairs, et ses narines dilatées et ses lèvres crispées attestaient chez elle une violente irritation.

— Écoutez, dit-elle enfin à Armand, en s'asseyant auprès de lui, avez-vous confiance en moi?

— Oui, dit Armand.

— Ce que je vous conseillerai de faire, le ferez-vous?

— Ordonnez, j'obéirai.

— Eh bien, continua-t-elle, foi de Fulmen, je vous jure qu'avant huit jours j'aurai démasqué cette femme et que vous n'aurez plus rien à apprendre sur elle.

— Vous croyez?

— J'en suis sûre.

— Que dois-je faire ?

— Demain matin, au point du jour, vous retournerez

dans cette maison où se trouve la chambre d'étudiant dans laquelle vous avez vu le portrait.

— J'irai... Après?

— Vous trouverez le carabin chez lui...

— Oh! je le tuerai... fit Armand avec colère.

— Non, dit Fulmen, mais vous lui donnerez à choisir : ou se battre avec vous sur-le-champ, sans témoins, avec les armes que vous aurez apportées, ou vous suivre à l'instant même...

— Et alors?

— Alors vous le ferez monter dans votre voiture et me l'amènerez ici. Le reste me regarde.

— Et si je ne le trouve pas chez lui?

— Vous attendrez sur la place... jusqu'à ce qu'il rentre.

— Mais je ne le connais pas!

— Il se nomme Frédéric Dulong. A onze heures, chaque jour, on le trouve au café Tabouret, à côté de l'Odéon. Mais vous le trouverez chez lui... Il est impossible qu'il ne soit pas rentré...

Le fils du colonel Léon quitta la danseuse vers minuit et courut chez lui, à Chaillot. Le vieux Job l'attendait avec une sorte d'impatience.

— Ah! monsieur Armand, lui dit-il, je ne sais pas ce que j'ai éprouvé depuis votre départ, mais j'étais comme fou.

— Et pourquoi, mon vieil ami?

— J'avais le pressentiment qu'il vous arriverait un malheur...

Armand haussa les épaules.

— Tu es fou, en effet, dit-il.

Il ne voulut point entamer d'explication avec son intendant et il gagna sa chambre à coucher. Mais il ne se mit point au lit, et, l'œil fixé sur sa pendule, il attendit le jour avec anxiété. A cinq heures, il sonna. Son groom, qui remplissait les fonctions de cocher dans les grandes occasions et les cumulait avec celles de valet de chambre, arriva à moitié vêtu et encore endormi.

— Patrick, lui dit Armand, tu vas atteler Tom-Thumb, mon trotteur irlandais, au coupé...

Le groom ouvrit de grands yeux : — Est-ce que monsieur se bat ce matin? demanda-t-il.

— Non. Prends bien garde d'éveiller Job.

— Oh! dit le groom, M. Job a sa chambre donnant sur le jardin, et il est impossible qu'il entende le pas de Tom-Thumb dans la cour.

Et le groom alla s'habiller, garnir le trotteur irlandais et l'atteler au coupé bas d'Armand, tandis que celui-ci reprenait son paletot et mettait sous son bras une petite boîte oblongue en bois d'érable, ornée d'incrustations de nacre, et qui renfermait ses pistolets de combat.

IX

Armand descendit de sa chambre dans la cour avec les précautions de mystère et de silence d'un écolier qui prend

la clef des champs. Malgré son indépendance absolue, Armand craignait les grondeuses boutades du vieux Job, et il savait bien que, si le grognard lui voyait quitter le petit hôtel à une heure aussi matinale, il ne manquerait pas de jeter les hauts cris. Mais heureusement le vieux Job ne s'éveilla point.

Armand dit à son groom en montant en voiture : — Rends la main à Tom-Thumb, et mène-moi place de l'Estrapade. Je ne sais pas le numéro, mais je te montrerai la maison.

Patrick lança le trotteur hors de la cour, et, lui laissant développer toutes ses qualités de coureur, il fila comme une flèche le long des Champs-Élysées et des quais.

Pendant le trajet, Armand, qui, depuis la veille, était en proie à une surexcitation violente, se remit complétement de son émotion et reconquit ce calme précieux dont les hommes bien trempés font toujours preuve aux heures périlleuses. Malgré la honte, la colère qu'il éprouvait à la pensée que, sans doute, on accordait à un pauvre étudiant l'amour qu'on lui refusait à lui, lion du boulevard, gentleman accompli, homme de cheval des pieds à la tête, malgré ce sentiment de jalousie profonde qui s'accroît de toute l'étendue d'un orgueil froissé, le fils du colonel sut rendre son visage impassible et lui imposer ce masque de froideur qui fait de la jeunesse actuelle de véritables Anglais.

Le coupé s'arrêta à l'entrée de la place de l'Estrapade. Armand mit pied à terre et dit à son groom : — Suis-moi.

Tu t'arrêteras à la porte dont tu me verras franchir le seuil, et tu m'attendras.

Il était à peine jour. La place était déserte et la pluie de la nuit continuait à tomber.

Armand reconnut parfaitement la maison où il était entré la veille et qui lui avait paru inhabitée. La porte en était fermée. Il frappa comme la veille. Comme la veille, cette porte s'ouvrit sans qu'il vît personne apparaître.

Cette fois le jeune homme n'avait pas de rat-de-cave, mais il s'aventura bravement dans les ténèbres de l'allée, saisit la corde graisseuse qui servait de rampe et arriva à tâtons et comptant les étages jusqu'à celui où il s'était arrêté la nuit précédente. La porte du n° 10, que le jeune homme, en s'enfuyant, avait laissée grande ouverte, cette porte était fermée et la main d'Armand en chercha vainement la clef sur la serrure.

Il était évident qu'une personne quelconque était venue depuis son départ.

Le cœur du jeune homme battit d'émotion.

— Il est rentré, pensa-t-il.

Et sans hésiter, il frappa rudement. Personne d'abord ne répondit, mais, en prêtant l'oreille, Armand entendit les ronflements sonores d'un dormeur. Il frappa de nouveau, frappa encore, et, au bruit, une voix aigre et criarde se fit entendre dans l'escalier à l'étage inférieur.

— Quel vacarme fait-on là-haut! disait cette voix.

Armand laissa un moment la porte close du n° 10, revint sur le carré et répondit : — C'est un ami de

M. Fréderic Dulong qui a besoin de le voir pour affaire pressante.

— M. Dulong? fit la portière, car c'était la portière de la maison qui faisait entendre sa voix nasillarde; ah! bien, il est dans un joli état...

— Il est chez lui, cependant...

— Certainement. Mais il est ivre... vous pouvez aller chercher le canon des Invalides ou le bourdon de Notre-Dame, si vous voulez l'éveiller.

— Mais il faut absolument que je le voie!

Et Armand descendit, guidé par la clarté de la chandelle que tenait la portière, en montrant la tête à son carreau de l'entre-sol, et il lui mit un louis dans la main. Le louis eut la vertu d'un talisman : — Ah! monsieur, dit la vieille femme, si vous avez absolument besoin de lui parler, je vais vous remettre une double clef de sa chambre. Peut-être qu'une fois chez lui vous parviendrez à l'éveiller.

Et la main ridée de la mégère prit un trousseau de clefs, en chercha une qui portait le n° 10 et la remit à Armand : — Monsieur veut-il de la lumière? ajouta-t-elle d'un ton respectueux, qui disait assez sa haute considération pour un homme qui donnait un louis.

— Donnez, dit Armand qui s'empara du chandelier de cuivre.

— Ah! continua la portière, je ne sais pas quelle vie d'enfer il a menée cette nuit, M. Dulong, mais il est sorti, il est rentré, puis il est ressorti encore... Enfin il est re-

venu à minuit, en faisant un vacarme de tous les diables.

Les paroles de la portière laissèrent comprendre à Armand que, la nuit précédente, il avait dû être pris pour l'étudiant. Il regagna l'étage supérieur, dominé par un profond sentiment de dégoût, à la pensée que cette femme si élégante, si étrange dans ses habitudes, si aristocratique d'attitude et de maintien, cette femme qu'il aimait éperdûment, s'oubliait jusqu'à laisser son portrait dans la chambre d'un horrible carabin qui se soûlait.

La main d'Armand tremblait de colère en introduisant la clef dans la serrure, et il recula malgré lui, lorsque, pénétrant dans la chambre, il eut aperçu l'étudiant. Celui-ci dormait tout vêtu sur son lit, et ses vêtements déchirés, ses souliers boueux, son pantalon maculé de fange, sa chemise froissée et tachée de vin, semblaient attester qu'il avait dû se griser dans un cabaret, revenir en battant les murs et avoir plusieurs fois roulé dans le ruisseau, si même il n'avait été battu par quelque autre ivrogne. Mais la surprise d'Armand fut à son comble lorsqu'il eut envisagé attentivement le dormeur.

C'était un gros garçon d'environ trente-cinq ans, barbu, le visage bourgeonné, les traits communs, bien que non dépourvus de bonhomie et de franchise. On devinait en lui un de ces fruits secs de la science, étudiants de dixième année, qui seront étudiants toute leur vie, et complètent à l'estaminet une éducation mal commencée.

Était-ce donc là l'homme qu'avait pu choisir la Dame au gant noir? Armand posa son chandelier sur la table,

puis il s'approcha du lit, et, prenant le bras du dormeur, il le secoua rudement en l'appelant par son nom. Celui-ci s'éveilla en sursaut, ouvrit péniblement les yeux, et, se dressant sur son séant, promena autour de lui un regard stupéfait.

— Qui m'appelle? demanda-t-il d'une voix encore enrouée par l'ivresse.

— Moi, dit Armand.

L'étudiant le regarda d'un air profondément hébété.

— Je ne vous connais pas, dit-il.

— On me nomme Armand Léon.

— Est-ce que je vous dois de l'argent? Est-ce pour un billet?

Ces questions firent comprendre à Armand que l'étudiant ne le connaissait pas et n'avait jamais entendu parler de lui.

— Je viens de la part de Fulmen, dit Armand.

— Fulmen?

Et l'étudiant prononça ce nom avec un étonnement qui stupéfia Armand lui-même.

— Vous ne la connaissez pas? interrogea-t-il.

— Je ne crois pas...

Armand se crut joué.

— Monsieur, lui dit-il, veuillez vous lever et m'écouter sérieusement, j'ai à vous parler de choses graves.

— Pardonnez-moi, monsieur, dit l'étudiant, que le ton plus que sévère d'Armand acheva de dégriser; pardonnez-moi la façon dont je vous ai reçu. Mais il m'est arrivé

cette nuit des choses si extraordinaires que je n'ai pas encore tout à fait ma présence d'esprit. Veuillez vous asseoir...

— Des choses extraordinaires? fit Armand qui ne put s'empêcher de tressaillir.

— Oui, monsieur, mais...

— Que vous est-arrivé?

— Ah! dit l'étudiant, c'est grave, monsieur, et qu'il vous suffise d'accepter mes excuses. Mais d'abord en quoi puis-je vous être utile?...

Le ton de M. Fréderic Dulong était plein de franchise et de rondeur, et la fureur d'Armand se calma.

— Monsieur, dit ce dernier demeurant debout, je vous ai dit que je me nommais Armand Léon et que je venais chez vous, envoyé par Fulmen.

— C'est la première fois, monsieur, répondit l'étudiant, que j'entends prononcer votre nom : et quant à Fulmen... madame Fulmen, veuillez me dire quelle est cette dame.

— Une danseuse.

— Ah! oui... une jolie femme qui a de beaux cheveux... une grande brune...

— Précisément.

— Et vous venez de sa part?

— Oui, monsieur.

— Tiens! elle me connaît donc?...

Ces derniers mots stupéfièrent Armand. Ou l'étudiant se jouait de lui et s'en tenait à son rôle avec un sang-

froid merveilleux, ou Fulmen elle-même s'était plue à le mystifier.

— Monsieur, dit-il à l'étudiant en posant sur la table la boite de pistolets qu'il avait jusque-là tenue sous son bras, veuillez me permettre de vous interroger : je vous le répète, il s'agit de choses sérieuses.

— Parlez, monsieur.

— Vous êtes sorti de chez vous cette nuit, et, dites-vous il vous est arrivé des choses extraordinaires?

— Oh! certes, oui.

— Eh bien, je viens peut-être chez vous pour cela.

— Ah! dit l'étudiant qui fronça tout à coup le sourcil, seriez-vous un de ceux qui m'ont roué de coups?

— Moi! vous êtes fou, monsieur, regardez-moi.

— C'est que, poursuivit l'étudiant, j'ai été rossé hier; on m'a enfermé, bâillonné, on m'a bandé les yeux.

Armand, tandis que l'étudiant parlait, venait de lever les yeux vers l'endroit de l'alcôve où, pendant la nuit, il avait vu appendu le portrait de la Dame au gant noir... Et il poussa un cri. Le portrait avait disparu.

— Qu'avez-vous donc, monsieur? exclama M. Frédéric Dulong tout à fait dégrisé.

Armand étendit la main : — Qu'avez-vous fait du portrait?

— Quel portrait?

— Le *sien*.

— Le sien? fit l'étudiant au comble de la surprise.

— Oui, le portrait de la Dame au gant noir.

— Encore un nom que j'entends pour la première fois, et un drôle encore!

Ces mots, prononcés le plus naturellement du monde, achevèrent de bouleverser l'esprit d'Armand. Sa fureur, un moment calmée, reparut :

— Ah çà! monsieur, s'écria-t-il, vous moquez-vous de moi?

— Ma foi! monsieur, répondit Frédéric Dulong, je vais vous faire la même question. Je ne vous ai jamais vu, vous entrez chez moi je ne sais comment, vous venez me parler d'une danseuse que je ne connais pas, vous prenez avec moi le ton d'un juge d'instruction... et...

Armand ouvrit la boîte et y prit les pistolets, qu'il arma froidement.

— Que faites-vous? s'écria le carabin.

— Je m'apprête à savoir la vérité.

Il se répandit alors sur le visage du jeune homme une pâleur nerveuse qui indiqua à l'étudiant la résolution où Armand était de le tuer, s'il ne répondait catégoriquement à ses questions. Mais l'étudiant était brave et il possédait un sang-froid parfait.

— Est-ce que vous venez pour m'assassiner? demanda-t-il. Je vous préviens, monsieur, que j'ai dix-sept sous chez moi, que je loge en garni, que mon seul habit neuf est au mont-de-piété, et que vous allez verser bien inutilement mon sang. Je suis plus pauvre que Job. J'avais dix francs dans la poche de mon gilet, on me les a pris cette nuit.

Ces paroles, articulées d'un ton à la fois mélancolique et railleur, produisirent plus d'effet sur Armand que si l'étudiant avait eu peur ou s'était emporté. Il replaça les pistolets sur la table : — Voyons, monsieur, dit-il, vous êtes fou, si vous me croyez capable de vous assassiner et surtout de vous voler. Mais je viens vous demander une explication catégorique et je veux l'obtenir, dussé-je employer la force.

— Je suis prêt à vous la donner de bonne volonté monsieur.

— Dites-moi donc où est ce portrait?

— Mais je n'ai jamais eu de portrait...

— Comment! là... sous ces rideaux?...

— Jamais!

— Je n'ai pourtant pas rêvé cette nuit...

— Hein? dit l'étudiant.

— Oui, cette nuit, en venant ici...

— Vous êtes venu ici cette nuit?

— Sans doute.

— Ah! s'écria l'étudiant en se frappant le front, c'est donc pour vous que je cède ma chambre depuis quinze jours, de huit heures à minuit?

— Pour moi... depuis quinze jours... tous les soirs... répéta Armand d'une voix étouffée... ah! je comprends... ou plutôt non... je ne comprends pas...

— Voyons, monsieur, dit M. Frédéric Dulong qui avait retrouvé toute sa lucidité d'esprit, décidément, il y a

quelque méprise entre nous... Cherchons la lumière... Vous êtes venu ici cette nuit...

— Oui, dit Armand.

— Mais avec qui... mais comment?...

— Seul, à l'aide d'une clef qui m'a donnée Fulmen.

— C'est étrange! je ne connais pas Fulmen. Et vous êtes venu seul?

— Seul.

— Mais... dans quel but? pourquoi faire? Parlez.

— J'ai ouvert cette fenêtre.

Et Armand indiquait la fenêtre du doigt.

— Après?

— J'ai sauté sur le toit, et j'ai gagné la fenêtre de la maison voisine.

— Ma foi! monsieur, dit l'étudiant, vous avez eu du courage, le toit est bien incliné.

— J'ai enjambé la fenêtre, la Dame au gant noir est venue m'ouvrir...

— Mais enfin, qu'est-ce que la Dame au gant noir?

— Cette dame dont le portrait était chez vous, cette nuit... là... sous ces rideaux?

— Tout cela est étrange!

Et l'étudiant regardait attentivement Armand et commençait à se demander s'il n'avait pas affaire à un véritable fou échappé de son cabanon. Armand devina l'expression de ce regard, et il demeura convaincu de la bonne foi de M. Frédéric Dulong.

— Monsieur, lui dit-il, je commence à croire que toutes

les explications du monde n'aboutiraient entre nous à aucun résultat, si une troisième personne, qui se trouve mêlée à toute cette affaire, n'y assiste. Veuillez me suivre chez elle.

— Mais quelle est cette personne?

— C'est Fulmen.

— Soit, monsieur, je suis prêt à vous suivre, car je commence à perdre la tête.

Et l'étudiant se leva et chercha sa caquette.

— Vous excuserez mon costume, dit-il, et vous n'aurez pas honte de marcher près de moi, n'est-ce pas? Je suis crotté comme un barbet, et j'ai sur moi mon unique pantalon.

— Venez, monsieur, dit Armand; j'ai ma voiture en bas, et il fait à peine jour...

— Vous avez une voiture... peste! murmura le pauvre carabin, qui vivait avec cent francs par mois. Quel chic!

Et il suivit Armand. Tous deux descendirent l'escalier, trouvèrent le coupé au bord du trottoir, et Armand dit à son groom :

— Avenue Marbeuf, chez Fulmen!

Pendant le trajet de la place de l'Estrapade à l'avenue Marbeuf, Armand et M. Frédéric Dulong reprirent leur conversation au point où ils l'avaient laissée en quittant la chambre de l'étudiant; c'est-à-dire que ce dernier raconta alors à son interlocuteur les étranges choses que voici: — Je n'ai pas toujours été aussi pauvre que je le suis aujourd'hui, dit le carabin, et il a été un temps où

je n'aurais point vécu avec cent francs par mois. On a eu son petit héritage ; à vingt ans, on a *fricoté,* passez-moi le mot, une centaine de mille francs en quelques mois.

— Ah! dit Armand, qui ne savait où l'étudiant en voulait venir.

Celui-ci reprit : — C'est à cette époque, au temps de de ma splendeur, que j'ai connu une lionne du monde galant. Elle se nommait Blidah, et elle avait été lancée par un petit millionnaire, le marquis Emmanuel de Courny, qui lui avait donné un hôtel et des chevaux.

— Je connais Blidah, dit Armand : c'est une femme mûre ; elle a bien trente-cinq ans.

— C'est cela même... elle m'a croqué mes cent mille francs en six mois. Mais c'est encore une femme *chic ;* elle a des rentes et puis bon cœur. Il lui est resté un faible pour moi, et elle vient quelquefois me voir en équipage, et elle dîne avec moi, à trente-deux sous, chez Flicoteaux.

— Mais, monsieur... dit Armand.

— Attendez donc, fit l'étudiant ; vous allez voir... Un matin, il y a quinze jours, Blidah est venue me voir :

« Mon petit, m'a-t-elle dit, je viens déjeuner avec ma *vieille ;* c'est un mot d'amitié entre nous.

» — Tu tombes mal, ai-je répondu, je suis au plus bas.

» — Es-tu bête ! m'a-t-elle dit. Je vais te prêter un louis ; tu me le rendras à la fin du mois. »

Alors nous sommes allés chez Rysbec ; elle a fait monter du pomard en corbeille, et quand j'ai bu du pomard,

voyez-vous, je fais tout ce qu'on veut. On me demanderait votre tête que je l'accorderais sans scrupule.

Armand ne put s'empêcher de sourire. L'étudiant continua : — C'est alors, quand j'ai été gris, que Blidah m'a proposé de me louer ma chambre trois heures par soirée de huit à onze. Elle m'a conté une histoire, et m'a dit que c'était pour une de ses amies qui était surveillée... enfin, vous comprenez.

— C'est-à-dire, interrompit Armand, qui ne doutait plus désormais de la bonne foi de l'étudiant, que je comprends que vous avez été dupe comme moi de quelque mystification dont je ne puis m'expliquer le motif.

— Oh ! vous allez voir, dit M. Frédéric Dulong.

Mais en ce moment, le coupé s'arrêtait à la porte du petit hôtel de Fulmen.

— Tout va s'expliquer, murmura Armand en mettant pied à terre, venez.

L'étudiant le suivit. Soit qu'ils eussent des ordres, soit qu'ils considérassent déjà Armand comme le futur maître de la maison, les gens de Fulmen n'hésitèrent point à le conduire dans la chambre de la danseuse, malgré l'heure matinale. Fulmen était déjà levée. Armand la trouva enveloppée dans une robe de chambre gris-perle, à revers rouge, les pieds sur les chenets de la cheminée, ses cheveux enroulés dans un foulard, et dans un état d'inquiétude et presque d'agitation qui lui prouva qu'elle n'avait pas dormi de la nuit.

— Enfin ! dit-elle en voyant entrer le jeune homme.

— Madame, lui dit Armand, je vous amène M. Frédéric Dulong, qui, paraît-il, ne vous connaît pas.

Et Armand prononça ces mots avec une certaine ironie.

— C'est vrai, dit Fulmen simplement, mais je le connais, moi.

— Vous me connaissez, madame? fit l'étudiant surpris et saluant jusqu'à terre, ébloui qu'il était par la beauté de Fulmen.

— C'est-à-dire que je connais Blidah, et que, par elle, j'ai souvent entendu parler de vous. Elle vous a aimé, je crois...

Et Fulmen enveloppa ce garçon vulgaire et malpropre d'un regard de commissaire-priseur.

— Heu! heu! fit-il avec fatuité.

— Eh bien! dit Fulmen regardant Armand.

— Madame, répondit celui-ci avec une sorte de dureté qui témoignait qu'il se défiait d'elle, monsieur et moi nous sommes joués; par qui? je l'ignore.

Et il raconta son entrevue et sa conversation avec Frédéric Dulong, et ce dernier en confirma tous les détails.

— Ah çà! dit Fulmen, tout ceci prend des proportions bizarres; mais avant d'écouter, monsieur Dulong, le récit de vos aventures, il faut que je vous explique à vous et à Armand la nature de mes relations avec Blidah, car, si vous vous trouvez joués, je le suis autant et plus que vous.

Et Fulmen indiqua des siéges aux deux jeunes gens et

continua: — Je connais Blidah depuis cinq ans. Je sais qu'elle est fort répandue dans le monde des étrangers surtout, et que, en ce moment, elle a pour protecteur un jeune Russe, le comte Goïloff. Il y a deux jours, lorsque vous m'avez avoué, mon cher Armand, que vous aviez rencontré la Dame au gant noir à Pétersbourg, j'ai eu l'idée de diriger mes investigations de ce côté tout d'abord, et je me suis adressée à Blidah. Je suis allée chez elle et lui ai dit : « As-tu jamais ouï parler par le petit Goïloff, qui était à Pétersbourg l'été dernier, d'une certaine femme blonde voyageant avec un vieillard, et ayant toujours une main gantée de noir? » Et j'ai donné le signalement le plus complet et tel que je le tenais de vous.

— Sois tranquille, me répondit Blidah, si cette femme a mis les pieds à Pétersbourg, je le saurai ce soir même, car je donne à souper à mon Russe et à un de ses amis, qui est un haut employé de la police du czar.

Le lendemain, en effet, Blidah est venue me voir et m'a dit: — « La Dame au gant noir est à Paris : c'est la fille d'un général français, le baron de Ruvigny, et d'une juive de Moscou. Elle porte un gant noir en souvenir d'un homme qu'elle a aimé. L'homme qui l'accompagne est un major russe, le comte Arleff, qui se dit son tuteur, mais qui, en réalité, est mieux que cela, et en est jaloux à ce point qu'il tuerait son rival s'il en avait un. Ils sont descendus à Paris, place de l'Estrapade, dans une vieille maison qu'ils habitent seuls, et n'ont qu'un seul domes-

tique. » Blidah m'a transmis enfin tous les renseignements que je vous donnais hier, mon cher Armand.

— C'est bizarre! murmura Armand.

— Alors, poursuivit Fulmen, sans vous nommer, j'ai avoué à Blidah la passion funeste, insensée, que vous avait inspirée cette femme, et comme elle paraissait disposée à me servir, je l'ai chargée de vous ménager une entrevue avec elle. Le soir même, une heure avant que j'allasse chez vous, Blidah est venue et m'a dit : — J'ai eu autrefois un adorateur qui est resté mon ami. C'est un pauvre étudiant qui passe sa vie au café Tabouret et qu'on nomme Frédéric Dulong. Il habite une chambre au troisième étage d'une maison de la place de l'Estrapade, et il consent à céder cette chambre pour quelques heures ce soir.

Elle m'a donné alors les détails topographiques que vous savez, la clef de votre chambre, monsieur Dulong, et, enfin, elle m'a avertie que la Dame au gant noir demeurait seule de huit à onze heures.

L'étudiant et Armand avaient écouté tous les deux avec une grave attention le récit de Fulmen. Ce fut le premier qui rompit enfin le silence.

— Madame, dit-il, évidemment, Blidah s'est jouée de vous lorsqu'elle vous a paru ne savoir que de la veille les prétendus renseignements qu'elle vous apportait. Il y a quinze jours que je sors tous les soirs de chez moi à huit heures pour y rentrer à onze. En mon absence, quelqu'un que je ne connais pas vient chez moi. Mais cette nuit seulement, j'ai trouvé la porte et la fenêtre grandes ouvertes.

— Mais ce portrait? Ce portrait que j'ai vu? interrompit vivement Armand, car enfin je n'ai pas rêvé.

Fulmen était pensive. Elle prit la main du jeune homme.

— Écoutez, dit-elle, vous avez douté de moi un moment, en doutez-vous encore?

— Non, dit-il spontanément, je vois bien que vous êtes franche.

— Eh bien, reprit Fulmen, voulez-vous que je vous donne un conseil?

— Parlez...

— Rentrez chez vous, oubliez momentanément cette femme énigme, et laissez-moi le soin de débrouiller toute cette intrigue et de percer à jour ce mystère. Quelque chose me dit que cette femme qui semble vous fuir a sur vous des projets terribles.

— Vous êtes folle, dit Armand en riant.

— Peut-être.

— Que peut-elle vouloir faire de moi?

— Hé! le sais-je? dit Fulmen; mais ce que je sais bien, c'est que mes pressentiments me disent qu'il vous arrivera malheur.

La voix de Fulmen était émue et triste, et Armand ne put s'empêcher de tressaillir.

— N'importe! murmura-t-il, je l'aime... et je veux la revoir!

— Eh bien, dit Fulmen, voulez-vous m'obéir encore?...

— Je vous obéirai.

— Elle vous a dit : « Revenez demain à huit heures? »

— Oui.

— Et vous irez?

— Certes!

— J'irai avec vous.

— Vous!

— Moi!

— Mais c'est impossible! s'écria Armand.

— Oh! dit Fulmen, soyez tranquille, je n'entrerai pas... Je demeurerai blottie sur le toit.

Et avant que le jeune homme, étourdi de cette résolution de Fulmen, eût eu le temps de répondre; elle se tourna vers l'étudiant.

— Monsieur Dulong, dit-elle, vous prêterez encore votre chambre pour ce soir, n'est-ce pas?

— C'est-à-dire, répondit l'étudiant, que je n'ose plus rentrer chez moi après ce qui m'est arrivé hier.

— Ah! c'est juste, dit Fulmen, vous ne nous avez point dit encore ce qui vous est arrivé. Voyons, votre aventure va peut-être faire jaillir la lumière de toutes ces ténèbres.

— Habituellement, dit M. Frédéric Dulong, je sortais à huit heures et m'en allais tranquillement au café Tabouret, où je jouais au domino et au billard jusqu'à onze. Mais, hier, au moment où j'atteignais l'angle de la rue de Vaugirard et m'apprêtais à passer devant l'Odéon, je fus abordé par un commissionnaire qui me remit un billet. Je m'approchai d'un bec de gaz et je lus ceci :

« Une ancienne amie prie M. Frédéric Dulong, qu'elle désirerait bien revoir, de suivre le porteur de ce billet. »

» Je crus à une de ces aventures comme il nous en est arrivé mille fois dans le quartier. J'allais répondre au commissionnaire qu'une *importante affaire*... vous savez? lorsqu'il me dit avec les marques du plus profond respect :

— Le coupé de madame attend monsieur sur la place de l'Odéon.

» — Le coupé de madame! Oh! oh! me dis-je, c'est différent.

» Je suivis donc le commissionnaire, et je trouvai un coupé bleu de ciel, attelé de deux chevaux magnifiques et dont le marchepied était baissé. Un laquais en livrée m'ouvrit la portière, et le commissionnaire s'éloigna. Je montai dans le coupé. Le laquais me dit alors : « — Monsieur me permettra de me placer auprès de lui, car j'ai quelques renseignements à transmettre à monsieur.

» — Comme vous voudrez, répondis-je.

» Le coupé partit. Le laquais en leva les glaces qui, à mon grand étonnement, étaient dépolies, ce qui fit que je ne pus savoir où l'on me conduisait. Ensuite il tira un foulard de sa poche et me dit : « — Il faut, si monsieur veut voir madame, qu'il consente à se laisser bander les yeux.

» Je trouvai la proposition originale, et j'y consentis. J'avais lu des histoires comme cela dans les romans.

» — Passons, dit Fulmen. Après?

» Le coupé roula environ vingt minutes, puis il s'arrêta. Le domestique me dit : — Si monsieur veut descendre et prendre ma main...

» Je descendis et me laissai conduire. On me fit marcher pendant quelques minutes pendant lesquelles je sentis du sable craquer sous mes pieds, ce qui me donna à penser que je traversais un jardin, puis je montai les marches d'un escalier... »

— Tiens, s'écria Armand en interrompant l'étudiant, pareille chose m'est arrivée jadis.

Le fils du colonel se souvenait de ses étranges et mystérieuses amours avec la petite baronne de Sainte-Luce.

— Continuez, dit-il, continuez.

Il espérait qu'un coin du voile qui recouvrait tous ces événements allait enfin se soulever.

— Lorsque j'eus gravi une dizaine de marches, poursuivit l'étudiant, mon conducteur ouvrit une porte, m'introduisit dans une pièce dont le sol était couvert d'un tapis qui étouffa le bruit de mes pas, et, me poussant dans un fauteuil, il me dit : — Dans cinq minutes, vous ôterez votre bandeau.

» Je l'entendis se retirer et fermer la porte à double tour. J'attendis quelques minutes, — le cœur me battait bien fort... Je commençais à avoir peur...

» Enfin, j'ôtai mon bandeau. »

— Et alors, dit Armand l'interrompant une seconde fois, vous vous êtes trouvé dans un joli boudoir tendu d'une étoffe de soie, meublé avec une coquetterie et une recherche infinies, éclairé par la lueur discrète d'une lampe d'albâtre suspendue au plafond.

— C'est cela! c'est cela même! exclama le carabin surpris; mais d'où savez-vous?

— Attendez, dit Armand, pendant qu'un geste d'étonnement échappait à Fulmen.

—Les murs, continua-t-il, sont ornés de très-beaux tableaux de l'école espagnole. Dans les embrasures des croisées se trouvent des jardinières en laque. Les rideaux sont hermétiquement fermés...

— Précisément.

— Au milieu se trouve un guéridon à dessus de marbre.

— C'est cela, c'est cela.

— Enfin, après avoir attendu dix minutes, poursuivit Armand avec une sorte de véhémence, vous avez vu une porte s'ouvrir.

— Oui...

— Et une femme masquée entrer...

— Non, dit l'étudiant, je n'ai pas vu de femme.

Cette fois, un cri d'étonnement échappa à Armand.

— Qui donc avez-vous vu? demanda-t-il.

— Un homme, répondit l'étudiant.

— Parlez donc! dit Armand, car je vois que les ténèbres, qui semblaient un moment devoir se dissiper, s'obscurcissent de plus en plus. Quel était, que vous a dit cet homme?

— Oh! attendez, fit M. Frédéric Dulong, tandis que Fulmen écoutait attentivement, ce n'est point dix minutes que j'ai attendu tout seul, c'est près d'une heure.

Sur le guéridon dont vous parlez, il y avait une bouteille et un verre. A force d'attendre, j'ai commencé à m'impatienter, et alors, après avoir fait l'inventaire de tout ce que renfermait le boudoir, j'ai examiné la bouteille et son contenu. Que voulez-vous? je suis un peu ivrogne; j'avais un verre sous la main, la bouteille était entamée, j'ai bu pour tuer le temps, j'ai vidé un verre, puis deux, puis trois... et je commençais à être légèrement ému, lorsque j'ai vu la porte s'ouvrir, et, au lieu d'une femme que j'attendais, un homme dont le visage était couvert d'un loup de velours et la tête couronnée de cheveux blancs.

Armand et Fulmen se regardèrent. Cette fois, au lieu de se débrouiller, l'intrigue paraissait se compliquer plus encore.

— Après? demanda la danseuse, après?

Et Frédéric Dulong continua en ces termes :

XI

— Cet homme, dit M. Frédéric Dulong, me parut avoir soixante ans. Il était grand, vêtu de noir et de haute taille.

— C'est le major russe, murmura Fulmen.

— Chut! fit Armand, écoutons.

— Il vint à moi et me dit : Veuillez vous asseoir, monsieur, — car je m'étais levé à sa vue, — et écoutez-

moi. Son accent avait une sorte d'autorité que je subis malgré moi. J'obéis et le regardai.

» — Vous êtes venu ici, me dit-il, sur un billet anonyme.

» — Oui, monsieur.

» — Vous avez cru, en y venant, rencontrer une femme.

» — Comment! m'écriai-je, est-ce que ce n'est pas une ancienne connaissance?

» Il haussa les épaules d'un air dédaigneux qui me vexa, car il semblait vouloir dire : — Est-ce que jamais une femme qui aurait pu vous aimer serait ainsi logée?

» Il reprit : — Ce n'est pas une femme qui vous a donné rendez-vous.

» — Qui est-ce donc?

» Et je lui fis cette question avec une irritation que motivait assez mon désappointement.

» — C'est moi.

» — Vous! je ne vous connais pas.

» — C'est vrai, me dit-il en riant; mais, vous me connaîtriez, que, ce masque aidant...

» — Alors, si je ne vous connais pas, pourquoi ce masque? demandai-je, car je commençais à être furieux et le rhum que j'avais absorbé y contribuait.

» — Parce que si vous n'acceptez pas mes propositions, ce qui est possible, je ne veux pas que vous puissiez me reconnaître, au cas où vous me rencontreriez. — Mais

» — Vous avez donc des propositions à me faire?

» — Peut-être...

» Et cet homme, de qui la voix, le geste, l'attitude, exerçaient sur moi une sorte de fascination dont j'avais peine à me rendre compte, me toisa des pieds à la tête et me dit :

» — Vous êtes étudiant en médecine?

» — Oui.

» — De dixième année au moins?

» — C'est possible, mais qu'est-ce que cela vous fait?

» — C'est-à-dire, continua-t-il, dédaignant de répondre à ma question, que vous ne serez jamais médecin.

» — Après?

» — Vous avez quinze cents livres de revenu. C'est peu... surtout lorsque, comme vous, on aime l'estaminet et le plaisir.

» — Est-ce que vous voulez m'enrichir, par hasard?

» — Qui sait?

» Et il prononça ce mot si drôlement que j'en eus froid jusque dans la moelle des os.

» — Ah çà! lui dis-je, essayant de secouer le charme singulier qu'il exerçait sur moi, parlons plus clairement, que voulez-vous de moi et pourquoi m'avez-vous fait venir ici les yeux bandés?

» — Écoutez, reprit-il, on ne vous violentera point ici et vous êtes libre d'accepter ou de refuser ce que je vais vous proposer. Voulez-vous gagner cinquante mille francs?

» — Oh! oh! m'écriai-je, à moins que vous ne me proposiez un crime...

» — Pas tout à fait. Aux yeux de loi ce serait un crime peut-être; mais aux yeux de Dieu c'est un châtiment.

» — C'est-à-dire que vous voudriez me faire jouer un rôle de bourreau.

» — Vous avez dit le mot.

» Je me levai fièrement :

» — Vous êtes un misérable, lui dis-je.

» Et je m'avançai vers lui, sans vouloir l'écouter davantage, lorsque, devinant sans doute que j'allais tomber sur lui à coups de poing et le punir, malgré ses cheveux blancs, d'avoir osé me proposer une semblable infamie, il frappa violemment du pied et recula en même temps jusqu'au mur.

» En même temps aussi la porte s'ouvrit, et deux hommes, deux laquais se précipitèrent sur moi, me renversèrent, me foulèrent aux pieds et me rouèrent de coups à ce point que je m'évanouis...

» Que se passa-t-il alors? je ne le saurai probablement jamais. Seulement lorsque je suis revenu à moi, je me suis trouvé couché au bord du trottoir, les pieds dans le ruisseau, sur la place de l'Estrapade, et je me sentais ivre-mort... C'était le rhum!

» Je suis rentré chez moi battant les murs, je n'ai eu que la force de gagner ma chambre et mon lit, et, — acheva l'étudiant en regardant Armand, — je dormirais probablement encore si vous n'étiez venu m'éveiller... »

Fulmen avait écouté M. Frédéric Dulong jusqu'au bout sans l'interrompre. Quand il eut fiui, elle pria, d'un geste, Armand de la laisser parler à son tour.

— Tout cela, dit-elle, est réellement extraordinaire. Seulement, monsieur Dulong, vous avez été maladroit.

— En quoi?

— En ce sens qu'avant de refuser, il fallait tâcher de savoir quel genre de crime on voulait vous faire commettre. Du moment où vous auriez eu son secret tout entier, cet homme n'aurait point osé vous faire rosser par ses laquais.

— Vous avez raison, madame, répondit l'étudiant, mais, que voulez-vous! quoique pauvre, je suis un homme d'honneur, et je n'ai pas été maître de mon indignation.

— Voyons, reprit Fulmen, résumons les faits : c'est précisément à l'heure où vous vous absentez de chez vous pour plaire à Blidah que ce bizarre événement a eu lieu...

— Oh! je commence à croire que Blidah en sait plus long que nous là-dessus.

— Moi aussi, dit Fulmen.

— Et moi, ajouta Armand, qui se perdait dans un monde de conjectures, je suis convaincu que madame de Sainte-Luce...

— Ah! oui, dit Fulmen, qui savait à merveille l'histoire des amours d'Armand avec la baronne, moins toutefois quelques dramatiques événements qui étaient demeurés le secret de la fameuse association des Compagnons de

l'épée; en effet, mon cher, la façon dont M. Dulong a été conduit cette nuit ressemble à celle dont avaient lieu vos premiers rendez-vous avec la baronne, outre que les lieux ont une grande ressemblance. Mais M. Dulong n'a point aperçu de femme.

— C'est vrai.

— Du reste, acheva Fulmen, depuis que la baronne vous a aimé, elle a quitté le monde par amour pour vous, et on ne l'a jamais revue à Paris.

— Oui, mais son hôtel existe encore.

— Eh bien, dit Fulmen, M. Dulong va rester ici, chez moi. Il y sera à l'abri de tout danger. Vous, vous allez flâner dans les environs de l'hôtel de Sainte-Luce, peut-être découvrirez-vous quelque chose. Quant à moi, je vais me mettre en quête de Blidah, et, foi de Fulmen! elle parlera... et nous saurons bien si l'aventure de M. Dulong et la vôtre ont le même point de départ, si nous sommes joués par une femme ou simplement par ce grand mystificateur qu'on nomme le hasard.

— Mais alors, dit Armand, vous ne m'accompagnerez point ce soir?

— Au contraire.

— Mystère! — murmura Armand pensif. Et il ajouta en lui-même : — Je ne sais ce que peut être et ce que peut me vouloir cette femme, mais je l'aime!

Toutes ces explications et le récit de M. Frédéric Dulong avaient rempli la matinée. Dix heures sonnaient à la pendule de la chambre à coucher.

— Messieurs, dit Fulmen, je vous garde à déjeuner.

La jeune femme et ses deux convives passèrent une heure encore à se perdre en conjectures, à édifier, à renverser toutes sortes d'hypothèses et à chercher un fil conducteur qui pût les guider dans ce dédale d'intrigues; mais ils n'y purent parvenir. Après le déjeuner, Fulmen établit l'étudiant dans un petit fumoir en tête à tête avec une cave à liqueurs et des cigares. Puis elle s'habilla et dit à Armand :

— Je vais vous jeter place Louis XV. Vous. traverserez le pont de la Concorde et gagnerez le boulevard des Invalides sur lequel, vous le savez, donnent les derrières de l'hôtel de Sainte-Luce. Soyez prudent surtout...

Armand, en effet, monta dans le coupé de Fulmen, qui lui dit en le déposant au pied de l'obélisque : — Je vais chez Blidah... et je vous attends à six heures chez moi.

— J'y serai.

Armand gagna en effet le boulevard des Invalides, et, guidé par ses souvenirs, il y chercha cette petite porte dérobée sur le seuil de laquelle, une nuit, deux rivaux d'amour s'étaient rencontrés et battus à outrance pour la baronne de Sainte-Luce.

Mais la porte avait été murée. Alors Armand entra dans la rue de Babylone, et ne fut pas peu surpris de voir sur la porte cochère de l'hôtel un grand écriteau portant cette inscription : *Hôtel à vendre.*

Il entra et alla droit à la loge du suisse. Le suisse avait

été changé et celui qui reçut Armand ne le connaissait pas.

— Que désire monsieur? demanda-t-il.

— Cet hôtel est à vendre?

— Oui, monsieur.

— Peut-on le visiter?

Le suisse prit un trousseau de clefs.

— Si monsieur veut me suivre... dit-il.

Il le conduisit au perron et l'introduisit dans cette demeure qu'Armand connaissait si bien.

— Voyons le jardin, demanda-t-il d'abord.

Le suisse lui fit traverser le vestibule, ouvrit la porte-fenêtre qui donnait sur le jardin, et tout aussitôt Armand eut peine à étouffer un cri de surprise. Les grands arbres du jardin avaient été coupés et le pavillon, ce pavillon où la baronne l'avait reçu les yeux bandés, où un soir il avait rencontré le comte Stewan, ce pavillon n'existait plus... on l'avait rasé.

Ce n'était donc pas à l'hôtel de Sainte-Luce que l'étudiant Frédéric Dulong avait été conduit, et tous les rapprochements que le jeune homme ait pu faire s'évanouissaient par là même. Armand savait tout ce qu'il voulait savoir. Il prétendit qu'un jardin sans arbres n'avait pour lui aucun attrait, et il s'en alla sans vouloir parcourir l'hôtel. Cependant il ne put résister au désir de savoir ce qu'était devenu l'objet de son amour.

— Cet hôtel, demanda-t-il au suisse, n'a-t-il point appartenu à M. le baron de Sainte-Luce?

— Oui, monsieur, lui fut-il répondu, mais M. le baron est mort depuis longtemps, et madame la baronne, qui est entrée au couvent voilà cinq ans passés a fait don de toute sa fortune aux hospices, ce sont eux qui font vendre l'hôtel.

Armand s'en alla tout songeur, rentra chez lui, y changea de costume et retourna chez Fulmen à six heures. Fulmen venait de rentrer. Quant à l'étudiant, il s'était endormi sur un canapé et y dormait en présence de quelques liqueurs et d'un paquet de cigares.

— Eh bien? demanda Fulmen.

Armand lui fit part de ce qu'il avait vu.

— Moi, dit Fulmen, je n'ai pas été plus heureuse. Blidah a quitté Paris cette nuit, en chaise de poste, avec le comte Goïloff, et nul ne sait où ils sont allés, mais dussé-je m'adresser au préfet de police, je le saurai. D'ailleurs, ajouta Fulmen en fronçant le sourcil, ce soir nous saurons peut-être bien des choses.

. . . .

Le soir venu, on éveilla M. Frédéric Dulong.

— C'est dommage! murmura-t-il, je dormais pourtant bien.

— Vous avez dormi douze heures, lui dit Fulmen, c'est suffisant, il me semble, et maintenant nous avons besoin de vous.

— Je suis prêt. Où allons-nous?

— Au rendez-vous d'Armand.

Et Fulmen ajouta en manière d'aparté : — Il faut pourtant que je la voie, cette femme!

Fulmen, Armand et l'étudiant montèrent en voiture et se firent conduire place de l'Estrapade. Le coupé et les gens de la danseuse eurent ordre d'attendre à quelque distance de l'hôtel garni. Fulmen prit le bras d'Armand et dit à M. Frédéric Dulong : — Sonnez, montez le premier et masquez-nous le plus possible en passant devant le carreau de la concierge.

L'étudiant obéit à la lettre. L'allée était noire comme la veille, et Armand, qui donnait le bras à Fulmen, monta sur la pointe du pied.

— Qui est là? demanda le concierge.

— C'est moi, répondit l'étudiant, avez-vous des lettres?

— Non, monsieur.

Pendant que M. Frédéric Dulong échangeait ces quelques mots à travers le carreau de la loge, Fulmen et Armand gagnaient silencieusement l'étage supérieur. L'étudiant les rejoignit, et tous trois continuèrent à gravir l'escalier jusqu'à la petite chambre dont le premier avait la clef.

— A présent, dit la danseuse en entrant, allez à votre rendez-vous, Armand, nous vous attendrons ici.

Le jeune homme ouvrit la fenêtre, sauta lestement sur le toit, et gagna cette autre fenêtre que, selon sa promesse, la Dame au gant noir devait lui ouvrir. Mais cette fenêtre était close, et aucune clarté ne brillait

à l'intérieur. Pourtant l'heure du rendez-vous était sonnée.

La Dame au gant noir se faisait attendre.

XII

Il s'écoula près d'une heure, et pendant cette heure rien ne bougea, aucun bruit ne se fit entendre, aucune clarté ne brilla dans la maison de la Dame au gant noir. Accroupi au bord du toit, le cœur palpitant et ne songeant déjà plus qu'à la revoir, Armand frissonnait au moindre bruit... Et elle ne venait pas! Était-elle sortie? Un de ces événements imprévus, comme il en arrive dans la vie, l'empêchait-il, en la retenant dans une autre partie de la maison, de venir au rendez-vous qu'elle lui avait donné, ou bien...?

Et à cette dernière hypothèse, Armand sentit une sueur glacée perler à ses tempes.

Ou bien ne lui avait-elle donné ce rendez-vous que pour se débarasser de lui et le mystifier?

Ces trois suppositions qui s'emparèrent tour à tour de l'esprit du pauvre amoureux, convertirent pour lui les minutes en siècles. L'œil fixé sur cette fenêtre close, il oublia le temps qui passait et Fulmen qui l'attendait à quelques pas de là, cachée dans la chambre de l'étudiant. Enfin un léger coup de sifflet parti de ce dernier endroit

vint l'arrracher à sa contemplation et le faire tressaillir.

C'était Fulmen qui le rappelait.

Armand s'imagina que la jeune femme avait fait quelque découverte, aperçu de la lumière à un autre étage de la maison, et il retourna sur ses pas, s'aventurant de nouveau sur ce plan incliné, où la moindre hésitation pouvait lui devenir fatale.

Il revint à la croisée de l'étudiant. Frédéric Dulong et Fulmen y étaient accoudés tous deux.

— Mon pauvre ami, dit cette dernière, il était écrit que nous serions joués jusqu'au bont. La Dame au gant noir s'est moquée de vous....

— Oh! dit Armand, le croyez-vous?

— J'en ai la conviction.

— Que faire alors?

— Nous en retourner.

— Oh! non, je veux attendre encore...

— Quelle folie!

— Ou plutôt...

Armand hésita.

— Eh bien? dit Fulmen.

— Eh bien! je vais briser les vitres de cette fenêtre, pénétrer dans cette maison... la chercher...

— Mon pauvre ami, répliqua froidement Fulmen, vous ne savez donc pas que briser une vitre, pénétrer dans une maison contre le gré de ses habitants, constitue un délit que la loi assimile à un crime et qui vous envoie en cour d'assises?

— Hé ! que m'importe ! s'écria-t-il avec emportement.

— Très-bien, dit Fulmen; je vous ai fait cette observation pour l'acquit de ma conscience. Maintenant, si vous êtes décidé...

— Certainement.

— Eh bien ! allons...

— Comment ! vous m'accompagnez ?

— Tiens ! dit la pécheresse en riant, puisque je me suis fait votre tutrice... et puis ne savez-vous donc pas que partout où il y a un semblant de roman et d'aventure, je suis la plus heureuse des femmes du monde ?...

— Venez donc, alors.

— Oh ! un instant, dit Fulmen, je ne m'embarque point ainsi.

— Que voulez-vous dire ?

— Que je me défie beaucoup de cette femme que vous aimez éperdûment et que je ne veux pas tomber dans un piége.

— Un piége !

— Eh ! mon Dieu ! qui vous dit que nous n'allons pas rencontrer ce sauvage de major Arleff, qui tombera sur nous avec deux ou trois laquais !

— J'ai mon poignard.

— C'est insuffisant.

Et Fulmen alla prendre sur la table de l'étudiant la boîte de pistolets qu'Armand y avait oubliée le matin.

— Voilà qui vaut mieux, dit-elle.

— Ah çà! dit M. Frédéric Dulong, je suppose que je suis de l'expédition, moi.

— Si vous voulez.

Fulmen enjamba l'entablement de la croisée, et sauta sur le toit.

— Prenez garde! lui dit Armand.

— Bah! répondit-elle, j'ai dansé sur la corde dans mon jeune temps, c'est par là que j'ai débuté.

Et elle se prit à courir sur le bord du toit, avec un aplomb et une légèreté qui attestaient la véracité de ses paroles. L'étudiant et Armand la suivirent. Le premier s'était muni d'un briquet phosphorique. Armand avait retiré les pistolets de leur boîte et les portait à la main. Quant à Fulmen, elle s'était emparée du poignard d'Armand.

Lorsque la jeune femme eut atteint la croisée que, pendant une heure, Armand avait espéré devoir s'ouvrir pour lui, Fulmen se retourna :

— Il est inutile de faire du bruit, dit-elle, lorsqu'on peut s'en dispenser.

Elle retira un magnifique diamant taillé à facettes qu'elle portait au petit doigt de sa main gauche, et, avec la dextérité d'un lapidaire, elle s'en servit pour couper un des carreaux de la croisée auprès de l'espagnolette. Elle le détacha avec précaution sans faire aucun bruit, et le posa délicatement sur le toit.

Après quoi, elle se tourna vers Armand : — Armez vos pistolets, dit-elle.

Puis, elle passa sa main par le trou qu'elle venait de faire, saisit l'espagnolette et ouvrit la croisée. Après quoi, d'un seul bond et avec sa légèreté de première danseuse, elle se trouva du toit dans le boudoir de la Dame au gant noir, où régnaient l'obscurité la plus complète et le plus profond silence.

Armand et l'étudiant l'avaient suivie.

Ce dernier s'arma alors de son briquet pour se procurer de la lumière. Mais à peine eu eût-il tiré quelques étincelles, qui projetèrent leurs lueurs indécises à l'entour, qu'Armand laissa échapper une exclamatiou de surprise.

Le boudoir était veuf de son ameublement et de ses tentures, et tout, jusqu'au buste de marbre recouvert d'un voile noir qu'il avait vu la veille sur la cheminée, tout avait disparu !

— L'oiseau est déménagé ! murmura Fulmen, tandis que, chancelant, brisé par l'émotion, Armand s'appuyait au mur pour ne point se laisser tomber.

L'étudiant avait allumé un flambeau dont il s'était muni en quittant sa chambre.

A la lueur de ce flambeau, Fulmen et ses compagnons inspectèrent tour à tour le boudoir, le salon qui le précédait, et enfin toutes les pièces et tous les étages de cette vaste demeure. La maison était vide de meubles et d'habitants.

— Allons, murmura Fulmen, après une heure de recherches inutiles, nous avons affaire à une femme forte, mais si jamais je la tiens !...

— Oh! disait en même temps l'étudiant, si nous tenions Blidah... je prendrais avec elle ma revanche de cette nuit. Je suis courbaturé, tant ils m'ont rossé...

— Quant à celle-là, s'écria Fulmen, il faudra bien qu'elle parle !

Armand, en proie à une sorte d'hébétement, suivait machinalement, et avec la raideur d'un corps sans âme.

Tout à coup, M. Frédéric Dulong se frappa le front : — Oh! je devine.

— Que devinez-vous? demanda vivement Fulmen en se tournant vers lui.

— Vous êtes allée chez Blidah?

— Oui.

— Rue de Mogador, 17?

— C'est là qu'elle demeure.

— Et on vous a dit qu'elle était partie avec le Russe?

— En chaise de poste, la nuit dernière.

— Eh bien! c'est impossible.

— Pourquoi?

— Parce que le comte Goïloff est parti pour la Hollande il y a trois jours; du moins c'est ce que Blidah m'a dit le soir de son départ.

— Alors, où est-elle donc?

— Tiens? fit l'étudiant avec une perspicacité qu'on était loin de s'attendre de sa physionomie lourde et commune, il est évident que, puisque nous sommes mystifiés, si Blidah est au nombre des mystificateurs, elle a jugé prudent de se donner de l'air.

— C'est juste.

— Au lieu de quitter Paris, elle a pensé qu'on ne se cache jamais mieux ailleurs que là, et elle s'est contentée d'abandonner son domicile pour quelques jours.

— Paris est grand, murmura Fulmen, mais je découvrirai Blidah.

— Oh ! moi, dit l'étudiant, je crois deviner où elle est.

Armand poussa une exclamation de joie ; l'œil de Fulmen brilla.

— Blidah, continua le carabin, a été une enfant du quartier, elle y a vécu longtemps avant de passer les ponts, et elle a conservé au milieu de son opulence un faible pour les tables d'hôte d'étudiants, et pour les étudiants par conséquent.

— Voici déjà nos recherches circonscrites dans un quartier.

— Attendez !... Il y a trois mois, elle a eu une folle passion pour un petit blanc-bec qui demeure rue de l'École-de-Médecine, et je donnerais volontiers ma tête à couper qu'elle est allée se réfugier chez lui.

— Connaissez vous ce garçon ?

— Sans doute.

— Eh bien ! dit Fulmen, il faut aviser au moyen de surprendre Blidah chez lui.

En causant ainsi, la danseuse et ses deux compagnons avaient quitté la maison abandonnée, repassé par le toit, et ils étaient retirés dans la chambre de l'étudiant.

Là, Fulmen s'assit un moment et parut méditer profondément.

Enfin, relevant la tête, elle dit aux deux jeunes gens :

— Si vous voulez vous en rapporter à moi, au cas où Blidah serait bien réellement rue de l'École-de-Médecine, je vous jure que j'aurai la clef de l'énigme.

— Allez, dit Armand.

— Mon ami, continua Fulmen, vous allez rentrer chez vous avec M. Frédéric Dulong, et vous y attendrez de mes nouvelles.

— Pourquoi ne vous accompagnerais-je pas?

— Parce que, en votre présence, je n'obtiendrai rien de Blidah.

— Oh! soyez tranquille, s'écria l'étudiant en fermant les poings, je saurai bien la faire parler, moi...

Fulmen haussa les épaules.

— Laissez-moi donc faire, dit-elle, et contentez-vous de me donner un renseignement.

— Parlez...

— Quel est le numéro de l'étudiant?

— Rue de l'École-de-Médecine, 59.

— Son nom?

— Émile Duport.

— Partons, dit Fulmen. Vous me laisserez chez moi, Armand, et ma voiture vous reconduira tous deux.

Et la danseuse ajouta mentalement : — Décidément l'intrigue s'embrouille, si bien que je vais m'amuser

pendant deux mois. J'étais née pour mettre la vie réelle en roman.

. . . .

Le lendemain au matin, vers neuf heures, Armand, qui n'avait pas fermé l'œil de la nuit, commençait à s'assoupir, lorsque le bruit d'une voiture roulant sur le pavé de la cour l'éveilla en sursaut. Un moment après, le vieux Job entra.

— Madame Fulmen, dit-il, voudrait bien voir monsieur Armand.

Le jeune homme s'enveloppa dans sa robe de chambre et donna l'ordre qu'on introduisît la danseuse. Fulmen entra et lui tendit la main. La jeune femme était pâle et sérieuse. Elle s'assit auprès du lit d'Armand.

— Avez-vous vu Blidah? lui demanda-t-il vivement.

— Non, dit Fulmen.

Et d'un geste elle lui imposa silence.

— Voyons, lui dit-elle, causons...

— De quoi? fit-il étonné.

— Pour mener à bien nos recherches, j'ai besoin de vous questionner sur le passé.

— Faites, dit-il simplement.

— Mon cher enfant, reprit Fulmen, êtes-vous bien certain de n'avoir pas d'ennemis?

— Des ennemis! répliqua-t-il de plus en plus surpris.

— Oui, de ces ennemis acharnés, implacables, qui vous poursuivent dans l'ombre...

— Je ne dois, je ne puis en avoir.

— C'est bizarre!...

— Ah çà! mais, expliquez-vous donc, Fulmen!

— Attendez. Donc, vous n'avez pas d'ennemis?

— Je ne crois pas.

— Et votre père?

Armand tressaillit. Cependant, comme il n'avait jamais été initié aux mystères de la redoutable et souterraine existence que le colonel avait menée si longtemps, il n'hésita pas à répondre: — Mon père est le meilleur des hommes; qui donc pourrait lui en vouloir?

— Alors, dit Fulmen pensive, n'en parlons plus.

— Mais cependant...

— Ne me questionnez pas, c'est inutile... Fiez-vous à moi.

— Ainsi, vous n'avez pu découvrir Blidah?

— Non, mais j'ai découvert la trace de la Dame au gant noir.

Armand étouffa un cri de joie.

— Elle a quitté Paris.

— Ah!

— Elle est en Normandie, acheva Fulmen.

Armand allait s'écrier, sans doute, qu'il voulait courir après elle, lorsque le vieux Job, ouvrant de nouveau la porte de la chambre à coucher, introduisit un personnage à la visite duquel son jeune maître était loin de s'attendre. C'était le colonel Léon.

Le colonel entra et échangea un regard d'intelligence avec Fulmen. Pour expliquer ce regard, il nous faut faire

un pas en arrière et relater un événement qui avait brusquement changé les projets de Fulmen. Fulmen avait menti à Armand. Elle avait retrouvé Blidah.

XIII

Voici ce qui s'était passé.

Quatre heures environ après la perquisition infructueuse opérée par Fulmen, Armand et M. Frédéric Dulong, dans la maison abandonnée de la place de l'Estrapade, c'est-à-dire vers une heure du matin, un fiacre descendit la rue de l'École-de-Médecine et s'arrêta à la porte de la maison indiquée par le carabin.

Deux hommes en descendirent et ordonnèrent au cocher d'attendre.

Ces deux hommes, de haute taille, armés d'une grosse canne, portant une longue redingote bleue boutonnée jusqu'au menton, par-dessus un pantalon à la hussarde, ressemblaient à s'y méprendre, avec leurs gros favoris et leurs longues moustaches, à ces agents de police sans uniforme qui veillent, la nuit, au maintien de l'ordre dans les rues et sont parfois chargés d'opérer des arrestations.

Ils sonnèrent. Malgré l'heure avancée, la porte ne tarda point à s'ouvrir. Le numéro 59 était un hôtel garni dans lequel demeuraient des étudiants. Ces deux hommes

montèrent à l'entre-sol, où se trouvait le bureau de la maîtresse de l'hôtel, une grosse femme sur le retour, affichant encore quelques prétentions, portant des bagues à tous ses doigts, des peignoirs d'étoffe claire, les cheveux en tire-bouchons, et répondant au nom euphonique de madame Bévoil. Madame Bévoil allait quitter son bureau, car tous les locataires étaient rentrés, lorsque la sonnette retentit, et que, ayant tiré le cordon de sa propre main ornée de bagues, elle vit apparaître et s'encadrer dans les carreaux de la porte vitrée qui donnait sur l'escalier, les sinistres figures de ces nocturnes visiteurs. Cette apparition fit reculer la sensible madame Bévoil et produisit sur elle l'effet de la tête de Méduse.

— Madame, lui dit l'un d'eux en posant un doigt sur ses lèvres, soyez assez bonne pour ne pas faire de bruit et nous écouter un moment.

Madame Bévoil reculait toujours, et ce fut par un geste d'automate, tant son émotion était grande, qu'elle indiqua un siége à ses terribles visiteurs.

— Vous devinez probablement qui nous sommes? reprit celui qui avait porté la parole.

L'hôtesse s'inclina en tremblant.

— L'honorabilité bien connue de votre maison, poursuivit-il, nous a fait un devoir d'envelopper du plus grand secret la pénible démarche que nous sommes obligés de faire.

— Mon Dieu! messieurs, murmura madame Bévoil, qui retrouva enfin l'usage de sa langue, ma maison est hon-

nète... mes locataires le sont tous, j'en réponds comme de moi-même... et je ne vois pas...

— Pardon! madame, interrompit sévèrement l'un des deux hommes, je vous ferai observer que nous voulons éviter tout esclandre, tout scandale, et nous vous engageons, dans votre intérêt, à nous répondre sans détours.

— Mon Dieu! mon Dieu!... murmura l'hôtesse éperdue.

— Tous vos locataires sont rentrés...

— Mais... je ne sais pas...

— Prenez garde de mentir!

— Oui, messieurs, ils sont rentrés...

— L'un d'eux se nomme Émile Duport.

— Ah! messieurs, murmura l'hôtesse, c'est bien le meilleur petit jeune homme...

— Il a chez lui, en ce moment, une personne qu'on nomme Blidah...

— Ah! s'écria madame Bévoil, dont la physionomie bouleversée se rasséréna soudain, si c'est elle que vous venez chercher... cela m'est égal!

— C'est elle! Prenez ce flambeau alors, et conduisez-nous à la chambre occupée par M. Émile Duport.

Madame Bévoil obéit, et, passant devant eux, elle leur montra le chemin.

L'étudiant qu'on nommait Émile Duport demeurait au cinquième, dans un petit appartement composé de deux pièces : un salon exigu et une chambre à coucher plus exigue encore.

Un rayon de lumière passant sous la porte d'entrée annonça à madame Bévoil et aux deux hommes qu'elle conduisait, et qui marchaient sur la pointe du pied, que l'étudiant était chez lui. Assis devant une table, Émile Duport, qui devait prochainement subir un examen, étudiait avec ardeur, tandis que, au coin de la cheminée où brûlait un maigre feu, une femme lisait un volume dont la couverture jaune annonçait un roman.

M. Émile Duport était un tout jeune homme de vingt ans, brun, pâle, aux yeux bleus; bref, un fort joli garçon.

Quant à Blidah, elle mérite à coup sûr quelques lignes de silhouette.

Blidah était une petite femme aux cheveux blonds, toute rose, toute mignonne, avec de grands yeux relevés par les coins, des yeux à la chinoise, comme on dit; des mains et des pieds d'enfant, un ensemble de physionomie gracieux et un peu rêveur; et le soir, à la lumière, bien qu'elle eût dépassé son trente-cinquième printemps, on pouvait ne lui donner que vingt-cinq ans.

Madame Bévoil frappa doucement à la porte.

— Qui est là? demanda l'étudiant, qui crut à la visite de quelque voisin, car une table d'hôte tenue par la sensible madame Bévoil avait depuis longtemps mis ses locataires en relation.

— Émile, n'ouvrez pas, dit Blidah, agitée d'un vague pressentiment.

— C'est moi, m'ame Bévoil, murmura doucement l'hôtesse.

— Ouvrez, dit Blidah rassurée.

L'étudiant se leva, alla ouvrir et fit un pas en arrière en voyant apparaître derrière son hôtesse les physionomies sinistres de ces deux hommes que, lui aussi, il prit pour des agents de police. Mais avant qu'il eût pu crier, avertir Blidah, ou manifester enfin son étonnement d'une façon quelconque, l'un d'eux écarta brusquement madame Bévoil, entra dans le salon et dit à l'étudiant : — Monsieur, pas de bruit... ce serait inutile... d'ailleurs, ce n'est point à vous que nous en avons.

L'homme le plus honnête et dont la conscience est la plus pure ne voit jamais sans émotion pénétrer chez lui, à minuit passé, des hommes qui paraissent être les agents subalternes de la loi. Or, l'émotion d'Émile Duport fut si grande qu'il ne trouva ni un mot à répondre, ni un geste, et demeura debout, stupide, semblant se demander s'il rêvait ou s'il était éveillé. Quant à Blidah, elle s'était levée toute pâle et frissonnante, et elle regardait ces deux hommes avec une sorte d'épouvante.

Celui des deux qui s'était attribué le rôle d'orateur la regarda alors et lui dit : —Vous vous nommez, madame, Louise Gachot, surnommée Blidah.

— Oui, monsieur, balbutia Blidah, à qui cette audace ordinaire des femmes de sa caste fit complétement défaut.

— Nous avons une voiture en bas, veuillez prendre la peine de nous suivre.

— Vous suivre !

— Oui, madame.

— Mais je ne suis pas coupable... je n'ai commis aucun crime... je...

— Chut ! dit l'homme aux grandes moustaches, vous vous expliquerez en temps et lieu.

— Mais ! s'écria à son tour M. Émile Duport qui retrouva sa présence d'esprit, il y a erreur, messieurs, cette dame est chez moi... je réponds d'elle...

— Tout beau ! mon petit monsieur, pas de bruit, vous agraveriez le mal. Si madame est innocente, on le verra bien.

— Mais enfin de quoi m'accuse-t-on ? murmura-t-elle en essayant de se dégager de l'étreinte du second faux agent qui lui avait pris le bras.

— On vous le dira, venez...

Blidah voulut se débattre et crier, mais l'un des deux hommes lui dit : — Si vous résistez, je vais appeler par la fenêtre deux de mes hommes qui sont là-bas, et on vous attachera les pieds et les mains... Si vous criez, on vous passera un mouchoir dans la bouche et on vous bâillonnera.

— C'est bien ! dit-elle, retrouvant un peu de sang-froid ; ne me violentez pas, je vous suis.

Et Blidah tendit la main à l'étudiant frappé de stupeur, et se laissa entraîner par les agents. Ceux-ci descendirent tenant la jeune femme chacun par un bras, ouvrirent la

portière du fiacre, l'y firent monter et s'assirent auprès d'elle. Le fiacre partit.

Alors l'un des deux hommes tira fort tranquillement de sa poche un poignard dont Blidah vit étinceler la lame à la clarté des lanternes du fiacre.

— Écoutez bien ceci, lui dit-il, nous ne sommes pas des agents de police, mais nous avons ordre de vous conduire dans un lieu où on vous demandera des explications, et prenez garde de crier ou d'appeler pendant le trajet, car vous seriez morte avant qu'on vînt à votre secours.

Blidah frissonna et se tut. Où la conduisait-on?

Il lui était difficile de le deviner; mais deux hypothèses se présentèrent tour à tour à son esprit, tandis que le fiacre descendait la rue Mazarine et roulait vers le quai.

La première fut que le comte Goïloff, son seigneur et maître, était revenu subitement à Paris, avait appris sa fugue chez l'étudiant, et, en grand seigneur russe qui traite sa favorite comme une esclave, avait résolu de lui infliger quelque terrible correction.

Mais cette première supposition n'effraya point Blidah autant que la seconde.

Blidah songea à Fulmen, à Fulmen vis-à-vis de laquelle elle avait des torts, sans doute, et dont elle avait essayé d'éviter la rencontre en quittant son coquet appartement de la rue Mogador pour aller se réfugier chez Émile Duport, à un cinquième étage de la rue de l'École de-Médecine.

Elle savait Fulmen femme d'énergie et de résolution; elle crut reconnaître sa main dans cet enlèvement hardi dont elle était victime, et bientôt ses soupçons se changèrent en certitude, lorsqu'elle vit la direction que prenait le fiacre.

Le fiacre, en effet, après avoir longé les quais, traversa la place de la Concorde, remonta les Champs-Élysées et gagna l'avenue Marbœuf.

Blidah ne songea ni à se débattre, ni à crier, car elle avait pris au sérieux la menace de mort de l'un de ses gardiens. D'ailleurs, à cette heure, les Champs-Élysées étaient déserts et personne ne fût accouru.

Le fiacre s'arrêta devant l'hôtel de Fulmen.

— Descendez, madame, dit l'un des faux agents.

Blidah obéit. Son gardien la prit par la main et la conduisit au premier étage, dans une jolie serre chaude où, au commencement de cette histoire, nous avons vu la danseuse donner à souper à ses invités.

Fulmen attendait Blidah. La jeune femme était nonchalamment étendue sur une bergère; elle avait le sourire aux lèvres, et, en voyant entrer son ancienne amie, elle lui dit : — Conviens, ma chère, que j'ai des laquais intelligents... ils ont joué, je le vois, leur rôle à merveille.

Et Fulmen eut un frais éclat de rire, mais Blidah s'était arrêtée le sourcil froncé sur le seuil de la serre.

— Si tu as voulu me faire une plaisanterie, dit-elle, je conviens qu'elle est de mauvais goût.

— Bah!

D'un geste, Fulmen congédia ses deux laquais déguisés. Puis elle regarda Blidah, et ce regard fut si profond que celle-ci se sentit troublée jusqu'au fond de l'âme.

— Ma chère, dit Fulmen dont le sourire s'était effacé, je ne plaisante jamais en affaires.

— Hein? fit Blidah.

— Pour les choses sérieuses, si tu le préfères.

— Tu as donc à me parler de choses... sérieuses?

Et Blidah trahit une légère émotion.

— Oui, fit Fulmen d'un signe de tête.

— En ce cas, murmura Blidah, tu pouvais m'écrire, ou m'envoyer...

— Ma petite, interrompit brusquement Fulmen, nous n'avons le temps, toi et moi, ni de jouer au plus fin, ni de nous embrouiller dans de longues phrases, il s'agit pour toi d'un danger de mort.

Ces mots firent reculer Blidah jusqu'à la porte. Mais Fulmen se leva, déploya toute la richesse de sa haute taille, et s'avança vers Blidah, qu'elle dépassa de toute la tête : — Écoute bien, lui dit-elle, et prends d'abord ceci pour ta gouverne. J'ai dans l'hôtel six domestiques. Tous me sont dévoués et se feraient hacher pour moi. Les portes sont fermées, et tu ne sortiras d'ici que lorsque je le voudrai.

— Mais, s'écria Blidah tremblante et pâle, que me veux-tu? que t'ai-je fait?

Fulmen alla prendre un poignard sur la cheminée, puis elle revint à Blidah. Blidah épouvantée voulut recu-

ler encore, mais elle se trouva adossée au mur. Fulmen lui appuya sur l'épaule sa belle main dont la peau blanche et fine recouvrait des muscles d'acier : — Vois-tu, lui dit-elle, si tu n'es pas sage comme une image, je te plante trois pouces de ce joujou dans la gorge, puis je te fais mettre dans une voiture et porter sur la place de la Concorde, au pied de l'obélisque. Ensuite, je fais atteler une berline de voyage et je file sur Calais, où je m'embarquerai pour Londres avant qu'on ait pu constater l'identité de ton cadavre.

— Mais... balbutia Blidah frissonnante, que veux-tu de moi?

— Tu vas le savoir... Hier, tu m'as jouée; tu m'as apporté de prétendus renseignements sur cette mystérieuse Dame au gant noir et tu t'es moquée de moi... Je veux *tout* savoir.

Et Fulmen leva son poignard. Mais, chose étrange ! au lieu de trembler encore, au lieu de demander grâce, Blidah se redressa et dit à Fulmen : — Si tu veux me tuer, tue-moi, car je ne dirai rien, il y a de la vie de mon enfant.

Le bras levé de Fulmen retomba.

— Ton enfant! dit-elle étonnée.

— Oui, dit Blidah, tu sais que j'ai un fils de dix ans.

— Eh bien?

— Eh bien, on m'a pris mon fils, on me l'a volé; on m'a contrainte ensuite à servir des gens que je ne connais pas, dont je n'ai pas le secret; et cependant, si un

mot m'échappe, si je révèle ce que je sais, ils me tueront mon enfant...

Blidah parlait avec un accent de vérité auquel Fulmen ne put se méprendre, et dans lequel elle reconnut l'instinct maternel qui dominait en ce moment les terreurs de la femme. Cependant elle renversa Blidah sur la bergère, lui appuya de nouveau la main sur l'épaule et releva son poignard : — Tu te moques de moi, dit-elle, je vais te tuer...

Et elle appuya la pointe de l'arme meurtrière sur la gorge.

— Ils ne tueront pas mon fils! murmura Blidah dont le visage s'illumina d'un sourire plein d'amour pour son enfant.

— Eh bien, dit Fulmen, voyons, explique-toi... ne peux-tu absolument rien me dire?

— Si, dit Blidah, une seule chose.

— Voyons?

— M. Armand aime le Dame au gant noir, n'est-ce pas?

— Il en est fou.

— Tu aimes Armand, toi?

— Avec délire.

— Tu ne lui souhaites donc pas un malheur?

— Es-tu bête! murmura Fulmen.

— Eh bien! dit Blidah rapidement, écoute-moi bien, je vais te donner un conseil : si tu l'aimes, si tu as sur lui le moindre empire, uses-en sur-le-champ, dès demain

mets-le en voiture, emmène-le loin de Paris, au bout du monde, s'il le faut, fais-lui changer de nom, au besoin...

— Mais pourquoi?

— Que jamais, poursuivit Blidah, il ne cherche à revoir la Dame au gant noir, car tu ne sais pas où le conduirait un pareil amour...

— Où le conduirait-il donc? demanda Fulmen impressionnée vivement par l'accent, le geste, les paroles de Blidah.

— A la *mort!*

A son tour Fulmen frissonna.

XIV

Il y eut un moment de silence entre ces deux femmes dont l'une tenait la vie de l'autre dans ses mains. Les paroles, ou du moins le dernier mot de Blidah, avaient produit sur Fulmen une impression telle que la première comprit qu'elle ne courait désormais aucun danger.

— Oui, répéta-t-elle enfin, et comme s'il était nécessaire d'ajouter un commentaire à ce terrible et dernier mot, si Armand est las de la vie, s'il veut faire une de ces fins mystérieuses et tragiques dont les causes demeurent dans les ténèbres, et que la justice des hommes, découragée dans ses investigations, finit par attribuer au hasard, il n'a qu'à poursuivre la Dame au gant noir et à essayer de

soulever un coin de ce voile impénétrable dont cette femme, qui pour moi-même est une énigme, se couvre avec tant de soin. Qui sait même, acheva Blidah, et j'en ai la conviction, sans toutefois en avoir acquis la certitune, qui sait si elle ne le cherche point, si elle n'a point juré sa perte?

Pendant que Blidah parlait, Fulmen réfléchissait, et la réflexion amenait pour elle cette pensée qui détermina sa résolution : — Évidemment, se dit-elle, Blidah ne m'en dira pas davantage, si toutefois ce qu'elle m'a dit n'est tout ce qu'elle sait. Elle ne pourrait que me donner des détails sur des faits matériels; mais quant au but secret que poursuivent ceux dont elle est devenue l'agent subalterne, elle ne le connaît pas. C'est plus haut qu'il faut chercher.

Et Fulmen jeta son poignard loin d'elle et dit à Blidah :

— Pardonne-moi de t'avoir violentée, ma pauvre fille, je te donne ma parole qu'Armand partira; et, comme il ne faut pas te compromettre, je te garantis qu'il partira sans savoir pourquoi. Il est bien convenu, à partir de ce moment, que je n'ai pu te découvrir, que nous ne nous sommes point vues, et tu pourras le nier effrontément. Mes gens vont te reconduire rue de l'École-de-Médecine et le petit étudiant croira, si tu sais t'y prendre, que tu as été victime d'une dénonciation et d'une méprise.

— C'est cela, dit Blidah. Seulement comment as-tu deviné que j'étais rue de l'École-de-Médecine?

— J'ai fait jaser ta femme de chambre, dit Fulmen.

La danseuse était prudente ; elle jugeait inutile de mêler à toute cette affaire le nom du carabin Frédéric Dulong ; et, comme il pouvait se faire que, tout en sachant beaucoup de choses, Blidah ignorât l'aventure advenue la nuit précédente à son ancien ami, et les violences dont il avait été victime, il était imprudent, sinon dangereux de se montrer trop instruite à ses yeux.

— Maintenant, ajouta-t-elle, remets ton châle, baisse ta voilette et file.

Blidah n'hésita pas à profiter de la permission. Fulmen pouvait se raviser encore, et Blidah voyait toujours ce poignard à la lame duquel elle venait d'échapper comme par miracle. Elle serra la main que la danseuse lui tendit et sortit précipitamment de la serre.

— Quel *trac* elle a eu, pensa Fulmen, qui ne put réprimer un sourire, tandis qu'elle sonnait et donnait l'ordre d'atteler à son coupé son meilleur trotteur pour reconduire Blidah.

. . . .

Demeurée seule, la jeune femme se prit à réfléchir de nouveau : — Ma parole d'honneur, murmura-t-elle en allant se pelotonner dans une chauffeuse au coin de la cheminée, et posant son joli pied mignonnement cambré sur les chenêts, quand on pense que, il y a huit jours, je m'ennuyais à ce point de regarder le mariage sans pâlir, même en épousant ce clair de lune de lord G... et que je me trouve aujourd'hui lancée au beau milieu d'un roman comme on n'en sait plus écrire, c'est à faire prendre ce

Paris en adoration. Il n'y a qu'à Paris qu'on voit de semblables choses.

Et la romanesque fille, en dépit de tous ces mystérieux dangers qui semblaient menacer l'homme qu'elle aimait, eut un frissonnement de joie, tant il est vrai que ceux qui ont sans cesse soif d'émotions sacrifient tout au monde à ce besoin.

— Maintenant, se dit-elle, résumons un peu tout cela, et puisque me voilà devenue un personnage de mélodrame, tâchons de jouer le grand premier rôle... Voyons, faisons d'abord un scénario.

Fulmen remit les pincettes à leur place, appuya son coude sur son genou, son menton dans sa main, et, semblable à un auteur racontant un sujet de pièce à des comédiens, elle continua : — L'action se passe de nos jours, à Paris. Les principaux personnages sont un premier amoureux, Armand ; un grand premier rôle de femme, Fulmen ; un comique, ce bonhomme de carabin qui se fait rosser et bander les yeux ; une femme mystérieuse qui peut être le traître de la chose et qu'on nomme la Dame au gant noir ; enfin quelques utilités comme Blidah, Maurice Stephan. Au lever du rideau, Fulmen s'ennuyait, elle cherchait un amoureux romanesque, elle voulait aimer un homme qui ne l'aimât pas et fût *toqué* d'une femme. On lui sert cet homme, c'est Armand. Armand est amoureux de la Dame au gant noir, une femme introuvable, insaisissable.

Alors Fulmen se dit : — Au lieu de lutter avec une

rivale, je vais aplanir sous les pas d'Armand tous les obstacles et le rendre heureux d'abord. Ce résultat obtenu, Armand m'appartient. Un homme heureux arrive à la lassitude du bonheur, et, ce moment venu, il est pris!

Deuxième tableau : Fulmen a découvert la Dame au gant noir, elle donne à Armand le moyen d'arriver jusqu'à elle, etc..., etc...

Troisième tableau : la pièce tourne, l'intrigue se noue. Le dénoûment attendu se trouve reculé. Blidah avoue, sous le poignard, que son fils est aux mains d'inconnus qui le tueront si elle parle; elle laisse entendre que la Dame au gant noir a un secret; qu'en voulant pénétrer ce secret, Armand court un danger de mort; que peut-être même, au lieu d'éviter sa rencontre, la Dame au gant noir le cherche, et la situation, s'embrouillant de plus en plus, devient palpitante d'intérêt.

Ceci est la fin du troisième tableau.

— Maintenant, murmura Fulmen, qui jeta un sourire dans une glace voisine, qu'on vienne me dire que, pour faire une pièce, il faut connaître à fond les ficelles du théâtre! Voici le hasard qui n'en fait pas son métier et qui vient, ce me semble, de nous commencer un mélodrame assez corsé. Poursuivons.

Quatrième tableau : Fulmen est seule et elle s'adresse le monologue suivant : — Il est évident que Blidah est un agent subalterne et n'a point le mot de l'énigme; il est évident encore que cette Dame au gant noir ne s'amuse

point à courir le monde sans raisons valables, à déménager en vingt-quatre heures, à accrocher des portraits qu'elle fait disparaître ensuite et à se laisser poursuivre par un pauvre petit amoureux, niais comme ils le sont tous, sans avoir un but plus sérieux que celui de se distraire. Cette femme est l'ennemie d'Armand. Pourquoi? Elle seule le sait; mais une femme s'est juré de le savoir, et cette femme le saura. Du jour où la Dame au gant noir s'est déclarée l'ennemie d'Armand, Fulmen, qui aime ce dernier *in petto*, a déclaré la guerre à la Dame au gant noir. La lutte se concentre entre ces deux femmes...

— Mesdames et messieurs, s'interrompit Fulmen en s'adressant à une galerie imaginaire de comédiens, la pièce aura une foule d'autres tableaux. Mais ils ne sont pas faits encore...

Et Fulmen se prit à songer, et ses méditations la conduisirent au point du jour.

Elle se leva toute surprise en voyant les premiers rayons de l'aube se glisser à travers les vitrages de la serre. Elle sonna, commanda un bain. Puis, son bain pris, elle se fit habiller par sa femme de chambre, ensuite elle demanda sa voiture.

— Décidément, pensa la femme de chambre en transmettant l'ordre du cocher, il se passe quelque chose d'extraordinaire, et madame n'est pas dans son bon sens, ou elle est *toquée* de ce petit M. Armand pour sortir ainsi à sept heures du matin en plein hiver.

Dix minutes après, Fulmen montait en voiture et se faisait conduire à Passy, rue de la Pompe.

Son coupé s'arrêta devant une petite maison bâtie entre cour et jardin, d'apparence aisée et modeste, avec un seul étage sur rez-de-chaussée exhaussé de quelques marches et des volets verts aux fenêtres.

Fulmen descendit de voiture et sonna. Une grosse servante, un peu âgée déjà, et dont le bonnet cauchois démesuré trahissait l'origine normande, vint ouvrir et parut fort surprise à la vue d'une jeune et jolie femme drapée dans un grand châle anglais et les mains fourrées jusqu'au coude dans un manchon de martre zibeline.

— M. le colonel Léon? demanda Fulmen.

— C'est ici, répondit la servante.

— Est-il levé?

— Oui, madame.

Fulmen entra dans la cour, peu soucieuse de l'examen dont elle était l'objet de la part de la Cauchoise.

— Madame veut-elle me dire son nom?

— C'est inutile.

— Cependant...

— Dites au colonel que c'est une amie de son fils qui vient le voir.

Ces mots coupèrent court aux hésitations de la servante. Elle introduisit Fulmen dans un petit salon au rez-de-chaussée et la pria d'attendre. Deux minutes après, la porte s'ouvrit et Fulmen vit entrer le colonel Léon.

Certes ceux qui avaient vu quatre ou cinq années auparavant cet énergique débris de la grande armée, cet homme aux cheveux encore noirs, à l'œil plein de feu, au visage anguleux, dont chaque ligne semblait accuser une volonté de fer, auraient eu peine à le reconnaître.

Le colonel était un vieillard, un vieillard aux cheveux blancs et rares, à la taille courbée, au regard éteint. Était-ce l'âge? était-ce le remords qui avait opéré en lui cette rapide dévastation? Dieu seul eût pu le dire.

Il salua Fulmen, non sans avoir manifesté quelque surprise, et lui avança un fauteuil auprès de la cheminée, dans laquelle flambait un feu clair et vif.

— A qui ai-je l'honneur de parler? demanda-t-il galamment.

— Je me nomme Fulmen, monsieur, répondit la jeune femme en baissant modestement les yeux, et je suis danseuse à l'Opéra.

— Et vous venez me voir de la part de mon fils? interrogea le vieillard, dont à ce dernier mot le visage s'illumina d'un reflet de joie et d'orgueil, et dont l'œil morne se prit à briller d'un rayonnement céleste.

Cet homme, qui avait haï, méprisé, persécuté les autres hommes, qui s'était joué de l'honneur et de la vie de tant d'autres, se sentait tressaillir des pieds à la tête au seul nom de son fils, l'unique affection qui eût jamais rempli son cœur d'acier.

— C'est-à-dire que je viens vous parler de lui, dit Fulmen.

— Mon Dieu! murmura le colonel pâlissant, serait-il malade?... Il s'est battu peut-être... il est blessé...

— Oh! rassurez-vous, dit Fulmen, il se porte à merveille.

— Ah! vous m'avez fait peur...

Et le colonel ajouta d'une voix émue : — Le cher enfant! voici trois jours qu'il n'est venu me voir... Oh! je ne lui en veux pas... il est jeune... je suis vieux... il s'ennuie avec moi... Et puis, Job m'a dit...

Le colonel s'arrêta et regarda Fulmen avec un bienveillant sourire.

— Il vous a dit? fit la danseuse.

— Qu'il était amoureux... Ce doit être de vous... vous êtes bien belle... et puis, vous avez l'air bon... et vous me le rendrez bien heureux, n'est-ce pas?

Fulmen hocha la tête en souriant.

— Non, dit-elle, ce n'est pas de moi qu'il est amoureux... et pourtant... Oh! tenez, colonel, fit-elle avec un accent de noble franchise, qui alla au cœur du vieillard, je puis bien vous dire cela, à vous qui êtes son père, je l'aime...

— Et il ne vous aime pas?

— Non.

— Il est donc aveugle! murmura le vieillard, qui retrouva un mot galant et regarda la danseuse en homme qui avait su ce que valait une jolie femme.

— Oh! dit Fulmen, soyez tranquille, il m'aimera un

jour... Je l'ai mis là, dans ma tête:.. et quand je veux une chose...

Une petite moue pleine de mutinerie, et qui fit sourire le colonel, accompagna ces paroles de Fulmen. Elle reprit : — Je viens vous parler de lui, parce que vous et moi nous sommes les êtres qui l'aiment le plus en ce monde...

— Merci! dit le vieillard, en pressant la main de Fulmen.

— Et puis, ensuite, continua-t-elle, parce qu'il court un danger...

— Un danger! fit le colonel tout tremblant et dont tout le sang afflua sur-le-champ au cœur...

— Rassurez-vous, dit Fulmen, nous pouvons le prévenir.

— Oh! parlez alors, parlez vite...

— Colonel, dit gravement la jeune femme, connaissez-vous des ennemis à Armand?

— Des ennemis! Ah! est-ce possible? Il est si bon, si noble, le cher enfant!

— Alors, en avez-vous, vous?

Cette dernière question fit tressaillir le colonel des pieds à la tête, et il lui passa devant les yeux comme un panorama tout entier de sa vie passée... Il eut comme un éblouissement.

— Peut-être...

— Eh bien! lui dit Fulmen, écoutez!

Et elle raconta au colonel frissonnant l'amour de son

fils pour cette mystérieuse Dame au gant noir, et les événements qui s'étaient précipités depuis deux jours avec tant de rapidité. Et le colonel l'écouta, et lorsqu'elle eut fini, ce vieillard courbé se redressa avec la vigueur d'un jeune homme, son œil morne étincela de colère et d'énergie.

— Ah! dit-il, si quelqu'un osait toucher à mon enfant... je crois que j'ébranlerais la voûte du ciel pour la faire crouler sur sa tête.

— Écoutez, dit Fulmen, voici ce que je viens vous supplier de faire. Prétextez un voyage, un de ces voyages d'affaires qui ne sauraient se remettre, et qui nécessitera qu'Armand vous accompagne. Partez ce soir même, avec lui. Emmenez-le loin de Paris, en Normandie, en Bretagne, où vous voudrez... moi, pendant ce temps, j'aurai démasqué la Dame au gant noir et ses projets...

Fulmen se leva.

— Je vais chez Armand, dit-elle. Vous allez m'y suivre à quelques minutes de distance; vous ne m'avez jamais vue, le hasard seul nous réunit. Vous venez prier Armand de vous accompagner... en Normandie, n'est-ce pas?

— Oui, dit le colonel, j'ai précisément une petite propriété à quelques lieues du Havre.

— Très-bien, dit Fulmen; en ce cas, je vais préparer Armand à vous suivre...

. . . .

On comprend maintenant pourquoi Fulmen avait dit à

Armand qu'elle n'avait pu retrouver Blidah, et le regard d'intelligence qu'elle échangea rapidement avec le colonel quand celui-ci parut sur le seuil du fumoir.

— Mon cher enfant, dit le colonel, peux-tu donner huit jours à ton vieux père, qui, tu le sais, ne te demande jamais l'emploi de ton temps? Il faut absolument que tu m'accompagnes en Normandie. Il y va de ta fortune.

Armand hésita et regarda Fulmen. Mais Fulmen se pencha vers lui et lui dit à l'oreille : — Partez! Quand vous reviendrez, j'aurai retrouvé la Dame au gant noir et j'aurai le mot de l'énigme.

Et Armand se résigna à quitter Paris.

. . . .

Le soir même, le colonel et son fils montaient en voiture, et Fulmen se disait : — Maintenant que je n'aurai plus à trembler pour Armand, je puis me souvenir qu'on m'appelle Fulmen, et j'apprendrai à la Dame au gant noir que ce nom veut dire : *la Foudre.*

XV

Dans une histoire comme celle que nous racontons fidèlement, la multiplicité des personnages et la rapidité avec laquelle les événements se succèdent et se précipitent obligent le narrateur à transporter les lecteurs d'un

lien à un autre, en leur faisant souvent abandonner certains acteurs de son drame pour en rappeler d'autres à son souvenir.

C'est ainsi que, après avoir laissé la Dame au gant noir au château de Ruvigny avec le major Arleff et le capitaine Hector Lemblin, pour retrouver notre pauvre héros Armand Léon couché sur le canapé de Fulmen, nous allons laisser ceux-ci pour retourner à Ruvigny, à ce moment où le major Arleff insistait, en se levant de table le premier, pour que M. Lemblin les conduisît dans la chambre où devait se trouver la cassette du général. On se souvient qu'à cette proposition M. Hector Lemblin avait manifesté une vive émotion.

La Dame au gant noir et le major Arleff, à la vue de ce trouble subit qui s'empara du capitaine, échangèrent un rapide regard. Mais celui-ci avait les yeux baissés, et il ne le surprit pas.

— Je comprends, dit le major en s'approchant de M. Hector Lemblin et le prenant par le bras, tout ce que peut avoir de pénible pour vous...

— Venez, interrompit brusquement le capitaine, à qui la crainte qu'il avait de se trahir donnait un courage subit.

Il se leva et prit un flambeau.

— Germain, ajouta-t-il, s'adressant à son valet de chambre, tu vas nous accompagner.

Germain avait ramassé le trousseau de clefs que le capitaine avait laissé échapper de ses mains, en même

temps que le flambeau, à la porte de la chambre dont il n'osait franchir le seuil.

Germain montra le chemin et passa le premier. Derrière lui le capitaine se mit en marche, le front penché, silencieux, dans un abattement impossible à rendre. L'énergie factice qu'il venait de déployer n'avait eu que la durée d'un éclair. La Dame au gant noir le suivait, appuyée sur le bras de son vieux compagnon. Ces quatre personnages quittèrent la salle à manger et gagnèrent le grand escalier de Ruvigny, puis le corridor qui en reliait les deux ailes.

Les trois minutes qui s'écoulèrent pendant ce trajet eurent pour M. Hector Lemblin la durée de trois siècles. Ses jambes plièrent sous lui; la sueur inondait son front. A chaque marche de l'escalier qu'il gravissait, il éprouvait une sorte de suffocation. Germain se retourna et dit tout bas au major, mais de façon, cependant, que le capitaine pût l'entendre : — Mon pauvre maître... c'est pourtant le souvenir de madame, que tout lui rappelle ici, qui le met en cet état.

Ces mots semblèrent donner quelque courage au capitaine. Il espéra que ces paroles feraient prendre le change à ses hôtes. Et il continua à monter.

Mais son émotion redoubla dans le corridor. Plusieurs fois il s'appuya au mur pour ne pas tomber. Ce que voyant, Germain vint lui donner le bras.

Le major et la Dame au gant noir les suivaient, continuant à se regarder d'une façon étrange et mystérieuse

qui eût donné au capitaine le vertige de l'épouvante, s'il avait pu surprendre l'un de leurs regards. Mais le capitaine marchait le front baissé et paraissait avoir oublié qu'on le suivait, tant son absorption morale était grande.

Enfin, Germain atteignit la porte du corridor.

— C'est ici, dit-il avec un accent impossible à traduire et qui parut produire une commotion électrique sur le capitaine.

C'est ici...

Ce mot semblait être le résumé terrible de tout un drame, et il galvanisa M. Hector Lemblin des pieds à la tête. L'organisation humaine est telle qu'il vient un moment où l'excès de faiblesse se métamorphose brusquement en une sorte d'énergie.

Ce mot, qui peut-être atteignait plus cruellement le capitaine que tous ses souvenirs à la fois, eut le don de lui rendre un peu de calme, de force, et une présence d'esprit passagère.

— Oui, *c'est ici*, répéta-t-il, et d'un accent non moins étrange, quoique différemment noté, que celui de son valet de chambre.

Dans ces deux mots prononcés par Germain, il y avait peut-être comme une sourde ironie, comme la voix cynique du criminel sans remords qui dit à son complice : — C'est ici que nous avons tué ensemble.

Dans la voix du capitaine prononçant ces mots : *c'est*

ici, il semblait qu'on entendait hurler et gémir toutes les épouvantes du remords.

Germain chercha la clef dans le trousseau et la mit dans la serrure sans hésitation. Ce fut sans hésitation aussi qu'il la tourna deux fois, car le pêne était fermé à double tour. Mais avant de pousser la porte, il se retourna et regarda une dernière fois son maître.

Hector Lemblin était droit et ferme sur ses jambes comme un homme qui n'éprouve plus la moindre émotion. Mais la pâleur livide de son visage, la crispation de ses lèvres, la sueur qui miroitait à son front, et le frémissement convulsif qui parcourait tout son corps, démentaient la force menteuse de cette attitude.

Germain regarda par-dessus l'épaule du capitaine, et derrière le capitaine, il vit le major Arleff et sa compagne, graves, tristes, silencieux, comme ce juge qui, après avoir eu la douleur de condamner, est encore requis par la loi d'assister au supplice.

— Allons! Germain, murmura le capitaine d'une voix saccadée et rompue, ouvre donc!

Germain poussa la porte et franchit le premier le seuil de cet appartement, au fond duquel Marthe de Chatenay avait rendu le dernier soupir. Le capitaine eut la force de passer après lui, mais à deux pas de là cette force s'évanouit, et il s'appuya au dossier d'un fauteuil que sa main rencontra. Quant à la Dame au gant noir et au major Arleff, ils entrèrent à leur tour et embrassèrent d'un regard cette pièce, que nous allons décrire en peu de mots.

La chambre de feu madame la baronne Marthe de Rugigny, mariée en secondes noces au capitaine Hector Lemblin, était une vaste pièce qui, par son aspect sombre et sévère, semblait annoncer le drame lugubre qui avait eu lieu entre ses quatre murs. Un grand lit en chêne, à colonnes torses, garni de rideaux de serge verte, était placé tout debout contre le mur, dans le coin le plus obscur de cette salle, où déjà des tentures de même couleur que celles du lit amortissaient le peu de clarté projetée par le flambeau de Germain. Les glaces étaient recouvertes d'un grand voile; le lit, privé de ses draps, semblait avoir conservé l'empreinte du cadavre de Marthe, et un certain désordre dans ses draperies paraissait accuser une lutte violente. Peut-être même qu'en plein jour on aurait vu çà et là des déchirures qu'on eût pu croire avoir été faites avec les dents.

Enfin, le fond du lit, cloué contre le mur, avait été arraché, et un des coins de la draperie, à moitié soulevée, laissait voir une parcelle de mur entièrement blanc. Le capitaine demeura longtemps adossé à son fauteuil.

Sa force factice l'avait abandonné, et il tremblait de tous ses membres.

— Monsieur, lui dit le major d'un ton où perçait, en apparence du moins, une sympathique déférence pour cette émotion qu'on pouvait attribuer à la douleur aussi bien qu'au remords, il n'a fallu rien moins que la nécessité absolue de votre présence pendant les investigations auxquelles nous allons nous livrer, pour que nous ayons

eu la cruauté de raviver ainsi pour vous les plus cruels souvenirs.

Le capitaine ne répondit pas. Il semblait absorbé en une muette contemplation du passé, qui se représentait vivant à son esprit bouleversé. Le major continua : — Heureusement la lettre du général a simplifié ces recherches, et il suffira de quelques minutes pour trouver la cassette.

— Monsieur le comte, — observa Germain, tandis que le capitaine gardait un silence farouche et contemplait d'un œil hagard et fixe le lit vers lequel semblait l'attirer une ombre invisible pour tout autre que pour lui, — monsieur le comte n'a pas pensé, dit Germain, que s'il veut opérer des recherches, soit dans le mur, soit dans le parquet, il faut des outils.

— C'est juste, dit le major.

— Je vais appeler un domestique du château, qui ira chercher un marteau et un ciseau à froid...

Ces mots eurent le privilége de faire sortir le capitaine de son atonie. Il bondit du siége où il avait fini par se laisser tomber et il s'écria : — Non! non! je ne veux pas... je ne veux pas qu'on entre ici... Germain, vas-y toi-même... va!

Et comme Germain sortait pour aller exécuter les ordres de son maître, le capitaine regarda ses hôtes avec des yeux pleins de larmes et leur dit : — Pardonnez-moi... mais je l'aimais tant...

Le major et la Dame au gant noir s'inclinèrent silen-

cieusement et d'une façon qui signifiait : — Oh! nous comprenons ce que vous souffrez, monsieur...

Germain revint avec des outils.

— Ferme la porte, que personne n'entre! murmura le capitaine Hector Lemblin d'une voix mourante.

Germain ferma la porte, puis il regarda le major : — Que dois-je faire? demanda-t-il.

Le major se tourna vers Hector.

— D'après la lettre du général, dit-il, la cassette se trouve sous le lit, à quatre pieds du mur.

— C'est possible, balbutia le capitaine, que sa morne rêverie reprenait et qui continuait à attacher un œil éperdu sur ces tentures bouleversées.

— Il faut donc retirer le lit.

Et le major fit un signe. Germain posa ses outils sur un meuble et se mit à traîner le lit. Mais un pan de la tenture qui couvrait le mur se trouvait engagé sous le pied du meuble; le pied opposé à celui que Germain tirait avec effort se décloua par en haut précisément à la place où déjà la tapisserie était en partie arrachée, et mit à nu, en tombant, un large pan de mur.

Soudain le capitaine jeta un cri, un cri strident, terrible, le cri du condamné qui voit l'échafaud se dresser devant lui, le cri du meurtrier que l'on va relâcher faute de preuves, et devant lequel surgit tout à coup, terrible, irrécusable, accusateur, le témoignage de son forfait.

Les trois personnes qui se trouvaient auprès de lui le virent tout à coup pirouetter sur lui-même comme un

homme frappé à mort, puis tomber à la renverse, et demeurer immobile sur le parquet.

Germain courut à lui pour le relever, la Dame au gant noir se pencha également.

— Serait-il mort? demanda le major.

— Non, dit-elle en relevant la tête, il n'est qu'évanoui.

— Encore une émotion de ce genre, murmura le comte Arleff, et il est mort.

— Oh! fit la Dame au gant noir, sur les lèvres de laquelle glissa alors un de ces sourires terribles qui donnaient le frisson aux plus braves, ce serait trop tôt!...

Et tandis que Germain relevait son maître pour l'emporter, les yeux de la jeune femme se portèrent sur ce pan de mur, veuf de sa tenture.

— Regardez! dit-elle.

Elle étendit la main et montra au comte Arleff une empreinte sanglante à demi effacée... l'empreinte d'une main... celle de Marthe, sans doute.

— Ah! dit le major, je comprends...

— Qu'on dise à présent, murmura la Dame au gant noir, d'une voix lente et grave, qu'on dise que Dieu n'existe pas!

. . . .

Germain emporta son maître évanoui dans sa chambre. Il le mit sur son lit, puis il regarda le major qui l'avait suivi, et il sembla lui demander ce qu'il devait faire.

— Il est inutile d'aller chercher un médecin, dit le

major. Ton maître reviendra de lui-même de son évanouissement.

— Germain, fit alors la Dame au gant noir, vous allez retourner dans la chambre du crime, vous prendrez une éponge et vous laverez cette empreinte.

— Oui, madame, répondit le valet avec une soumission qui attestait l'empire despotique exercé sur lui par cette femme qu'il semblait voir pour la première fois.

— Il ne faut pas, ajouta-t-elle, que demain le capitaine puisse se douter que nous l'avons vue; il doit croire qu'il a eu le vertige, et que ses remords seuls lui ont montré une trace du crime qui n'existe que dans son imagination.

Germain sortit. Alors la jeune femme s'assit auprès du capitaine évanoui.

— Maintenant, dit-elle, il faut soigner cet homme, il faut que cet homme vive... il faut qu'il m'aime...

— Ah! murmura le major, il a déjà bien souffert, cependant...

— Vous croyez? fit-elle. Et ne pensez-vous pas que le général de Ruvigny ait souffert, lui aussi, à sa dernière heure, en songeant à la trahison de sa femme? Croyez-vous, ajouta-t-elle avec une sourde ironie, que Marthe est morte sans avoir enduré une agonie horrible?

Le major courba le front et se tut.

— Oh! poursuivit-elle, ce n'est point assez du remords pour tuer cet homme, il faut qu'il meure de cet amour insensé et fatal que Dieu m'a donné le pouvoir funeste

d'inspirer, de cet amour de damné au seuil duquel on devrait écrire, comme sur la porte de l'enfer du Dante :

Abandonnez ici tout espoir.
Lasciate ogni speranza.

— Vous êtes implacable.... murmura le comte Arleff, implacable comme le destin.

— Ah! c'est que, répondit-elle d'une voix où couvaient de rauques sangiots, c'est que depuis cinq années je suis poursuivie nuit et jour, sans repos d'une heure, sans trève d'un instant, par une ombre ensanglantée qui me demande vengeance; c'est que depuis cinq années j'ai un mort dans le cœur, et que ce mort a été mon unique amour!

XVI

Lorsque le capitaine Lemblin revint de son long évanouissement, il se trouva au lit, dans la chambre qu'il occupait au château de Ruvigny l'année précédente, dans les derniers temps de la vie de sa femme. Une demi-obscurité régnait dans cette pièce éclairée seulement par une veilleuse renfermée dans un globe de porcelaine, et par les derniers rayonnements d'un feu qui peu à peu s'éteignait.

Il était alors près de trois heures du matin. Le capitaine

ne se reconnut pas d'abord dans cette chambre, où chaque meuble présentait à son regard indécis encore des lignes confuses dont l'ensemble empruntait à cette pénombre générale un cachet tout à fait fantastique.

— Où suis-je? fut la première question qu'il s'adressa mentalement. Puis, son regard s'habituant peu à peu à l'obscurité, il reconnut qu'il se trouvait à Ruvigny, dans la chambre que de temps immémorial on nommait la chambre Verte.

Mais comment y était-il? Les émotions terribles par lesquelles M. Hector Lemblin avait passé depuis quelques heures, jointes à l'évanouissement qui les avait suivies, avaient été de nature à brouiller ses idées à ce point de lui faire perdre momentanément la mémoire. Il ne se souvint pas d'abord des motifs qui lui avaient fait quitter Paris, il se demanda même s'il avait jamais abandonné Ruvigny. Il se fit dans son cerveau une sorte de lacune, une lacune d'une année tout entière et sa pensée le reporta au temps où il habitait le vieux castel normand en compagnie de Marthe de Chatenay, sa femme.

Pour lui, pendant quelques minutes, Marthe fut vivante, et il n'eut aucun souvenir des événements accomplis durant cette année qui venait de s'écouler. Il crut s'être couché la veille au soir, au retour d'une de ces longues promenades qu'il avait coutume de faire avec elle au bord de la mer.

Mais cette illusion n'eut que la durée d'un éclair, et tel qu'un écheveau qui se déroule peu à peu, ses souvenirs

revinrent un à un, lentement d'abord, puis avec la lumineuse rapidité de l'éclair. Il songea que Marthe était morte... et insensiblement tous les détails de ce drame mystérieux que Dieu, Germain et lui connaissaient seuls peut-être, arrivèrent en foule et projetèrent leur sinistre lueur dans son esprit, où l'épouvante et le remords entrèrent.

Cependant il ne comprenait point comment et pourquoi il se trouvait dans la chambre Verte de ce manoir de Ruvigny, d'où il était sorti une année auparavant conduisant le char funèbre de sa femme.

Mais tandis qu'il cherchait à s'expliquer sa présence dans cette demeure où ses remords s'éveillaient inexorables et cuisants comme les flammes infernales, une ombre vint à se mouvoir dans un angle de la pièce, tout auprès de la cheminée. Et cette ombre qui se détacha en vigueur sur les clartés mourantes du foyer, cette ombre était la silhouette d'une femme...

Un éblouissememcnt se fit alors dans le cerveau troublé de cet homme, que de muets fantômes semblaient poursuivre à toute heure... Cet esprit fort d'autrefois fut saisi d'une terreur étrange... Il crut voir Marthe de Chatenay, sa femme, qui sortait de sa tombe... Et comme l'ombre continuait à se mouvoir et s'approchait lentement de son lit, le capitaine Hector Lemblin, qui avait été brave sur les champs de bataille, sceptique et impitoyable dans sa vie privée, se sentit saisi d'épouvante... Il se dressa sur son lit, effaré, la sueur au front, les che-

veux hérissés, l'œil hagard... Il étendit les mains en avant comme pour repousser l'apparition et il voulut crier... Mais sa voix étouffée eut peine à se faire jour, et il ne put que murmurer tout bas au travers de sa gorge crispée : — Marthe... Marthe... n'approchez pas... Marthe... pardonnez-moi... J'ai bien souffert... je me suis bien repenti...

Mais l'ombre fit un pas encore, et une main toucha la main du capitaine.

— Comment vous sentez-vous, monsieur? dit une voix douce, harmonieuse, qui eut le pouvoir d'éteindre sur-le-champ, en une minute, cette épouvante fiévreuse, ce délire qui venait de s'emparer de M. Hector Lemblin, en même temps qu'elle jetait une clarté dans ses souvenirs...

Le capitaine ne cria plus, laissa retomber ses mains levées sur la courtine du lit et demeura immobile, stupide, l'œil fixé sur cette ombre qui s'éclaira tout à coup et perdit son apparence fantastique. Un jet de flamme s'était produit dans la cheminée, un tison, se rallumant dans le foyer, venait de projeter une vive lueur dans la chambre, et, à cette lueur, le capitaine avait reconnu la Dame au gant noir.

Alors les dernières ténèbres de son cerveau s'étaient dissipées; tous ses souvenirs étaient revenus et s'étaient complétés les uns par les autres, instantanément, tous, depuis ce départ de Paris, motivé par la recherche de la cassette du général, son arrivée à Ruvigny, celle du major Arleff et de sa compagne, jusqu'à ce dernier, le plus

terrible, le plus émouvant de tous... la vue de cette empreinte sanglante sur la muraille... Mais là s'arrêtait la mémoire du capitaine.

Que s'était-il passé depuis?

Ah! ses hôtes avaient sans doute vu cette fatale preuve du crime... Sans doute ils avaient tout deviné, tout compris... Sans doute encore... L'imagination torturée du capitaine n'osa pas admettre cette troisième hypothèse qu'ils avaient pu songer à avertir la justice humaine...

Et cependant cet homme, qui frissonnait tout à l'heure sous le poids d'une terreur superstitieuse et se trouvait sans force devant cette ombre qu'il croyait être un fantôme, sorti de sa tombe, ce même homme qui crut voir se dresser devant lui le solennel spectacle de la justice humaine, qui crut qu'il allait avoir à défendre sa tête, qui vit surgir, comme dans un rêve les bras rouges de l'instrument de mort, cet homme, pour qui un dernier rayonnement du foyer sembla faire étinceler soudain le sinistre couperet, — cet homme, disons-nous, impuissant, épouvanté devant un fantôme, se retrouva tout à coup maître de lui, doué d'une énergie sauvage et préparé à cette lutte acharnée dont sa vie pourrait être l'enjeu...

Au lieu de jeter un cri, au lieu de faire un geste, de chercher à fuir enfin, le capitaine, à qui ses derniers souvenirs donnaient la conviction que ses hôtes avaient au moins des soupçons, sinon la certitude de son infamie, et à qui cette conviction rendit sur-le-champ une lucidité d'esprit et un sang-froid à toute épreuve, le capitaine eut

la force de jouer le rôle de l'homme hébété, étourdi par ses tortures morales, qui a tout oublié pendant son évanouissement, et jeta autour de lui le regard atone et sans rayons du malade qui s'éveille.

— Qui me parle? qui êtes-vous? demanda-t-il enfin.

La Dame au gant noir retourna près de la cheminée, prit un flambeau à côté de la pendule, l'alluma à la veilleuse, et, ce flambeau à la main, revint près du lit. Le capitaine la vit alors un sourire mélancolique aux lèvres, l'œil triste et doux, et ce fut avec cette voix harmonieuse et fraîche de la femme jeune et pleine de cœur, qu'elle répéta : — Comment vous trouvez-vous, monsieur? êtes-vous remis un peu?

Il y avait tant de sympathie, de grâce, d'interêt dans ces simples paroles, que le capitaine tressaillit et se demanda s'il pouvait bien se faire qu'une femme regardât comme elle le regardait et parlât comme elle lui parlait à un homme qu'elle saurait accablé d'infamie...

Et soudain cette espérance lui vint qu'on n'avait point vu l'empreinte sanglante et que, tout occupés de son évanouissement, les témoins de cette scène étrange avaient oublié le lit, la cassette, et n'avaient point levé les yeux sur le mur.

La Dame au gant noir posa son flambeau sur un guéridon, puis elle prit une tasse dans laquelle elle versa le contenu d'une petite fiole et remua le breuvage avec une cuiller. Ensuite elle revint au capitaine.

— Buvez, lui dit-elle en souriant.

En ce moment M. Hector Lemblin, que nous avons vu livré à ces alternatives rapides de force et de faiblesse, d'énergie et d'abattement, de présence d'esprit et de folie, M. Hector Lemblin jouissait d'un sang-froid tel qu'il put continuer à jouer le rôle de l'homme à qui la mémoire fait défaut.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura-t-il, que s'est-il donc passé? Où suis-je? qui êtes-vous, madame?

— Buvez d'abord, répéta-t-elle avec une douce insistance et un de ces sourires auxquels on ne résiste pas.

Il prit la tasse, en avala le contenu et continua à la regarder avec égarement.

— Vous me demandez où vous êtes? — dit alors la Dame au gant noir, qui s'assit dans un fauteuil roulé au chevet du lit, — vous êtes chez vous, monsieur, au château de Ruvigny...

— Ah! fit le capitaine de l'accent de l'homme qui essaye vainement de ressaisir et d'analyser ses souvenirs.

— Je suis la fille de feu le général, poursuivit-elle en baissant le front, et je suis venue chez vous avec le major Arleff...

Et elle continua d'une voix émue où semblaient percer des regrets : — Oh! pardonnez-nous, monsieur, nous avons été bien coupables, le major et moi, involontairement, il est vrai, coupables et cruels, car à propos de cette malheureuse cassette, nous vous avons fait un mal affreux... Vous n'avez pu résister à la violence de votre douleur, à l'amertume de vos souvenirs. A peine entré

dans cette chambre... vous vous êtes évanoui... et alors nous avons tout oublié, tout abandonné pour ne songer qu'à vous.

Ces mots résonnèrent aux oreilles et vibrèrent dans le cœur du capitaine comme une musique céleste.

— Ils ne savent rien..., pensa-t-il.

Et alors il se frappa le front et jeta un cri comme pour faire croire que la mémoire lui revenait enfin... Il cacha sa tête dans ses mains, murmurant d'une voix étouffée :

— O Marthe! Marthe! vous que j'aimais tant!

La Dame au gant noir lui prit la main et la serra doucement.

— Monsieur... monsieur... dit-elle, et d'un ton si doux qu'il eût consolé un damné de la perte du ciel.

— Oh! pardonnez-moi, vous, madame, vous qui êtes bonne... vous qui plaignez un pauvre malheureux qui n'a plus ni espoir ni bonheur, pardonnez-moi de vous avoir amenée à Ruvigny pour vous donner le navrant spectacle d'un homme qui n'a plus même la force d'un enfant; pardonnez-moi.

— Vous pardonner? fit-elle. Ah! c'est nous qui avons besoin de pardon, monsieur... mais l'étendue de votre malheur vous a gagné nos cœurs, nous tâcherons d'adoucir votre douleur... de l'apaiser... de...

Un léger bruit se fit à la porte et interrompit la Dame au gant noir. On frappait discrètement.

— Entrez! dit-elle.

Un homme se montra sur le seuil de la porte. C'était

le major Arleff. Le capitaine attacha sur lui un regard soupçonneux et dans lequel on aurait pu lire un reste d'anxiété. Le major, lui, ne pouvait-il pas avoir vu l'empreinte sanglante?

Mais le gentilhomme russe avait un doux sourire aux lèvres, et son beau visage de vieillard rayonnait de satisfaction.

— Ah! dit-il en entrant et s'adressant d'abord à la Dame au gant noir, vous voyez, ma chère enfant, que j'avais raison; je suis un peu médecin depuis que j'ai servi dans l'armée du Caucase et me suis trouvé en contact avec les herboristes circassiens. Je vous avais prédit que l'évanouissement du capitaine n'aurait pas de suites fâcheuses, et vous voyez que cette potion que j'ai fait préparer...

Le capitaine l'interrompit, et, lui tendant la main : — Vous me pardonnez, major, vous me pardonnez, n'est-ce pas, de vous avoir donné le spectacle de ma faiblesse?

— Ah! cher hôte, dit le major...

— Mais, ajouta le capitaine, s'efforçant de sourire, demain je serai brave... je vous le promets... je veux m'habituer à vivre avec ma douleur... nous chercherons cette cassette...

— Oui, mais alors il faut être raisonnable, mon cher capitaine, et puisque je me suis constitué votre médecin, il faut que vous m'obéissiez un peu... je vous ordonne encore une cuillerée de cette potion, et puis du repos, un repos de cinq ou six heures; il faut dormir.

— J'essayerai, dit le capitaine avec la soumission d'un enfant.

— Nous allons vous laisser, continua le major. Votre valet de chambre nous a fait préparer les appartements que vous destiniez à madame et à moi, et nous n'avons qu'à nous retirer. Bonsoir...

— Adieu! dit la Dame au gant noir, qui prit le flambeau et se dirigea vers la porte à la suite du major qui passait le premier.

Puis, sur le seuil, elle se retourna et jeta au capitaine un regard et un sourire... et elle disparut.

La chambre demeura plongée dans les ténèbres, et cependant il sembla au capitaine que le regard et le sourire de la Dame au gant noir l'illuminaient encore : il se fit dans tout son être une révolution étrange, et ce fut avec une angoisse indicible qu'il murmura : — Je crois que je vais l'aimer!

Les remords, les épouvantes, les tortures de cet homme, tout venait de s'effacer en une seconde à la clarté d'un sourire de femme, comme les brouillards du matin s'évanouissent aux premiers rayons du soleil.

. . . .

Ce qui se passa alors dans le cœur, dans l'esprit, dans l'âme du capitaine Hector Lemblin, nul ne pourrait le dire.

Mais bien longtemps après le départ de cette femme dont le regard, la voix, le sourire et les moindres mouvements avaient un charme d'étrange fascination, il était

encore sur son séant, sa tête dans ses mains, immobile, en proie à une fiévreuse et délirante extase. Le remords ne lui enfonçait plus au cœur ses griffes empoisonnées, la terreur et la faiblesse ne le dominaient plus ; — cette désespérance de la vie qui, la veille encore, était en lui, semblait tout à coup faire place à des espérances insensées... Cet homme qui naguère regardait au dedans de lui comme en une tombe entr'ouverte, qui jetait au passé ce coup d'œil désolé du vaincu qui contemple en fuyant le champ de bataille où il ne laisse que des cadavres et des ruines fumantes, cet homme osa songer à l'avenir... cet homme rêva...

Mais au milieu de son rêve, une de ces pensées fulgurantes qui se font jour tout à coup dans les cerveaux chargés de ténèbres, le domina et l'éveilla pour ainsi dire en sursaut.

— Oh ! se dit-il, je veux être aimé d'elle, et je ne veux pas qu'elle sache... Non! non! jamais!

Et le capitaine bondit précipitamment hors de son lit, courut à la cheminée, fouilla les cendres encore chaudes, s'empara d'un charbon, et sans s'apercevoir qu'il se brûlait horriblement les doigts, il le porta jusqu'à la hauteur de ses lèvres, souffla dessus, en fit jaillir des étincelles et une flamme passagère au moyen de laquelle il alluma une bougie.

XVII

Le capitaine passa à la hâte une robe de chambre, et, son flambeau à la main, il ouvrit la porte avec précaution, traversa un salon qui précédait sa chambre à coucher, et, marchant toujours sur la pointe du pied, il gagna le corridor, à l'extrémité duquel se trouvait l'appartement où Marthe avait rendu le dernier soupir.

Un silence profond régnait dans le château. Tout dormait, sans doute. Le capitaine longea le corridor d'un pas ferme et non plus chancelant et brisé d'émotions comme naguère. Maintenant cet homme voulait vivre, il voulait être aimé, il avait soif de bonheur et d'oubli.

Qu'allait-il faire dans cette pièce dont il avait eu tant de peine à franchir le seuil? Il allait y faire disparaître la trace de son crime.

Arrivé à la porte, il s'aperçut qu'elle était fermée. Qui donc en avait les clefs? Germain, sans doute. Le capitaine fut obligé de rentrer chez lui. Son valet de chambre couchait autrefois, lorsque Ruvigny était habité, dans un petit cabinet situé à l'étage supérieur, au-dessus de la chambre Verte. Le capitaine pensa qu'il avait dû reprendre en revenant au château ce même logis, pour être plus près de son maître, car ce cabinet et la chambre Verte communiquaient à la fois et par un escalier tour-

nant et par une sonnette dont le gland pendait au chevet du lit d'Hector Lemblin.

Les appartements qu'on avait fait préparer pour le major Arleff et la Dame au gant noir se trouvaient assez éloignés pour qu'il ne craignit pas de les éveiller par un coup de sonnette. Il sonna donc, et, quelques secondes après, il vit apparaître Germain.

Celui-ci manifesta d'abord quelque étonnement en voyant son maître debout, au milieu de la nuit, et dans l'attitude d'un homme qui revient de quelque course mystérieuse. Mais le capitaine ne lui laissa pas le temps d'ouvrir la bouche.

— Germain, dit-il, tu as, tu dois avoir la clef de la chambre de madame?

— Oui, dit le valet.

— Tu l'as fermée, n'est-ce pas, tout de suite?

— Certainement, monsieur.

— Où est cette clef?

— La voilà.

Germain tira la clef de sa poche et la montra à son maître.

— Alors, viens avec moi, dit le capitaine.

— Chez... madame, fit le valet de chambre avec hésitation.

— Oui, répondit le capitaine avec un calme qui redoubla l'étonnement de Germain.

— C'est singulier! murmura celui-ci, mon maître

parle d'entrer dans la chambre de madame comme d'aller faire un tour de cheval au bois.

Mais, comme le capitaine s'exprimait d'un ton sec, Germain, qui avait sans doute ses heures de familiarité, n'osa point cependant faire d'observation. Il suivit Hector Lemblin. Celui-ci reprit le chemin qu'il avait déjà parcouru, atteignit le seuil de la chambre de Marthe, et, d'un geste, ordonna à Germain d'en ouvrir la porte. Germain obéit. Le capitaine entra sans émotion, son flambeau à la main, et jeta un regard rapide, mais investigateur, autour de lui. On eût dit que ce regard voulait faire l'inventaire tout entier et dans ses moindres détails des meubles et de tous les objets qui se trouvaient dans cette chambre.

Hector Lemblin alla ensuite droit à ce pan de mur dégagé de sa draperie, et sur le fond blanc duquel il avait, quelques heures auparavant, aperçu cette empreinte fatale dont la vue l'avait fait tomber à la renverse. Mais, ô surprise! l'empreinte avait disparu...

— Germain! s'écria le capitaine en étendant la main vers le mur, Germain, regarde!

Et le calme du capitaine fit place à une vive émotion. Germain demeura impassible.

— Eh bien! demanda-t-il en regardant son maître d'un air naïf.

— Tu ne vois pas?

— Quoi?

— Il n'y a plus rien sur le mur.

— Qu'est-ce que monsieur veut donc qu'il y ait? demanda le valet d'un air surpris.

— Cette empreinte...

— Quelle empreinte?

— Celle de la main.

— Je ne sais ce que monsieur veut dire.

— Comment! s'écria le capitaine, cette nuit, quand tu as tiré le lit, que ce pan de tapisserie est tombé, n'as-tu pas vu?...

— Je n'ai rien vu, rien du tout, dit poliment Germain.

— Mais je ne puis pas avoir rêvé, s'écria le capitaine... C'est en voyant cette main... que je suis tombé à la renverse.

— Je crois que la mémoire de monsieur est infidèle, répliqua le valet, ou plutôt qu'il a encore l'esprit troublé. Et, en effet, cette nuit il était si malade... si malade... il avait une fièvre qui tenait du délire, et les souvenirs de monsieur ont fort bien pu produire une illusion.

— C'est étrange! murmura le capitaine; il faut bien que cela soit ainsi, et j'ai été fou sans doute.

Puis après un moment de rêverie, il demanda brusquement : — Que s'est-il passé après mon évanouissement?

— Le major et cette dame n'ont plus songé à la cassette, ils n'ont songé qu'à vous... On vous a relevé, je vous ai porté dans votre chambre et mis au lit, répondit Germain.

— Et ils ne sont pas étonnés de me voir m'évanouir?

— Non! grâce à mon histoire?

— Quelle histoire!

— Je leur ai dit que, depuis la mort de madame, monsieur était poursuivi de visions, de fantômes, que partout il croyait revoir madame, et qu'il n'était pas extraordinaire que, dans sa chambre...

— Assez! interrompit le capitaine, je comprends...

Alors M. Hector Lemblin, sans hésiter, sans trembler, d'un pas ferme, d'un front calme, se mit à parcourir la chambre et à en examiner tous les coins et recoins, depuis la courtine et les rideaux du lit jusqu'au velours des siéges. Il visita les armoires; il voulait avant tout, enfin, s'assurer que nulle part l'œil de la Dame au gant noir ou celui du major Arleff ne pourrait trouver une trace, un vestige de ce crime mystérieux qui n'avait eu d'autre témoin que Dieu, d'autres acteurs que lui et Germain.

— Il n'y a rien, dit-il enfin, absolument rien.

— Oh! dit Germain avec un sourire odieusement cynique, monsieur sait bien que nous primes des précautions, l'année dernière, avant de partir.

— Tais-toi!

Ces deux mots, que M. Hector Lemblin prononça d'une voix sourde, furent chez lui le dernier cri du remords. Après un moment de silence, il dit brusquement à Germain : — Tu sais quel prix j'ai mis à ton silence?

— Oh! certes, je n'ai pas à me plaindre de monsieur, répondit effrontément le valet; monsieur a assuré mon sort, et, à l'heure qu'il est, sans le dévouement que j'ai pour lui et la reconnaissance qui me fait un devoir de ne

pas le quitter, je pourrais vivre bien tranquille en mon particulier.

— Eh bien, dit le capitaine, je te promets trente mille francs de plus, si...

— Si.... fit Germain, qui parut ouvrir de grands yeux et manifester la convoitise.

— Si j'épouse la jeune femme qui accompagne le major Arleff.

— Monsieur l'épousera, répondit tranquillement Germain.

Lemblin se sentit trembler, pâlir, frissonner de joie, et son cœur usé par la douleur et le remords se prit à battre comme un cœur de vingt ans.

— Sortons, dit-il.

Il franchit de nouveau le seuil de la chambre mortuaire et gagna le corridor. Germain ferma la porte avec soin, puis il suivit son maître.

En ce moment, les premières clartés du jour commençaient à poindre, et le capitaine eut peur de rencontrer un de ses gens. Mais tout dormait encore dans le château, du moins en apparence. Cependant, arrivé aux deux tiers du corridor, le capitaine s'arrêta court. Un bruit de pas avait frappé son oreille. Ce bruit montait du grand escalier, et la crainte où était M. Hector Lemblin de se trouver face à face avec quelqu'un des vieux serviteurs de Ruvigny, lesquels lui semblaient, — tant les esprits troublés par le remords sont pleins d'alarmes et de terreurs imaginaires, — avoir de vagues soupçons sur ce drame

lugubre dont la chambre de Marthe avait gardé le secret, troublait l'esprit du capitaine. Les pas montaient et approchaient...

Un moment, le capitaine, agité d'un pressentiment, voulut rebrousser chemin, car le corridor où il était aboutissait au grand escalier; mais un instinct de fierté, de dignité, le fit passer outre. Il ne voulait pas reculer devant ses gens; il voulait avoir le droit de parcourir à toute heure de jour et de nuit ce château qui, après tout, était de par la loi sa légitime propriété. Il continua donc son chemin et atteignit l'extrémité du corridor.

Germain continuait à le suivre, mais en ce moment un homme se montra sur la dernière marche de l'escalier et se trouva face à face avec le capitaine.

Cet homme était le major Arleff. Le capitaine tressaillit, recula d'un pas et se troubla légèrement.

— Comment! dit-il, déjà levé, monsieur le comte!

Le major attacha sur Hector Lemblin un regard froid :

— Je vous cherchais, dit-il.

— Vous... me... cherchiez?...

— Oui, poursuivit le major, l'état où je vous avais laissé cette nuit m'inspirant quelques inquiétudes, et m'étant éveillé vers quatre heures, je n'ai pas hésité à m'envelopper de ma robe de chambre pour aller voir comment vous étiez et si vous dormiez.

— En effet... balbutia le capitaine. Et... vous êtes allé chez moi?

— Je suis allé chez vous, j'ai trouvé votre lit vide, et

j'en ai conclu qu'une migraine, une grande agitation nerveuse, conséquences inévitables de la situation où vous étiez, il y a quelques heures, vous avaient forcé à prendre l'air.

— C'est vrai, répondit le capitaine qui saisit au vol ce moyen que lui fournissait son interlocuteur d'expliquer sa pérégrination nocturne.

— Mais, ajouta le comte Arleff, il est assez bizarre que vous alliez prendre l'air dans un corridor; est-ce que vous auriez eu fantaisie de pénétrer dans la chambre où vous vous êtes trouvé mal cette nuit?

Hector Lemblin se sentit rougir.

— Oh! non, certes, dit-il, quoique j'aie pris mon parti... je veux être homme et vaincre la douleur... Mais, se hâta d'ajouter le capitaine qui voulait cacher son trouble et détourner la conversation, je me sens très-bien maintenant, je vais dormir... Bonsoir, major, ou plutôt bonjour...

Le capitaine salua le comte Arleff et passa, tandis que ce dernier échangeait un regard rapide avec Germain et regagnait sa chambre.

. . . .

Trois ou quatre heures après sa rencontre fortuite avec le comte Arleff, Hector Lemblin quitta son appartement et se dirigea vers celui qu'occupait son hôte.

Le major et la Dame au gant noir étaient levés depuis longtemps, et ils accueillirent M. Hector Lemblin avec un sourire de satisfaction. Le capitaine était rajeuni de

dix ans, L'homme de la veille était un vieillard, celui que le major voyait entrer était un jeune homme, tant il avait redressé sa taille élégante que faisait valoir une tournure militaire. Le capitaine voulait plaire, il voulait être aimé. Là était tout le secret de sa métamorphose.

Il baisa galamment la main de la Dame au gant noir, serra celle du major, et leur dit avec un sourire mélancolique : — Je viens réparer mes torts, remercier mon médecin et ma belle garde-malade, et me mettre à votre dispotition pour rechercher cette cassette.

— Oh! non, plus tard, dit la Dame au gant noir, qui laissa tomber sur le capitaine ce regard fascinateur qui l'éblouissait... Vous n'êtes pas assez fort encore, monsieur...

Hector Lemblin répondit d'un ton mélancolique : — J'ai puisé ma force dans ma faiblesse, et je vous jure, madame, que j'entrerai sans hésitation, sinon sans émotion, dans cette chambre où la femme que j'aimais a rendu le dernier soupir.

— Le capitaine dit vrai, répondit le comte, la force succède toujours à la faiblesse, et il faut profiter du moment de calme dont il jouit pour en finir avec cette cassette.

— Allons, en ce cas... dit la Dame au gant noir.

Elle se leva et appuya son bras blanc sur le bras du capitaine, qui se sentit tressaillir. Ce fut seulement alors qu'il remarqua que l'une des mains de la jeune femme était, comme la veille, comme le soir où il l'avait vue pour

la première fois, gantée de noir, tandis que l'autre était nue.

— Mon Dieu! madame, lui dit-il tout bas, au moment où ils sortaient de l'appartement pour se diriger vers la chambre où se trouvait la cassette, me permettrez-vous une question indiscrète peut-être?

— Faites! dit-elle en riant.

— Est-ce un usage russe de n'avoir jamais qu'une main gantée?

La Dame au gant noir tressaillit; le capitaine sentit son bras trembler sous le sien, et en même temps le major se retourna avec brusquerie et dit au capitaine : — Chacun, monsieur, a son secret. Ce gant noir est le secret de madame, secret qu'elle ne peut vous confier.

Le capitaine se mordit les lèvres, regarda furtivement la jeune femme et crut remarquer qu'elle était d'une pâleur mortelle.

— Allons vite! dit-elle en pressant le pas.

M. Hector Lemblin, tout songeur, conduisit ses hôtes, leur fit parcourir la même route que la veille, ouvrit sans hésitation la porte dont Germain lui avait rendu la clef, et fit entrer le major et la Dame au gant noir devant lui.

La veille, on s'en souvient, Germain avait déplacé le lit et mis à découvert le panneau du parquet sous lequel, s'il fallait s'en rapporter à la lettre du général de Ruvigny, on devait trouver la cassette. Le capitaine s'empara

du ciseau et du marteau laissés par Germain durant la nuit et descella sans la moindre peine ce panneau.

Le général avait dit vrai. Le panneau recouvrait une cavité; cette cavité renfermait un coffret de fer, qu'alla chercher la main frissonnante du capitaine, tandis que le major et la Dame au gant noir le suivaient des yeux.

— Voilà votre fortune, dit le gentilhomme russe à sa compagne en prenant le coffret des mains du capitaine.

Le coffret avait une petite serrure après laquelle était une clef. Le major tourna cette clef, ouvrit le coffret. Le capitaine se pencha avidement, regarda et poussa un cri.

XVIII

Le cri du capitaine, au moment où le coffret venait d'être ouvert, était facile à expliquer.

Le coffret était vide! ou du moins il ne renfermait qu'une lettre, au lieu des valeurs importantes qu'on s'attendait à y trouver. Et cette lettre, dont la suscription était tracée en gros caractères, cette lettre lui était adressée à lui, le capitaine Hector Lemblin.

Ceci était d'autant plus incompréhensible que, suivant le récit du major, suivant la date de la lettre que lui avait laissée, douze ans auparavant, le général baron de Flars-Ruvigny, le coffret se trouvait placé sous le panneau de boiserie depuis quinze années au moins.

Or, quinze ans auparavant, le général ne connaissait certainement pas M. Hector Lemblin, alors simple sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie, et, l'eût-il connu, comment aurait-il pu supposer que le sous-lieutenant Lemblin épouserait un jour sa veuve et habiterait son château de Ruvigny?

D'ailleurs, la lettre portait cette suscription:

A M. le capitaine Hector Lemblin, en son château de Ruvigny.

Évidemment ce n'était point la main du général qui avait écrit ces lignes: donc le coffret avait été ouvert par quelqu'un: donc ce quelqu'un, après avoir volé le contenu du coffret, avait éprouvé le besoin d'écrire quelques mots au capitaine.

Au cri d'Hector Lemblin, la Dame au gant noir s'était approchée, et comme celui-ci, comme le major, elle avait pu constater que le coffret ne contenait que cette lettre. De qui était-elle? que renfermait-elle?

Il y eut un moment de silence parmi ces trois personnages. Tous trois se regardèrent et parurent hésiter. Enfin le major s'adressa au capitaine et lui tendit le papier que celui-ci n'osait toucher: — Voyons, monsieur, lui dit-il, ouvrez cette lettre et donnez-nous la clef de ce mystère.

Un horrible pressentiment faisait battre le cœur de

M. Hector Lemblin. Sa main tremblait en prenant ce billet. Il eut le vertige en brisant le cachet, et, tournant le feuillet, il courut à la signature. La lettre était signée Germain. Germain, le valet de chambre du capitaine, son confident, peut-être son complice, Germain, qui l'avait accompagné, il y avait quelques heures à peine, dans cette chambre, et qui, sans doute, y était revenu depuis pour s'emparer du trésor que renfermait le coffret.

Le capitaine eut un éblouissement en lisant cet écrit, tandis que le major et la Dame au gant noir, silencieux, semblaient attendre qu'il voulût bien leur expliquer cette énigme. La lettre de Germain était conçue en ces termes :

« Cher et honoré maître,

« Il y a entre nous trop de secrets pour que vous ne me permettiez pas ce qu'on nomme le style familier.

» C'est donc celui-là que j'adopte. Vous m'avez constitué une rente de mille écus pour prix de mes bons soins et de mon zèle à fermer les yeux de feu madame Lemblin; vous m'avez promis trente mille francs de plus, si vous obteniez le petit résultat que vous savez.

» Or, vous m'avez gâté, cher honoré maître, car vous m'avez donné de l'appétit. Quatre mille cinq cents livres de rente pour un pareil secret, lorsque trois lignes de ma main jetées dans la boîte du parquet de M. le procureur général pourraient vous conduire en cour d'assises: quatre

mille cinq cents livres de rente, dis-je, me paraissent bien peu ; je préfère me tailler mon pain moi-même.

» Or donc, cher maître, tandis que vous dormez, je prends la clef de la chambre de madame, je descelle proprement le panneau du parquet, je découvre le coffret, et, dans le coffret, une assez belle somme... Devinez ? Le général faisait bien les choses, quand il se donnait la peine de doter ses enfants. Le coffret renferme un million en titres de rente et en billets de banque.

» Ce million me convient, je l'emporte, et je suis persuadé que vous préférerez le rembourser à la fille du général que de vous plaindre à la justice pour me faire rendre gorge.

» Souvenez-vous de la mort de madame Lemblin et de la façon dont vous et moi lui avons fermé les yeux.

» Votre valet de chambre,

« Germain. »

Si la terre se fût entr'ouverte sous les pieds de M. Hector Lemblin, il eût été moins épouvanté, à coup sûr, qu'il ne le fut en lisant cette lettre.

Et certes, en ce moment, ce n'était point cette pensée qu'il allait être forcé de rembourser le million volé par son valet de chambre qui le tourmentait. Que lui importait un million de plus ou moins, à cet officier de fortune qui s'était trouvé, un matin, riche de deux cent mille livres de rente ?

Mais la cause de cette épouvante qui venait s'emparer de lui, hérissait soudain ses cheveux et amenait une sueur glacée à ses tempes livides, c'était cette lettre... cette lettre qu'il ne pouvait tendre au comte Arleff ni à la Dame au gant noir, car chaque ligne lui disait: Vous êtes un assassin!

Les regards du comte Arlef et de sa compagne étaient fixés sur le capitaine tandis qu'il lisait, et un observateur de sang-froid se serait sans doute étonné de leur calme à voir cet homme qui lisait machinalement cet écrit sans avoir l'air de le comprendre. Son esprit était ailleurs... Il cherchait dans son esprit bouleversé une raison, une explication plausible qui lui permît de ne point montrer cette terrible accusation.

Et le major et sa compagne attendaient, et il sentait leur regard peser sur lui et scruter sa pensée dans les rides de son front.

Une inspiration désespérée s'empara de lui en ce moment. Plus rapide que l'éclair, il froissa le papier dans ses mains et le déchira en mille morceaux.

— Que faites-vous, monsieur? s'écria le major, qui lui jeta un regard ardent. un regard de juge d'instruction.

Le capitaine venait d'anéantir une des preuves de son crime, mais l'accent et le regard du major lui apprirent qu'il n'en pouvait être quitte à si bon marché.

— Monsieur, balbutia-t-il, le coffret renfermait un million...

— Où est-il ? demanda le major.

— Ce billet me le dit... vous l'aurez... murmura-t-il d'une voix étouffée...

— Mais, ce billet... de qui est-il?... Pourquoi l'avez-vous déchiré?... poursuivit impérieusement le comte Arleff. Vous moquez-vous de nous, monsieur ?

Le capitaine était pâle, un tremblement convulsif agitait tout son corps.

— Voyons, monsieur, dit le major, répondez !

— Je ne puis...

— Vous... ne... pouvez ? articula lentement le comte Arleff.

— Jamais !

Et M. Hector Lemblin se laissa tomber anéanti sur un siége. Pendant dix minutes, cet homme fut pris d'un si horrible tremblement nerveux que le major et sa compagne ne purent insister.

Enfin ce tremblement se calma, le capitaine parut recouvrer un peu de calme et de présence d'esprit, en même temps qu'une sorte d'énergie physique lui revenait. Il se leva et dit au comte Arleff qui semblait attendre : — Monsieur le comte, je suis dans une situation morale telle que, si vous exigiez de moi une réponse immédiate à vos questions, une explication nette et catégorique de ma conduite si étrange en apparence, je n'hésiterais pas à me brûler la cervelle.

— Êtes-vous fou ! dit le major.

— Peut-être ! répondit le capitaine, qui semblait avoir reconquis une force calme et résolue, mais je vous rap-

pellerai, à madame et à vous, que je suis le capitaine Hector Lemblin, que je possède deux cent mille livres de rente, que je jouis dans le monde de la considération universelle et que, à ce titre, j'ai peut-être le droit d'obtenir de vous un délai.

— De quel délai parlez-vous ? demanda le major.

— Monsieur, répondit le capitaine, voulez-vous m'accorder une heure d'entretien seul à seul ?

Le major regarda la Dame au gant noir comme s'il eût eu besoin de son assentiment.

Celle-ci fit un signe : — Je me retire, dit-elle.

Et elle sortit, laissant le capitaine et le major tête à tête.

Comme certains hommes réduits à la dernière extrémité et qui puisent dans le sentiment de leur perte infaillible un moyen de salut, le capitaine venait d'avoir une inspiration soudaine qui semblait devoir le tirer de l'angoisse où il était et servir en même temps cet amour ardent que la prétendue fille du général de Ruvigny avait fait naître en son cœur. Ce misérable, chargé déjà de tant de crimes, ne reculait plus devant celui qui est infâme entre tous : le faux serment.

— Monsieur, dit-il au major, la lettre que j'ai détruite renfermait un secret.

— Ah ! dit le major.

— Un secret terrible et dont la divulgation anéantirait à tout jamais l'honneur d'une famille, un secret qui me forcerait, si j'avais la lâcheté de le révéler, à me tuer

sur-le-champ, tant j'aurais honte et horreur de moi-même.

— Vraiment! dit froidement le major qui parut attendre que le capitaine complétât sa pensée.

— Mais, reprit celui-ci, cette lettre me disait en même temps que la fortune de mademoiselle de Ruvigny enfermée naguère dans cette cassette avait été volée.

— Eh bien?

— Eh bien, monsieur, continua le capitaine, cette fortune, je dois la restituer, moi, à qui on l'a volée à mon insu, et, ajouta gravement M. Hector Lemblin, je vous demande solennellement la main de la fille du général, afin que le bien dont je suis détenteur puisse retourner à sa source.

— Monsieur, répliqua le major, est-ce là tout ce que vous avez à me dire?

— Tout, monsieur.

— Très-bien. Avant de vous répondre, vous me permettrez de consulter ma pupille.

Et le major quitta M. Hector Lemblin et alla rejoindre la Dame au gant noir, à laquelle il raconta textuellement son entretien avec le capitaine. La jeune femme l'écouta jusqu'au bout sans l'interrompre : — Cet homme, dit-elle enfin, a toutes les scélératesses et nous obtiendrons difficilement un aveu de lui. Il a trouvé, dans cette impasse où nous l'avions amené, un moyen de se tirer d'affaire et d'éluder toute explication.

— C'est vrai, dit le major.

— Il a cru se sauver, mais il vient de faire un pas immense vers sa perte.

Et elle ajouta avec ce sourire et ce regard cruels qui épouvantaient : — Oui, mon bon Herman, vous pouvez lui promettre ma main, vous pouvez lui dire que je consens à l'épouser.

— Ah ! fit le major surpris.

— Mais à une condition : c'est qu'il ira à Paris ce soir même, qu'il y prendra sur-le-champ les mesures nécessaires pour assurer notre union prochaine, qu'il se procurera les papiers indispensables et fera dresser un contrat. Pendant ce temps, nous l'attendrons ici.

— Est-ce possible ?

— Oui. Je le veux. D'ailleurs, il m'aime, et tout ce que je voudrai, il doit le vouloir.

— Je vais lui transmettre l'expression de vos désirs, dit le comte Arleff.

— Oh ! fit-elle avec un sourire, vous pouvez bien dire de mes ordres... Cet homme n'est-il pas mon esclave ?

— C'est juste.

Elle tendit la main vers un calendrier : — A quel quantième du mois sommes-nous, demanda-t-elle.

— Au 14.

— Eh bien ! retenez ceci, mon bon Herman, le 30 du mois courant, la chapelle du château de Ruvigny s'ouvrira devant M. Hector Lemblin.

— Et sa fiancée peut-être...

— Non, devant lui seul, devant lui mort et couché dans sa bière...

. . . .

Le soir du même jour, M. Hector Lemblin partit pour Paris, laissant au château de Ruvigny le comte Arleff et la Dame au gant noir. Alors celle-ci dit au major : — En l'absence du capitaine, nous pourrions bien nous occuper un peu de mon autre adorateur.

— Armand?

— Oui. C'est un moyen d'utiliser nos loisirs.

Elle accompagna ce mot de ce froid sourire qui glaçait d'effroi le comte Arleff lui-même.

XIX

A trois lieues à l'ouest du château de Ruvigny, où s'accomplissaient les événements que nous venons de décrire, il y avait, au fond d'un petit vallon boisé descendant en pente douce vers la mer, une jolie maison en briques rouges, assise à mi-côte, entourée de grands arbres et devant laquelle s'arrondissait une prairie plantée de pommiers, cette richesse du pays normand.

Cette maison, véritable villa moderne de laquelle dépendait une belle ferme avec de gras pâturages, avait été achetée, quatre années auparavant, par un *Parisien*,

comme on dit en province, un vieux militaire portant un ruban rouge et de grosses moustaches grises.

Ce vieux militaire, nous le connaissons : c'était le colonel Léon, le père de notre ami Armand, l'ex-chef des Compagnons de l'Épée.

La maison se nommait la Garde. Pour expliquer l'acquisition de la Garde par le colonel, nous sommes obligés à quelques lignes d'histoire rétrospective.

Un peu avant la dissolution de la terrible société qu'il avait fondée, le colonel fut appelé en Normandie par le mariage du capitaine Hector Lemblin avec madame Marthe de Chatenay, veuve depuis deux ans du baron de Ruvigny. Le colonel était l'un des témoins du capitaine.

Le mariage s'était fait sans bruit, sans pompe, dans la chapelle du château et à la mairie du village. Le colonel Léon était demeuré huit jours chez son hôte, et, comme il aimait la chasse, il s'en était donné à cœur joie dans tous les environs. Or, dans une de ses courses cynégétiques, surpris par un orage au fond du vallon que dominait la villa de la Garde, il s'y était réfugié et avait appris que son dernier possesseur venait de mourir, ne laissant que de lointains héritiers, qui s'étaient empressés de mettre la maison et le domaine en vente.

La Garde avait plu au colonel ; le prix n'en était pas très-élevé ; les terres étaient d'un bon rapport. Le colonel songea à ce fils qui était son adoration unique, sa préoccupation constante, et, en père craintif qui ne se fie ni

aux valeurs industrielles, ni aux rentes, il acheta la Garde, dont il fit comme la première assise de la fortune qu'il voulait laisser à Armand.

Or, c'était là que le colonel avait amené Armand, la veille du jour où le capitaine Hector Lemblin, le major Arleff et la Dame au gant noir arrivaient eux-mêmes à Ruvigny.

Le colonel avait suivi le conseil de Fulmen en faisant quitter Paris à son fils. Mais ni Fulmen ni lui n'avaient compté sur la fatalité qui amenait précisément en Normandie, à trois lieues de l'endroit où ils voulaient dérober Armand aux poursuites de la Dame au gant noir, cette même femme qui, elle aussi, avait quitté Paris, mais dans un but tout différent.

Le colonel était venu à la Garde sous le prétexte de renouveler un bail avec ses fermiers, de faire des réparations à la villa et de régler certaines affaires d'intérêt.

Malgré l'impatience qu'il avait de retrouver la Dame au gant noir, Armand n'avait pu résister à son père ; il l'avait suivi à la Garde, non sans insister toutefois pour que le colonel se hâtât de terminer ses affaires et de retourner au plus vite à Paris. Mais le colonel avait gagné du temps. On était alors en plein mois de février, et la température assez douce avait permis à Armand, qui aimait la chasse, de se livrer à cet exercice. De grands bois environnaient la villa, et le colonel avait toujours entretenu à la Garde un petit équipage de huit bâtards anglais qui faisaient merveille. Six jours s'étaient écoulés, et la fié-

vreuse impatience d'Armand commençait à se révolter, lorsqu'une lettre de Fulmen lui était arrivée.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Mon cher ingrat,

» Savez-vous bien que je fais un assez vilain métier en me mettant, moi qui vous aime, à la recherche de mon heureuse rivale ?

» Mais enfin, ceux que l'espérance soutient n'ont pas trop le droit de se plaindre de l'amertume du temps présent, et je veux oublier que je vous aime pour ne me souvenir que de ma mission de confident et de mon rôle investigateur.

» Je vous dirai donc, cher ami, que je suis sur la trace de notre mystérieuse Dame au gant noir, et que j'espère bien arriver à *tout* savoir.

» Vous le voyez, je souligne le mot.

» Mais, pour cela, besoin est que vous me laissiez vos pleins pouvoirs, ne veniez point à Paris trop tôt, — vrai, cela me gênerait, — et fassiez le mort quinze jours encore.

» Si vous venez malgré ma défense, vous ne saurez rien !

» Adieu, cher ingrat, malgré tout, je vous aime.

» FULMEN. »

Cette lettre calma un peu les ardeurs de notre héros. Il avait en Fulmen une foi aveugle. Elle ordonnait, il se résigna à obéir. Le billet de Fulmen lui était arrivé le matin vers neuf heures. Il devait chasser ce jour-là, son cheval piaffait dans la cour, un piqueur tenait les chiens en laisse. Armand embrassa son père et sauta lestement en selle.

— De quel côté comptes-tu chasser ? lui demanda le colonel.

— Du côté de Ruvigny, répondit le jeune homme.

Ce nom fit tressaillir le colonel, mais il garda le silence. Jamais Armand n'avait été initié aux terribles secrets de son père, et il ignorait que le propriétaire actuel de Ruvigny, le capitaine Hector Lemblin, avec lequel, du reste, le colonel n'avait conservé aucune relation depuis quatre années, eût été si intimement lié avec lui.

— Va, dit le colonel, et ne me fais pas trop attendre pour dîner. Tu arrives toujours à la nuit close.

— Je reviendrai de bonne heure. Adieu, père...

Le jeune homme piqua son cheval et partit au galop, suivi de ses chiens et de son piqueur.

Il était alors dix heures du matin. La Garde était séparé du château de Ruvigny par de grands bois qui s'étendaient jusqu'aux falaises au pied desquelles grondait la mer.

Ce fut dans ces bois que le fils du colonel découpla à la bilbaude et lança bientôt un chevreuil. Le chevreuil avait le bon vent ; après s'être longtemps fait tourner de

vant les chiens, il prit un grand parti et se dirigea en droite ligne vers l'extrémité nord de la forêt, et il perça sur une espèce de lande aride qui s'étendait entre les derniers arbres du bois et la lèvre des falaises très-élevée et à pic en cet endroit. L'animal avait une grande avance sur les chiens qu'Armand et son piqueur suivaient à cheval.

Le jeune veneur, dominé par la passion, éperonnait sa monture et galopait à travers les halliers en sonnant de vigoureux *bienaller*, lorsque tout à coup une détonation se fit entendre, et le piqueur, arrêtant brusquement son cheval qui se cabrait à demi, s'écria : — Monsieur, on a tiré votre bête de chasse.

— Ah ! par exemple ! s'écria à son tour Armand, voilà une impertinence dont rien n'approche !

Le jeune homme poussa son cheval et le lança dans la direction du coup de feu, décidé à avoir le cœur net de l'assertion de son piqueur. Il atteignit ainsi la lisière de la forêt, déboucha dans la lande et s'arrêta frappé d'étonnement.

A cent mètres de la futaie, une femme à cheval remettait dans les fontes de sa selle un pistolet fumant. Ce pistolet avait servi à consommer la mort du pauvre chevreuil qui gisait à dix pas.

Au moment où Armand perçait sur la lande, les chiens, qui le devançaient de quelques pas, arrivaient sur le chevreuil. Alors l'amazone, poussant son cheval, se prit à les écarter à coups de cravache, malgré les bonds,

les courbettes et les écarts du magnifique irlandais qu'elle maniait avec une grâce inimitable.

A la vue d'une femme, la colère d'Armand tomba. Mais à cette colère succéda un vif mouvement de curiosité. Il courut à elle, et tout à coup il poussa un cri et chancela sur sa selle, tandis que son cœur se prenait à battre avec violence. Cette femme qui, d'un coup de pistolet, venait d'abattre un chevreuil à la course, qui se trouvait toute seule en ce lieu désert et sauvage, c'était la Dame au gant noir.

Elle reconnut Armand, comme il l'avait reconnue. Mais, cette fois, cette femme qui le fuyait toujours, et qu'il poursuivait en vain depuis si longtemps, n'essaya point de se dérober de nouveau et de se confier à la vitesse de sa monture. Elle demeura tranquille et calme sur son cheval et attendit Armand, qui dirigea le sien vers elle.

Armand était en proie à une vive émotion. Mais cette émotion, loin de paralyser ses forces, le surexcitait, au contraire, et il ne s'arrêta qu'à deux pas de l'amazone. Alors il la salua et murmura ce seul mot : — Enfin !

Ce seul mot voulait dire : — Enfin, je vous revois, après vous avoir cru perdue à jamais... Enfin, je vais donc avoir le mot de cette énigme qui se personnifie en vous... Enfin, je vais donc tout savoir, et il faudra bien que vous me disiez pourquoi vous avez fui ce rendez-vous que m'avez donné il y a huit jours...

Sans doute la Dame au gant noir devina les significa-

tions multiples de ce mot. Peut-être même était-elle décidée à aller au-devant des explications que le jeune homme allait lui demander. Elle l'accueillit avec un sourire... un sourire charmant, moitié affectueux, moitié moqueur, et qui eût désarmé l'homme le plus irrité, si toutefois l'homme qui aime pouvait l'être.

— Eh bien, monsieur, lui dit-elle, il paraît décidément que la fatalité s'en mêle et qu'elle supprime entre nous toutes les distances.

— Madame... balbutia Armand.

— En Italie, à Vienne, à Saint-Pétersbourg, à Paris, en Normandie, partout nous nous rencontrons. A Paris, vous entrez chez moi par la fenêtre...

— Ah ! madame, interrompit vivement Armand, vous ne me refuserez pas l'explication de votre étrange conduite vis-à vis de moi.

— Non, dit la Dame au gant noir. Vous m'avez amenée dans mon dernier retranchement, et j'avoue qu'il m'est impossible de reculer désormais. Cependant, ajouta-t-elle, convenez que ce n'est pas à cheval, devant votre piqueur, que nous pouvons...

Armand se retourna et voulut congédier son piqueur.

— Non pas, dit-elle... ce soir...

— Ce soir?

— Oui.

— Mais... où?

— Connaissez-vous les falaises!

— Sur une étendue de côte de six lieues.

— Ainsi vous savez où se trouve le passage du Douanier?

— Certainement.

— Ce soir, reprit-elle, à dix heures, prenez le sentier qui, du haut des falaises, descend au bord de la mer, entrez dans ce souterrain qui perce la montagne à jour et attendez...

— Mon Dieu! murmura le jeune homme dont une appréhension subite domina l'esprit, n'allez-vous pas encore me tromper?

— Vous tromper?

— Oui, m'assigner un rendez-vous auquel vous ne viendrez pas?

L'amazone ne répondit pas. Elle avait au cou une chaîne d'or à fermoir de corail. A l'extrémité de cette chaîne pendait un médaillon; dans ce médaillon il y avait une boucle de cheveux blonds. Elle détacha la chaîne de son cou.

— Tenez, dit-elle, la fortune d'un roi ne saurait suffire pour moi à égaler la valeur que représentent cette chaîne et ce médaillon. Prenez, vous me les rapporterez ce soir.

Et elle lui tendit la chaîne.

— Maintenant, dit-elle, doutez-vous encore?

— Non, fit Armand qui, par un geste plein de noblesse, refusa de prendre ce bijou.

— Eh bien, reprit-elle, puisqu'enfin vous avez foi en moi, venez et vous saurez pourquoi je vous fuis.

Elle fit faire une courbette à son cheval et voulut s'éloigner.

— Adieu, dit-elle, à ce soir!

Mais elle revint presque aussitôt sur sa détermination première, faisant ce qu'on appelle au théâtre une fausse sortie.

— Un mot encore, reprit-elle.

— Parlez, murmura Armand qui la contemplait avec extase et sentait son cœur se gonfler de joie.

—Vous savez, continua-t-elle en souriant, que l'homme qui doute une première fois d'une femme se compromet horriblement dans son esprit...

— Ah! madame...

— Vous êtes compromis, mais je me sens portée à l'indulgence; seulement, si vous doutiez une fois encore, vous seriez perdu.

— Oh! fit-il avec enthousiasme, j'ai la foi, madame...

— Croyez, et obéissez-moi.

— Que dois-je faire?

— D'abord, ne point me suivre, ne point chercher à savoir où je vais ni qui je suis... jusqu'à ce qu'il me plaise de vous le dire.

— Je vous le jure.

— Sur votre honneur?

— Sur mon honneur.

— Ensuite, en rentrant chez vous... chez votre père, du moins, lui taire soigneusement notre rencontre.

— Je vous le promets.

— Et acheter au besoin le silence de votre piqueur.

— Vous serez obéie, madame.

— Alors, dit-elle, à ce soir... à dix heures... à revoir...

Elle le salua de la main, pressa le flanc de son cheval et s'éloigna au galop.

Le jeune homme, ivre d'amour, la regarda s'éloigner. Elle courait, hardie et légère, à la lèvre des falaises, foulant, comme une brumeuse apparition, cet étroit sentier qui surplombait des abîmes incommensurables, et ce mépris du danger, cette insouciance de la mort qu'elle pouvait aller chercher au fond des gouffres, au moindre faux pas de son cheval, remplirent Armand d'admiration et de terreur.

— Est-ce bien une femme? se demanda-t-il, lorsqu'elle eut enfin disparu dans l'éloignement.

Et il reprit tout pensif le chemin des bois et de la villa, disant à son piqueur qui portait le chevreuil mort en travers de sa selle : — Rappelle-toi bien ceci, Jean, c'est que tu as tué le chevreuil d'un coup de carabine; que nous n'avons rencontré personne, personne, entends-tu bien?... que cette dame, enfin, n'existe pas!

Le piqueur s'inclina.

— Dans un mois, acheva Armand, si tu as fidèlement gardé le secret, tu auras vingt-cinq louis.

Et le jeune veneur continua sa route vers la Garde.

Lorsqu'il y arriva, le soleil se couchait vers le coteau voisin, dorant d'un dernier reflet le pignon de la villa. Le colonel était assis sur le seuil, attendant son fils, et

fumant avec cette sérénité que donne à l'esprit et à l'âme la pensée qu'on a su éviter un danger.

Un sourire vint aux lèvres du vieillard à la vue de ce fils chéri qu'il avait su soustraire, à l'aide de Fulmen, aux poursuites de la Dame au gant noir, cette implacable et mystérieuse ennemie.

Pauvre père!...

XX

Armand se souvenait du serment qu'il avait fait à la Dame au gant noir. Il le tint religieusement. Malgré son impatience, malgré sa joie, malgré les espérances folles qui le dominaient depuis que la Dame au gant noir lui avait donné rendez-vous, le fils du colonel sut affecter devant son père une indifférence parfaite, et il attendit l'heure où ce dernier avait coutume de rentrer dans son appartement. Le colonel lui souhaita le bonsoir après le souper et monta dans sa chambre.

Une vieille cuisinière, le valet de chambre d'Armand et le piqueur qui était en même temps jardinier et palefrenier, composaient tout le domestique de la villa. Le valet de chambre couchait auprès du colonel, dans un cabinet de toilette.

Tous trois se mettaient au lit, comme le colonel, de fort bonne heure, et, depuis qu'il était à la villa, Armand, à

qui ses habitudes parisiennes défendaient le sommeil plus tôt que minuit, se chargeait de fermer les portes et de faire, avant de gagner son lit, cette ronde nocturne qui est de rigueur dans une maison de campagne isolée de toute habitation.

Lorsqu'il fut bien certain que son père était couché et qu'il dormait de ce premier sommeil si court, mais si profond chez les vieillards, Armand gagna l'écurie où il trouva le piqueur qui faisait la litière de ses chevaux et s'apprêtait à monter ensuite dans sa soupente.

— Jean, lui dit Armand, si tu veux que les vingt-cinq louis que je t'ai promis fassent des petits, il faut non-seulement être discret, mais m'obéir en tout point.

— Oh! monsieur sait bien, dit le piqueur, qu'il est inutile qu'il me parle d'argent. Je suis dévoué à monsieur.

— Selle-moi Rob-Roy.

Le piqueur fit un geste d'étonnement : — Comment! dit-il, monsieur sort après dix heures du soir?

— Dépêche-toi! ajouta Armand d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Le piqueur sella et brida le cheval, non moins étonné que son palefrenier qu'on le vînt déranger de sa digestion et de son sommeil.

— Maintenant, continua le jeune amoureux, comme il ne faut pas, entends-tu bien, que mon père sache que je sors et que les pieds du cheval résonnant sur le pavé de la cour ne manqueraient pas de l'éveiller, tu vas me cou-

per une couverture en quatre morceaux et en envelopper les pieds de Rob-Roy. Après quoi, tu le prendras par la bride et tu iras m'attendre à la *Croix-des-Chemins*.

Le piqueur exécuta ponctuellement les ordres de son jeune maître. Rob-Roy traversa la cour sans même arracher un aboiement aux chiens enfermés dans le chenil qui était voisin de l'écurie. Pendant ce temps-là, Armand montait dans sa chambre assez bruyamment. Puis il en redescendait sans lumière et sur la pointe du pied.

Après quoi il s'esquivait par la petite porte du jardin et gagnait la *Croix-des-Chemins*, un lieu ainsi nommé de la bifurcation de deux routes, dont l'une conduisait vers la mer et l'autre vers l'intérieur des terres, et qui était à cinq cents mètres environ de la villa.

Mais en quittant la maison pour courir à son rendez-vous nocturne, Armand s'était souvenu de la recommandation de Fulmen qui, le conduisant, huit jours auparavant, à la place de l'Estrapade, où il devait pareillement voir la Dame au gant noir, lui avait conseillé de prendre un poignard. Ce n'était pas elle qu'Armand redoutait, mais enfin elle pouvait être suivie par ce vieillard qui semblait veiller sur elle avec la jalouse inquiétude du dragon qui garde un trésor. Armand emportait, non point un poignard cette fois, mais une paire de pistolets qu'il glissa dans les fontes de sa selle.

Puis il mit le pied à l'étrier et dit au piqueur : — Je ne sais quand je reviendrai, mais attends-moi à peu près deux heures. Si je ne suis pas rentré d'ici là, tu trouveras

demain au point du jour le cheval attaché à la porte du jardin.

— J'y serai, répondit le piqueur.

Armand lança son cheval dans la direction des falaises, à travers un chemin rocailleux et inégal, mais qui devait abréger de beaucoup la distance qui séparait le passage du Douanier de la villa. La nuit était froide, mais claire, lumineuse et baignée des rayons de la pleine lune. Après avoir traversé de grands bois, il atteignit une sorte de plaine verte, à l'extrémité de laquelle se trouvaient les falaises, au bord desquelles il arriva par un sentier qui devenait tout à coup impraticable pour un cheval. Ceux-là seuls qui connaissent les côtes de l'Océan depuis Cherbourg jusqu'à Boulogne se feront une idée exacte du spectacle que notre héros eut alors sous les yeux.

La falaise était presque à pic, mais elle formait une sorte d'entonnoir au fond duquel la mer venait se briser avec un bruit formidable à la marée haute. A la marée basse, au contraire, elle laissait à découvert une petite plage couverte d'un sable fin, et, çà et là, d'un rocher plat en forme de banc gigantesque. Le sentier par lequel on arrivait au précipice devenait alors un escalier ménagé par rampes inégales et brusques, et qui descendait verticalement jusqu'au fond de l'entonnoir. A mi-chemin, on rencontrait une sorte de trou pratiqué dans le roc. Ce trou, percé en forme de guérite, servait de poste d'observation aux douaniers pendant les nuits sombres. Mais à l'heure où le fils du colonel arriva, le poste était désert.

Perché à quelques centaines de mètres plus loin sur rocher, le douanier de garde dominait au loin la mer, et aucune barque ne pouvait approcher à son insu.

Armand attacha son cheval à une sorte de pommier sauvage qui sortait d'une anfractuosité des rochers, mit ses pistolets dans sa poche et s'aventura dans ce sentier hardiment taillé dans la falaise pour le service de la douane. La mer était calme. Le jeune homme, à mesure qu'il approchait de son niveau et continuait à descendre rapidement, prêtait l'oreille et semblait se demander de quel côté, par quelle voie la femme qu'il attendait arriverait dans cet entonnoir qui, en dehors du sentier que lui-même suivait, n'était accessible que par mer. Un léger bruit d'avirons vint lui répondre. A la clarté de la lune qui resplendissait au loin sur les flots, Armand distingua une légère embarcation qui paraissait se diriger vers l'entonnoir appelé le passage du Douanier.

Il n'était pas encore arrivé aux deux tiers du sentier qui aboutissait à cette petite plate-forme de rochers sur lesquels s'ouvrait le tunel des douaniers, que l'embarcation aborda. Une femme sauta lestement à terre, fit un signe et l'embarcation s'éloigna. C'était elle ! Armand la reconnut aux pulsations précipitées de son cœur, et lorsqu'il arriva auprès d'elle, ce fut d'une voix railleuse qu'elle lui dit : — Il paraît décidément, monsieur que les femmes arrivent les premières aux rendez-vous qu'elles ont donnés.

— Oh ! pardonnez-moi, dit Armand, mais je me suis

souvenu de votre défense, et je n'ai pu quitter la Garde avant que mon père fût endormi.

— Je vous pardonne, dit-elle en riant.

Elle lui prit le bras et lui dit : — Voyons, causons...

Elle l'entraina vers un banc de rochers sur lequel elle s'assit, et, d'un geste charmant, elle l'invita à y prendre place.

— Maintenant, reprit la Dame au gant noir, quand il se fut assis auprès d'elle, laissez-moi vous dire d'abord que je n'ai qu'une heure à vous donner et que, par conséquent, nous ne pouvons pas nous égarer en de longs discours inutiles.

Armand était si ému qu'il se contenta de la regarder silencieusement.

Comme toujours, elle était vêtue de noir, et l'une de ses mains était gantée de ce gant mystérieux sur l'origine duquel Armand avait établi et détruit tour à tour mille hypothèses bizarres. Seulement, à cause du vent glacé de la mer sans doute, elle avait drapé ses épaules et sa taille élégante dans un grand burnous de cachemire blanc. Était-ce le reflet de la lune? était-ce la réalité? il sembla à Armand qu'elle avait la pâleur d'un marbre antique. Cependant elle ne tremblait point d'émotion comme lui; sa voix était assurée, et ses yeux lançaient furtivement de fauves éclairs.

— Écoutez, dit-elle à Armand, avant de répondre à une seule de vos questions, laissez-moi vous dire quelle est ma situation vis-à-vis de vous...

Armand tressaillit et la regarda.

—Je vous suis inconnue, et, quoi que vous puissiez faire, vous ne saurez de ma vie, de mon passé, de mon présent et de mon avenir, que ce qu'il me plaira que vous sachiez. Vous m'avez poursuivie et je me suis laissée poursuivre, mais, si je l'avais voulu, vous ne m'eussiez jamais retrouvée. Enfin, croyez et retenez bien ceci : s'il me plaisait de vous échapper encore, je n'aurais qu'à agiter mon mouchoir pour que cette embarcation, montée par des hommes dévoués et que je viens de renvoyer au large, revint sur-le-champ me prendre à son bord et m'emmenât. Si vous persistiez à me suivre, si vous vous jetiez à la nage, vous trouveriez la mort au fond de l'Océan, frappé d'une balle ou d'un coup d'aviron.

Elle prononça ces mots froidement, sans colère, avec l'accent de la conviction, et Armand l'écouta d'un air soumis et résigné, qui traduisait si bien l'immense amour que cette femme avait su lui inspirer.

Elle continua : — Ceci posé, admettons que nous sommes de vieux amis!

— Mon Dieu! murmura Armand avec douceur, admettez plutôt, madame, que je vous aime, que tous vos désirs sont des ordres pour moi, et qu'il vous suffira toujours de parler pour que j'obéisse.

— Eh bien! j'admets que vous m'aimez; seulement, la cause de votre amour vous est inconnue, poursuivit-elle avec cette raillerie si sourde et si voilée, qu'on aurait pu

la prendre pour de la compassion. J'admets donc que vous m'aimez...

— Ah! dit-il, comme les anges aiment Dieu.

— Soit! je l'admets encore. Eh bien, je vais vous dire pourquoi vous m'aimez, car vous ne le savez pas. Vous m'aimez d'abord parce que vous m'avez vue pour la première fois un soir où je venais de défendre ma vie avec l'énergie d'un homme, et que, le lendemain, je vous ai fui. Votre amour-propre, votre orgueil vous ont poussé à me chercher par toute l'Europe, et votre amour s'est accru de tout le mystère qui enveloppe mon existence.

— Je ne sais, murmura Armand, mais je vous aime...

— Or, poursuivit la Dame au gant, pourquoi êtes-vous venu ici ce soir?

— Ah! pouvez-vous me le demander! s'écria Armand avec feu et lui prenant la main.

— Vous êtes venu pour me dire que vous m'aimez, chose que je sais depuis longtemps...

— Vous n'en doutez donc plus! fit-il avec joie.

— Non, répondit-elle.

Elle lui sourit de nouveau et continua : — Mais vous êtes venu aussi parce que vous brûlez de savoir qu'elle est cette femme étrange qui court le monde et que vous retrouvez partout; pourquoi cette femme a toujours une main gantée de noir; pourquoi, après vous avoir donné un rendez-vous à Paris, elle a quitté furtivement cette maison où elle devait vous attendre. Vous voulez savoir surtout au pouvoir de qui je suis tombée lorsque, ce soir-là,

au bruit de la porte qui se fermait et de pas qui retentissaient dans l'escalier, j'ai témoigné un violent effroi et vous ai supplié de partir...

— C'est vrai, murmura Armand, chez lequel s'éveillèrent tout à coup de jaloux instincts.

— Enfin, acheva-t-elle, il y a un dernier mystère que vous vous êtes juré de sonder. Vous voulez savoir ce que faisait mon portrait sous les rideaux du lit de l'étudiant Frédéric Dulong, de quelle nature sont mes relations avec Blidah et quel était l'homme que j'attendais par cette même croisée que vous avez franchie pour pénétrer chez moi ?

Armand se tut. Mais ce mutisme était un acquiescement, une affirmation aux paroles de la Dame au gant noir.

— Eh bien, reprit-elle, voilà tout autant de choses que vous ne saurez pas...

— Ah ! dit-il avec anxiété.

— Vous voyez bien, observa-t-elle d'un ton moqueur, que ce n'est pas moi que vous aimez, mais bien le mystère qui m'enveloppe.

Ces mots étaient si justes, qu'Armand, pris au piége, s'écria avec tout l'élan de la passion : — Eh bien, soit ; demeurez pour moi à l'état d'énigme, à l'état de mystère, ne me dites ni d'où vous venez, ni où vous allez, mais laissez-moi vous aimer...

Et il se mit à genoux et il prit dans ses mains celle des mains de la jeune femme qu'elle portait nue, et il la

couvrit d'ardents baisers. Elle ne retira point sa main. Un moment on eût dit qu'elle savourait l'emportement naïf et la jeunesse bouillante de cet amour qu'il lui jurait au bord de cette vaste mer, au pied de ces falaises qui semblaient se réunir pour donner à son serment un cachet d'étrange solennité. Puis, se dégageant tout à coup :
— Voulez-vous me revoir, lui dit-elle, me revoir souvent... tous les jours ?...

— Oh! prenez ma vie en échange.

— Non, je veux moins que cela. Je veux que vous me juriez de ne jamais chercher à savoir qui je suis, que jamais vous ne fassiez ni à votre père, ni à Fulmen, ni à personne au monde, l'aveu de notre entrevue, et à ce prix vous me verrez ici... tous les soirs...

— Je vous le jure! répondit Armand, qui leva solennellement la main vers le ciel.

— Maintenant, ajouta-t-elle, souvenez-vous que le jour où vous aurez violé ce serment ce sera celui où vous recevrez un coup de poignard en pleine poitrine, sans que jamais la justice d'aucun pays puisse découvrir quelle est la main qui aura tenu ce poignard.

Armand se prit à sourire : — Je vivrai longtemps, dit-il avec un accent d'orgueilleux triomphe.

Et il prit de nouveau la main de la Dame au gant noir pour la porter à ses lèvres, et il ne suprit pas un silencieux et terrible sourire qui glissa sur celles de la jeune femme.

— Insensé! signifiait ce sourire.

XXI

Armand demeura quelques instants à genoux devant la Dame au gant noir, couvrant ses mains de baisers et murmurant tous ces riens charmants, toutes ces saintes niaiseries que la passion fait jaillir du cœur aux heures d'extase et de folie.

— Allons! enfant, fit-elle d'une voix émue et qui semblait trahir les terreurs confuses qui s'emparent de la femme au moment où elle sent qu'elle donne son cœur; allons... relevez-vous... je suis naturellement trop faible et je n'ai pas le courage de vous gronder.

Il y avait une si grande différence de l'accent persuasif et doux avec lequel elle venait de prononcer ces paroles, à cette voix hautaine et brève qui, une minute auparavant, dictait impérieusement les volontés de cette femme, que le fils du colonel se crut aimé...

— Ah! dit-il avec un élan d'enthousiasme, je savais bien qu'ils mentaient, ceux qui me disaient que vous étiez une femme égoïste et sans cœur...

— Relevez-vous... répéta-t-elle, je vous en prie... quand je pourrais vous l'ordonner.

Armand se leva et voulut demeurer debout devant elle, occupé à la contempler. Mais, à son tour, elle lui prit la main et le força à s'asseoir de nouveau auprès d'elle. Il



la regarda : elle était toujours pâle et il lui sembla que son visage s'était empreint d'une profonde tristesse.

— Oh ! je vous aime... je vous aime... murmurait Armand avec l'éloquence fiévreuse du cœur.

— Taisez-vous, dit-elle tout bas, car vos paroles me font souffrir...

— Souffrir !

— Oui, car je vois bien que vous m'aimez, et je vous plains...

— Mon Dieu ! fit-il avec désespoir, se méprenant au sens de ces paroles, dois-je donc vous perdre encore ?

— Non. Vous voyez bien que je n'ai plus le courage de vous fuir !

Ces mots entr'ouvraient le ciel aux yeux d'Armand. Pouvait-elle lui dire plus éloquemment que, elle aussi, elle l'aimait? Il appuya la main sur son cœur.

— Je crois, dit-il, que je vais mourir de joie.

— Qui sait? fit-elle avec tristesse et lui abandonnant toujours sa main, qui sait, mon ami, si, pour vous, il ne vaudrait pas cent fois mieux mourir en ce moment que de persister à m'aimer ?

— Mais, s'écria-t-il avec enthousiasme, vous aimer n'est-ce pas le bonheur sans fin ?

Elle essaya de sourire et répondit : — Non, ce n'est pas le bonheur ; non, ceux qui m'aiment ne sont point heureux... car vous ne savez pas quelle créature étrange et fatale je suis ; — j'étais bonne et loyale en me dérobant à vos poursuites, en luttant avec moi-même...



— Mais vous êtes folle, madame, murmura Armand, je suis si heureux que je n'envierais pas les joies mêmes du paradis.

— Écoutez, dit-elle avec un calme subit qui fit place à son émotion, écoutez-moi; je vais vous expliquer ma pensée. Vous m'aimez, je le vois... je le sens... en douter, serait de la folie; mais vous ne savez pas qui vous aimez...

— Oh! je sais, répliqua-t-il avec feu, que vous êtes bonne, que vous êtes belle entre toutes... que m'importe le reste!...

— Mais ce que vous ne savez pas, c'est que j'ai une de ces destinées errantes, fatales, chargées du poids d'une mission mystérieuse et sombre. Ce que vous ne savez pas, mon ami, c'est qu'un jour ou l'autre, demain, peut-être, un devoir sacré m'appellera à l'autre bout de l'univers.

— Je vous suivrai.

Armand prononça ce mot chevaleresque avec une éloquence passionnée qui arracha un sourire à son interlocutrice.

— Soit! dit-elle, admettons que vous puissiez me suivre... vous ne saurez pas quel est mon but, vous ne serez mêlé qu'à ma vie extérieure. Il y a au fond de mon âme un secret que Dieu seul pourrait pénétrer...

— Gardez votre secret, je ne veux pas même savoir votre nom.

— Ah! fit-elle, tressaillant à ce mot, mon nom! un

seul être au monde le sait, et ceux à qui je le dirai jamais seront au bord de leur tombe à l'heure où ils l'entendront.

— Dites-le-moi donc, s'écria-t-il ; je mourrai heureux, puisque je suis à vos genoux.

— Vous êtes un enfant, répondit-elle, et vous oubliez que je n'ai plus que quelques instants à vous donner.

— Déjà ! vous partez ?

Elle se leva et lui dit : — Vous voyez la barque qui m'a amenée. D'où suis-je venue? où vais-je? quels sont les deux hommes qui montent cette embarcation? ne me le demandez pas... mais revenez demain ici, j'y serai... à l'heure où j'y étais aujourd'hui.

La Dame au gant noir prit alors à sa ceinture un petit sifflet d'argent attaché parmi toutes ces menues breloques qui accompagnent une montre de femme. Elle l'approcha de ses lèvres et en tira un son aigu qui domina le murmure sourd de l'Océan se brisant sur les rochers environnants et alla frapper, au large, l'oreille de ceux qui montaient l'embarcation.

L'esquif mit aussitôt le cap sur la petite anse et s'approcha à grands coups d'aviron.

Pendant ce temps Armand et la belle inconnue, debout sur la plage, se tenaient silencieusement la main. Tout à coup elle le regarda : — M'aimez-vous assez pour être jaloux ?

— Oh ! fit-il d'une voix subitement altérée, ne savez-

vous donc pas que je tuerais l'homme que vous aimeriez?

L'accent du jeune homme était si convaincu que la Dame au gant noir tressaillit et que cet énigmatique sourire, sous lequel semblait poindre une pensée de haine et de vengeance, effleura ses lèvres l'espace d'une seconde. Armand ne comprit point ce sourire.

— C'est bien, dit-elle, j'ai voulu vous éprouver et je suis satisfaite de l'épreuve.

Mais déjà Armand avait froncé le sourcil, et cette question de la Dame au gant noir lui avait planté un fer rouge au cœur. Il se souvenait du portrait placé sous les rideaux de l'étudiant.

La Dame au gant noir lui pressa la main : — Écoutez-moi bien, dit-elle, je n'ai jamais faussé un serment, je n'ai jamais menti, et vous pouvez me croire. Je vous jure que je n'aime personne et que, jusqu'à ce jour, aucun homme n'a tenu comme vous ma main dans la sienne. Adieu...

La barque accostait en ce moment.

— Adieu... répéta la Dame au gant noir d'un léger signe de main.

Et elle sauta dans l'embarcation, qui vira de bord sur-le-champ.

La chaloupe, comme elle l'avait dit, était montée par deux hommes. L'un tenait les avirons, l'autre était assis à la barre. Tous deux étaient enveloppés soigneusement dans de grands cabans de couleur brune dont le capuchon

était rabattu sur leur tête, à ce point qu'il fut impossible à Armand de voir un coin de leur visage. Seulement il lui sembla que les cheveux de celui qui tenait la barre étaient blancs.

Et il lui passa alors dans l'esprit cette étrange idée que ce devait être le vieillard qui accompagnait en tous lieux la Dame au gant noir.

Mais alors cet homme n'avait aucun droit sur elle, autrement comment l'aurait-il amenée à ce rendez-vous? Et pourtant, dans la haute taille de cet homme, Armand croyait avoir reconnu la stature du comte Arleff.

La barque s'éloigna, tourna l'angle d'une falaise et disparut aux yeux d'Armand, demeuré immobile et pensif sur la plage.

. . . .

Armand avait eu raison sans doute en croyant reconnaître le comte Arleff. C'était lui, en effet, qui dirigeait la barque. Et ce fut à côté de lui que la Dame au gant noir alla prendre place

L'embarcation était assez longue pour que l'homme qui nageait vigoureusement de ses deux avirons ne pût, assis sur son banc, entendre la conversation à mi-voix qui s'engagea alors entre la Dame au gant noir et le comte Arleff, tandis qu'ils doublaient un petit cap et se dirigeaient vers l'ouest, dans la direction des falaises sur lesquelles s'élevait le château de Ruvigny.

— Oh! il m'aime... il m'aime, murmura la Dame au

gant noir à l'oreille du major... il m'aime jusqu'à la folie, jusqu'au délire... et je le tiens !

— Vous croyez?

— J'aurai en lui un esclave docile. C'est une épée dans ma main.

En prononçant ces derniers mots, la Dame au gant noir semblait s'être transfigurée.

Ce n'était plus cette femme au visage triste et mélancolique, au doux regard, à la voix émue ; non, un feu sombre brillait dans ses yeux, un sourire hautain et plein de haine arquait ses lèvres.

— Et l'autre? demanda le major.

— Ah ! le capitaine Lemblin ! fit-elle d'une voix où perçait une sanglante ironie, celui-là n'a pas dix jours à vivre... A propos, il a dû arriver ce soir tandis que nous prenions la mer.

— C'est probable.

— Je le vois d'ici, continua la Dame au gant noir, je le vois sur la plate-forme du château, dardant son regard sur la mer et nous y cherchant. Pauvre fou !

— Madame, murmura le comte Arleff, vous savez bien que je suis votre serviteur dévoué et que je ne discute jamais vos ordres.

— Faites, mon bon Hermann.

— Je vous ai laissé conduire à votre gré l'histoire de la cassette. Vous avez parlé, j'ai obéi...

— Oh ! vous êtes bon et fidèle, vous, et vous êtes le seul homme que j'aime en ce monde.

— Mais, continua le major, n'avez-vous pas trop présumé de vos forces pour l'horrible drame que vous préparez à Ruvigny?

— Non, je serai forte.

Et, après un moment de silence, elle ajouta sourdement : — Ah ! si vous saviez ce que j'ai de haine au fond du cœur, vous ne douteriez point de mon énergie.

— Implacable, murmura tout bas le major, si bas qu'elle ne l'entendit point.

Elle reprit : — Je suis parvenue à endormir un moment les remords de ce misérable. Le fol amour que je lui ai inspiré a fait taire la voix de sa conscience, mais je saurai réveiller cette voix à l'heure dernière, et il subira une agonie infernale.

Le comte Arleff frissonna, et tous deux gardèrent le silence.

La barque continuait sa course rapide et déjà quelques lumières éparses sur une masse sombre qui se détachait en vigueur dans le ciel au-dessous des falaises, annonçaient le château de Ruvigny.

L'embarcation, qui jusque-là avait filé au large, vira brusquement de bord et se dirigea vers la terre. Une demi-heure après, elle accostait cette plage étroite où jadis le lieutenant Lemblin avait abordé. Le major Arleff sauta à terre le premier.

Puis il donna la main à la Dame au gant noir. Celle-ci fit un signe. Alors l'homme qui conduisait la barque appuya son aviron sur un rocher et poussa au large. Puis la

nacelle reprit la mer et disparut bientôt dans la brume, tandis que la jeune femme et son compagnon montaient l'escalier qui conduisait à la plate-forme du château.

Un homme était sur la dernière marche de cet escalier. C'était le capitaine Lemblin.

XXII

Armand demeura sur la plage jusqu'au moment où l'embarcation qui emportait la Dame au gant noir disparut à ses yeux. Alors il remonta lentement le sentier qui grimpait au flanc de la falaise et regagna le lieu où il avait attaché son cheval.

Il faut être revenu d'un premier rendez-vous d'amour, il faut avoir tenu dans sa main la main de cette femme si longtemps rêvée et vainement poursuivie, avoir passé une heure à ses genoux, s'être enivré de sa voix, de son sourire, pour comprendre ce que le jeune homme éprouvait de joie, de bonheur, d'extase, en s'élançant en selle et poussant son cheval en se disant : — Elle m'aime! elle m'aime!

Certes, Rob-Roy était une noble bête, aussi agile que peut l'être un cheval vainqueur à La Marche, Chantilly et New-Market, et cependant Armand trouva sa course trop lente et lui laboura le flanc à coups d'éperon, comme

aurait pu le faire lord Byron pendant ces heures de rêverie fiévreuse où il composait *Don Juan* au galop de son pur sang.

Armand étouffait, il avait la tête en feu ; il lui fallait ajouter à ses émotions l'émotion d'une course échevelée à travers les bois, les ravins, les précipices. Lorsque le vaillant Rob-Roy atteignit la *Croix-des-Chemins*, il était en nage. Le piqueur, fidèle aux ordres de son maître, attendait, assis sur un tronc d'arbre, le retour du cheval et du cavalier. Armand lui jeta sa bride, mit pied à terre en lui disant : — Enveloppe-lui les pieds pour rentrer, et prends garde surtout d'éveiller mon père.

Armand pénétra dans la maison du colonel par la porte du jardin, comme il en était sorti. Puis il se dirigea à travers l'escalier, alors sans lumière, vers sa chambre à coucher. Mais, en montant, il fit un faux pas, et ce faux pas occasionna un bruit assez violent. Il craignit d'avoir éveillé son père. Et, en effet, en passant devant la porte de sa chambre, il entendit celui-ci qui, réveillé en sursaut, criait : — Qu'est-ce que c'est? Qui est là ?

Il étouffa sa respiration, le bruit de ses pas, et se glissa dans sa chambre, dont il avait laissé la porte entr'ouverte.

Une heure après, en dépit du proverbe qui veut que l'insomnie veille au chevet des amoureux, Armand s'endormait, rêvant de la Dame au gant noir, et son rêve fut si long que dix heures du matin allaient sonner quand il s'éveilla.

En ouvrant les yeux, le jeune homme aperçut son père assis dans un grand fauteuil, au pied de son lit. Le colonel contemplait son fils avec une sorte d'adoration mélangée d'inquiétude.

— Ah çà ! lui dit-il d'un ton jovial qui dissimulait mal une certaine angoisse, sais-tu que tu n'es pas précisément le *chasseur diligent* de Robin des Bois ?

Et du doigt il montra la pendule.

— J'ai mal dormi, répondit Armand, qui avait tendu son front au vieillard.

— Alors tu as entendu sans doute le bruit qui m'a éveillé cette nuit ?

— Quel bruit, mon père ?

— On a fait un faux pas dans l'escalier... J'ai appelé, on ne m'a point répondu ; alors je me suis levé...

— Ah ! fit Armand qui tressaillit.

— Je me suis mis à la fenêtre, et devine ce que j'ai vu ?

— Quoi, mon père ?

— J'ai vu au clair de lune ton cheval qui rentrait, tenu en main par le piqueur.

Armand pâlit.

— Tu comprends, poursuivit le colonel, qu'un vieux barbon comme moi ne se trompe point à tout cela : le faux pas dans l'escalier d'une part, de l'autre ton cheval que le piqueur rentre et qui marche sur le pavé sonore de la cour sans faire plus de bruit que s'il avait des escarpins pour aller au bal...

— Mon père ! fit Armand déconcerté.

— Je suis descendu tout à l'heure à l'écurie, et j'ai examiné Rob-Roy. Le pauvre animal a dû faire cette nuit, une bien longue trotte où il a été surmené. Il avait le flanc coupé, et j'ai remarqué deux fort belles molettes naissantes, qui certainement n'existeraient pas, si ce butor de palefrenier, après l'avoir débarrassé de ses chaussures de circonstances, avait eu le soin de lui mettre des flanelles aux quatre jambes.

Le colonel disait tout cela froidement, avec un sourire bonhomme.

— Mais, mon père, murmura Armand, qui se souvenait du serment fait à la Dame au gant noir, et voulait absolument donner le change au colonel, que pensez-vous que le piqueur ait pu faire de Rob-Roy?

Le colonel cligna de l'œil : — Voyons, dit-il, tu oublies un peu trop, mon enfant, que je suis un vieux de la vieille et que j'ai vu le loup si souvent que j'en suis devenu myope. Au lieu de berner ton père, alors qu'il se fait ton camarade, et de vouloir lui vendre un cheval, c'est-à-dire te moquer de lui et l'enrosser d'un beau mensonge, tu ferais mieux de convenir que, jeunesse ayant besoin de se passer, tu as découvert quelque belle Normande qui t'ouvre sa croisée la nuit, à trois ou quatre lieues d'ici, et que tu l'aimes assez pour lui sacrifier un cheval de deux mille écus : car, acheva le colonel en riant, je te préviens qu'au train dont tu vas, Rob-Roy sera fourbu avant huit jours.

Le pauvre colonel, qui avait voulu être clairvoyant et

qui s'était fié à son instinct paternel, venait, au contraire, de fournir à son fils le meilleur prétexte qu'il eût pu trouver pour *enrosser* son père, suivant la brutale et pittoresque expression du vieux soldat.

Il trouva donc fort convenable de rougir et de murmurer : — Ma foi! mon père que voulez-vous? J'ai vingt-six ans et la vie sans amour est un fruit sans parfum, comme disent les Orientaux.

— C'est vrai, dit le colonel en homme qui parle par expérience, mais tu aurais fort bien pu me l'avouer.

— Ah! dame! répondit Armand, qui voulait égarer de plus en plus les soupçons, je suis discret...

— Bon! fit le colonel en fronçant le sourcil, il y a un jaloux derrière le rideau... Prends garde, mon enfant, prends garde! continua-t-il avec inquiétude.

— Bah! un gros fermier cauchois... et puis, il est presque toujours absent...

— Au moins, tu es sorti avec des armes.

Et heureux d'avoir mis son père sur une voie éloignée de cent lieues de la vérité, le jeune homme se leva, fit au colonel mille agaceries charmantes, déjeuna de fort bon appétit et passa la journée à tuer le temps de son mieux en attendant avec anxiété l'heure de son deuxième rendez-vous.

Après le dîner qui se prolongeait généralement jusqu'à huit heures, le colonel Léon dit à son fils : — Il est inutile, je crois, que tu attendes que je sois couché et que tu

enveloppes de nouveau les pieds de ton cheval. Va à ton rendez-vous et sois prudent. Emporte tes pistolets...

— Oh! soyez tranquille, dit Armand.

Et, une heure après, il sauta lestement en selle, aux yeux du colonel qui lui tint l'étrier. Puis, pour achever de lui donner le change, au lieu de prendre la direction de la *Croix-des-Chemins*, et par conséquent de la mer, il suivit la route opposée, qui s'enfonçait à l'est dans l'intérieur des terres. A deux quarts de lieue de la villa, il fit un crochet derrière un grand bois, et, par un autre chemin qu'il connaissait à merveille, il gagna les falaises en moins d'une heure.

Comme la veille, il attacha son cheval à l'extrémité supérieure de ce petit sentier ardu et tortueux qui descendait sur la plage et aboutissait au passage des Douaniers.

Cette fois aucune barque ne se montrait à l'horizon, la plage était déserte. Armand arriva le premier au rendez-vous. Un des signes distinctifs de l'amour vrai, c'est l'anxiété, cette attente pleine de doute qui fait taxer par avance d'inexactitude la femme aimée...

Armand, peu soucieux de la prédiction du colonel, avait si bien mené Rob-Roy qu'il était arrivé un quart d'heure plus tôt que la veille. Il consulta sa montre, il n'était pas dix heures.

— Pourvu qu'elle vienne!...

Telle fut la réflexion mentale qu'il fit en s'asseyant sur

ce banc de rochers sur lequel elle était, la veille, auprès de lui.

Ce soir-là, la nuit était sombre et Armand n'avait point, comme hier, la ressource du clair de lune qui lui avait permis d'apercevoir l'embarcation à une grande distance en mer. Il attendit environ vingt minutes, essayant de transpercer l'obscurité de son regard, écoutant le moindre bruit qui semblait dominer celui des vagues, et ces vingt minutes eurent pour lui la durée d'un siècle.

Enfin, il lui sembla qu'un point lumineux brillait tout à coup à l'horizon, tantôt effleurant le niveau des lames, tantôt les dominant et tantôt venant à disparaître sous elles. C'était évidemment une barque qui portait un falot à son avant.

— C'est elle ! pensa-t-il en se levant avec impatience et en descendant jusqu'à cette extrême limite de la plage où la lame laisse, à chaque minute, en se retirant, un sillon d'écume.

Le point lumineux s'approchait, s'élevant, s'abaissant, disparaissant tour à tour pour reparaître encore. Évidemment la barque gagnait la petite anse des Douaniers, et la clarté du falot s'élargissait.

Mais tout à coup cette clarté s'éteignit. Armand crut un instant qu'une vague la lui cachait, mais une minute, puis deux, s'écoulèrent... La clarté rougeâtre ne reparut plus. Seulement, peu après, et comme le jeune homme, dont le cœur battait à outrance, commençait à se demander s'il n'avait point été le jouet d'une illusion, un léger

clapotement qui se fit entendre à intervalles réguliers, vint lui apprendre que c'était bien une barque qui s'approchait et dont les avirons tombaient à l'eau en cadence et l'un après l'autre.

Sans doute que ceux qui la montaient avaient éteint leur falot par mesure de prudence. Armand eut peur... Il eut peur que ce ne fût point la barque de la Dame au gant noir, mais bien celle des douaniers en tournée nocturne ou de quelque pêcheur faisant la contrebande.

Pourtant, comme le bruit des avirons devenait plus distinct, il demeura immobile et attendit. La barque accosta. Aussitôt un homme sauta sur la plage, et à la vue de cet homme, Armand sentit le cœur lui manquer. Ce n'était point lui qu'il attendait.

Mais l'inconnu marcha droit à lui et dit tout bas :

— Êtes-vous M. Armand?

Cette voix était inconnue au jeune homme, et sortait comme étouffée d'un capuchon de marin qui rendait le visage invisible.

— Que me voulez-vous? demanda Armand.

— Monsieur, continua l'inconnu, vous devez bien avoir un cigare dans vos poches.

— Pourquoi cette question?

— Parce que je vous donnerai, moi, un briquet et de l'amadou pour l'allumer, et que, à sa lueur, vous pourrez lire un billet que je suis chargé de vous remettre.

Armand comprit que cet homme venait de la part de la Dame au gant noir, et il se prit à trembler. Elle lui

écrivait, donc elle ne viendrait pas! Cependant il demanda : — Qui vous a remis ce billet?

— Celle qui devait venir, lui fut-il répondu.

Et l'homme tendit une lettre mignonnement pliée et cachetée, des plis de laquelle s'échappait un parfum discret et délicat. En même temps, il tira un briquet et un silex de sa poche et en fit jaillir des myriades d'étincelles. Armand avait la sueur de l'angoisse au front. Mais comme il n'avait pas d'autre moyen de prendre connaissance du billet que celui que lui offrait l'inconnu, il alluma un cigare au morceau d'amadou que celui-ci lui présenta. Puis, ouvrant le billet et approchant le cigare de chaque ligne, il lut ces quelques mots :

« Je vous l'ai dit hier, mon ami, je suis une femme environnée de sombres mystères, et ma destinée ne m'appartient pas.

» Je ne puis aller au rendez-vous que je vous ai donné, mais, si vous êtes homme à oublier le lieu où vous m'aurez vue; si, surtout, une course en mer ne vous effraye pas, suivez l'homme qui vous portera ce billet. »

Le billet n'avait pas de signature, mais chaque mot ne disait-il pas : *C'est elle!*

Armand oublia que son cheval l'attendait en haut de la falaise. Il ne songea pas davantage que son vieux père, toujours alarmé quand il courait le moindre danger, était peut-être accoudé à sa fenêtre, interrogeant du regard le sillon blanchâtre du chemin et prêtant l'oreille au moindre bruit. Il ne demanda point à l'inconnu s'il allait l'em-

mener de l'autre côté du détroit. Il serait allé au bout du monde pour la voir.

— Je suis prêt, dit-il, partons.

Et il s'élança dans la barque et reconnut que, ce soir-là, elle n'avait d'autre équipage que cet homme qui l'avait abordé. Le vieillard, l'homme aux cheveux blancs qu'il avait pris pour le comte Arleff, n'y était pas.

L'étranger reprit les avirons, poussa au large et dit à Armand : — Savez-vous nager?

— Oui.

— Eh bien, prenez un de mes avirons, nous irons plus vite.

Armand s'assit au banc des rameurs; son guide lui donna la marche à suivre après avoir rallumé son falot, et la barque doubla le petit cap. Une heure après, Armand aperçut en haut des falaises une masse imposante et plus sombre encore que le ciel.

— C'est là que nous allons, dit le messager.

— Là, fit Armand étonné.

— Oui, là.

— Mais c'est le château de Ruvigny...

— C'est possible.

— Il appartient à M. Hector Lemblin, un officier.

— C'est possible encore, dit brusquement le conducteur d'Armand, mais c'est là.

Et il sauta le premier sur la plage, tira la barque et l'ensabla.

— Venez, dit-il.

— Voilà qui est étrange! pensait Armand : comment peut-il se faire que la Dame au gant noir habite le château de Ruvigny?... chez M. Hector Lemblin, un homme qu'on dit à moitié fou...

L'inconnu prit le jeune homme par la main et lui fit gravir cet étroit sentier taillé en rampes brusques, qui montait de la mer à la plate-forme du château et par lequel autrefois madame la baronne Marthe de Flars-Ruvigny descendait d'abord vers le poste de Martin le douanier, puis plus tard sur la plage où l'attendait le lieutenant Hector Lemblin, ce sentier et cet escalier par lequel, plus tard encore, le jeune officier pénétrait chaque soir dans le château. Arrivé sur la plate-forme, l'homme se pencha à l'oreille d'Armand et lui dit : — Pas de bruit surtout, il y va pour vous de la vie.

XXIII

Tout autre que notre héros eût peut-être tressailli à cet avertissement qui ressemblait presque à une menace; mais Armand était brave, il avait la témérité de l'amour. Et d'ailleurs, jouer sa vie pour elle, n'était-ce pas déjà un supplément de bonheur?

Le tenant toujours par la main, son mystérieux conducteur fit traverser à Armand la plate-forme dans toute sa longueur. Puis il l'introduisit dans un vaste salon

plongé dans l'obscurité la plus complète; ensuite il lui fit suivre un corridor toujours dans les ténèbres, et il poussa enfin une porte qui, en s'ouvrant, livra passage à un flot de clarté.

— C'est là... entrez! dit l'inconnu, on vous attend...

Et il disparut.

Armand se trouva alors sur le seuil d'une charmante petite pièce tendue de soie bleue et qui avait été le boudoir de la baronne Marthe de Ruvigny. Mignonnement pelotonnée dans une chauffeuse, une femme était au coin du feu. Cette femme, c'était la Dame au gant noir. Ce n'était plus cette créature étrange qui apparaissait à cheval, au milieu d'une lande aride, qui donnait ses rendez-vous d'amour sur le bord de l'Océan, au pied d'une falaise. On eût dit une petite maîtresse de la rue de la Chaussée-d'Antin, recevant avec un bon et charmant sourire un ami dans son boudoir.

D'un geste plein de grâce elle fit signe à Armand de fermer la porte.

— Tirez le verrou, lui dit-elle.

Il obéit.

— Maintenant, venez vous asseoir là, près de moi...

Elle lui indiquait un siége roulé près du sien. Mais Armand courut à elle, s'agenouilla, lui prit les mains et murmura en l'enveloppant d'un ardent regard plein d'admiration : — Ah! tout cela n'est-il point un rêve?

— Non, répondit-elle, vous ne rêvez pas... c'est bien moi... et j'ai tout bravé pour vous voir.

— Tout bravé! fit-il.

Et cette torture aiguë qui s'était déjà fait sentir chez lui, la jalousie, le mordit au cœur une fois encore.

— Oui, dit-elle, je cours les plus grands dangers en vous recevant ici.

— Ah! murmura-t-il avec un accent de noble fierté, vous vous trompez, madame, car je suis là... là pour vous protéger et vous défendre.

Elle secoua la tête : — Me défendre, dit-elle, ce serait, hélas! me perdre...

Il tressaillit, son front se plissa, et il la regarda avec défiance.

— Mon Dieu! s'écria-t-il, avez-vous donc un mari?

— Non.

Et ce monosyllable eut dans sa bouche une intonation étrangement douloureuse.

— Mais alors, quels dangers pouvez-vous courir?

— Je cours un danger de mort... vous aussi.

— Mais vous êtes donc au pouvoir de quelqu'un... d'un homme?

Et dans cette question, toutes les fureurs jalouses de l'amour se révélèrent.

— Oui, répondit-elle.

Un nuage passa sur le front d'Armand et obscurcit son regard.

— Madame, balbutia-t-il, avez-vous donc oublié déjà votre serment d'hier?

— Vous ai-je fait un serment? demanda-t-elle avec calme.

— Certes...

— Lequel?

— Vous m'avez juré que, si jamais vous aimiez un homme...

— Cet homme ce serait vous, n'est-ce pas?

— Eh bien?

— Eh bien! qui vous dit que j'aime l'homme qui peut-être me tient en son pouvoir?

— Oh! mais si vous ne l'aimez pas... s'il n'est pas votre mari...

Elle l'interrompit d'un geste hautain.

— Il me semble, dit-elle froidement, que vous, qui rappelez leurs serments aux autres, vous oubliez singulièrement les vôtres.

Armand frisonna et il eut peur. La Dame au gant noir n'était plus cette femme nonchalante et gracieuse qui l'avait accueilli avec le plus enivrant des sourires. Son regard brillait d'un fauve et dur éclat. Son front pâle s'était creusé de plis profonds, ses lèvres frémissaient de colère.

— Souvenez-vous, dit-elle avec hauteur, que je n'ai consenti à vous revoir que lorsque vous m'avez eu fait le serment que vous ne chercheriez jamais à rien savoir de ma vie...

— C'est vrai, murmura-t-il en courbant le front.

— Eh bien! si vous voulez le savoir, si vous ne voulez

pas vous contenter de me voir risquer ma vie pour vous, partez sur-le-champ! vous ne me reverrez jamais...

Armand tomba à genoux.

— Pardonnez-moi, balbutia-t-il, j'ai été jaloux...

— En avez-vous donc le droit? fit-elle avec un accent plein d'ironie qui pénétra au cœur du jeune homme comme la lame d'un stylet.

Mais il n'eut pas le temps de répondre. Comme si ces derniers mots eussent désarmé sa colère, la Dame au gant noir tendit spontanément la main à Armand foudroyé. Elle retrouva son bon sourire, son regard mélancolique et doux, sa voix harmonieuse et triste : — Ah! lui dit-elle, à votre tour, pardonnez-moi... je suis cruelle... et pourtant vous m'aimez!

Il jeta un cri de joie et baisa la main qu'elle lui tendait.

— Pardonnez-moi, répéta-t-elle, et si véritablement vous m'aimez, eh bien! ne cherchez point à percer le mystère qui m'enveloppe. Aimez-moi telle que je suis...

— Oui, fit-il avec soumission.

Et comme il demeurait à genoux devant elle, la contemplant avec extase, elle effleura du bout de son doigt parfumé une boucle brune de sa chevelure qui lui retombait sur le front et la lui ramena sur le sommet de la tête : — Tenez, vous reviendrez ici tous les soirs... mais vous ne me demanderez ni quel est l'homme qui menace votre vie et la mienne, ni pourquoi je suis au château de Ruvigny. Et puis, si vous venez, venez armé... ayez un poignard ou des pistolets, une arme quelconque enfin.

Maintenant, partez... Il le faut! Chaque minute de plus que vous resteriez ici vaudrait peut-être une année de notre vie à tous deux... Partez!

En ce moment le son lointain d'une trompe de chasse sonnant au perdu se fit entendre. Soudain une sorte de muet effroi se peignit sur le visage de la jeune femme. Armand la vit pâlir.

— Partez! partez vite, dit-elle, il est temps...

Et elle courut à la porte du boudoir, l'ouvrit et frappa deux petits coups dans ses mains. L'homme qui avait déjà servi de guide à Armand accourut, toujours encapuchonné dans son caban de marin.

— Adieu! à demain... vous trouverez la barque... à la même heure.

Et elle le poussa dans le corridor et referma vivement la porte. Armand n'avait pas eu le temps de répondre un mot.

Son guide inconnu le reprit par la main, lui fit traverser de nouveau le corridor, le vaste salon et la plateforme, puis tous deux s'engagèrent dans l'escalier et le sentier qui descendaient à la plage et remontèrent dans la barque.

Une heure après, Armand touchait à la petite anse appelée le trou des Douaniers, retrouvait un quart d'heure plus tard son cheval et regagnait la villa de la Garde.

Le colonel avait fini par se mettre au lit. Mais il ne dormait pas, et il entendit rentrer son fils.

— Allons ! soupira le vieillard, j'aime encore mieux cela que cette passion fatale qui le minait quand je l'ai arraché à Paris.

Mon enfant est sauvé.

. . . .

Les trois jours qui suivirent, pour Armand, pourraient se résumer en quelques mots. Chaque soir, il quitta la villa à la même heure, courut à l'anse des Douaniers, y trouva l'inconnu et sa barque, et se fit conduire à Ruvigny. Chaque soir, introduit de la même façon, il retrouvait la Dame au gant noir, souriante, lui jetant son meilleur regard et lui tendant la main. Il passait respectueusement une heure à ses genoux, lui débitant cent folies charmantes... Et elle l'écoutait en souriant, et son regard semblait dire : — Moi aussi, je vous aime, mais soyez patient... attendez... une femme comme moi hésite longtemps...

Et Armand attendait et ne sortait point des bornes de l'amour le plus respectueux.

Une heure s'écoulait ainsi. Puis tout à coup, au moindre bruit, elle tressaillait, paraissait inquiète, et soudain elle lui disait : — Il peut venir... il va venir... partez ! partez !

Armand s'en allait fasciné par un sourire et ivre de jalousie en même temps.

Et comme il avait juré de respecter le mystère qui environnait cette femme, il s'en allait sans détourner la tête, sans chercher à comprendre ou à deviner... Jamais il ne

questionnait ce serviteur inconnu, jamais il n'avait songé à demander dans les environs quels étaient les hôtes actuels du château de Ruvigny.

Le quatrième soir cependant, comme il franchissait le seuil du boudoir où, comme à l'ordinaire, elle l'attendait, il se sentit mordu au cœur par un horrible soupçon : — Qui sait, se dit-il, qui sait si cette femme qui me donne à peine sa main à baiser ne se joue pas de moi? si, lorsque je suis parti, moi qui suis demeuré respectueux et soumis à ses genoux, sans avoir osé effleurer son front de mes lèvres, qui sait si un autre... cet autre qu'elle craint... et que peut-être elle aime?...

Cette pensée tortura Armand à ce point qu'elle modifia tout à coup son attitude vis-à-vis de la Dame au gant noir.

— Oh! se dit-il en s'asseyant auprès d'elle, il faut pourtant que je sache si réellement elle m'aime...

. . . .

Que se passa-t-il pendant l'heure qui suivit? Ou plutôt à quelle audacieuse tentative Armand essaya-t-il de se porter? Ce fut un secret entre elle et lui. Mais tout à coup elle se leva avec la dignité d'une reine offensée. Puis, lui montrant la porte : — Sortez! sortez! lui dit-elle.

La voix de la Dame au gant noir avait acquis une telle irritation que le jeune homme eut peur. Il eut peur comme un enfant qui vient de s'oublier et de manquer de respect à sa mère. Il fut saisi de cette terreur vertigineuse qui s'empare de l'homme épris et qui croit avoir compromis son bonheur à tout jamais.

A son tour il se leva... Il se leva comme un homme ivre ou fou, chancelant, l'œil en feu, le cerveau troublé de bourdonnements confus. Il fit un pas pour sortir, hésita, s'arrêta et se retourna.

— Mais sortez donc! répéta-t-elle avec un accent bref, impérieux, où semblait percer la haine.

— Adieu! madame... dit-il d'une voix étouffée.

Et prenant son parti en brave, pareil au soldat vaincu qui porte noblement sa défaite, il se dirigea vers la porte d'un pas ferme, la tête haute, avec une dignité suprême. Il souleva la portière et il allait franchir le seuil sans regarder en arrière, lorsque cette femme étrange et sujette à de brusques revirements le rappela.

— Armand! dit-elle.

Sa voix était persuasive et douce, caressante comme un pardon, triste comme un remords. Il se retourna vivement et leva les yeux sur elle. Ce n'était déjà plus cette femme dont l'œil lançait des éclairs et qui, les narines frémissantes, le sourcil froncé, étincelante de courroux, lui avait ordonné de sortir. C'était une femme mélancolique et souriante à la fois, et qui, d'un signe gracieux, avec un regard charmant, le priait de revenir s'asseoir dans ce fauteuil où il était tout à l'heure, tenant ses deux mains dans sa main. Armand, ébloui, fasciné, revint et se mit à genoux devant elle :— Pardonnez-moi... murmura-t-il humblement.

— Vous êtes un étourdi, répondit-elle, et moi, je suis

cruelle sans le vouloir... mais ma vie est entourée de tant de mystères... à votre tour, pardonnez-moi.

La foi était rentrée au cœur d'Armand. Ses soupçons s'étaient évanouis déjà... Il aimait, et le sourire de la Dame au gant noir semblait lui dire que son amour était partagé.

Dix heures sonnèrent... Soudain, comme la veille, comme les jours précédents, comme à leur premier rendez-vous, la Dame au gant noir tressaillit, son front se plissa, son sourire disparut...

— Partez! dit-elle, partez vite!

Et sa voix était redevenue triste, et son visage exprimait la terreur. Armand se leva.

— Adieu! dit-il, à demain...

— Non, répliqua-t-elle.

— Comment! non! fit-il en reculant, frappé d'un douloureux étonnement.

— Non, pas demain.

— Mais pourquoi?

Elle posa un doigt sur ses lèvres.

— Je ne puis vous le dire.

— Mais enfin...

— Ah! fit-elle avec un accent de reproche, vous m'aviez pourtant promis de respecter mes secrets.

— C'est vrai, murmura-t-il en baissant la tête.

Il fit un pas de retraite.

— Mais enfin, quand vous reverrai-je?

— Dans trois jours.

— Ici?

— Non... peut-être... je ne sais... vous recevrez un mot de moi.

Le bruit d'un cor de chasse se fit entendre dans le lointain.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle avec effroi, le voilà! partez...

Elle le poussa dans le corridor; la portière retomba sur lui. Armand se trouva dans l'obscurité. Presque au même instant une main le saisit.

— Venez! lui dit-on.

Il reconnut la voix de son guide habituel et le suivit. Le valet l'entraîna à travers le couloir, le conduisit à la plate-forme, la fit traverser et lui dit à l'oreille: — Venez... venez...

Mais tandis que notre héros posait le pied sur la première marche de l'escalier qui descendait à la falaise, un homme jusque-là immobile et perdu dans l'ombre s'agita à l'autre extrémité de la plate-forme.

Cet homme fit un pas en avant, leva son bras armé d'un pistolet, ajusta Armand avec lenteur et fit feu! Cet homme, c'était le capitaine Hector Lemblin, dont une jalousie féroce avait armé le bras.

XXIV

Il y avait cinq jours que le capitaine Hector Lemblin était de retour. Pendant ces cinq jours, il avait souffert le

martyre, et, pour donner une idée de ses tortures, il faut se reporter à son arrivée. A l'heure où sa chaise de poste entra dans la cour d'honneur du manoir de Ruvigny, la Dame au gant noir et le comte Arleff se trouvaient tous les deux en mer. Elle revenait de son premier rendez-vous avec Armand. Le capitaine demanda où ils étaient tous deux.

— Le major et cette dame, lui répondit-on, sont descendus sur la plage par le petit escalier et sont montés dans une barque.

— Une barque! fit-il avec surprise, il n'y en a pas au château, et les pêcheurs ne viennent jamais par ici.

— Ce n'est pas une barque de pêcheur, monsieur, lui dit l'intendant.

— Qu'est-ce donc?

— C'est un petit bateau à rames.

— D'où venait-il?

— On ne sait pas; il venait du large, dans tous les cas.

— Et ils y sont montés?

— C'est-à-dire, répliqua le vieil intendant qui, peut-être avait sa leçon toute faite, c'est-à-dire qu'ils l'attendaient, car j'ai entendu *cette dame*...

On appelait à Ruvigny la Dame au gant noir *cette dame*.

— Vous avez entendu? fit le capitaine avec anxiété.

— Cette dame dire au major: « Venez, descendons... la barque va venir bientôt. »

— Et depuis quand sont-ils partis?

— Depuis environ deux heures.

Le capitaine monta sur la plate-forme et jeta un long regard à l'horizon. L'horizon était désert. Alors une foule de terreurs s'emparèrent de l'âme timorée du capitaine.

Qui sait? peut-être qu'en son absence, tandis qu'il allait à Paris faire dresser un contrat de mariage et réunir toutes les pièces nécessaires pour son union, pendant qu'à chaque heure, à chaque minute de ce voyage, il avait tourné sa pensée et ses regards vers cette femme qu'il aimait déjà avec folie et délire,— un indice accusateur, une preuve accablante de son crime, avaient tout à coup surgi devant elle...

Peut-être quelque serviteur du château devenu le dépositaire du secret de Germain, le valet disparu, — avait-il révélé ce secret? Et alors elle était partie! Elle avait fui, en détournant la tête avec horreur et mépris... Peut-être encore... Oh! le cœur humain est ainsi fait qu'à ce soupçon terrible qui vint remplacer le premier, le capitaine Lemblin se sentit mourir de honte et de rage. — Peut-être la Dame au gant noir, en montant dans cette barque mystérieuse, allait-elle à un rendez-vous.

Cette dernière pensée fut pour M. Hector Lemblin mille fois plus poignante que sa première supposition. Il préférait encore être reconnu coupable et abandonné comme un lâche assassin qu'être trahi et trompé par avance.

Il passa une heure mortelle sur cette plate-forme, immobile, l'œil attaché sur l'immensité de l'Océan. Enfin

une barque se montra dans l'éloignement. Le capitaine eut un éblouissement. Cette barque, après avoir un moment louvoyé et longé la côte, mit le cap sur le château.

Alors M. Hector Lemblin, qui se sentait défaillir, eut cependant la force de courir jusque dans sa chambre et d'y prendre une longue-vue marine. Puis il revint à la plate-forme et braqua cette lunette sur la petite barque, qui continuait à gagner la côte. O bonheur! la barque renfermait trois personnes. Deux étaient assises à l'avant; une troisième était à la barre et gouvernait. A n'en plus douter, ces deux personnes étaient le comte Arleff et la Dame au gant noir; la troisième, ce batelier mystérieux venu on ne sait d'où.

Le capitaine voulut descendre sur la plage et courir à leur rencontre. Mais d'abord une invincible émotion le cloua au sol de la plate-forme; ensuite il songea que ce serait pour ainsi dire épier la femme qu'il aimait... Et il resta...

Un quart d'heure après, la barque accosta. La Dame au gant noir sauta lestement sur le sable. Puis elle fit un signe au batelier. Celui-ci vira soudain de bord et la barque regagna la haute mer.

La Dame au gant noir et le comte Arleff trouvèrent donc M. Hector Lemblin sur la première marche de l'escalier de la plate-forme et jouèrent la surprise. La jeune femme témoigna même un certain embarras.

— Comment! c'est vous, capitaine? dit le major.

— C'est moi.

Le capitaine prononça ces mots d'une voix à demi étranglée. Puis il salua silencieusement la compagne du comte Arleff.

— Bonjour, lui dit-elle en lui tendant la main.

Il prit cette main, et la Dame au gant noir sentit que la sienne tremblait en la pressant.

— Quand êtes-vous arrivé, cher hôte? demanda le major.

— Il y a une heure environ, répondit M. Lemblin, dont la voix trahissait une émotion profonde. Mais, ajouta-t-il, d'où venez-vous?

— De faire une promenade délicieuse, répondit-elle.

— Où donc avez-vous trouvé cette barque, madame?

— Ah! répondit la Dame au gant noir en souriant, ceci est mon secret, ou plutôt le nôtre...

Et elle jeta un regard d'intelligence au major, qui s'inclina.

— Cependant... insista le capitaine.

Mais le major se tut. Quant à la jeune femme, elle dit assez sèchement au capitaine : — Savez-vous bien qu'il est près de onze heures, monsieur, et que nous sommes à la campagne? Je vais vous souhaiter le bonsoir.

Elle prit le bras du comte Arleff et salua le capitaine d'un signe de tête. Puis elle fit mine de s'éloigner.

— Mais, dit le capitaine que cette froideur soudaine épouvantait, nous avons à causer, monsieur le major.

— Bah! dit celui-ci, nous causerons demain à déjeuner. Bonsoir, bonne nuit...

La Dame au gant noir se retourna alors:

— Bonsoir! répéta-t-elle d'une voix plus douce et lui souriant cette fois comme à l'ordinaire; pardonnez-moi d'être capricieuse, mais l'air de la pleine mer m'a donné la migraine. A demain.

Et ils s'éloignèrent laissant le capitaine stupéfait.

. . . .

L'amoureux Hector Lemblin passa une nuit atroce, nuit sans sommeil, remplie d'horribles visions. Cette barque venue on ne sait d'où, cette excursion en mer, par une froide soirée, ce soin que le comte Arleff et sa compagne avaient semblé mettre à lui en taire le but et le motif, commencèrent par le préoccuper et firent asseoir l'insomnie à son chevet.

Et puis, comme avec l'insomnie et le silence profond des nuits le remords apparait implacable et vengeur pour ceux qui ont du sang sur les mains, durant ces longues heures lugubrement sonnées dans les ténèbres à l'horloge de ce vieux manoir, et qui s'écoulèrent avant que le jour vînt, le capitaine se souvint du passé. Marthe lui apparut... Elle se montra à son imagination fiévreuse et troublée, pâle et muette, avec de livides empreintes au cou, avec un regard de mépris et d'horreur dans les yeux...

A un certain moment même, la terreur du capitaine fut si grande qu'il ralluma sa bougie, se leva et alla res-

pirer l'air dans le parc. Il faisait un beau clair de lune. Le capitaine se promena jusqu'au jour et ne rentra dans sa chambre qu'avec le premier rayon du soleil. Alors il se jeta sur son lit et fut pris d'un lourd sommeil, que deux coups frappés à sa porte, vers neuf heures, vinrent interrompre. C'était le comte Arleff qui entrait chez lui.

— Mon cher hôte, lui dit le major, ma pupille est levée depuis longtemps...

— Ah! dit le capitaine dont tout l'amour s'éveilla ardent et vivace.

— Et elle vous attend... pour vous faire ses excuses de son humeur maussade d'hier au soir. Que voulez-vous, elle est nerveuse.

— Je suis à vous, dit le capitaine, je vous suis, monsieur le comte.

— Je vous attends plutôt, dit le major.

Et il s'assit, tandis que le capitaine s'habillait précipitamment.

— Eh bien! demanda-t-il, avez-vous réuni tous les papiers dont vous aviez besoin, capitaine?

— Tous.

Et M. Lemblin, à qui cette interrogation du comte Arleff mit une grande joie au cœur, continua avec vivacité : — Mon notaire m'a rédigé un contrat auquel manquent seulement les signatures. Par ce contrat, je reconnais à mademoiselle Olga de Ruvigny une dot de quinze cent mille francs.

— Très-bien!

— A la rigueur, poursuivit le capitaine, le mariage peut avoir lieu dans huit ou dix jours.

— A merveille !

— Vous sentez bien, mon cher comte, poursuivit le capitaine avec chaleur, que ce n'est pas moi qui songerai à le retarder. J'ai conservé sous mes cheveux grisonnants toute la séve fougueuse, toute la jeunesse ardente de mes vingt années... Je suis amoureux, j'aime passionnément, c'est tout dire.

Le major sourit et ne répondit pas.

— Venez, dit M. Hector Lemblin, qui venait d'achever sa toilette; je suis à vos ordres.

Le major l'emmena chez la Dame au gant noir. Il avait donné à la jeune femme le prénom d'Olga, auquel M. Hector Lemblin venait d'ajouter le nom de Ruvigny, dans la foi profonde où il était que la Dame au gant noir était bien la fille du général défunt.

Ils la trouvèrent habillée, mais à demi ensevelie sous les coussins d'une ottomane, dans une attitude pleine de langueur et de rêverie. Le capitaine demeura fasciné, ébloui, sur le seuil. Il ne l'avait jamais vue si belle.

— Ma chère enfant, dit le major en entrant, je crois que vous ne tarderez pas à vous nommer madame Lemblin. Voici votre ami qui revient de Paris...

— Comte, interrompit la Dame au gant noir vivement, je voudrais causer une minute avec M. Lemblin; voulez-vous nous permettre ce tête-à-tête ?

Le major s'inclina.

Quant au capitaine, il tressaillit de joie et d'espérance.

Le major sortit. Alors la jeune femme fit un signe au capitaine et l'invita à venir s'asseoir auprès d'elle. Il obéit et voulut prendre sa main pour la porter à ses lèvres. Mais elle la retira et lui dit : — Asseyez-vous là, monsieur, et causons sérieusement. J'ai à vous entretenir de choses graves.

En effet, en parlant ainsi, la Dame au gant noir avait une expression de physionomie hautaine qui impressionna vivement M. Hector Lemblin.

— Monsieur, poursuivit-elle, je suis la fille du général de Ruvigny. Mon père, que je n'ai point connu, m'avait laissé une dot. Cette dot ayant disparu, vous m'avez généreusement offert votre main.

— Ah ! madame, interrompit le capitaine, mon cœur parlait plus haut que le devoir.

— Soit, je le crois, mais vous ne me connaissez pas, monsieur, vos ignorez mon humeur étrange, capricieuse...

— Je sais que vous êtes belle et que je vous aime...

Il se mit à genoux et ajouta : — N'est-ce point assez?

— Prenez garde ! fit-elle en souriant, je vais exiger de vous bien des choses...

— Ah ! parlez... ordonnez...

— D'abord, puisqu'il en est ainsi, vous allez me faire un serment.

— Lequel ?

— Le serment de m'obéir aveuglément, sans restric-

tion, sans me questionner jusqu'au jour où je serai votre femme.

— Je vous le jure.

— Si bizarre que je puisse vous paraître, si extraordinaires que soient mes exigences, vous ne me questionnerez pas.

— Non, sur mon honneur.

— Si vous manquiez à votre serment, vous pourriez, du reste, renoncer à m'épouser, ajouta-t-elle froidement.

— Voyons, madame, dit bravement le capitaine, qu'exigez-vous de moi ?

— Oh ! dit-elle, une bagatelle, d'abord.

— Quelle est-elle ?

— Vous avez congédié votre valet de chambre ?

Le capitaine tressaillit et songea au million volé.

— Germain, dit-il.

— Oui, vous l'avez chassé ?

— J'en conviens, balbutia-t-il.

— Eh bien ! il faut le reprendre.

Hector devint pâle !

— Mais je ne sais où il est... et puis c'est un misérable !

— Je le sais, moi, et je le crois repentant, répliqua-t-elle.

— Vous le savez ?

— Oui, il est venu me voir hier et m'a suppliée d'intercéder pour lui.

— Mon Dieu ! pensa le capitaine, cet homme aurait-il parlé ?

Et il se prit à trembler comme le condamné qui attend la chute du couteau.

— Eh bien ! dit-elle, vous me refusez déjà?

— Non, madame, non, répondit-il vivement et comme s'il eût craint qu'elle ne devinât ses terreurs, vous pouvez lui annoncer que je lui pardonne.

Et le capitaine pensait à part lui : — Comment cet homme, riche du million qu'il a volé, peut-il songer à redevenir mon valet de chambre ?

La Dame au gant noir reprit : — Ce n'est pas tout. Je veux jouir ici d'une liberté absolue.

— Je suis votre esclave, madame.

— Peut-être est-ce une épreuve à laquelle je vais vous soumettre, peut-être est-ce là le résultat d'un caprice, peut-être encore y suis-je poussée par une nécessité impérieuse.

— J'attends, madame...

— Il va s'écouler, monsieur, quinze jours au moins avant que notre union puisse avec lieu...

— Hélas ! soupira le capitaine.

— Eh bien ! chaque soir, vers huit heures, vous monterez à cheval.

— Bien.

— Et vous vous éloignerez du château.

— Où irai-je ?

— Où vous voudrez.

Le capitaine parut ne pas comprendre.



— Vous vous éloignerez du château, répéta-t-elle, et n'y reviendrez qu'à dix heures.

— Pourquoi ?

— C'est mon secret. Mais attendez, ce n'est pas tout encore...

— Parlez, murmura le capitaine en homme résigné à obéir.

— Vous emporterez un cor de chasse, et lorsque, au retour, vous ne serez plus qu'à cinq ou six cents mètres du château, vous sonnerez une fanfare à pleins poumons.

Un sourire vint aux lèvres de M. Hector Lemblin.

-- Voilà, dit-il, une fantaisie qui est au moins bizarre.

— Non pas, répondit-elle, ce n'est point une fantaisie. Du reste, votre fanfare me préviendra à temps de votre retour.

Le capitaine fronça le sourcil.

— Avez-vous donc quelqu'un à recevoir? demanda-t-il.

— Peut-être.

Puis elle eut un sourire moqueur.

— Vous avez juré de respecter mes volontés, n'est-ce pas?

— Oui, madame.

— Eh bien ! tenez votre serment.

M. Hector Lemblin courba le front.

— Oh ! reprit la Dame au gant noir, attendez, monsieur.

— Qu'est-ce encore ?

— Je voudrais changer d'appartement au château.

— C'est facile, madame, le château tout entier est à vous.

Elle attacha sur lui un regard fascinateur : — Vous avez beaucoup aimé madame Lemblin ?

Il tressaillit et pâlit.

— Oui... murmura-t-il enfin.

— Peut-être l'aimez-vous encore ?

— Non... c'est vous que j'aime.

— Eh bien, je veux m'en assurer.

— Comment ?

— Vous me ferez donner la chambre où elle est morte.

La pâleur du capitaine devint livide : — Ah ! murmura-t-il, quelle étrange idée, madame !

— C'est possible.

— Vous y renoncerez...

— Non, je le veux.

Il courba la tête : — Soit, dit-il humblement.

— Vous viendrez y passer une heure avec moi chaque jour, au coin du feu...

Les cheveux du capitaine se hérissaient de terreur.

— Nous causerons d'elle...

— Oh ! jamais ! jamais ! dit-il d'une voix étranglée... jamais d'elle.

— Pourquoi ? puisque vous l'avez aimée... et que vous ne l'aimez plus...

Le sourire, l'accent de la Dame au gant noir, étaient devenus cruels à ce point que le capitaine eut peur et se

demanda s'il n'avait point affaire à un démon échappé de l'enfer pour venir le torturer.

— Allez donc donner des ordres, mon cher capitaine, continua-t-elle, pour que l'appartement de feu madame Lemblin me soit préparé. J'y veux coucher ce soir.

Et comme le capitaine sortait en trébuchant, à demi fou de terreur et de remords, elle ajouta : — Allez, et surtout que rien ne soit changé dans les tentures ni dans l'ameublement.

Le capitaine sortit, la Dame au gant noir murmura : — Il faudra bien, assassin, que tu avoues ton crime !

XXV

A partir de ce moment la vie du capitaine, déjà si tourmentée, devint un enfer. Pendant tout le reste de cette journée, la Dame au gant noir tint sa victime courbée sous son regard. Tantôt impérieuse et cruelle, tantôt son sourire fascinateur aux lèvres, elle joua avec lui comme un chat ferait avec une souris.

Le capitaine l'aimait... Ce n'était point cet amour calme et profond à la fois qui monte du cœur au cerveau et procure de si douces joies : c'était, au contraire, une passion étrange et fatale dans laquelle tout était souffrance et qui comprimait toutes les facultés de cet homme comme dans un étau de fer.

On dinait au château de Ruvigny entre six et sept heures. Au moment où le repas s'achevait, la Dame au gant noir échangea un regard avec son vieux compagnon, le comte Arleff. Celui-ci se leva : — Mon cher hôte, dit-il avec un ton courtois et plein de douceur qui dissimulait imparfaitement toutefois une volonté impérieuse, la soirée est fort belle, il fait un clair de lune magnifique. Qu'en dites-vous ?

Et le comte montrait du doigt les croisées ogivales de salle à manger.

— En effet, dit le capitaine.

— Allons donc faire une promenade à cheval.

Le capitaine tressaillit et se souvint de l'engagement qu'il avait pris de quitter le château tous les soirs à huit heures pour n'y rentrer qu'à dix.

— Comme vous voudrez, répondit-il en baissant la tête.

Et il suivit le comte qui sortait de la salle.

Dix minutes après, le capitaine Hector Lemblin et le major Arleff sortaient à cheval du château, et la Dame au gant noir recevait mystérieusement le jeune Armand Léon, amené par le valet mystérieux. Au moment où le capitaine mettait le pied à l'étrier, le major lui avait dit : — Nous allons parcourir les bois. Je ne sais rien de charmant comme le son du cor sous les vieilles futaies. Et vous ?

— Je suis de votre avis, répondit M. Hector Lemblin, à qui revenait en mémoire la condition que lui avait

imposée la Dame au gant noir d'annoncer son retour.

— Eh bien, dit le major, demandez votre trompe de chasse.

— Savez-vous, comte, murmura le capitaine au moment où il sortait de la cour d'honneur, son cor en sautoir, que votre pupille a de singulières fantaisies?

Mais l'observation du capitaine ne trouva point d'écho. Le major ne répondit pas.

— Je crois, poursuivit M. Hector Lemblin, piqué au jeu par ce silence, qu'elle veut voir si je ferai un mari soumis de tous points.

A ces derniers mots le major se tourna brusquement sur sa selle : — Vous savez, dit-il d'un ton sec, que rien ne vous force à l'épouser et qu'il est temps encore pour vous...

— Non, non! répondit vivement le capitaine, non! je l'aime!

Le major se tut, poussa son cheval et continua son chemin. Pendant une heure et demie, ils chevauchèrent silencieusement côte à côte, absorbés en leurs pensées tous deux, l'un semblant respecter un ordre reçu, l'autre comptant les minutes qui le séparaient du moment où il la reverrait. A neuf heures et demie, le comte Arleff arrêta son cheval.

— L'air fraîchit, dit-il, nous ferons bien de rentrer.

Il rebroussa chemin et mit son cheval au galop. Le capitaine le suivit. Ce dernier se sentait l'esclave de cet

homme, inconnu pour lui quelques jours auparavant, et maintenant parlant en maître dans sa maison et disposant de lui-même en vertu de je ne sais quelle autorité mystérieuse et fatale.

Lorsqu'ils furent arrivés à un quart de lieue du château, le major, redevenu silencieux, reprit de nouveau la parole et se tourna vers le capitaine : — Je suis persuadé, dit-il, que le roc sur lequel se trouve perché votre manoir doit posséder un magnifique et sonore écho.

— Vous croyez ?

— Essayons... Prenez votre trompe et sonnez une fanfare.

Sous le ton banal et poli du major, il y avait toujours l'accent du maître auquel il faut obéir. Le capitaine prit sa trompe, l'emboucha et sonna une fanfare. Soit que le major eût deviné juste, soit qu'il eût expérimenté la chose, il se trouva un superbe écho dans les profondeurs de la falaise qui supportait les vieilles tours de Ruvigny, et cet écho répercuta les notes stridentes de la fanfare.

— Vous le voyez, dit le major, j'avais raison...

Et il ajouta avec indifférence : — Nous recommencerons demain.

La Dame au gant noir était couchée, fut-il dit-il aux deux cavaliers lorsqu'ils rentrèrent, et elle avait pris possession de l'appartement qu'on nommait, au château, la chambre de madame. M. Hector Lemblin alla s'enfermer chez lui ivre de dépit, de jalousie et de rage.

Pendant une longue nuit sans sommeil, cet homme,

que le remords tenaillait, fut au supplice et s'abandonna aux suppositions les plus étranges et les plus douloureuses, se demandant tour à tour pourquoi elle l'éloignait ainsi du château de huit à dix heures, pourquoi elle avait voulu coucher dans la chambre de Marthe, pourquoi elle exigeait qu'il reprît à son service Germain, le voleur du million... pourquoi enfin, lui, l'homme éprouvé par la vie, l'homme qui avait été sceptique et fort, il subissait ainsi le mystérieux ascendant de ces deux êtres qui lui apparaissaient comme des démons et s'emparaient de son existence tout entière.

Au matin, un domestique pénétra dans sa chambre et lui dit : — Cette dame est éveillée et demande à voir monsieur.

Et, comme la veille, comme toujours, docile, résigné, en véritable esclave qu'il était, il se leva, s'habilla et se rendit auprès d'elle.

Au moment où il atteignait cette porte sur le seuil de laquelle il était tombé à la renverse huit jours auparavant, le cœur lui manqua de nouveau. Certes, ce n'était point l'ombre de Marthe qu'il redoutait, cette fois, de voir apparaître... Une terreur bien plus grande, bien plus réelle, venait de s'emparer de son esprit bouleversé. Qui sait ? pendant la nuit qui venait de s'écouler, la femme qu'il aimait et voulait épouser n'avait-elle pas trouvé quelque preuve oubliée de son crime ? Cependant il frappa.

— Entrez, dit une voix harmonieuse et mélancolique.

Le son de cette voix le rassura. Il ouvrit la porte et

entra. La Dame au gant noir était levée, vêtue d'un peignoir de cachemire blanc, et assise au coin du feu.

Elle l'accueillit avec un sourire. Mais ce sourire était triste, et le capitaine remarqua qu'elle était d'une pâleur mortelle. Elle lui indiqua un siége auprès d'elle et le fit asseoir de façon qu'il se trouva placé vis-à-vis de ce grand lit à baldaquin de serge verte, sur lequel Marthe de Châtenay avait rendu le dernier soupir.

Soit que ce fût un effet de son imagination troublée, soit qu'il y eût en effet quelque chose de réel, il sembla à M. Hector Lemblin que le désordre du lit, les rideaux froissés et la disposition de chaque meuble étaient les mêmes que le jour où Marthe était morte. Mais, tandis qu'il faisait en frémissant ce rapprochement mental, la jeune femme lui dit : — Êtes-vous superstitieux ?

— Pourquoi cette question ? demanda-t-il avec une émotion subite.

— Croyez-vous aux apparitions ?

— Mais... pourquoi ?...

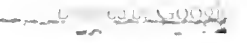
— Répondez. Y croyez-vous ?

— Je ne sais...

— Moi, j'y crois, dit-elle.

Et comme il pâlissait de plus en plus et sentait sa voix s'éteindre dans sa gorge : — Oui, répéta-t-elle, j'y crois...

Il voulut sourire d'un air incrédule ; elle ajouta : — J'y crois, parce que j'ai été témoin, moi, d'une apparition.



— Vous! fit-il avec épouvante.

— Moi.

— Mais... où? mais... quand?

Et sa voix tremblait, et ses cheveux se hérissaient.

— Ici... dit-elle.

— Ici?

— Cette nuit.

Le capitaine se leva brusquement et comme s'il eût voulu fuir.

— Vous avez rêvé, dit-il.

— Non, je n'ai pas rêvé...

Et elle appuya sa main sur son bras, le forçant à se rasseoir.

— Mon Dieu, reprit-elle, comme vous êtes pâle... Vous voyez bien que, vous aussi, vous croyez aux apparitions.

Les dents du capitaine tremblaient et s'entre-choquaient.

— J'ai vu votre femme, dit-elle.

Cette fois la terreur du capitaine fut si grande qu'elle paralysa toutes ses facultés, sa voix, son regard, ses mouvements. Il demeura comme anéanti.

— Oui, répéta la Dame au gant noir, j'ai vu votre femme.

L'épouvante du capitaine était à son comble. Elle poursuivit : — Je venais de me coucher, et j'avais soufflé ma bougie, me tournant dans la ruelle du lit avec l'intention de m'endormir. Un léger bruit m'a fait tressaillir, et je me suis retournée. Alors j'ai été fort étonnée d'abord de

voir la chambre remplie d'une clarté qui provenait je ne sais d'où, puisque les persiennes et les rideaux étaient fermés et que j'avais éteint les bougies. Puis j'ai vu une ombre se mouvoir dans le fond, là...

Et la Dame au gant noir étendit sa main et montra un coin de la chambre où il y avait un cabinet de toilette. Cette ombre s'est avancée... Elle est venue tout près de moi, et j'ai alors reconnu une femme vêtue de blanc. Elle était pâle, oh! mais pâle, comme seuls le sont les morts. Elle est venue jusqu'à mon chevet, m'a regardée avec tristesse et m'a dit : « Vous êtes sur le lit où je suis morte!... »

Un soupir déchirant s'exhala de la bouche du capitaine à ces derniers mots, mais il ne put parler...

— Oui, reprit la Dame au gant noir, elle me montrait ce lit sur lequel je tremblais de tous mes membres, et elle m'a répété deux fois de suite : « C'est là que je suis morte! je me nomme Marthe de Chatenay. » Puis elle a levé sa main et l'a portée à son cou... Ah! tenez, mon cher, il m'est venu une étrange idée alors, car son cou était meurtri d'une horrible façon et portait comme les traces d'une main crispée violemment, Il m'est venu une idée épouvantable, j'ai pensé que votre femme n'était pas morte naturellement...

La Dame au gant noir s'interrompit pour regarder le capitaine. Il était livide et pétrifié.

— Dites-moi, fit-elle, êtes-vous bien certain que votre femme ne soit pas morte étranglée?

Le capitaine ne répondit pas et tomba à la renverse, évanoui.

En ce moment une porte s'ouvrit et le major entra.

— Ah! dit-il, vous êtes implacable, madame, implacable comme le destin.

— C'est vrai, répondit-elle avec un cruel sourire, implacable comme l'a été cet homme.

Elle étendit la main vers le cordon d'une sonnette et l'agita. Quelqu'un parut. C'était Germain, le prétendu valet congédié par son maître.

— Je crois, lui dit-elle, que l'heure est venue où tu peux reparaître ici. Emporte le capitaine. Je te suis.

XXVI

Lorsque M. Hector Lemblin rouvrit les yeux, il se trouva sur son lit, tout vêtu, et d'abord il se crut seul; mais un personnage qui se tenait immobile dans un coin de la chambre à coucher, auprès du feu, s'approcha au léger bruit que fit le capitaine en se tournant sur son lit. Ce personnage, c'était Germain, Germain, le valet infidèle et voleur que la Dame au gant noir l'avait contraint de reprendre à son service.

A la vue de cet homme, le capitaine, dont tant de secousses successives commençaient à ébranler la raison, eut un véritable moment d'absence. Il se fit une lacune

dans son esprit, une lacune d'un mois... Il oublia la Dame au gant noir, le comte Arleff, le vol de la cassette, et tous les événements qui s'étaient accomplis depuis son arrivée au château. Il se crut encore au temps où il avait dans son valet un complice et un serviteur dévoué.

— Germain, dit-il en l'apercevant, quelle heure est-il?

— Midi, monsieur.

— Si tard!...

— Monsieur dort depuis neuf heures...

— Viens, fit le capitaine, je me suis donc couché tout habillé...

Mais cette observation, qu'il se fit pour ainsi dire à lui-même, fut comme un trait de lumière pour le capitaine. Le voile qui obscurcissait son souvenir se déchira, et il se rappela tout à la fois : — le vol de la cassette, le drame de la chambre où était morte Marthe de Chatenay, l'étrange fantaisie de la Dame au gant noir, qui avait voulu coucher dans cette pièce, et son récit du matin...

Ce récit affreux d'un rêve où elle prétendait avoir vu Marthe lui apparaître, lui montrer à son cou les traces d'une main crispée... Une sueur glacée inonda le front du capitaine, et une fois encore il se demanda si cette femme ne possédait pas son secret... La vue de Germain acheva de l'épouvanter. Il le regarda avec colère et terreur à la fois.

— Que viens-tu faire ici, misérable? lui demanda-t-il.

— Mais, répondit Germain avec un très-beau sang-froid, je suis le valet de chambre de monsieur.

— Je t'ai chassé...

— Pardon ! la mémoire de monsieur commet une erreur.

— Une erreur !

— Ce n'est pas monsieur qui m'a chassé, c'est moi qui suis parti de bonne volonté.

— En volant un million.

— Oh ! ceci, dit Germain, c'est un simple détail.

— Infâme !

— Monsieur lésinait avec moi, il lui promettait quinze cents livres de rente viagère, comme à un domestique fidèle et niais, alors qu'il savait bien que mon silence valait mieux que cela. Monsieur n'étant pas raisonnable, je me suis fait ma part moi-même.

Et Germain souriait avec la bonhomie d'un honnête homme.

— Infâme! murmurait le capitaine, qui cependant tremblait sous le regard narquois de ce valet. Mais Germain ne se fâcha point de cette épithète. Bien au contraire, il continua à sourire et s'assit très-familièrement dans un fauteuil à deux pas du lit.

— Écoutez, capitaine, dit-il à mi-voix, nous sommes seuls, personne ne nous entend... je viens de jeter un coup d'œil dans le corridor... causons donc un peu sérieusement.

— Que veux-tu? fit le capitaine avec un geste de dégoût.

— Oh! mon Dieu! continua Germain qui devint grave tout à coup et changea brusquement de langage, vous avez avec moi de grands airs qui, convenez-en, sont un peu bien déplacés... quand nous sommes seuls.

— Insolent!

— Bah! vous vous croyez toujours à l'armée, toujours le capitaine Lemblin, homme d'honneur irréprochable, de bravoure incontestée, le capitaine Lemblin qu'on cite comme un modèle de loyauté, etc., etc.

Et Germain se prit à rire, tandis qu'une pâleur mate couvrait le front du capitaine.

— Mais, reprit le valet d'un ton railleur, vous savez bien que les hommes dégénèrent quelquefois, mon cher maître, et vous avez bien dégénéré, vous...

— Tais-toi!

— Ah! dame! si vous ne voulez pas que je vous rappelle vos peccadiles et vous fasse souvenir que nous avons eu ensemble d'autres relations que celles d'un maître à un serviteur, soyez donc aimable...

Et Germain appuya sur ce mot.

— Que me veux-tu encore? murmura le capitaine dont l'irritation fit place à un accablement plein de honte.

Alors le visage du valet reprit une expression de bonhomie : — Ma foi! mon cher maître, dit-il, je ne veux pas me faire meilleur que je ne suis, mais je m'aperçois que vous avez de moi une opinion détestable.

Un sourire contraint crispa les lèvres du capitaine.

— Tenez, continua Germain, je ne me poserai point vis-à-vis de vous en homme vertueux; pourtant, au demeurant, je suis bon diable et je vous suis plus attaché que vous ne le pensez...

Ces mots furent prononcés avec une sorte d'émotion qui remua profondément le cœur du capitaine. Au milieu de son abaissement, dans cet isolement profond que le remords lui avait fait, en face de ce mépris de lui-même qui le poursuivait sans cesse, il sembla à cet homme que la pitié de son valet était comme un soulagement à ses maux. Il ne lui répondit point, mais il le regarda.

— Vrai! poursuivit le valet, on ne vit pas des années entières avec un homme sans finir par l'aimer un peu... et puis, voyez-vous, le crime est un lien comme un autre.

— Tais-toi! tais-toi! exclama le capitaine; au nom du ciel, tais-toi!

— Soit! dit Germain, ne parlons plus de tout ça. Ce qui est fait est fait, le passé est le passé... et voilà! Maintenant, mon cher maître, laissez-moi vous dire un seul mot : j'ai peut-être été un peu léger en emportant la cassette, mais vous savez que l'occasion fait le larron... pardonnez-moi...

Un homme arrivé par le remords et la douleur à l'état d'abrutissement moral où se trouvait le capitaine est parfois capable des plus singulières naïvetés : — Est-ce que tu te repentirais? demanda-t-il, est-ce que tu me rapporterais la cassette?

— Ah! par exemple! s'écria Germain qui ne put réprimer un bruyant éclat de rire, vous êtes superbe, mon cher maitre. On a bien raison de dire que les extrêmes se touchent, que les gens d'esprit disent des sottises, que les vieillards tombent en enfance et que le crime mène à la vertu. Voilà que vous devenez innocent comme la jeune fille qui vient de naître.

Et Germain se tordait riant dans son fauteuil.

— Est-ce que des gens comme nous rendent jamais ce qu'ils ont pris? dit-il en riant toujours.

— Alors que viens-tu faire ici? interrogea M. Hector Lemblin avec confusion.

— Je viens vous voir.

— Vraiment?

— Vous voir et vous conseiller. Tenez, je vous l'ai déjà dit, je vous aime, mon cher maître, et, bien que je me sois mis à l'abri du besoin, laissez-moi vous répéter que vous me manquiez...

— Merci! murmura M. Lemblin redevenant dédaigneux malgré lui.

Mais Germain parut n'y pas prendre garde et continua:

— Je suis venu pour vous protéger...

— Toi!

— Moi.

— Ceci est trop d'insolence!

— Dites que c'est trop de bonté de ma part, car, parole d'honneur! vous ne méritez pas l'affection qu'on a pour vous... Eh bien, n'importe! je veux être grand et

généreux, je veux vous faire du bien malgré vous-même.

— Que veux-tu dire?

— Je veux vous montrer qu'on vous joue.

— Mais... qui?

Et le capitaine articula cette question en tremblant.

— Hé! cette dame, parbleu! votre femme future.

— Germain, prends garde! murmura le capitaine, dont l'amour pour la Dame au gant noir se réveilla.

— Bah! dit Germain, puisque je suis venu ici pour vous dire des vérités, vous me laiscrez bien aller jusqu'au bout...

— Parle donc! soupira M. Hector Lemblin, à qui le ton d'autorité de Germain finit par imposer.

— Voyez-vous, mon cher maître, je ne suis revenu ici que pour vous empêcher de faire une sottise.

— Quelle sottise?

— Votre mariage...

— Je l'aime! dit le capitaine d'un ton où se peignait une affreuse résignation.

— Eh bien, je vous jure que vous n'êtes pas payé de retour.

— Tu mens!

— Tenez, je vous prouverai facilement le contraire.

Le capitaine hocha la tête avec l'obstination d'un enfant entêté.

— Répondez seulement à mes questions, insista Germain.

— Que veux-tu savoir?

— Vous êtes de retour de Paris depuis deux jours?

— Oui.

— Où était mademoiselle de Ruvigny quand vous êtes arrivé ici?

— Elle se promenait en mer.

— Dans quelle barque?

Le capitaine fronça le sourcil.

— Je ne sais... elle n'a point voulu me le dire... c'était son secret.

— Bon! je le sais, moi...

— Tu le sais?

— Attendez. Ne vous a-t-elle pas imposé l'obligation d'aller vous promener tous les soirs depuis huit heures jusqu'à dix?

— C'est vrai.

— Savez-vous pourquoi?

— Elle veut m'éprouver, dit-elle.

Germain haussa les épaules.

— Hier, vous êtes parti avec le major, il vous a fait courir les futaies voisines sans vous dire un mot, je parie...

— En effet...

— Puis, à dix heures, quand vous êtes revenu, il vous a prié de sonner du cor. Savez-vous pourquoi?

— Non.

— C'était pour prévenir au château que vous reveniez.

— Ainsi, cette femme me trompe?

— C'est probable.

— Comment! tu n'en es pas sûr?...

— Ah! dame! on n'est jamais sûr de ces choses-là.

— Germain, Germain, murmura le capitaine avec plus de douleur que d'irritation, tu me fais chèrement payer...

Mais Germain interrompit M. Lemblin d'un geste : — Tenez, mon cher maître, je sais tout ce que vous allez me dire. D'abord vous aimez la fille du général. Or, la femme qu'on aime est toujours vertueuse. Ensuite, nous sommes à Ruvigny dans un château isolé au bord de la mer, à cent lieues de Paris et de ses trahisons féminines. On ne peut donc pas admettre qu'une femme qui se trouve ici depuis quinze jours...

— C'est vrai, dit le capitaine.

— Tout ce que je puis vous affirmer, continua Germain, c'est que, avant-hier et les jours précédents, cette dame et le major, qui est son âme damnée, sont sortis à la brume et sont montés dans cette barque mystérieuse conduite par un inconnu.

— Après? fit le capitaine tout frissonnant de jalousie.

— Hier vous êtes allé courir les bois de huit à dix... Eh bien! à huit heures et demie, un inconnu est entré dans le château, et il en est ressorti au moment où vous sonniez du cor sous les murs...

— Serait-ce vrai ?

— Je vous dis qu'on vous joue.

— Mais pourquoi ?

— Je ne sais.

— Dans quel but?

— Mystère...

— Oh! murmura le capitaine frissonnant de courroux, je saurai la vérité et je me vengerai!

— Vous ferez bien.

— Ce soir...

— Tenez, ce soir, interrompit Germain, si j'ai un conseil à vous donner, vous sortirez comme hier.

— Non! non!

— Attendez. Arrivé dans la forêt, vous lancerez votre cheval, essayerez de quitter le major et reviendrez au château vers neuf heures.

— C'est cela, dit le capitaine, et j'entrerai brusquement chez elle.

— Oh! non pas... c'est aller trop vite.

— Que faire alors?

— Vous laisserez votre cheval à la ferme des Moulins, puis vous longerez le sentier qui mène à la mer et vous remonterez au château par l'escalier des Douaniers... vous savez?

— Oui... après?

— Après, vous irez prendre vos pistolets, que vous aurez eu le soin de bien amorcer et dans lesquels vous coulerez deux balles franches.

— Après? après? murmura le capitaine au comble de l'anxiété.

— Après, vous vous cacherez dans un coin de la plateforme, à vingt pas de l'escalier.

— C'est donc par là?

— C'est par là qu'il vient et qu'il s'en va. Seulement il est accompagné.

— Par qui?

— Par moi.

Cette réponse acheva de stupéfier le capitaine.

— Toi! toi! s'écria-t-il avec l'accent de la folie. Tu le connais donc?

— Parbleu!

— Mais son nom, alors, son nom?

— Tarare! dit froidement Germain, je me compromets bien assez déjà en vous faisant ces confidences et vous donnant un conseil.

— Tu es donc le complice de cette femme?

— C'est probable, puisque je la trahis, répondit effrontément le laquais.

Et pour couper court aux questions du capitaine, il alla prendre sur un guéridon une boîte oblongue qui renfermait des pistolets.

— Tenez, dit-il, voulez-vous que je les charge?

Mais le capitaine s'empara de la boîte et voulut charger lui-même ses armes, qu'il amorça avec le plus grand soin.

— A présent, dit Germain, je n'ai plus qu'une recommandation à vous faire.

— Qu'est-ce encore?

— Le galant a la tête de plus que moi, n'allez pas vous tromper au moins.

— Sois tranquille, répondit M. Hector Lemblin, j'y

vois la nuit, et, au besoin, la haine conduira ma balle.

Germain replaça les pistolets et murmura : — Voilà un homme flambé! seulement, mon cher maître, n'oubliez pas que je ne vous ai rien dit, que vous ne savez rien, que cette dame a en moi un instrument docile, que sais-je?

Et joignant le geste à la parole, il appuya un doigt sur ses lèvres. Le capitaine fit un signe de tête affirmatif. En ce moment, on frappait deux coups discrets à la porte.

— Entrez, dit M. Hector Lemblin, qui se remit de son agitation.

La porte s'ouvrit, une femme entra le sourire aux lèvres, et la candeur dans les yeux. C'était la Dame au gant noir.

XXVII

La subite apparition de la Dame au gant noir produisit sur le capitaine une réaction violente. Les confidences de Germain et ce furieux accès de jalousie qui en avait été la conséquence s'évanouirent sous l'influence du regard et du sourire de la jeune femme. On eût dit d'un brouillard que dissipe le premier rayon de solell. Comme s'il eût compris que son ascendant n'existait plus. Germain s'esquiva.

La prétendue fille du général de Ruvigny entra d'un pas léger et vint s'asseoir au coin de la cheminée, dans

laquelle le valet de chambre avait, tout en causant avec son maître, allumé un grand feu. En même temps le capitaine, qui, on le sait, était tout habillé, sautait en bas de son lit et venait lui prendre respectueusement la main.

— Bonjour, mon ami, lui dit-elle de sà voix la plus mélodieuse et la plus caressante, je viens vous demander pardon...

— Vous... venez... me demander... pardon? balbutia M. Hector Lemblin, étonné et tremblant. Pardon de quoi?

— Du mal que je vous ai fait.

— Ah! dit-il du ton d'un homme qui cherche vainement à comprendre.

Et la violence de l'amour qu'il éprouvait était telle qu'il la regardait avec une sorte de joie fiévreuse et paraissait ne se souvenir absolument de rien.

Elle lui prit la main et la pressa doucement.

— Écoutez, mon ami, reprit-elle, je suis une bien méchante femme, convenez-en...

— Madame...

— Et j'ai de cruelles fantaisies...

Il la regardait toujours et demeurait immobile et muet.

— J'avais été folle hier, folle et cruelle...

— Vous!

— J'ai été stupide ce matin...

— Mais, dit-il, que m'avez-vous fait? de quoi voulez-vous parler?

— Ah! vous êtes généreux et bon, reprit-elle, et vous ne paraissez pas vous souvenir...

— En effet, reprit-il.

— Mais moi je me souviens... oh! je me souviens de tout.

Un frisson s'empara de M. Hector Lemblin. Les paroles de Germain lui revinrent en mémoire comme un souvenir confus. Il crut que cette femme allait lui avouer quelque infâme intrigue et lui en demander pardon. Il se trompait; elle reprit : — Hier, j'ai voulu coucher dans la chambre de feu madame Lemblin.

Ces paroles bouleversèrent le capitaine. Il entendit sur-le-champ sonner à ses oreilles comme un glas funèbre ces mots que la jeune femme lui avait dits le matin : « Dites-moi, votre femme ne serait-elle pas morte assassinée? » et la peur le reprit, — la peur que la Dame au gant noir n'eût découvert son terrible secret. Mais elle souriait, elle le regardait d'un air affectueux. Sourit-on ainsi à un assassin? le regarde-t-on ainsi?

La Dame au gant noir continua : — C'était déjà un méchant caprice que celui-là. Mais je voulais vous éprouver, je voulais voir si vous aimiez toujours votre femme.

— Madame... par pitié... supplia la capitaine, la sueur au front.

— Bien plus, poursuivit-elle, j'ai trouvé l'épreuve insuffisante et j'ai été odieuse.

M. Hector Lemblin était pâle et son regard avait une expression égarée.

— Alors ce matin, quand vous êtes venu dans ma chambre, dans cette chambre remplie pour vous de cruels

et funestes souvenirs, je ne sais quelle absurde histoire je me suis mise à vous conter..

Elle s'arrêta et le regarda, souriant toujours... Mais il était d'une pâleur livide, et on eût entendu les pulsations précipitées de son cœur.

—Une histoire de vision, de fantôme, un horrible conte imaginé par moi, et à l'aide duquel je voulais éprouver jusqu'à quel point vous aimiez encore celle... dont je dois prendre la place bientôt, acheva-t-elle en baissant modestement les yeux.

Ces derniers mots furent pour le capitaine la voix du sauveteur qui arrive à l'oreille de l'homme qui se noie. Tout ce qu'il avait souffert fut oublié, tout ce qu'il souffrait encore disparut. Il poussa un cri de bonheur et tomba à genoux, prenant les deux mains de la jeune femme et les portant à ses lèvres avec un enthousiasme fiévreux. Elle paraissait émue, tremblante, et elle essaya de dégager ses mains.

— Vous me pardonnez, n'est-ce pas? fit-elle après un moment de silence.

— Si je vous pardonne! s'écria-t-il.

— Ah! tenez, dit-elle, je suis bien excusable... j'étais jalouse.

Et dans ce dernier mot, elle mit une infernale coquetterie destinée à pulvériser le dernier grain de raison que cet homme à cheveux gris et qui se mourait d'un mal inconnu eût encore dans le cerveau.

Mais la Dame au gant noir se trompa; elle obtint un ef-

fet tout opposé. Ce mot de jalousie fut pour M. Hector Lemblin le son lointain du clairon qui réveille le vieux cheval de bataille depuis longtemps rendu au labour, lui fait dresser soudain la tête et lui arrache un hennissement de colère et d'orgueil. Il lui sembla que Germain, le valet infidèle, Germain son complice, se dressait devant lui avec son sourire narquois et plein d'insolence, et lui disait : — Mais, cher maître, niais que vous êtes, ne voyez-vous donc pas que cette femme vous trompe, et que chaque soir... à huit heures... un homme est introduit au château, tandis que vous courez les bois.

Chose étrange! tout à l'heure, il y avait dix minutes, quand la jeune femme était entrée, le capitaine venait de charger ses pistolets, plein de foi qu'il était dans les révélations de son valet... Eh bien, elle était entrée, il l'avait vue sourire, — et soudain le soupçon s'était évanoui, — et il avait jeté à Germain ce regard de mépris dont on foudroie les calomniateurs. Maintenant, au contraire, Germain n'était plus là; il était seul avec elle, lui, Hector Lemblin, tenant ses deux mains dans les siennes, l'écoutant avec extase, s'enivrant de son regard et la voyant rougir... Et voilà qu'à ce seul mot de jalousie il tressaillait, que les confidences du valet, lui revenaient en mémoire et qu'il bondissait sur son siége et pâlissait de courroux comme s'il eût vu la foudre tomber à ses pieds.

— Mon Dieu! s'écria la jeune femme, qui remarqua ce brusque changement opéré en lui dans l'espace d'une se-



conde, qu'avez-vous, monsieur? vous êtes pâle... vous tremblez...

— Moi?... mais non... vous vous méprenez... je n'ai rien... dit-il.

— Ah! vous me trompez... vous souffrez...

— Eh bien! oui...

— Est-ce encore ce fatal souvenir? Mon Dieu! je ferai pourtant tout de qui dépendra de moi... pour vous faire... oublier...

Et il sembla au capitaine qu'elle était, à son tour, frémissante et en proie à une vive émotion. Le cœur humain est ainsi fait qu'il devient fort de la faiblesse d'autrui. Cet homme, tout à l'heure plus tremblant qu'un enfant, recouvra une somme d'énergie équivalente à celle que paraissait perdre la jeune femme, et il attacha sur elle un regard pénétrant. On eût dit qu'il voulait, de ce regard, sonder les replis les plus mystérieux du cœur de la Dame au gant noir. Mais le cœur de cette femme était impénétrable comme l'immensité.

Il lui prit de nouveau la main: — Écoutez, dit-il, écoutez-moi patiemment.

— Mon Dieu! qu'est-ce donc encore? fit-elle avec effroi.

— Écoutez-moi, quelque folie que je puisse vous dire.

— Soit! parlez.

— Vous m'avez forcé de reprendre Germain, le valet qui sort d'ici.

— Oui, je vous y ai engagé.

— Pourquoi?

Elle fronça le sourcil, l'espace d'un quart de seconde, puis le sourire revint à ses lèvres.

— Mais, dit-elle, parce que, tandis que vous étiez à Paris, cet homme est venu se jeter à mes genoux, me suppliant d'intercéder pour lui, et qu'il m'a paru vous être tout dévoué.

Mais en dépit du ton ingénu avec lequel elle lui donnait cette explication, le capitaine ne parut point satisfait. Ce fut avec une sorte de défiance qu'il la regarda : — N'est-ce que pour cela? demanda-t-il.

— Absolument.

— C'est bizarre...

Et il devint rêveur en apparence, tandis qu'un fauve éclair jaillissait de ses yeux, mornes d'ordinaire.

— Bizarre? répéta-t-elle; que trouvez-vous de bizarre en cela?

— Tenez! dit-il avec une explosion de franchise, pardonnez-moi... mais moi aussi...

Il hésita.

— Voyons, parlez, répliqua-t-elle avec une sorte d'impatience.

— Eh bien, je suis jaloux...

— Jaloux! s'écria-t-elle avec un franc éclat de rire.

— Oui...

— Jaloux de quoi?

Il courba le front et se tut.

— Jaloux de qui? à propos d'un laquais? Savez-vous,

fit-elle avec hauteur, que ceci devient de l'impertinence, monsieur ?

— Oh! pardonnez-moi, répondit-il, vous ne m'avez pas compris.

— Mais enfin... expliquez-vous!

— Eh bien! cet homme...

— Quel homme?

— Germain, ce... laquais... là, tout à l'heure, il m'a dit d'étranges et d'odieuses choses...

— Que vous a-t-il dit?

— Madame, madame, supplia le capitaine redevenu tremblant et plein d'hésitation, au nom du ciel, répondez-moi...

— Mais parlez donc... questionnez! Que voulez-vous savoir?

— Pourquoi vous m'avez imposé l'obligation de sortir chaque soir du château... à huit heures?...

— C'est mon secret, dit-elle avec un calme qui exaspéra le capitaine.

— Ah! s'écria-t-il, Germain ne m'a pas trompé! Je sais pourquoi maintenant...

Elle attacha sur lui ce regard étrange, terrible dans sa tranquillité, ce regard de reptile charmeur, plus terrible qu'un regard de courroux.

— Voyons! repartit-elle, que vous a dit Germain?

— Que chaque soir, tandis que je sortais, un homme se présentait au château, s'écria le capitaine, qui oublia toute retenue et toute mesure.

Certes, la colère du capitaine ne demandait qu'à aller croissant; si la Dame au gant noir se fût indignée, si elle eût nié, bien certainement, comme toutes les natures faibles qui se montent tout à coup au diapason de la colère, M. Hector Lemblin eût élevé la voix plus haut encore. Mais elle arrêta cet élan de courroux d'un seul mot:

— C'est vrai.

Ainsi elle ne daignait pas même nier; elle avait le front haut, le regard calme, une voix assurée et tranquille. Ce fut comme un coup de foudre pour le capitaine, qui demeura un instant bouche béante et l'œil hébété.

— Germain est un serviteur fidèle, dit-elle, il est chatouilleux à l'endroit de l'honneur de son maître et vous avez bien fait de le reprendre à votre service.

— Ainsi vous l'avouez? balbutia le capitaine.

— Je l'avoue...

— Un homme vient au château...

— Tous les soirs...

— Et... cet homme? interrogea-t-il en retrouvant le ton de l'irritation, cet homme... quel est-il?

— Vous ne le saurez pas.

Et la Dame au gant noir se prit à sourire en le regardant: — En vérité, poursuivit-elle, vous êtes singulièrement oublieux de nos conventions, monsieur.

— Madame...

— Ne vous ai-je pas dit, lorsque vous m'avez demandé ma main à genoux, que ma vie était pleine de mystère?...

— C'est vrai, mais...

— Mais? fit-elle en souriant toujours.

— Vous ne m'aviez pas dit que... vous aviez...

Le capitaine n'acheva point.

La Dame au gant noir se leva avec l'indignation d'une reine outragée et foudroya le capitaine d'un regard de mépris : — Assez, monsieur! vous vous oubliez avec moi jusqu'à l'insolence! Je ne suis point encore madame Lemblin, souvenez-vous-en, et jusqu'à ce jour je ne dois compte de mes actions qu'à Dieu.

Elle se dirigea vers la porte : — Adieu; dit-elle, je pars dans une heure... Adieu...

Mais M. Hector Lemblin aimait; il aimait comme un fou, comme un misérable, comme un lâche. En voyant cette femme qui venait de lui avouer qu'un inconnu était, chaque soir introduit auprès d'elle, en la voyant prête à sortir et résolue à quitter Ruvigny, il perdit la tête, et il courut après elle, se jeta à genoux, joignit les mains, demanda grâce...

Et c'était un navrant et honteux spectacle que celui de cet homme dont les cheveux blanchissaient, qui avait l'apparence d'un vieillard, prosterné et pleurant aux pieds de cette femme qui se jouait de lui comme le tigre fait de sa proie avant de la tuer d'un coup de sa puissante griffe.

En eut-elle pitié ou bien voulut-elle prolonger cette terrible comédie dont chaque scène dévorait un lambeau de la vie dejà brisée de cet homme? Mystère! Mais elle revint sur ses pas, lui ordonna de se relever et le regarda fixement : — A votre tour, dit-elle, écoutez-moi, monsieur.

Il pleurait et la contemplait avec l'adoration d'un sauvage pour son idole. — Écoutez-moi bien, poursuivit-elle. Vous prétendez m'aimer, et il faut bien que cela soit pour qu'un homme comme vous oublie la dignité de son sexe jusqu'à se jeter à genoux et sangloter comme un enfant.

— Oh ! oui... je vous aime... murmura-t-il.

— Vous voulez m'épouser ?

— Oui... sans vous désormais la vie est pour moi un supplice.

— Eh bien ! cela ne peut être qu'à une condition.

— Parlez... j'obéirai.

— Cet homme, cet inconnu, dont vous êtes jaloux...

Il frissonna, mais il se tut.

— Cet homme reviendra ici tous les soirs.

Il courba le front en homme résigné à toutes les hontes.

— Et tous les soirs, à huit heures, vous quitterez le château.

. . . .

Ce qui se passa au château de Ruvigny pendant les deux jours qui suivirent peut se résumer en quelques lignes. Dompté, fasciné par cette femme, le capitaine souscrivit à toutes les conditions qu'elle lui imposa, il accepta toutes ses volontés. Depuis le matin, Germain avait de nouveau disparu. Le soir, après le dîner, le major Arleff, fit un nouveau signe d'intelligence à M. Hector Lemblin, un signe qui voulait dire : Allons ! l'heure de quitter le château est venue.

Et le capitaine, subjugué par un regard de cette énigme devenue femme, se leva, suivit le major, monta à cheval avec lui et courut dans les bois pendant deux heures, sans que son compagnon daignât lui adresser la parole. A dix heures, ils revinrent.

— Sonnez donc du cor, lui dit brusquement le major.

Et le capitaine sonna une fanfare joyeuse, tandis qu'il avait la mort dans l'âme et pensait : « Voici le moment où prévenu de mon retour, mon rival heureux peut-être, quitte le château. »

Le lendemain il recommença. Le troisième jour, le comte Arleff lui dit au moment de quitter la table : — Capitaine, je vais vous laisser faire votre promenade tout seul aujourd'hui, je suis un peu souffrant. — Allez! dit la Dame au gant noir,

Et il se leva, et, comme la veille, il quitta le château.

Ce que le capitaine avait souffert, depuis trois jours, en proie à toutes les tortures de la jalousie, est impossible à redire. En trois jours il avait vieilli d'une année. Deux voix s'élevaient en lui à toute heure, parlant tour à tour et tour à tour se dominant. L'une qui lui criait : — Cette femme se joue de toi, cette femme te trompe... tu vas mettre le comble à ton déshonneur en l'épousant. L'autre voix répondait : — Tu l'aimes, cette femme... innocente ou coupable, tu l'aimes... Elle est devenue ta vie tout entière... Courbe donc la tête, infâme, et obéis...

Et ces deux voix s'élevèrent de nouveau dans le cœur de M. Hector Lemblin au moment où il sortait du château,

et elles l'accompagnèrent jusqu'à l'entrée de cette forêt dans laquelle il était condamné à errer pendant deux heures.

Mais, ce soir-là, il aperçut un homme qui se tenait au bord du chemin, les bras croisés et paraissait attendre. Cet homme vint à lui et lui dit d'un ton railleur : — Hé! hé! capitaine Lemblin, mon cher maître, on vous a donc laissé tout seul aujourd'hui? Peste! il paraît qu'on a confiance en vous...

Le capitaine reconnut la voix de Germain.

XXVIII

Germain prit sans façon la bride du cheval de son maître.

— Bah! lui dit-il, vous êtes à cheval et moi à pied, c'est incommode. Mettez donc pied à terre, que nous causions un peu, capitaine!

En ce moment-là, le capitaine était en proie à son accès de jalousie : malgré son ton plein d'arrogance, Germain fut le bienvenu. D'ailleurs, cet homme avait fini par prendre sur son maître une sorte d'empire. Ce n'était plus Germain qui était le valet et qui obéissait, c'était M. Hector Lemblin.

Le capitaine mit donc pied à terre.

— D'où viens-tu? pourquoi es-tu là? demanda-t-il; pourquoi es-tu encore parti du château?

— Ah! ma foi! dit Germain, je suis parti parce que cela me dégoûtait de vous voir ainsi enjôlé.

— Germain!...

— Oh! je sais bien ce que vous allez me dire, parbleu! continua le valet d'un air moqueur. Vous l'aimez... elle vous aime... que sais-je?

Le capitaine froissait dans sa main la poignée de sa cravache.

— Un homme qui aime, poursuivit Germain, c'est si lâche!

— Tais-toi!

— Non pas, non pas, mon cher maître, dit le laquais avec une fermeté railleuse, voici deux jours que je viens ici avec l'espoir que le major vous faussera compagnie et que je pourrai vous parler... Je vous rencontre seul, et j'en profite. Il faut que je me débarrasse de tout ce que j'ai sur le cœur...

Germain prit le cheval par la bride et l'attacha à un arbre. Puis il entraîna son maître sur le rebord d'un fossé.

— Asseyons-nous là, dit-il.

Le capitaine obéit avec soumission.

— Voyons, continua Germain, que vous a-t-elle dit?

— Elle m'a dit, répondit le capitaine, qu'elle recevait, en effet, un homme au château.

— Tiens! elle est franche, au moins. Après?

— Eh bien! rien ne prouve que cet homme soit...

— Bon! je comprends... et d'ici je vois la scène. Vous avez voulu jouer à l'Othello...

Le capitaine se tut.

— Alors, elle s'est levée, indignée, elle vous a menacé de partir...

— C'est vrai.

— Vous vous êtes jeté à genoux et avez demandé grâce.

— Hélas!

— Aussi, comme les femmes sont moins crédules que nous et qu'elles savent profiter de leur victoire, elle vous a fait des conditions nouvelles.

— Non.

— Je m'entends, elle a obtenu que vous continueriez à sortir chaque soir.

— Germain, dit le capitaine chez qui la voix de l'amour s'élevait de nouveau, cette femme a un mystère dans sa vie.

— Bah! je le connais, ce mystère, moi, Germain, moi qui vous parle.

— Tu le connais?

— Parbleu!

— Ah! tu parleras aujourd'hui... tu parleras, j'imagine...

Et l'accent du capitaine devint impérieux comme une menace.

— Je parlerai.

Et Germain ajouta, avec son sourire insolent et moqueur: — Ce mystère, mon cher maître, c'est un joli eune homme de vingt-six ans, à fine moustache, à taille

élancée, qui est venu de Paris tout exprès pour courir après ses amours.

— Tu mens! tu mens!

— Je vous prouverai le contraire.

— Quand?

— Ce soir même.

— Germain, prends garde!

Germain se prit à rire.

— Êtes-vous simple! dit-il; vous demandez des preuves, et, lorsqu'on vous les donne, vous avez peur et n'osez plus...

— Oh! je n'ai pas peur, s'écria M. Lemblin avec fureur, et si je pouvais voir cet homme à ses genoux...

— Vous le verrez...

— Dis-tu vrai?

— Je vous le jure.

Puis Germain regarda son maître: — Savez-vous, dit-il, qu'au train dont vous allez, vous n'avez pas un mois de vie?... Vous avez vieilli de dix ans...

Et, comme le capitaine ne répondait pas et paraissait de nouveau frappé de prostration, Germain le força à se relever: — Venez donc, lui dit-il, venez avec moi... vous verrez si je mens...

— Allons! murmura le capitaine avec la voix d'un homme qui marche à la mort.

Germain laissa le cheval attaché au premier arbre de la forêt. Puis il prit son maître par le bras et l'entraîna.

Un petit sentier conduisait au bord de la mer en descendant un vallon rapide creusé entre les falaises. Ce fut ce sentier que le valet fit prendre à son maître.

— En passant par là, lui dit-il, personne ne vous verra rentrer au château.

Le capitaine marchait d'un pas chancelant, la tête inclinée sur la poitrine. En ce moment, il se repentait presque d'avoir écouté Germain. A l'heure où celui-ci lui promettait la preuve de la trahison de cette femme qu'il aimait, cet homme qui devait éprouver une à une toutes les hontes et toutes les lâchetés, cet homme aurait voulu que Germain mourût frappé d'apoplexie en chemin.

Un moment il songea à le tuer, mais il n'avait pas d'armes sur lui, et Germain était un homme jeune et vigoureux qui l'eût assommé d'un coup de poing, tant lui, Hector Lemblin, était devenu faible et débile. D'ailleurs, le poignet de fer du valet étreignait son bras et l'entraînait.

— Venez-vous? disait la voix mordante et railleuse du dénonciateur.

Et Germain marchait d'un pas rapide, forçant son maître à le suivre.

Ils arrivèrent ainsi au pied des falaises, longèrent la grève un moment et atteignirent cet escalier taillé dans le roc par les douaniers et que le brillant et jeune lieutenant Lemblin gravissait jadis tous les soirs pour aller re-

joindre sa bien-aimée Marthe de Chatenay. Germain continuait à entraîner son maitre.

— Vous savez, lui dit-il tout bas, que *cette dame* s'est emparée de ce joli boudoir que feu le général avait si luxueusement décoré pour madame...

— Oui!... oui!... murmura le capitaine à qui le souvenir de sa femme arrachait toujours un brusque tressaillement.

— Ce boudoir, vous le savez, poursuivit Germain, est attenant au grand salon vert.

— Je le sais.

— Dans le salon, il y a une cheminée avec une glace sans tain qui permet de voir dans le boudoir.

— Après? fit le capitaine avec une fiévreuse impatience.

— C'est au salon vert que je vais vous conduire.

— Ils sont donc dans le boudoir.

Et le capitaine articula cette question en frissonnant de rage.

— Oui. Venez.

Ils gravirent l'escalier, arrivèrent à la plate-forme et la traversèrent pour gagner une porte vitrée qui donnait sur un corridor du château. Ce corridor conduisait à ce que Germain nommait le salon vert. Mais sur le seuil de cette pièce Germain s'arrêta:

— Capitaine, dit-il, j'ai dans ma poche la clef du salon vert, et vous n'entrerez qu'après m'avoir fait une promesse.

— Parle! est-ce encore de l'argent que tu veux?

— Non.

— Qu'est-ce donc alors?

— Votre parole que vous ne ferez pas d'esclandre.

— Je veux tuer cet homme.

— Oh! je ne m'y oppose pas, dit Germain, mais ce n'est pas ce que je veux dire.

— Explique-toi...

— Vous aller entrer dans le salon, et quand vous aurez vu...

— Eh bien?

— Eh bien! vous sortirez...

— Mais je veux le tuer!

— Vous attendrez qu'il sorte et qu'il traverse la plate-forme.

— Soit!

— Me le jurez-vous?

— Je te le jure!

— Très-bien!

Germain tira une clef de sa poche et ouvrit la porte du salon.

— Marchez sur la pointe du pied, dit-il. Pas un cri, pas un geste...

Il lui serra fortement le bras, le fit entrer dans le salon. Un épais tapis assourdissait le bruit de leurs pas. La glace sans tain placée au-dessus de la cheminée et qui permettait de voir dans le boudoir voisin, était recouverte d'un rideau de soie verte. Mais ce rideau, qui laissait passer

une clarté mate, était légèrement écarté vers les bords de la glace, et l'œil du capitaine put plonger à travers cet étroit espace.

— Regardez! lui dit Germain.

Le capitaine regarda. Il regarda et se cramponna soudain au bras de son valet de chambre pour ne pas tomber. Mais son émotion était si forte qu'il ne put ni faire un mouvement ni jeter un cri.

Voici ce que vit le capitaine Hector Lemblin. La pupille du major Arleff était assise dans un grand fauteuil roulé près du feu. Auprès d'elle, à genoux sur un tabouret, Armand, le fils du colonel, tenait une de ses mains et lui parlait avec animation. Que lui disait-il? A quel degré de passion était-il arrivé? Le capitaine ne put rien entendre, car on parlait bas, et la glace sans tain ne laissait parvenir aucun son jusqu'à lui. Mais elle écoutait en souriant; son sourire était si enchanteur, si séduisant, si plein de voluptueuses promesses, que le malheureux capitaine eut froid au cœur à partir de ce moment. Il ne doutait plus!

Mais la main de fer de Germain l'entraîna de nouveau.

— Venez, venez, lui dit le valet.

Et il le força à sortir du salon dont il referma la porte.

Lorsqu'ils se retrouvèrent dans le corridor, Germain regarda son maître. Le capitaine avait la pâleur de la mort sur le visage. Il tremblait de tous ses membres et se soutenait à peine.

— Comme vous l'aimez, murmura le valet, peste!

Et il appuya son maître contre le mur.

— Je crois décidément, dit-il, que je n'ai pas besoin d'aller vous chercher vos pistolets, vous n'auriez pas la force de les tenir.

Mais à ces mots le capitaine se redressa, un éclair jaillit de ses yeux, son tremblement nerveux disparut, et il retrouva sa vieille énergie de soldat d'Afrique.

— Oh! dit-il, tu te trompes, Germain, tu te trompes.

— Bah! vous tremblez comme une femme.

— J'aurai la force de les tuer tous deux.

— Non, pas tous deux, dit Germain.

— Oh! les infâmes!

— Lui, si vous voulez... mais elle, non.

— Elle, qui me trahit?

— Ah! dit Germain avec un accent cruel, vous voulez donc passer votre vie à tuer des femmes?...

Ces mots écrasèrent le capitaine.

— Marthe! Marthe! toujours Marthe!... murmura-t-il tout bas.

Germain le fit sortir du corridor.

— Voyons! lui dit-il, voulez-vous, oui ou non, vos pistolets?

— Si je les veux!

Le capitaine retrouva ses jambes de vingt ans, et, porté par la haine, il courut à sa chambre à coucher et y prit ses armes. Germain le suivait. Alors le capitaine fit jouer

les batteries des pistolets l'une après l'autre et vérifia les amorces.

— Quand la haine guide le regard, dit-il, chaque balle porte.

— Allons! dit Germain.

Le valet conduisit son maître sur la plate-forme et l'y fit placer à vingt pas de cette porte-fenêtre par où Armand devait sortir.

— Mettez-vous là, dit-il, dans dix minutes je passerai avec lui.

— Toi!

— Parbleu! ne vous ai-je pas dit que je jouais un double rôle?

— C'est vrai.

— Je feins de vous trahir pour cette dame, qui me paye grassement, la chère petite, mais, en définitive, c'est elle que je trahis pour vous. En doutez-vous, maintenant?

— Non.

— Surtout, continua Germain, faisant un pas de retraite, n'allez pas faire de bêtises, mon honorable maître, et vous tromper...

— Je viserai juste.

— Ce n'est pas cela que je veux dire. Ne me prenez pas pour lui...

Le capitaine étreignit la crosse de ses pistolets avec fureur.

— Il a la tête de plus que moi, ne l'oubliez pas.

— Non! cours! dit le capitaine bouillonnant de fureur et d'impatience.

— Au reste, acheva Germain en s'en allant, je parlerai, je lui dirai : « Venez vite! nous n'avons pas de temps à perdre. » Vous reconnaîtrez bien ma voix, que diable!

— Oui, va...

Germain disparut. Le capitaine demeura seul, appuyé au parapet de la plate-forme, un pistolet de chaque main.

Dix minutes s'écoulèrent. Ces dix minutes eurent pour lui la durée de dix années. Cet homme usé par le crime, vieilli par le remord, naguère courbé sous la honte, et qui, un moment, à la vue de ce jeune homme agenouillé devant la femme qu'il aimait, avait senti ses dernières forces l'abandonner, cet homme était redevenu tout à coup le capitaine Lemblin d'autrefois, le soldat violent, énergique et vigoureux. Sous l'influence de sa haine et de sa jalousie, il attendait de pied ferme ce jeune homme sur lequel il allait diriger le canon de ses pistolets avec la sûreté de main d'un spadassin. Son cœur seul battait d'émotion. Le reste de sa personne était calme. Il avait le sang-froid d'un vieux braconnier à l'affût.

Enfin, un bruit de pas se fit entendre dans le corridor. Le capitaine serra la crosse de ses pistolets. Un homme parut sur le seuil de la porte-fenêtre. Hetor Lemblin leva son pistolet à la hauteur de la tête de cet homme, mais il ne tira pas. Il avait reconnu Germain.

En ce moment, fidèle à sa promesse, Germain disait à mi-voix : — Venez... venez vite!

Et le capitaine vit apparaitre un second personnage qui, sur les pas du valet, traversa rapidement la plate-forme, et se dirigea vers l'escalier qui descendait à la mer. Alors le capitaine n'hésita plus. Il leva son pistolet de nouveau, ajusta Armand et fit feu...

Armand, au moment où la détonation retentit, avait déjà le pied sur la première marche: il ne tomba point... Bien au contraire, il se retourna vivement et poussa un cri. Le capitaine l'avait manqué du premier coup sans doute. Mais il prit aussitôt son second pistolet, ajusta de nouveau et serra le doigt.

Un deuxième éclair se fit...

Et à la lueur de cet éclair, le capitaine Hector Lemblin vit le jeune homme dégringoler et disparaître du haut de l'escalier dont il n'apercevait, lui, que les deux premières marches.

Armand était-il mort, ou bien Germain l'entraînait-il? Le capitaine, ivre de rage, voulut s'en assurer et il s'élança vers l'escalier. Mais soudain un obstacle invincible l'arrêta. Une femme venait d'apparaître sur le seuil de la plate-forme, et cette femme n'avait eu qu'à étendre la main pour l'arrêter dans sa course furieuse.

Cette femme élevait son doigt dans la direction du front du meurtrier, puis elle fit un pas à sa rencontre et prononça un seul mot : — *Assassin!*

Hector Lemblin recula épouvanté, et les pistolets fumants échappèrent à sa main et tombèrent sur les dalles de la plate-forme.

XXIX

La Dame au gant noir, car c'était elle, fit encore un pas en avant, tandis que le capitaine reculait devant elle comme devant une apparition sinistre : — Assassin ! répéta-t-elle.

Et, comme il reculait toujours, elle continua à marcher, son doigt étendu vers le front du meurtrier. On eût dit qu'elle voulait y imprimer une tache indélébile, un stigmate infamant qui ne disparaîtrait qu'avec la mort.

Le capitaine, en reculant, se trouva bientôt acculé à l'extrémité de la plate-forme et adossé au parapet. Alors, sans terreur, avec l'audace d'une femme qui méprise les meurtriers, elle saisit le bras de cet homme immobile maintenant et dont la gorge crispée ne pouvait livrer passage à aucun son.

— Tuez-moi donc aussi ! lui dit-elle, tuez-moi comme lui.

Il la regardait d'un œil hagard et brillant de folie.

— Puisque vous vous êtes cru le droit, continua-t-elle, de tirer sur l'homme qui était à mes genoux, vous à qui je ne suis rien, vous dont je ne porte pas encore le nom, pourquoi ne me tuez-vous pas aussi ?

Et comme il se taisait et chancelait sur ses jambes prêt à tomber à genoux, elle lui tourna le dos et laissa bruire



un éclat de rire moqueur entre ses lèvres : — Ah ! dit-elle en s'éloignant, j'avais prévu ce dénoûment, j'avais prévu que votre laquais me trahirait et que vous manqueriez à votre serment. Ce matin, le comte Arleff est entré dans votre chambre, et il a enlevé les balles de vos pistolets.

Le capitaine poussa une exclamation étouffée : — Celui que vous croyez avoir tué se porte à merveille, acheva la Dame au gant noir.

Elle s'éloigna à ces mots, et le capitaine, pétrifié, n'eut pas la force de la suivre... Il entendit un bruit de portes qui se fermaient.

La femme qu'il aimait, cette femme qui le trahissait, et qu'il adorait malgré tout et plus que jamais, était rentrée chez elle et s'était éloignée sans même lui donner une explication ou lui en demander une. Tant de secousses, tant d'émotions diverses, avaient brisé chez cet homme, jadis si fort, jusqu'à son énergie physique. Il s'affaissa lourdement sur lui-même et demeura longtemps sur le sol en proie à une sorte de délire qui lui enleva jusqu'au sentiment de son existence.

Germain, deux heures après, le retrouva à la même place, dans le même état, et le transporta dans sa chambre, où il le jeta tout vêtu sur son lit. . . . . . .

Le lendemain, quand le jour arriva, le capitaine avait le visage inondé de pleurs et achevait d'abdiquer les derniers droits de l'homme. Ce n'était plus qu'un enfant sans force et sans raison. Le major Arleff entra brusquement chez lui.

— Monsieur, lui dit-il, nous partons ma pupille et moi, dans une heure, et je viens vous faire mes adieux.

Le capitaine leva sur lui un regard hébété et ne répondit pas.

— Je ne sais pas, poursuivit le major, ce qui s'est passé hier; j'étais dans mon lit, souffrant d'un accès de goutte, mais j'ai entendu deux coups de feu. Ce matin, ma pupille est venue me déclarer qu'elle renonçait à vous épouser, par la crainte qu'elle avait d'être assassinée un jour.

Le major prononça ces mots avec une parfaite indifférence, et comme M. Hector Lemblin gardait toujours un silence farouche, il continua : — Vous savez, monsieur, que le coffret que nous avons trouvé vide renfermait une somme d'un million.

— Je le sais... balbutia le capitaine avec distraction.

Il songeait à la Dame au gant noir, à cette femme qu'il aimait avec rage, avec délire, et que peut-être il ne verrait plus.

— Cette somme, poursuivit le major, vous vous en êtes déclaré responsable.

— Hé ! monsieur, s'écria le capitaine Lemblin, prenez ma fortune entière, si vous voulez ; je suis las de la vie et ne demande plus qu'à mourir.

Et comme il était écrit que ce grand coupable gravirait un à un tous les échelons de l'expiation, et que, jusqu'au dernier moment, il irait dépouillant les tristes et suprêmes lambeaux de la dignité humaine, il se jeta à ge-

noux devant le comte Arleff, lui prit les mains, et lui dit d'une voix entrecoupée de larmes : — Monsieur, vous avez des cheveux blancs, et les vieillards ont le cœur meilleur que ceux qui n'ont jamais souffert ; me refuserez-vous la grâce que je vous demande si humblement ?

— Parlez, dit le major ému.

— Monsieur, reprit le capitaine, je vais me tuer dans une heure, puisque dans une heure cette femme que j'aime plus que la vie, vous le savez, quelque étrange et cruelle que soit sa conduite envers moi, va me fuir pour toujours. Eh bien, au nom de ce que vous avez aimé le plus tendrement, je vous en supplie, obtenez à cet homme qui va mourir une dernière entrevue, ne fût-elle que d'une minute...

Et M. Hector Lemblin pressait les mains du major avec une fiévreuse effusion. Celui-ci parut touché.

— Attendez-moi, dit-il, je reviens...

Il sortit et passa dans l'appartement occupé par sa prétendue pupille.

— Eh bien ! demanda froidement cette dernière, qui paraissait s'attendre au prompt retour du major.

— Madame, dit le comte Arleff avec émotion, vous êtes implacable comme la destinée.

— Mon bon Hermann, dit-elle, cessez donc de vous apitoyer sur ce misérable.

— Ah ! c'est que, dit le comte, il est arrivé au dernier degré de l'abaissement : je l'ai vu se traîner à mes genoux.

— L'heure du châtiment suprême approche; il est au terme de ses souffrances.

— Ah! tuons-le tout de suite, mais ne prolongeons pas de tels supplices, je vous en conjure.

Elle haussa les épaules et arrêta sur le major ce regard plus froid qu'une lame d'acier.

— On voit bien, dit-elle, que vous n'avez pas pleuré nuit et jour pendant quatre années, face à face avec un souvenir, croyant toujours voir devant vous un spectre ensanglanté.

Le major se tut et courba la tête.

— Vous l'avez vu? reprit-elle.

— Oui.

— Comment est-il ?

— Il demande à vous voir.

— Envoyez-le-moi.

Le major sortit.

Deux minutes après son départ, la Dame au gant noir vit apparaître sur le seuil une sorte de spectre ambulant qui marcha lentement vers elle et se mit silencieusement à genoux. C'était le capitaine Hector Lemblin, dont la nuit qui venait de s'écouler avait achevé de blanchir les cheveux.

Mais la Dame au gant noir, cette vivante énigme, avait le don des transformations les plus rapides et les plus inattendues...

La femme indignée qui, la veille, l'avait appelé assassin, cette femme qui à l'instant même parlait d'un

ton hautain et le mépris aux lèvres, n'existait plus. Celle devant qui le capitaine s'agenouilla était calme, souriante, et son regard respirait la bonté. Elle tendit la main à Hector Lemblin et lui dit : — Votre dernière preuve d'amour me désarme et je vais tout vous dire...

La raison du capitaine avait déjà reçu tant de secousses, qu'il regarda la jeune femme avec une sorte de stupeur, et sembla se demander s'il n'était pas encore le jouet d'un rêve.

Mais elle le releva, le fit asseoir auprès d'elle, et tandis qu'il obéissait avec la docilité d'un enfant : — Oui, dit-elle, je vais tout vous dire, et quoi que vous ayez pu voir hier, quelque accablantes que soient les preuves qui semblent s'élever contre moi, vous comprendrez que je suis toujours digne de devenir votre femme et de porter votre nom.

— Ah ! s'écria-t-il, ne me dites rien, c'est inutile, je vous crois.

— Non, je vous dirai tout.

— A quoi bon ? fit-il en se remettant à genoux devant elle, je vous aime...

— Eh bien ! c'est parce que vous m'aimez que vous devez tout savoir... il le faut...

Elle le contraignit à se relever et à s'asseoir à côté d'elle. Puis elle étendit vers lui sa main droite et lui dit :

— Savez-vous pourquoi cette main est gantée de noir ?

Il secoua négativement la tête.

— Écoutez, continua-t-elle : j'ai cette main gantée de

noir parce qu'elle est couverte du sang du seul être que j'aie aimé autrefois...

Le capitaine tressaillit.

— Et que je me suis juré de n'ôter ce gant et de n'effacer la trace de ce sang que lorsque les assassins auraient été punis. Or, — poursuivit-elle, tandis que le capitaine regardait avec une stupeur croissante, — je suis venue en France guidée par un but de vengeance et je me suis mise à la recherche d'un homme qui m'aimât assez pour devenir une épée vivante entre mes mains. Cet homme, c'est peut-être vous...

Le capitaine se redressa tout d'une pièce.

— Oh! parlez, dit-il, nommez les meurtriers, et je frapperai! car je suis votre esclave.

— Je le crois, dit-elle, et je le crois parce que je vous ai fait subir épreuves sur épreuves, mais celle d'hier est la dernière. A présent, je vous connais, et j'ai foi en vous.

— Mais, balbutia le capitaine, cet homme... qui...

— Cet homme que vous avez vu à mes genoux ?

— Oui.

— C'est l'homme que je hais et à qui je souriais pour irriter votre jalousie. Cet homme, vous devez le tuer...

— Je le tuerai. Où est-il? Dites-moi son nom, répondit le capitaine qui, une fois encore, redevint homme...

— Son nom ? il est inutile que vous le sachiez, mais je vous dirai où vous le rencontrerez.

— Dites.

— Pas encore... ce soir...

— Ainsi, demanda-t-il en tremblant, vous ne partez pas ?

— Non.

— Et je puis vous aimer encore?

— Oui, aimez-moi.

— Et... vous m'épouserez? interrogea-t-il avec la naïveté d'un enfant.

— Peut-être, si vous tuez l'homme que je hais...

— Je le tuerai.

— Bien, dit-elle, maintenant oubliez le mal que je vous ai fait et soyez patient et calme jusqu'à ce soir...

— Je le serai, je vous le jure...

Elle causa avec lui une heure encore, déployant toutes les richesses de son esprit, achevant d'éblouir et de fasciner cette imagination troublée qui marchait à grands pas vers la folie. Puis elle le renvoya pour faire, disait-elle, sa toilette de la journée, et, lorsqu'il fut parti, la joie et l'espoir au cœur, cet homme qui était entré chez elle avec la désespérance d'un mourant, elle agita un cordon de sonnette et Germain parut.

— Arrangez-vous, dit-elle, mais il faut que M. Armand tienne un billet de moi avant ce soir.

— Il l'aura, madame.

— Vous en chargez-vous?

— Certainement.

La Dame au gant noir prit une plume et écrivit :

« Cher Armand,

» J'ai une minute à peine pour vous rassurer. Malgré les périls auxquels vous m'avez exposée la nuit dernière, malheureux enfant, je suis saine et sauve et je songe à trouver un moyen de vous revoir.

» Je ne puis vous rien dire encore sur tous les mystères qui m'environnent, mais ce soir peut-être saurez-vous bien des choses.

» Adieu, aimez-moi, et trouvez-vous à huit heures au lieu de notre premier rendez-vous. »

Un trait de plume fut la signature de cette mystérieuse épître.

Germain partit. Trois heures après, il était de retour. Armand tenait le billet.

. . . .

Quand le soir fut venu, la Dame au gant noir fit appeler le capitaine Hector Lemblin et s'enferma avec lui dans sa chambre.

— Mon ami, lui dit-elle alors, on me venge quand on m'aime.

— Je suis prêt, dit-il.

Et il ajouta avec un sourire : — Et cette fois vous ne retirerez point les balles de mes pistolets,

— Laissez là vos pistolets, dit-elle, mon ami, est-ce que vous voulez recommencer la scène d'hier?

— Mais, fit le capitaine avec la stupidité d'un soudard à cheval sur sa consigne, ne m'avez-vous pas dit de tuer cet homme?

— Sans doute.

— Eh bien! alors?

— Mais en duel, loyalement...

— Je me battrai avec lui, c'est bien ainsi que je l'entends.

— Mais il n'aura pas d'armes, ce soir, là où vous le rencontrerez.

— Il prendra l'un de mes pistolets.

— Non, dit la Dame au gant noir, il n'est pas loyal de forcer un homme à se battre à l'heure même où l'on vient de le provoquer. L'émotion qui résulte pour lui d'une provocation lui occasionne un désavantage incontestable.

— C'est vrai, dit le capitaine, frappé de la justesse de cette observation; que faut-il donc que je fasse?

— Écoutez-moi. Il y a sur la côte, à l'ouest, à une lieue d'ici, un endroit où vous pouvez vous rendre à cheval, par le sentier qui longe les falaises. Cet endroit se nomme le passage des Douaniers.

— Je le connais.

— C'est là que vous allez vous rendre.

— Ah!

— C'est là que cet homme se trouvera à huit heures m'attendant. C'est là qu'il vous rencontrera.

— Fort bien, je pars.

— Attendez. Vous partirez sans armes, et lorsque vous le verrez arriver à cheval, vous irez à lui et lui direz : « N'attendez pas ce soir la Dame au gant noir.

» — Pourquoi ? » vous demandera-t-il peut-être.

— Que lui répondrai-je?

— Vous lui direz que vous êtes celui qui a fait feu sur lui hier au soir.

— Rien que cela?

— Il comprendra et se mettra sans doute à vos ordres. Alors vous lui donnerez rendez-vous au même endroit pour le lendemain au matin, à huit heures précises, et vous choisirez l'épée : le pistolet est une arme de bourgeois indigne de vous.

— Soit! dit le capitaine.

— Enfin, acheva la Dame au gant noir, vous insisterez pour qu'il n'amène qu'un seul témoin, un seul ! entendez-vous ?

— Oui.

Mais cette dernière question parut embarrasser le capitaine.

— A propos, dit-il, qui m'assistera ? Le major?

— Non, répondit la Dame au gant noir. Vous prendrez un de vos serviteurs, le premier venu, Germain, si vous voulez. Germain vous est dévoué et il n'est plus à mon service, à présent que j'ai foi en vous.

Le capitaine monta à cheval et partit.

Pendant ce temps, la Dame au gant noir écrivait au colonel Léon un billet sans signature que Germain se chargea de faire parvenir, et qui était ainsi conçu :

« Colonel,

» Votre fils Armand, auquel des gens que la crainte de se compromettre empêche seule de se nommer portent le plus vif intérêt, court un très-grand danger.

» A cette heure même où vous recevrez ce billet, il sera provoqué par un de vos voisins de campagne, le capitaine Hector Lemblin.

» Rendez-vous sera pris pour demain, huit heures du matin, au passage des Douaniers, au bord de la mer. Tâchez d'empêcher ce rendez-vous. »

La Dame au gant noir montra ce billet au major Arleff.

— Mon Dieu ! dit celui-ci, je ne sais où nous allons, mais ceci devient inexplicable.

— Attendez, dit la Dame au gant noir avec son froid sourire, ne vous ai-je pas dit que l'heure terrible de l'expiation allait enfin sonner pour ce vil assassin ?

Et le billet partit et fut mystérieusement remis au colonel Léon, tandis que son fils Armand courait au passage des Douaniers, dans l'espérance d'y rencontrer cette

femme mystérieuse à laquelle il avait donné son âme tout entière.

XXX

Voyons maintenant ce qui était arrivé à notre ami Armand, lorsque le capitaine avait fait feu sur lui au moment où il posait le pied sur la première marche de l'escalier de la plate-forme. Germain, on s'en souvient, lui servait de guide et l'avait pris par la main. Ce valet à triple visage était doué d'une force herculéenne, et quand le premier coup de feu retentit, il serra vigoureusement le bras d'Armand pour l'entraîner après lui. Mais Armand, surpris et indigné, s'était retourné en jetant un cri. Le second coup de pistolet se fit entendre...

Alors Germain, usant de toute sa vigueur, fit dégringoler l'escalier à Armand, en lui disant avec l'accent d'une terreur profonde : — Venez, venez, ou *madame* est perdue...

— Mais... ce misérable... quel est-il? demanda le jeune homme, essayant de se dégager de l'étreinte du laquais.

— Venez ! répéta Germain. Si vous ne fuyez pas, elle est perdue, vous dis-je... et vous savez bien qu'elle vous aime...

Ces derniers mots agirent plus énergiquement encore sur Armand que la force musculaire du valet. Le jeune

homme savait qu'il y a parfois de la bravoure à se conduire comme un lâche, c'est-à-dire que fuir devant un péril qui vous menace en même temps que la femme aimée, c'est donner à cette femme la plus grande preuve d'attachement qui soit au monde. Armand comprit si bien cela, qu'il suivit Germain sans résistance jusqu'au pied des falaises. Là attendait la barque. Le jeune homme y monta, Germain se mit à la barre et l'embarcation s'éloigna.

— Il faut louvoyer, dit le valet, filer d'abord vers l'est pour donner le change, puis nous reviendrons à l'ouest quand nous serons hors de vue. La nuit n'est pas très-claire, mais *il* a de bons yeux.

— Qui, *il*? demanda alors Armand avec un frémissement de colère.

— Eh bien, *lui!* celui qui vient de faire feu sur vous.

Et Germain, qui jouait merveilleusement tous les rôles, sut manifester une terreur qui impressionna Armand plus que les coups de pistolet tirés sur lui.

— Ah! dit Germain, pourvu qu'il ne vous reconnaisse pas, qu'il ne sache pas d'où vous venez et où vous allez!

— Mais, enfin, quel est cet homme? interrogea Armand.

— Cet homme, dit Germain qui voulut frapper un grand coup, il a droit de vie et de mort sur la femme que vous quittez...

Au bout d'une heure, la barque aborda l'anse des Doua-

niers. Alors Germain dit à Armand : — Vous comprenez, monsieur, qu'après ce qui vient d'arriver, vous ne pouvez pas revenir demain... car vous ne voulez pas qu'il la tue, n'est-ce pas? Il faut attendre un jour ou deux, plus longtemps peut-être...

Armand frissonna à la pensée que plusieurs jours pourraient s'écouler sans qu'il la revît.

— Mais, allez, poursuivit Germain, elle vous aime... et aussitôt qu'elle pourra, vous comprenez?...

— Oui! oui! je comprends...

— Du reste, acheva le valet tandis que le jeune homme sautait sur le sable, promenez-vous dans les bois qui avoisinent votre maison; demain, vers midi, j'espère vous porter un billet.

Cette idée réconforta un peu le cœur de notre héros. Il remonta en haut des falaises, trouva son cheval attaché à un arbre, sauta en selle et rentra à la villa.

La petite maison blanche était silencieuse. Aucune lumière ne brillait au travers des persiennes, et Armand s'introduisit sans bruit pour ne point éveiller son père; mais il était trop agité, trop inquiet sur le sort de la Dame au gant noir, pour fermer l'œil. Il passa la nuit livré aux plus terribles conjectures. Que lui était-il arrivé? Après avoir fait feu sur lui, cet homme dont il était défendu de prononcer le nom sous peine de mort, ce tyran qui tenait une faible femme en son pouvoir, ce misérable, enfin, car, pour un homme épris, un rival est toujours un misérable, n'aurait-il point tourné sa fureur contre elle?

Quand le jour vint, et avec lui un rayon de soleil, Armand était encore en proie à ces funestes visions. Cependant, il ne se leva point, il ne descendit pas de bonne heure, comme à l'ordinaire, tant il craignait que son agitation ne frappât le colonel.

Celui-ci, voyant que dix heures étaient sonnées et qu'il ne se levait pas, finit par monter à sa chambre.

Armand, qui avait reconnu le pas de son père dans l'escalier, feignit de dormir profondément. Puis, comme son père l'appelait, il se donna la physionomie égarée d'un homme éveillé en sursaut.

— Hé! hé! mon camarade, dit le colonel en riant et mettant sur le compte de ce brusque réveil la figure bouleversée de son fils, il paraît que tu te couches au petit jour?

— C'est vrai, mon père, balbutia Armand à tout hasard, je suis rentré fort tard cette nuit.

Le colonel, moitié souriant, moitié sévère, hocha la tête : — Tu es jeune, lui dit-il, amuse-toi... mais prends garde... ces damnés fermiers normands n'entendent pas la plaisanterie quand on braconne sur leurs terres.

— Bah! fit Armand, qui essaya de sourire aussi, j'ai bon pied, bon œil : n'ayez nul souci de moi.

— En attendant, dit le colonel, habille-toi et viens déjeuner.

Et il s'en alla, très-persuadé que son cher fils était adoré par une belle fermière normande aux dents blanches et aux grands yeux bleus.

Armand fit tous ses efforts pour dissimuler ses angoisses et paraître de bonne humeur. Mais, après le déjeuner, et comme le colonel, cédant à une vieille habitude, s'endormait dans son fauteuil, où il faisait chaque jour une heure de sieste, Armand prit son fusil, siffla son chien d'arrêt et s'esquiva. Germain ne lui avait-il pas dit : « Je vous rencontrerai peut-être dans les bois qui avoisinent votre maison, si je puis vous porter de ses nouvelles. »

Germain fut fidèle à sa parole. Il y avait une heure environ que notre héros errait dans les bois comme une âme en peine, négligeant de tirer le gibier qui partait sous ses pieds, lorsqu'un sifflement particulier se fit entendre. Il s'arrêta et distingua alors le bruit d'un pas rapide sur les feuilles mortes de la forêt. Quelques minutes après, Germain parut. Il tenait le billet que nous avons vu écrire à la Dame au gant noir.

Armand voulut le questionner ; mais Germain lui répondit sèchement : — Monsieur, je ne puis rien vous dire. Venez ce soir... madame vous expliquera tout.

Force fut à Armand de se contenter de cette réponse et d'attendre.

Il rentra à la villa vers trois ou quatre heures, la carnassière vide, mais le cœur plein d'espoir, après avoir lu et relu cette chère lettre que Germain lui avait apportée. Ce fut avec une impatience fiévreuse qu'il attendit le soir et l'heure indiquée pour le rendez-vous.

— Prends garde ! lui dit le colonel, qui le vit monter à

cheval de meilleure heure ce jour-là, les fermiers normands sont rusés.

— Bah ! répondit-il en riant, le mien est à une foire, il ne rentrera pas avant demain.

Et Armand partit.

La nuit était sombre et sans lune ce soir-là. S'il ne se fût confié à l'instinct merveilleux de son cheval, bien certainement notre héros aurait pu s'égarer sous les vastes et hautes futaies qu'il avait à traverser pour arriver au bord des falaises, car l'obscurité ne lui permettait point de voir le sentier battu. Mais son cheval avait déjà parcouru si souvent la même route, qu'il le conduisit, en moins d'une heure de galop, jusqu'à cet arbre isolé au bord du sentier qui descendait par rampes brusques vers la plage et l'anse des Douaniers.

Armand s'apprêtait, comme les autres fois, à mettre pied à terre et à attacher son cheval à cet arbre, lorsque, à son grand étonnement, il aperçut un autre cheval qui avait pris cette place. Puis, au même instant, il vit un homme assis sur une pierre, à deux pas de l'arbre, se dresser et venir à lui. Armand s'arrêta immobile. Que lui voulait cet homme? Ce dernier arriva jusqu'à lui et mit sans façon la main sur la bride de sa monture.

— Que voulez-vous? demanda Armand en levant sa cravache.

— Je veux vous dire, répliqua le capitaine Héctor Lemblin — car c'était lui — d'une voix qui tremblait de

colère, je veux vous dire que la Dame au gant noir ne viendra pas.

Armand tressaillit. Cependant il se méprit aux intentions de l'inconnu : — Venez-vous de sa part? demanda-t-il avec une émotion subite.

— Je viens vous dire qu'elle ne viendra pas, répondit le capitaine.

— Pourquoi?

— Parce que, dit encore M. Hector Lemblin, je suis celui qui, hier, a fait feu sur vous.

Ces mots furent une révélation tout entière pour Armand : — Ah ! dit-il, je crois comprendre.

— Je l'espère...

— Vous venez m'assassiner, peut-être ! murmura le jeune homme d'un ton mélangé de colère et d'ironie.

Et il porta vivement la main aux fontes de sa selle.

— Rassurez-vous, répondit le capitaine, hier j'ai tiré sur vous comme on tire sur un braconnier qui chasse imprudemment sur vos terres.

— Ah ! dit Armand, qui trouva la comparaison insultante.

— Aujourd'hui, nous nous rencontrons sur un terrain neutre, en plein air... Comprenez-vous ?

— Oui, vous venez me provoquer.

— Précisément.

— Je suis à vos ordres, monsieur.

— Ici, demain, à huit heures... Apportez vos épées, j'apporterai les miennes.

— C'est convenu, dit le jeune homme avec calme. Seulement, ajouta-t-il, si vous avez des témoins, amenez-les, car, pour moi, je ne saurais où en trouver.

— Très-bien ! reprit le capitaine. J'amènerai simplement mon domestique, pour qu'il emporte le mort ou le blessé. Nous n'avons pas besoin de témoins.

— Comme vous voudrez, dit Armand.

Et il salua le capitaine, qui fit à son tour un pas de retraite et alla détacher son cheval. Armand tourna bride et rentra tout bouleversé à la villa. Ce n'était point, du reste, sa rencontre du lendemain qui l'occupait. Armand était brave, il s'était battu souvent et il faisait peu de cas de la vie... Mais ce qui l'épouvantait, ce qui amenait une sueur glacée à son front et faisait battre violemment son cœur, c'était le sort de la Dame au gant noir.

Qu'était-elle devenue ? Cet homme, cet inconnu dont la voix avait un accent de fureur concentrée, ne l'avait-il point tuée dans un horrible accès de jalousie.

Quand le jeune homme mit pied à terre dans la cour de la villa, il était pâle comme un mort.

Contre son habitude, le colonel n'était point couché : il vint au-devant de son fils, qui lui en témoigna son étonnement.

— Comment ! mon père, lui dit-il, à onze heures passées vous êtes encore sur pied ?

— J'étais inquiet, répliqua le colonel.

Et, en effet, le vieillard était aussi pâle, aussi défait

que s'il eût été Armand lui-même. En l'absence de ce dernier, il avait reçu le mystérieux billet qui l'avertissait de la provocation du capitaine Hector Lemblin, et de sa rencontre probable du lendemain avec Armand.

— Vous étiez inquiet, mon père ? Quelle folie ! murmura le jeune homme en s'efforçant de sourire.

— Que veux-tu ? répondit le colonel, on a quelquefois des pressentiments bizarres.

— Dites trompeurs.

— J'ai craint que tu n'eusses été assommé à coups de bêche par ce maudit fermier.

— Bah ! Je vous l'ai dit, il est à la foire.

— Ainsi il ne t'est rien arrivé.

— Absolument rien.

— Petit drôle, dit le colonel avec affection, l'heure de mon sommeil est passée. Je ne fermerai pas l'œil, si je ne bois un verre de ce vieux vin d'Espagne que nous aimons.

— Eh bien ! buvons-en deux, dit Armand, qui avait besoin de s'étourdir, je vous tiendrai compagnie.

Le colonel monta dans la chambre de son fils, se fit apporter un flacon poudreux et des verres, et tous deux essayèrent de se tromper mutuellement et de jouer la plus parfaite indifférence.

Une heure après, Armand se mit au lit. Le jeune homme crut qu'il ne pourrait dormir, tant son agitation était grande. D'ailleurs, il devait se lever de bonne heure et partir avant le lever de son père, afin que son adversaire

n'attendit point. Mais il se trompa. A peine eut-il soufflé sa bougie qu'une violente migraine s'empara de lui; puis il lui sembla que son lit tournait avec rapidité ; puis encore une force invincible ferma ses yeux et cloua ses paupières. Et quelle que fût son angoisse relativement à la Dame au gant noir, quelque effort qu'il fit pour songer à elle et lui donner sa pensée tout entière, il fut pris d'un lourd sommeil.

Lorsque Armand ouvrit enfin les yeux, le soleil entrait à flots dans sa chambre.

Il bondit hors du lit, regarda sa montre et jeta un cri. Il était près de dix heures.

— Mon Dieu ! murmura-t-il, cet homme va croire que je suis un lâche.

Il s'habilla au plus vite, décrocha une paire d'épées suspendues au fond de son lit, et, peu soucieux d'éveiller les alarmes de son père, s'il venait à le rencontrer, tout entier au sentiment de l'honneur, il descendit en courant et alla seller son cheval.

Le jardinier travaillait en un coin du jardin, la servante était à sa cuisine, et les persiennes de la chambre du colonel soigneusement fermées semblaient indiquer que le vieillard dormait encore. Armand sauta en selle, enfonça l'éperon aux flancs de sa monture et la lança au triple galop dans la direction des falaises. Mais lorsqu'il y arriva, les environs de l'arbre isolé étaient déserts.

Un moment, Armand désespéré crut que son adversaire lassé d'attendre, était parti. Mais tout à coup il pâlit et

s'arrêta frappé de stupeur. Autour de l'arbre, l'herbe était piétinée comme si deux hommes s'y fussent battus avec acharnement ; puis, sur une pierre blanche placée près de l'arbre, le jeune homme aperçut en frissonnant quelques gouttes de sang...

Avec qui donc le capitaine Hector Lemblin s'était-il battu?

XXXI

Voici ce qui s'était passé.

La veille au soir, le capitaine Hector Lemblin était rentré au château de Ruvigny, vers onze heures. La Dame au gant noir s'était depuis longtemps retirée dans son appartement, mais elle avait laissé un billet que Germain était chargé de remettre au capitaine. Celui-ci trouva le valet assis au coin du feu du grand salon de Ruvigny, avec toute la nonchalance d'un gentillâtre fatigué qui revient de la chasse.

Depuis le vol du million que renfermait la cassette, la vue de Germain occasionnait toujours au capitaine une impression désagréable. Mais cet homme avait son secret, cet homme disposait de lui comme le criminel dispose de son complice, et la terreur empêchait toujours M. Hector Lemblin de manifester franchement sa répulsion. D'ailleurs Germain n'attendit point que le capitaine formulât par un mot quelconque le déplaisir qu'il pouvait éprouver de voir son laquais assis dans son propre fauteuil et se

chauffant les pieds sur les chenets avec l'insouciance d'un maître de maison. Il lui tendit le billet de la prétendue fille du général, un billet parfumé, mignonnement plié et dont le seul aspect fit battre le cœur de M. Hector Lemblin.

Ce billet disait :

« Vous comprenez l'émotion que j'éprouve en songeant au péril que vous allez courir demain.

» Aussi n'ai-je pas la force de vous revoir avant que vous me reveniez victorieux. Mais je m'enferme dans ma chambre d'où mes vœux vous suivront, et s'il est vrai que l'amour fait triompher, vous renverserez sanglant à vos pieds le misérable qui m'a outragée. Brûlez ce billet et ayez foi en Dieu ! »

Ces quelques lignes suffirent à rendre au capitaine son énergie et sa virilité des anciens jours. A mesure qu'il lisait, il se redressait, son regard lançait des éclairs; il semblait rajeuni de dix ans.

Germain, ce railleur éternel, suivait du coin de l'œil cette métamorphose, et quand le capitaine qui, dans son trouble et dans sa joie, avait fini par se croire seul, poussa la folie jusqu'à baiser avec transport le billet qu'il replia et plaça sur son cœur, il ne put s'empêcher de s'écrier de sa voix aigre et mordante : — Bravo ! très-bien ! c'est comme au théâtre de la Porte-Saint-Martin, dans un drame

de M. Dennery emprunté à un roman anglais. J'ai vu ça, moi...

Le capitaine se retourna stupéfait et plein de confusion. Germain continua : — Ma parole d'honneur! nous voici revenus au bon temps du sous-lieutenant Lemblin. C'est merveilleux!

— Tais-toi! s'écria le capitaine avec colère.

— Bah! bah! poursuivit Germain, si je ne vous dis pas vos vérités, qui donc vous les dira?

Et comme le capitaine trépignait de fureur et regardait son valet avec indignation : — Ma foi! dit celui-ci, je vous croyais bien capable de plus d'une folie, mais celle que vous allez commettre demain dépasse toutes les prévisions.

— De quelle folie parles-tu?

— Mais de votre duel.

— Comment! tu sais?

— Parbleu! Vous croyez donc que je joue le rôle de boîte aux lettres sans prendre connaissance des épîtres qui me sont confiées? Le papier de celle-là était transparent... on lisait au travers!

— Misérable!

— Bon! voilà que vous m'insultez quand je veux vous donner un conseil.

— Un conseil?

— Excellent!

— Parle! dit le capitaine qui ne pouvait supporter le regard de son laquais, tant il avait d'effronterie.

— Mon conseil, le voici : il y a longtemps que vous passez de mauvaises nuits... si vous m'en croyez, vous dormirez demain la grasse matinée.

— Tu es fou!

— Mais non.

— Et mon duel?

— C'est précisément à cause de votre duel que je vous conseille de dormir.

Un éclair de haine brilla dans les yeux du capitaine :

— Non, non! dit-il, je hais cet homme, et je veux le tuer...

— Pour faire plaisir à cette dame, n'est-ce pas?

— Pour lui obéir.

— Hein?

— Je dis *pour lui obéir,* répéta le capitaine Hector Lemblin.

— Ah çà! voyons, dit Germain, soyons logique, mon maître.

— Je le suis.

— Nullement. Vous voulez tuer ce jeune homme?

— Oui.

— Pourquoi?

— Parce que je le hais.

— Et que cette dame l'aime...

— Tu te trompes...

— Bah!

— Elle le hait comme moi.

— Du moins c'est ce qu'elle dit...

— Et ce qu'elle dit, c'est la vérité.

— Soit! dit l'incrédule Germain; mais si, au lieu de le tuer, vous étiez tué par lui...

— Eh bien?

— Eh bien! il l'épouserait.

— Oh! jamais! s'écria le capitaine hors de lui et l'œil en feu.

— C'est ce que nous verrons...

Les paroles de Germain avaient vivement impressionné le capitaine. Un moment il demeura rêveur et sombre, puis il finit par s'écrier : — Eh bien ! raison de plus, je le tuerai !

Germain ne répondit pas, mais il se mit à tambouriner avec ses doigts sur le marbre de la cheminée et à contempler d'un air distrait le plafond de la salle : — A quelle heure monsieur part-il demain? demanda-t-il.

— A sept heures précises.

— Dois-je l'accompagner?

— Sans doute.

— Monsieur emporte-t-il des armes?

— Oui, deux épées de combat.

Le valet toisa son maître.

— Vous avez été une fine lame, dit-il, mais je vous crois un peu rouillé... et votre adversaire est jeune.

Le capitaine haussa les épaules, tourna le dos à Germain et alla se coucher. Mais le valet le suivit.

— Je n'oublie pas, dit-il, que je suis au service de

monsieur, et si monsieur refuse mes conseils, du moins ne refusera-t-il pas mes bons offices.

Germain déshabilla son maître, le mit au lit, alluma une petite veilleuse d'albâtre sur la table de nuit, souffla les bougies de la cheminée et fit mine de se retirer.

— Tu m'éveilleras à six heures, dit le capitaine.

— Oh! ce sera inutile.

— Inutile?

— Je suis persuadé que monsieur ne fermera pas les yeux de la nuit, s'il songe à ce que je lui ai dit.

Sur cette impertinente réplique, Germain sortit de la chambre; mais le valet avait raison : M. Hector Lemblin ne ferma pas l'œil de la nuit. Les paroles de Germain avaient pénétré au fond de son cœur comme la lame d'un stylet empoisonné. La Dame au gant noir, ainsi que le prétendait le laquais, ne se jouait-elle pas de lui, et haïssait-elle bien réellement cet inconnu avec qui il allait croiser le fer le lendemain?

Au petit jour, Germain entra dans la chambre de son maître et le trouva levé et occupé à écrire, comme un enfant qui veut se familiariser avec le danger; le capitaine voulut le questionner, mais Germain lui répondit avec une brusquerie insolente : — Ma foi! monsieur, je suis las de vous avertir et de vous donner des conseils en pure perte. Je me suis juré de ne plus me mêler de vos affaires. Vous voulez vous battre, partons.

— Certainement, je veux me battre, mais...

— Mais, si votre rival vous tue?...

— Oh! dit fièrement et à part lui M. Hector Lemblin, dont ce mot *rival* fouetta énergiquement le sang, j'ai été Compagnon de l'épée et on ne tue pas si facilement ceux qui ont fait partie de cette redoutable association.

Le capitaine s'habilla avec tout le rigorisme d'un militaire qui doit assister le jour même à une bataille. Il mit une redingote bleue, qu'il boutonna jusqu'au menton, par-dessous un pantalon flottant gris-perle, et à six heures et demie il était prêt. A sept heures précises, il quittait le château à pied, accompagné de Germain, qui portait une paire d'épées de combat sous son bras. Tous deux passèrent par la plate-forme et gagnèrent le sentier qui longeait les falaises et conduisait au lieu du rendez-vous. Pendant le trajet, Germain se montra taciturne et ne cessa de marcher en avant. Il semblait vouloir éviter avec son maître toute explication nouvelle. Cependant lorsqu'ils ne furent plus qu'à quelques centaines de pas du rendez-vous, que leur cachait une oudulation des falaises, il se retourna : — Pardon! mon cher maître, lui dit-il, mais j'ai une simple question à vous adresser. Me le permettez-vous?

— Parle.

— Avez-vous fait votre testament?

— Oui.

— Quand?

— Ce matin même.

— Alors, dit Germain, il est inutile de vous demander quel est votre légataire universel : c'est *elle!*

— Oui.

— Oh! la belle et stupide chose que l'amour! murmura Germain.

Et, comme le capitaine fronçait le sourcil, il ajouta :

— Cependant, si vous m'en croyez, vous tuerez ce jeune homme, car il pourrait bien être un beau jour l'heureux propriétaire du château de Ruvigny.

Le capitaine devint blême. Il voulut parler, la voix expira dans sa gorge.

— Mon Dieu! dit ingénument Germain, cela s'est vu... et souvent. On laisse tout par testament à la femme qu'on aime, on se bat avec celui que cette femme vous préfère; il vous tue comme un agneau, puis il l'épouse et va s'installer paisiblement dans votre maison.

— Oh! tais-toi! tais-toi! démon, murmura le capitaine d'une voix étranglée, tu calomnies la plus noble des femmes...

Germain ne répondit pas, il continua son chemin et se prit à siffler. Quelques minutes après, ils atteignirent un point culminant d'où l'on découvrait, à deux ou trois cents pas environ, l'arbre au pied duquel devait avoir lieu le combat.

— Tiens! dit Germain, je vois un homme assis sur une pierre à deux pas de l'arbre. Ce doit être lui!

Le capitaine, de blême qu'il était, devint rouge et sentit un flot de sang lui monter au cœur. Il pressa le pas,

tant il avait hâte d'arriver et de mettre l'épée à la main, mais Germain le précédait toujours, et lorsque le valet ne fut plus qu'à dix pas de l'arbre, il s'arrêta fort étonné. Ce n'était pas Armand qu'il voyait assis sur une pierre... c'était un vieillard à barbe blanche, que l'âge semblait avoir cassé outre mesure, mais dont les yeux étaient encore brillants de force et d'énergie.

Comme ce n'était pas Germain lui-même qui, la veille, avait remis au colonel Léon le billet de la Dame au gant noir, il ne put le reconnaître...

Cet homme était pourtant le colonel, mais le colonel vieilli de dix années en trois ou quatre, le colonel que M. Hector Lemblin n'avait pas vu depuis la dernière réunion des Compagnons de l'épée. Aussi le capitaine ne le reconnut-il pas d'abord, et, croyant que cet homme était là par hasard, il lui dit : — Pardon, monsieur, n'auriez-vous point vu un jeune homme s'arrêter aux environs de cet arbre ?

Le colonel se leva, et, en se levant, il ramassa un objet long et mince enveloppé dans un morceau de serge, dont la vue fit tressaillir M. Hector Lemblin. Puis, à son tour, il regarda son interlocuteur. Ah ! M. Hector Lemblin, l'ex-brillant capitaine, l'ex-heureux époux de Marthe de Chatenay, était bien changé, lui aussi. Ses cheveux étaient presque blancs, sa taille était voûtée, son visage amaigri avait les tons jaunes du parchemin. Il était vieilli de vingt années, et bien certainement, sans le billet mystérieux, le colonel ne l'eût pas reconnu.

Comme ce dernier, au lieu de répondre, s'était redressé et, en se redressant, avait soulevé cet objet couvert de serge verte dans lequel un œil exercé reconnaissait sur-le-champ une paire d'épées, le capitaine se méprit, et, tout en le considérant avec attention comme s'il eût été frappé d'un lointain souvenir : — Ah! dit-il, pardon! vous êtes sans doute le témoin?

Le colonel continua à garder le silence, attachant toujours un œil ardent sur M. Hector Lemblin.

— Voyons, monsieur, fit celui-ci avec impatience, répondez, je vous prie.

— Il paraît, répondit alors le vieillard d'une voix dont le timbre sec et railleur arracha soudain un tressaillement au capitaine, il paraît que l'âge m'a bien changé, Hector Lemblin?

— Mon Dieu! cette voix! exclama celui-ci en reculant d'un pas... qui donc êtes-vous?

— Un homme qui a fait ta fortune, capitaine Lemblin, répliqua le vieillard d'une voix retentissante, qui t'a sauvé du conseil de guerre et t'a donné la femme que tu aimais.

— Le colonel! s'écria Lemblin, reconnaissant enfin le redoutable chef de la confrérie de l'épée.

— Le colonel dont tu venais ici tuer le fils, misérable!

Le capitaine recula encore : — Votre fils! murmura-t-il, lui! l'homme que je hais!...

— Ah! tu le hais! vociféra le vieillard d'un ton railleur et terrible à la fois : ah! il te faut sa vie! Eh bien, tu

ne l'auras pas... et moi, moi le vieillard courbé, moi dont la main tremble et le regard s'éteint, je vais retrouver ma jeunesse et ma vigueur pour te tuer...

Avant que le capitaine, bouleversé, eût pu répondre, avant qu'il eût songé à provoquer une explication, le colonel Léon dépouilla lestement de leur enveloppe les épées qu'il tenait à la main, en jeta une aux pieds de M. Hector Lemblin, brandit l'autre, la fit tournoyer avec la rapidité et la vigueur d'un jeune homme et s'écria : — A nous deux, misérable, à nous deux!

— Mais, colonel... balbutia Hector.

— Il n'y a pas de colonel ici, il n'y a qu'un homme qui a soif de ton sang, parce que tu as osé menacer son fils, le seul être qu'il aime au monde!

Et comme le capitaine paraissait hésiter encore à ramasser l'épée, le colonel fit un pas et lui cingla le visage d'un coup de fouet. La douleur et la honte arrachèrent un cri de rage à Hector, qui se précipita sur l'épée gisant à ses pieds et s'en saisit.

— Tiens! lui souffla Germain à l'oreille, le père sera de la noce, il viendra habiter Ruvigny à l'époque des chasses.

En même temps le valet qui ne possédait pas tous les secrets de la Dame au gaut noir, crut que la présence du colonel sur le terrain, à la place de son fils, était la conséquence d'une jolie combinaison de sa maîtresse, et il s'écarta respectueusement à quelques pas en murmurant : — Décidément, elle est très-forte... et j'en ai dit assez à

mon imbécile de maître pour qu'il n'ait plus la moindre parcelle de sang-froid et se fasse embrocher comme un poulet... Pauvre homme, va!

. . . .

Germain avait raison. Ses dernières paroles achevèrent d'ôter toute présence d'esprit au capitaine. A cette heure suprême, il crut aux insinuations infernales du valet touchant la connivence de la Dame au gant noir et du fils du colonel. Ce fut avec rage, avec aveuglement, qu'il se précipita sur le colonel l'épée à la main. Mais, si vieux, si débile qu'il fût maintenant, le colonel avait été un trop habile tireur pour être un adversaire à dédaigner.

Il lui avait suffi de croiser le fer pour retrouver son sang-froid, sa vitesse et sa grande sûreté de main. Il reçut le choc impétueux du capitaine avec calme, para les coups violents et sans méthode qu'il lui portait, le fatigua petit à petit, rompit avec une souplesse juvénile deux fois de suite, et tandis que son adversaire se découvrait, il allongea le bras, le frappa en pleine poitrine et le traversa de part en part... Le capitaine tomba sans pousser un cri.

Cependant il n'était pas mort et roulait des yeux hagards, en même temps qu'il vomissait un flot de sang. Germain se jeta sur lui, le prit dans ses bras et l'assit sur cette pierre qui avait déjà servi de siége au colonel. Celui-ci avait laissé son épée dans le corps du capitaine. Il comtempla sa victime avec l'attention d'un chirurgien, puis il dit à Germain qui s'apprêtait à retirer le fer : —

C'est un homme mort, mais si on ne touche pas à l'épée, il peut vivre quelques heures encore. Emportez-le : il ne parlera plus, mais il pourra tester.

Et le vieillard, redevenu pour quelques minutes l'implacable colonel Léon, ramassa l'épée de son adversaire, la mit sous son bras et reprit tranquillement le chemin de la villa, où il espérait trouver son cher enfant encore sous l'influence du narcotique qu'il lui avait adroitement fait prendre la veille au soir, et dormant d'un profond sommeil.

Le colonel se trompait. Tandis qu'il retournait à la villa, Armand s'en échappait. Seulement le jeune homme prenait, pour courir à ce rendez-vous où il ne devait plus trouver personne, la route qui traversait les bois, tandis que son père entrait par un autre chemin...

. . . .

Pendant ce temps, Germain emportait dans ses bras, au château de Ruvigny, son maître ensanglanté.

XXXII

Ce matin-là, le major Arleff et la Dame au gant noir se promenaient sur la plate-forme de Ruvigny. La jeune femme se faisant un abat-jour de sa main placée à la hauteur de son front, observait avec impatience le sillon blanc et tortueux du sentier qui courait au bord des fa-

laises et que le capitaine, suivi de Germain, avait pris deux heures auparavant.

— Je ne vois rien venir, disait-elle.

— Qui sait? répondit le major, Armand s'est peut-être trouvé au rendez-vous!

— Oh! je réponds du contraire. Cet homme qui n'a eu dans sa vie qu'une seule et constante adoration : son fils, aura bien su l'en empêcher.

— Mais enfin, dit le major, je ne comprends pas trop.

— Vous ne comprenez pas pourquoi, après avoir voulu que le capitaine provoquât ce jeune homme, j'ai arrangé les choses de manière qu'il ne puisse se trouver au rendez-vous? De deux choses l'une : ou le colonel se contentera d'enfermer son fils et de lui administrer un narcotique, après quoi il demeurera tranquillement chez lui, ou bien, dans un excès d'amour et d'orgueil paternel, tandis que son fils dormira, oubliant l'heure qui passe, il viendra prendre sa place. Dans le premier cas, le capitaine arrivera ici découragé et furieux à la fois, car il ne sait ni le nom d'Armand ni le lieu où il demeure. Et alors, ajouta-t-elle, j'ai imaginé un récit que me fera Germain sur certains événements qui ont eu le château pour théâtre. Si cet homme, déjà si faible, déjà si courbé, si usé par le remords, résiste à ce dernier coup, c'est que Dieu m'aura abandonnée.

— Et dans le second cas? demanda le major Arleff.

— Eh bien, si le colonel prend la place de son fils, l'un de ces deux hommes succombera inévitablement, et vous

savez bien que tous deux ont des crimes à expier. Si le colonel tue M. Lemblin, c'est que Dieu, dont je suis l'instrument inexorable, aura été clément pour ce dernier en lui faisant grâce de nouvelles souffrances.

— Et s'il tue le colonel?

— Eh bien! alors, Armand arrivera ici quelques heures plus tard, empressé de venger son père... Alors encore, acheva-t-elle avec son énigmatique et cruel sourire, je me charge du dénoûment.

Mais, comme elle parlait ainsi, la Dame au gant noir poussa une exclamation et étendit la main vers le sentier : — Regardez! dit-elle, regardez, vous qui avez l'œil perçant, il me semble que les voilà!

Le major fixa les yeux sur le point désigné : — Je ne vois qu'un seul homme, dit-il, mais il parait qu'il porte un fardeau.

La jeune femme tressaillit.

— S'il avait été tué, dit-elle, si Germain nous rapportait son cadavre!

Elle quitta la plate-forme et revint deux minutes après avec une longue-vue : — Ah! c'est bien Germain, dit-elle, Germain qui porte un cadavre ou tout au moins un homme grièvement blessé.

Elle eut un implacable sourire : — S'il n'est que blessé, dit-elle, je lui ménage une cruelle agonie.

Le major et la jeune femme attendirent anxieux, immobiles, que Germain approchât. Bientôt celui-ci mit le pied sur la plate-forme. Il portait en effet le capitaine

sur ses épaules; le capitaine mourant, muet, vomissant toujours du sang, tandis qu'il s'en écoulait quelques gouttes à peine par sa blessure, mais n'ayant point perdu connaissance et roulant autour de lui des yeux hagards.

Alors la Dame au gant noir parut manifester une vive douleur, et, le major aidant Germain, elle fit transporter le blessé dans l'intérieur du château. Germain se dirigeait déjà vers la chambre de son maître.

— Non, non, dit la Dame au gant noir... pas là... ici!

Et elle ouvrit elle-même la porte de cette vaste chambre à tentures sombres, dont elle avait fait la sienne, et dans laquelle était morte Marthe de Chatenay, jadis baronne de Flars-Ruvigny.

Ce fut sur le vaste lit à colonnes torses que le blessé fut placé sur le côté, à cause de l'épée qui le traversait de part en part, et que Germain recommandait de ne pas retirer, fidèle en cela aux prescriptions du colonel. Puis le major Arleff, qui avait des connaissances en chirurgie, examina attentivement le capitaine, observa la plaie, se pencha ensuite à l'oreille de la Dame au gant noir et lui dit tout bas : — Si on retire l'épée, il mourra sur-le-champ.

— Et si on ne la retire pas?

— Il peut vivre jusqu'à ce soir.

— Perdra-t-il connaissance?

— Non.

Elle quitta le lit un moment, entraîna Germain dnas

un coin et lui donna des ordres à voix basse. Germain disparut.

Pendant ce temps, le major préparait une potion qu'il présenta au blessé, et dont celui-ci avala quelques gouttes avec avidité. Alors tous deux s'assirent à son chevet et demeurèrent silencieux. Le malheureux capitaine faisait des efforts inouïs pour parler et n'y pouvait parvenir; mais ses yeux s'attachaient sur la jeune femme avec une expression d'amour et de désespoir impossible à rendre. On eût dit un damné à qui il est permis d'entrevoir le paradis et qui n'y peut entrer...

— Ah! mon pauvre capitaine, dit enfin la Dame au gant noir en fixant sur lui ce regard froid et morne qui, tant de fois déjà, avait épouvanté le mourant, j'ai eu, cette nuit, le pressentiment de votre sort...

Le blessé fit un mouvement. Elle continua : — Votre femme m'est apparue... elle avait toujours sa robe blanche, toujours à son cou l'empreinte d'une main crispée...

Le blessé, à ces mots, essaya de se soulever, de parler, et donna toutes les marques d'un violent effroi. Mais, en ce moment aussi, un grand bruit se fit dans la pièce voisine, et l'on entendit un pas précipité, puis Germain qui disait : — Où allez-vous, où allez-vous, monsieur?

— Je veux, répondit une voix, je veux voir l'homme qui m'a provoqué... Je suis arrivé trop tard au rendez-vous... ce n'est pas ma faute... Aussi, je viens... je veux me battre...

— C'est Armand, dit la Dame au gant noir, en faisant

un signe au major Arleff, qui sortit sur-le-champ et laissa la porte entr'ouverte, à dessein, sans doute, et pour que sa voix arrivât distincte jusqu'au blessé.

C'était Armand, en effet, qui ne trouvant personne au rendez-vous et ne sachant d'où provenait ce sang qu'il avait remarqué, s'était élancé au galop vers le château de Ruvigny, et y arrivait tout essoufflé.

En entendant la voix du jeune homme, une horrible contraction tourmenta la face déjà crispée du capitaine qui, une fois encore, essaya de se soulever, mais inutilement. Alors, Germain continua dans la pièce voisine :
— Monsieur, je ne puis vous laisser passer... c'est impossible.

— Oh! je passerai, je passerai, vous dis-je.

Le jeune homme s'avançait sans doute vers la porte, essayant d'écarter Germain qui l'avait saisi par le bras, lorsque le major se montra sur le seuil : — N'entrez pas, monsieur, n'entrez pas!

— Mais il me prendra pour un lâche! s'écria Armand.

— Eh bien, répondit la voix railleuse de Germain, si vous voulez m'écouter, je vous prouverai qu'un homme d'honneur comme vous ne doit pas se battre avec celui que vous cherchez...

Ces derniers mots arrivèrent au blessé à travers la porte, et la Dame au gant noir, qu'il regardait toujours avidement, laissa glisser sur ses lèvres un muet sourire. Ce sourire épouvanta le capitaine plus encore que ce que Germain venait de dire. Une vague lueur se fit dans son

esprit... Il entrevit que, depuis quinze jours, il était le héros et la victime d'une atroce tragédie dont sa mort allait être le dénoûment. Le sourire de cette femme qu'il aimait avec toutes les fureurs du désespoir venait d'être pour lui une révélation.

Cependant la discussion continuait dans la pièce voisine, lorsque le major Arleff, de cette voix impérieuse et sonore particulière aux vieillards encore robustes, dit à Armand : — Écoutez, monsieur, écoutez... après vous pourrez entrer!

— Soit, dit le jeune homme qui ne comprenait absoment rien à tout cela, je vous écoute.

Germain continua alors : — Savez-vous quel est cet homme avec qui vous deviez vous battre?

— Non, dit Armand.

— C'est le capitaine Hector Lemblin.

— Eh bien?

— Le mari de madame Marthe de Chatenay, veuve en premières noces du général baron de Ruvigny, à qui appartenait ce château.

— Hé! que m'importe?

— Oh! attendez...

Germain fit une pause.

— Moi, monsieur, poursuivit-il, j'ai été le valet de chambre du capitaine et je suis entré à son service il y a deux ans. Le capitaine aimait beaucoup sa femme, et sa femme avait pour lui une véritable adoration. Ils s'étaient tout donné au dernier survivant, et comme madame

Lemblin avait hérité de son premier mari, qui était immensément riche, cela vous explique comment le capitaine a aujourd'hui deux cent mille livres de rente.

— Après? fit Armand avec une impatience mal contenue.

— Un jour, l'année dernière, il y a environ quinze mois, le capitaine fit une chute de cheval, il s'ouvrit le front, et on le rapporta au château sanglant et inanimé. Pendant la nuit, il eut le délire. Madame le veilla seule. Quand j'entrai le matin dans sa chambre, madame était bouleversée. Sans doute un affreux secret était échappé au capitaine durant son délire qui avait été plein de visions et de fantômes...

Germain s'arrêta, voyant que le fils du colonel l'écoutait avec curiosité. En même temps, dans la pièce voisine, la Dame au gant noir plongeait un regard inquisiteur sur le capitaine dont les dents claquaient de terreur et dont les atroces souffrances physiques paraissaient dominées par une torture morale plus atroce encore. Germain reprit : — A partir de ce jour, madame, qui jusque-là avait été la plus heureuse des femmes, devint d'une tristesse navrante. En vain, le capitaine qui s'était promptement rétabli, la questionnait-il sur le sujet de cette tristesse; en vain lui prodiguait-il ses caresses : elle repoussait ses prévenances et gardait un silence farouche.

» Le capitaine, deux mois après, fit un voyage à Paris, un voyage de huit jours. En son absence, madame bouleversa tous les tiroirs d'un secrétaire que son mari fer-

mait toujours avec le plus grand soin et qu'elle m'ordonna d'enfoncer. Ce secrétaire renfermait des papiers.

» Monsieur revint un soir. Madame s'était mise au lit de bonne heure et se disait souffrante. Monsieur entra dans sa chambre, et il recula épouvanté, tant il la trouva pâle et défaite. J'étais derrière lui, elle me congédia d'un geste impérieux et dit à son mari : — Monsieur, il faut que je vous parle...

» Dame! fit naïvement Germain, on n'est pas valet sans être curieux; je me glissai dans un cabinet de toilette, du fond duquel je vis tout et j'entendis tout. Or, voici ce qui se passa. Madame Lemblin commença par jeter sur son mari un foudroyant regard de mépris, puis elle lui dit : — Monsieur, je ne sais comment vous avez pu dormir une seule nuit tranquillement dans ce château... Ce château appartenait à mon premier mari, le général, que vous avez fait assassiner il y a cinq ans, à Marseille, afin de pouvoir m'épouser et hériter de sa fortune.

» Le capitaine jeta un cri.

» — Oh! dit-elle, ne niez pas. Déjà, il y a deux mois, quand vous fîtes une chute de cheval, dans le délire, vous avouâtes votre crime; mais j'hésitais encore à y croire. Aujourd'hui j'en ai la preuve. Tenez...

» Et elle jeta à ses pieds un paquet de lettres dont la vue rendit le capitaine livide. Il se mit à genoux, il voulut demander grâce, mais elle le repoussa vivement avec horreur et lui dit : — Monsieur, j'entrerai demain dans

un couvent pour ne plus vous revoir. Vous comprenez que je ne puis vivre avec un assassin. Mais je vous ai donné toute ma fortune par contrat de mariage, et il ne faut pas que vous en jouissiez. Cette fortune doit aller aux pauvres...

» Le capitaine l'écoutait avec égarement.

» — Choisissez! monsieur, poursuivit-elle : ou écrire sur-le-champ une renonciation aux bénéfices de notre contrat de mariage, et quitter demain cette maison pour n'y plus rentrer, ou vous attendre à me voir écrire, moi, au procureur du roi pour lui dénoncer un assassin.

» Le capitaine frissonna, il prit la plume que lui indiquait sa femme d'un geste impérieux, et il écrivit la renonciation qu'elle lui demandait. Puis il sortit en proie à une fureur désespérée et ne rentra au château que bien avant dans la nuit.

. . . .

Germain s'était arrêté une fois encore. Et la Dame au gant noir, fixant toujours son œil implacable sur le capitaine, dont l'agonie était épouvantable, car il n'avait rien perdu de sa présence d'esprit et entendait distinctement le récit de son complice, — la Dame au gant noir lui dit : — Est-ce vrai cela ? capitaine.

Hector Lemblin mordait avec rage un lambeau de drap sur lequel reposait sa tête.

. . . .

Germain poursuivit : — Le lendemain, les domestiques du château entendirent le capitaine qui pleurait à chaudes

larmes et jetait de grands cris, disant que madame était morte subitement... Mais, acheva Germain, la vérité est qu'il l'avait étranglée. La malheureuse femme s'était défendue pendant deux heures, luttant avec une énergie désespérée, s'accrochant au lit, aux tentures, mordant les mains qui l'étreignaient... Puis elle avait fini par succomber, et le capitaine avait pu détruire cette renonciation qu'il avait écrite quelques heures auparavant. Et voilà! acheva Germain, s'adressant au jeune homme. Voulez-vous toujours vous battre avec le capitaine Hector Lemblin?

— Horreur!!! murmura Armand.

. . . .

Alors, comme Germain achevait le récit de ce lugubre drame, la Dame au gant noir se pencha sur le capitaine livide et frissonnant de honte au milieu de ses tortures sans nom : — Et maintenant, capitaine Hector Lemblin, lui dit-elle, maintenant à mon tour de te dire quelle est la main vengeresse qui vient de t'amener sur le seuil de la justice divine! Regarde-moi bien... regarde-moi!...

Et il la regarda, en effet, et son visage, empreint déjà de toutes les épouvantes de la mort, exprima une horreur plus poignante encore...

— Capitaine Lemblin, poursuivit-elle, je savais tout cela depuis longtemps. Tout ce qui s'est passé ici, tes terreurs, tes angoisses, tes désespoirs, tes espérances insensées, tout, jusqu'à ce récit de ton complice, tout,

jusqu'à ce coup d'épée dont tu vas mourir, est mon œuvre...

Et comme l'œil injecté de sang du capitaine s'attachait sur elle, et que le mourant semblait se demander quelle pouvait être cette femme qui le frappait ainsi avec l'implacable animosité du destin, elle leva sa main gantée de noir : — Je te l'ai dit hier, j'ai sur cette main quelques éclaboussures du sang du seul être que j'aie aimé... et ce sang, acheva-t-elle tout bas, tu es un de ceux qui l'ont versé !

Puis elle se pencha plus près encore : — Je ne suis point la fille du général de Ruvigny, cette fille n'a jamais existé, — je suis...

Elle colla ses lèvres à l'oreille du moribond et murmura un nom que nul n'entendit, si ce n'est lui... Le moribond eut un dernier frissonnement, son regard se fixa sur elle avec égarement...

Alors la vengeresse mystérieuse saisit l'épée par la poignée, la retira de la blessure, et le capitaine jeta un grand cri, un suprême cri, et mourut.

. . . .

A ce cri, deux hommes entrèrent et demeurèrent graves et frappés d'un douloureux étonnement sur le seuil de la chambre mortuaire. C'étaient le major Arleff et Armand. Celui-ci vit la Dame au gant noir debout, pâle et solennelle, une main posée sur le cadavre, sur ce cœur dont elle venait de briser la dernière pulsation. Et l'amoureux

jeune homme la trouva si terrible en cette attitude qu'il eut peur et recula...

Alors elle l'aperçut et fit un pas vers lui : — Monsieur, lui dit-elle, je vous l'ai dit, ma vie est pleine de sombres mystères, ne cherchez point à les sonder et cessez de me poursuivre...

Et comme il allait protester, comme, peut-être, il allait tomber à genoux, une porte s'ouvrit et un nouveau personnage parut...

Ce personnage, c'était une femme, une femme jeune et belle qui avait fait cent lieues en chaise de poste sans s'arrêter une minute, qui arrivait la pâleur de l'angoisse au front et l'œil brillant de courroux. Cette femme aperçut Armand et se jeta au-devant de lui comme si elle eût voulu lui faire une égide de son corps et le défendre contre la Dame au gant noir... Mais celle-ci fit un pas en arrière... Alors ces deux femmes, qui ne s'étaient jamais vues, se mesurèrent du regard comme deux adversaires sur un champ de bataille.

— Qui donc êtes-vous, madame? demanda la Dame au gant noir avec hauteur.

— Madame, répondit-elle, on me nomme Fulmen!

— Ah! je vous connais... on m'a parlé de vous.

Et la Dame au gant noir prit Fulmen par le bras, l'entraînа près du lit où gisait le corps du capitaine et lui dit tout bas : — Si vous aimez ce jeune homme, si vous l'aimez réellement, emmenez-le, madame, emmenez-le loin de moi! que je ne le trouve jamais sur ma route!...

Ne tentez pas Dieu... et surtout ne cherchez point à savoir qui je suis... Je n'ai pas de patrie... je n'ai plus d'affection... je n'ai qu'un souvenir de mort dans le cœur.

Et comme Fulmen tressaillait, elle ajouta : — Ma tâche n'est point terminée... N'essayez point d'entraver ma route... Vous seriez brisée...

— Peut-être, répondit fièrement Fulmen, qui saisit la main d'Armand et força le jeune homme à la suivre.

Puis, du seuil de la salle, elle se retourna, et les deux femmes échangèrent deux regards qui se croisèrent comme des lames d'épées. C'était une déclaration de guerre !

XXXIII

Fulmen était chez elle, un soir, dans son petit hôtel de l'avenue Marbeuf, aux Champs-Elysées, accoudée au balcon de sa chambre à coucher qui donnait sur le jardin. La nuit approchait. Une belle nuit de printemps, étoilée et calme, remplie de senteurs pénétrantes et dont la jeune femme aspirait la fraîcheur avec volupté. L'hôtel, les jardins étaient silencieux. A peine entendait-on dans le lointain le bruit confus des voitures allant au bois ou descendant la grande avenue des Champs-Elysées.

Ce silence plaisait à Fulmen, cet isolement dans lequel elle vivait semblait être devenu son milieu habituel. Fulmen était pâle et triste, et ceux qui l'avaient connue

la folle et brillante reine de l'art chorégraphique auraient eu de la peine à la reconnaître. Depuis trois mois, Fulmen vivait seule, retirée, ne recevait personne et ne franchissait presque plus la grille de son hôtel.

Peut-être a-t-on deviné déjà le motif de cette brusque métamorphose. O courtisanes hardies et fringantes qui vous cuirassez de dédain et vous vantez de posséder un cœur qui n'a jamais battu, vous qui longtemps avez raillé, méprisé les hommes, et proclamé votre insensibilité avec l'orgueilleux sourire du triomphe, un jour vient où l'amour vous touche de son aile : ce jour-là vous êtes vaincues. Anges du mal, le jour où un rayon d'amour vient vous montrer un coin du ciel, vous avez la morne attitude de l'ange déchu après son expulsion des célestes demeures.

Depuis que Fulmen aimait Armand, Paris se demandait ce qu'elle était devenue et ne parvenait point à le savoir Durant un mois, ses connaissances étaient allées l'une après l'autre sonner à la grille du petit hôtel, et personne n'avait été reçu.

— Madame est absente, avait dit un vieux concierge fidèle et qui savait sa leçon.

— Mais... où est-elle?

— En Italie.

— Depuis quand?

— Depuis un mois.

Cela était faux. Fulmen n'avait pas quitté Paris, depuis son retour de Normandie du moins. Elle était arrivée une

nuit, à l'heure où la dernière voiture de maître est revenue du bois, quand les Champs-Elysées commencent à être déserts. Deux hommes étaient descendus avec elle de sa chaise de poste.

L'un de ces deux hommes, un vieillard, était, on le devine, le colonel Léon; l'autre, son fils Armand. Armand n'était plus que l'ombre de lui-même, un être pâle, chancelant, au regard atone, au sourire hébété. Le colonel, déjà si vieux, paraissait avoir pris dix années de plus depuis son duel avec le capitaine Hector Lemblin.

A l'heure où la chaise de poste était arrivée, l'avenue Marbeuf était déserte. Personne n'avait vu Fulmen rentrer chez elle accompagnée de ces deux hommes, personne depuis ne l'avait vue sortir. Pour Paris entier, — nous parlons du Paris élégant et viveur, — Fulmen était une femme disparue, morte au monde et dont on commençait à ne plus s'occuper.

Cependant, vers dix ou onze heures, presque tous les soirs, les rares passants qui traversaient ou longeaient l'avenue Marbeuf auraient pu voir sortir de l'hôtel un coupé bas conduit par un cocher sans livrée. Ce coupé prenait au grand trot la route de Passy et s'arrêtait rue de la Pompe, à la porte de cette jolie maison qu'habitait le colonel. Une femme en descendait : c'était Fulmen. Elle entrait dans la maison, y passait environ une heure et en sortait presque toujours un mouchoir sur ses yeux et en proie à une vive douleur. Que se passait-il donc dans cette maison?

Or, ce soir-là, à l'heure où la jeune femme, pâle et triste, respirait l'air du soir à la croisée de sa chambre à coucher, un événement auquel elle était loin de s'attendre vint l'arracher tout à coup à sa rêverie et rompre l'apparente monotonie de son existence. Cet événement, qui devait avoir sur l'existence de la danseuse une influence directe, et dont les conséquences devaient la rejeter au milieu de ce monde qu'elle avait voulu fuir, cet événement, disons-nous, était pourtant fort simple en apparence, et du nombre de ceux que Paris voit se renouveler à peu près tous les jours. Deux voitures s'étaient rencontrées. Un coupé bas, attelé d'un fringant cheval irlandais et dans lequel se trouvait une jeune femme, avait été heurté, brisé par une de ces voitures dont se servent les marchands de chevaux pour le dressage et qu'on nomme breacks. Le cocher, qui conduisait deux chevaux difficiles, n'avait pu maîtriser son attelage, et il était allé briser la roue gauche du coupé qui suivait l'avenue en sens inverse. Le cheval du coupé s'était emporté, tandis que le breack s'éloignait à toute vitesse. A ce moment-là aussi, la jeune femme épouvantée avait ouvert la portière et commis cette imprudence si grande et pourtant si fréquemment renouvelée ; elle avait voulu sauter et on l'avait relevée une seconde après, sanglante et inanimée, sur le trottoir.

Or, c'était précisément devant la grille de l'hôtel de Fulmen que l'événement avait eu lieu. Le vieux domestique, remplissant chez la danseuse les fonctions de valet

de confiance et d'intendant, se trouvait sur le seuil de la grille, et ce fut lui qui, aidé du concierge, releva la jeune dame évanouie.

L'avenue Marbeuf était à peu près déserte.

Le cheval continuait à emporter le coupé, et il venait de disparaître au tournant d'une rue, sans que le cocher éperdu pût parvenir à le maîtriser. Le valet de chambre et le concierge n'hésitèrent pas... Ils prirent la jeune dame évanouie et la transportèrent au rez-de-chaussée de l'hôtel. Au bruit, Fulmen descendit. La vue de la jeune dame évanouie et quelques mots des domestiques lui donnèrent l'explication de ce qui venait de se passer. Alors la danseuse oublia que, pour Paris entier, elle n'était pas à Paris :

— Vite ! ordonna-t-elle, allez chercher un médecin... le mien... le docteur A..., qui demeure ici près.

Et avec tout l'empressement, tout le bon cœur de ses pareilles, Fulmen déshabilla elle-même la jeune femme, coupa les agrafes de son corset et la fit porter dans sa propre chambre à coucher, où on mit la malade au lit.

Puis, là, elle essaya de la rappeler à elle en lui faisant respirer des sels et lui frottant les tempes avec du vinaigre. Mais la jeune femme ne rouvrit pas les yeux. Il fallut attendre l'arrivée du docteur. Celui-ci était fort heureusement chez lui en ce moment. Il arriva sur-le-champ et fort étonné d'apercevoir Fulmen. Mais Fulmen appuya un doigt sur ses lèvres :

— Vous ne m'avez pas vue, dit-elle, ne l'oubliez pas, docteur.

L'homme de science examina la femme évanouie, la saigna et lui rendit ainsi l'usage de ses sens. Il ne constata chez elle aucune fracture, aucune contusion grave, mais il déclara que l'émotion qu'elle avait éprouvée pourrait être suivie d'une fièvre ardente, et qu'il serait de toute imprudence de songer à la reconduire chez elle ce soir-là. D'ailleurs, elle avait le front meurtri, sa tête avait porté sur le trottoir, et bien certainement il lui serait impossible de se montrer en public avant huit ou dix jours.

La malade avait ouvert les yeux, mais elle n'avait point recouvré sur-le-champ l'usage de la parole, et le docteur la pria, d'un geste, de ne point chercher à parler. En même temps, Fulmen lui disait :

— Rassurez-vous, madame, vous êtes ici en sûreté, chez des amis...

La jeune dame, qui était blonde, fort belle et paraissait âgée de vingt-sept à vingt-huit ans, jetait autour d'elle des regards étonnés et semblait se demander comment il pouvait se faire qu'elle se trouvât en ce lieu inconnu.

La chambre à coucher de Fulmen était, on le devine, un petit chef-d'œuvre de luxe et de bon goût artistique. Chaque meuble, chaque détail d'ornementation décelait la femme élégante et supérieure. Cette chambre à coucher attira les regards de la dame.

Où suis-je donc? semblait-elle se demander en regar-

dant tour à tour les objets qui l'entouraient, le docteur et Fulmen.

En dépit de ses douleurs morales et de la pâleur qui couvrait son front, Fulmen avait toujours cette beauté rayonnante et souveraine, aux lignes hardies, à l'expression énergique et intelligente, qui séduisait même les femmes. Elle s'installa au chevet de la jeune inconnue et lui dit : — Voulez-vous me permettre, madame, d'ouvrir ce carnet qui est tombé de votre corsage tandis qu'on vous déshabillait. Peut-être renferme-t-il quelques-unes de vos cartes, et je pourrais ainsi faire savoir chez vous que vous êtes ici...

La jeune femme essaya de parler. Fulmen la supplia d'un geste et d'un sourire de n'en rien faire. Elle prit le carnet et l'ouvrit. Le carnet renfermait effectivement des cartes, et ces cartes portaient ce nom :

LA COMTESSE D'ASTI

15, *rue de la Madeleine.*

Fulmen sonna.

— Allez ! dit-elle à un valet, rue de la Madeleine, et demandez à voir...

Elle se tourna vers la malade : — Monsieur le comte d'Asti... vous lui direz...

Mais Fulmen fut interrompue par la jeune femme qui, faisant un violent effort, put enfin parler : — Mon mari est absent... Je suis seule avec mon cocher, un valet de

pied et ma femme de chambre. Il est inutile que vous préveniez personne...

La danseuse fit un signe d'assentiment et reprit sa place au chevet de la malade. Le médecin prescrivit une potion calmante à prendre par cueillerée, et se retira. Fulmen le reconduisit : — Comment! lui dit-il, vous êtes à Paris, madame ?

— Je n'y suis pour personne, pas même pour vous, mon cher docteur, répondit Fulmen avec un sourire triste.

— Oh! oh! fit le docteur qui la regarda avec cet œil investigateur et profond de l'homme habitué à chercher souvent aux maux physiques une cause morale...

Fulmen baissa les yeux et rougit.

— Ma petite, dit le docteur en souriant, à moins que vous ne l'ayez caché ici...

— Plaît-il? demanda Fulmen; de qui donc voulez-vous parler?

— De *lui*.

Elle essaya de sourire.

— Je ne comprends pas, dit-elle.

— Bah! répondit le docteur, ce serait dommage qu'une jolie fille comme vous, tombant amoureuse un jour, s'éclipsât du monde comme une étoile qui file... et s'enfermât avec l'homme aimé.

— Docteur, dit Fulmen gravement, celui que vous appelez l'homme aimé n'est point ici. Je suis seule et ne veux voir personne.

L'accent de la danseuse eut alors une intonation si navrée, que le docteur lui serra silencieusement la main et s'en alla. Il avait compris que Fulmen voulait garder son secret.

La danseuse retourna auprès de la comtesse d'Asti. Cette dernière était déjà en proie à la fièvre et avait de nouveau perdu l'usage de la parole,

Fulmen envoya chez elle prévenir le valet de pied et la femme de chambre qu'ils n'attendissent point leur maîtresse. Puis, avec cette joie que toute émotion, fût-elle passagère, procure à ceux dont la vie est devenue aussi triste, aussi désolée que l'était celle de Fulmen, elle s'installa au chevet de la malade, résolue à y passer la nuit. Mais le hasard en avait disposé autrement.

Comme neuf heures sonnaient, Fulmen entendit une voiture qui s'arrêtait devant la grille. Un moment elle crut à un visiteur ordinaire, de ceux que renvoie impitoyablement le concierge. Fulmen se trompait. Son valet de chambre entra et lui dit : — C'est le colonel, madame.

— Le colonel? s'écria Fulmen, qui eut un moment d'effroi et d'angoisses... il ne vient jamais ici... Cependant...

Elle crut qu'Armand était mort... et, dans son épouvante, elle courut au-devant du colonel. Celui-ci était fort calme et presque souriant : — Armand est ici depuis ce matin, mon enfant ?

— Ici ?



Le colonel cligna un œil.

— Il m'avait bien dit de venir vous chercher, mais il m'aura devancée... j'ai passé chez lui.

— Chez lui ! répéta Fulmen, dont l'étonnement était à son comble.

— Oui, fit le colonel, chez lui... Depuis ce matin, il est bien changé... Il a voulu retourner à Chaillot... Il vous aime...

Ces quelques mots avaient été échangés sur le seuil du salon qui précédait la chambre à coucher. Fulmen s'appuya au mur pour ne point tomber.

— Ah ! murmura-t-elle, vous me tuez...

— Je vous apporte le bonheur, répondit le colonel, qui savait combien Fulmen aimait son fils... Venez, venez... il doit être rentré maintenant... Il aura dîné sur les boulevards... cher enfant !...

Et le vieillard ajouta: — Prenez un châle, un chapeau... venez, venez vite !

. . . .

Fulmen, sans rien comprendre aux paroles incohérentes du pauvre père, rentra dans sa chambre à coucher et trouva la comtesse d'Asti qui s'était assoupie. Alors elle n'hésita plus, jeta un châle sur ses épaules et suivit le colonel.

— A Chaillot ! cria celui-ci au cocher.

XXXIV

Le colonel paraissait livré à une joie très-vive. Tandis que la voiture roulait vers Chaillot, il avait pris dans ses mains les deux mains de Fulmen et les pressait tendrement.

— Oh! vous l'aimez, vous, n'est-ce pas ? disait-il ; vous l'aimez, ma chère enfant?

— Si je l'aime ! s'écria Fulmen. Pouvez-vous me le demander?

— Vous me le guérirez, n'est-ce pas ?

— Hélas ! s'écria Fulmen, le pourrai-je?

Et elle se prit à interroger le vieillard. Mais le colonel se contentait de lui dire : — Venez, venez, vous allez le voir!

Ils arrivèrent à la porte de ce joli petit hôtel où Armand avait passé tant de jours heureux. Aucune lumière ne brillait aux croisées du premier étage.

— Armand n'est pas rentré, dit le colonel ; pour sa première sortie, je trouve qu'il va bien... Hé! hé!

Le cocher demanda la porte. Le vieux Job accourut.

— Comment ! dit-il, c'est vous, mon colonel?

— C'est moi.

— Où est M. Armand? l'avez-vous vu?

— Non, depuis ce matin.

— Ah ! dit Job, c'est que Rob-Roy est revenu.

— Il l'a renvoyé ?

— Oui.

— Par qui ?

— Je ne sais pas, dit Job, j'étais sorti. C'est le groom qui l'aura reçu, et le groom a quitté l'hôtel depuis une heure, avant que je sois rentré.

Le colonel descendit de voiture, et, agité par une sorte de pressentiment, il se dirigea vers l'écurie. Rob-Roy avait la tête basse et le cou tendu sur sa longe, comme un cheval exténué de fatigue. Le colonel le toucha et s'aperçut qu'il était baigné de sueur. Puis, en l'examinant attentivement, il remarqua que l'animal était couvert de boue, et que cette boue n'était point noirâtre comme celle qu'on trouve sur les grandes routes.

— Voilà qui est bizarre, dit-il ; où donc Armand est-il allé ?

Fulmen était derrière lui et continuait à chercher le mot de cette énigme. Depuis deux mois, Armand habitait avec son père. En proie à une sorte de prostration qui tenait de l'hébétement, depuis qu'il était revenu à Paris, le jeune homme n'était pas une seule fois retourné à Chaillot. La veille encore, Fulmen l'avait trouvé aussi souffrant, aussi abattu que de coutume. Et voilà que le colonel venait la chercher, lui disait qu'Armand était chez lui, qu'il l'attendait, qu'il l'aimait... Et Fulmen le suivait, et lorsqu'elle arrivait, Armand avait disparu. La jeune femme et le colonel, passant alors de la joie à une vive anxiété, attendirent en comptant les minutes.

Armand ne revint pas. Mais le groom rentra. Le groom venait de Passy, où il avait cru trouvêr le colonel. Il y était allé en toute hâte et il revenait avec la même promptitude. C'était lui qui avait vu rentrer le cheval.

— Qui donc a ramené Rob-Roy? lui demanda vivement le colonel.

— C'est un postillon de la poste aux chevaux, répondit-il.

— D'où venait-il ?

— De Villemonble, sur la route de Strasbourg. C'est là que M. Armand l'a laissé.

Fulmen et le colonel se regardèrent avec une sorte de stupéfaction. Où donc Armand est-il allé ?

En même temps le groom tira une lettre de sa poche et la tendit à Fulmen. Cette lettre, Armand l'avait remise sans doute à l'homme chargé de reconduire son cheval à Paris. La jeune femme en rompit le cachet en tremblant, tandis que, muet et immobile, le colonel la regardait faire.

Elle ouvrit cette lettre, en lut quelques lignes... Et le colonel la vit pâlir, chanceler, porter la main à son cœur et s'appuyer défaillante sur lui.

— Ah! murmura-t-elle d'une voix étouffée... elle... toujours elle !

La lettre lui échappa, et tandis que le vieillard s'en emparait avec une douloureuse avidité, Fulmen cacha sa tête dans ses mains et se prit à fondre en larmes. Cependant le colonel lisait :

« Ma chère Fulmen,

« Je suis sans doute ingrat et fou» à vos yeux. Pardonnez-moi; le cœur humain a d'impénétrables mystères.

» Vous avez voulu me guérir d'un fatal et terrible amour ; vous avez essayé de m'arracher à ma destinée, et je vous fuis.

» Vous vous souvenez de ce qui s'est passé, il y a deux mois, au château de Ruvigny, de ces scènes étranges auxquelles j'ai assisté, et dans lesquelles, en même temps, ce démon, cette énigme vivante m'a fait jouer un rôle.

» Vous vous souvenez encore de ce moment où vous m'avez entraîné à demi mort, affolé, ayant à peine la conscience de ce qui se passait autour de moi, hors de cette chambre où le capitaine Hector Lemblin venait d'expirer?

» Vous devez vous en souvenir mieux que moi, car tout cela m'apparaît aujourd'hui comme à travers un brouillard.

» Eh bien! un autre homme que moi, revenu à Paris, comprenant qu'il avait été mystifié, que cette femme ne l'aimait pas et l'avait pris pour instrument de sa vengeance atroce et mystérieuse, celui-là, ma bonne Fulmen, se fût mis à vos genoux et se fût dit que vous êtes un noble cœur et que le bonheur était près de vous.

» Moi, chère femme que je voudrais aimer, je suis fou, ingrat, stupide. Que voulez-vous? je suis atteint d'un mal

incurable, la *furia d'amore,* comme disent les Italiens. C'est pour cela que je pars. Où vais-je? Dieu le sait ! Elle part pour l'Allemagne, je pars avec elle.

» Ma bonne Fulmen, je vous en supplie, consolez mon père à qui j'écrirai de la frontière et faites-lui comprendre qu'on ne raisonne pas avec le cœur.

» Adieu, les chevaux piaffent à nos chaises de poste... je n'ai qu'une minute.. adieu...

» Villemonble, deux heures de l'après-midi.

» ARMAND. »

Le colonel lut cette lettre et demeura anéanti.

. . . .

Que s'était-il donc passé depuis le matin et, comment le fils du colonel avait-il retrouvé la Dame au gant noir? C'est ce que nous allons expliquer en faisant un pas en arrière.

Depuis son retour de Normandie, après ces scènes étranges et terribles dont il avait été tour à tour acteur et témoin, le fils du colonel, livré à une désespérance profonde, à une sorte de prostration hébétée qui le rendait indifférent à tout, n'avait plus franchi le seuil de la petite maison paternelle située rue de la Pompe. Chaque soir, Fulmen venait le voir... Il la recevait avec les démonstrations affectueuses d'un frère pour sa sœur et lui souriait d'un air navré. Quelquefois il la repoussait et lui disait

d'une voix émue : — Partez! je vous en supplie... quand vous êtes là, je me souviens...

Et Fulmen s'en allait avec la docilité d'un chien qu'on chasse, mais pour revenir le lendemain auprès de son cher malade.

Un matin, cependant, Armand fut éveillé par un rayon de soleil printanier. Il se mit à la fenêtre, et les premiers parfums de mai montèrent du jardin jusqu'à lui. Dans le lointain, et tout autour de lui, par-dessus les murs des jardins environnants et les toits des maisons, il aperçut des feuilles vertes aux arbres, et dans le ciel bleu cette brume transparente qu'on dirait être le voile blanc de la nature qui vient de se fiancer de nouveau au soleil. Ces parfums, cette lumière, semblèrent éveiller un moment le jeune homme de ce lourd cauchemar qui était devenu sa vie, et il eut comme un ardent désir de liberté et d'espace.

Le vieux colonel était dans le jardin, arrosant ses fleurs et cherchant à distraire sa pensée des noires tristesses qui l'assaillaient depuis qu'Armand paraissait mourir lentement et heure par heure d'un mal inconnu.

— Mon père? s'écria Armand.

Le colonel leva vivement la tête et jeta comme un cri de joie.

— Père, répéta le jeune homme avec le ton caressant d'un enfant, où est Catherine?

— Catherine! cria le colonel.

La grosse servante accourut à la voix de son vieux maître.

— Catherine! dit Armand, vous ne voudriez pas aller jusqu'à Chaillot?

Le colonel tresaillit. C'était la première fois depuis deux mois que son fils prononçait ce mot et semblait se souvenir.

— Mais tout de suite, monsieur Armand, tout de suite.

— Vous direz à Job qu'il me selle Rob-Roy.

Un cri de joie échappa au colonel : — Ah! enfin, dit-il, tu veux donc sortir, mon enfant?

— Oui, père, répondit Armand d'une voix presque joyeuse. Je me sens bien aujourd'hui.

— Vrai? fit le pauvre père avec une émotion pleine de ravissement.

— Très-bien... je crois que j'ai été... fou...

— Ah!

Et le colonel, que chaque sourire de son fils rajeunissait d'une année, de même que chacune de ses heures de tristesse lui faisait faire un pas de plus vers la tombe, le colonel monta d'un pied leste et juvénile à la chambre d'Armand. Il le prit dans ses bras : — Oh! mais tu es fort bien aujourd'hui, lui dit-il... rose et frais comme une jeune fille...

— Je me porte à ravir, répondit Armand, dont le sourire plein de mélancolie disait éloquemment combien chez lui les tortures de l'âme étaient poignantes encore.

Et tenez, mon père, ajouta-t-il, je crois que je me guéris... vous savez...

— Ah! Dieu est bon! murmura le colonel avec l'accent d'une pieuse reconnaissance.

— Aussi je veux reprendre ma bonne et joyeuse vie d'autrefois... revoir mes amis... mes camarades... monter à cheval, courir en tilbury et aller le soir au bal...

Le colonel croyer rêver.

— Ah! dit Armand avec mélancolie, je ne suis pas guéri encore, mais enfin... avec le temps... et beaucoup de volonté... Tenez, nous retournerons à Chaillot... Vous viendrez avec moi, n'est-ce pas? vous aurez votre chambre au premier, à côté de la mienne. Nous emmènerons Catherine.

— Oui... oui... murmurait le colonel émerveillé.

— Vraiment, acheva Armand, je crois que j'ai été insensé de ne point m'apercevoir plus tôt que Fulmen était une belle fille aussi noble que bonne...

— Ah! soupira le vieillard, qui semblait ne plus vivre qu'en son fils, elle t'aime, celle-là...

— Eh bien! je l'aimerai! murmura Armand avec un effort.

— Monsieur, vint dire la servante du colonel, je pars, je vais à Chaillot... N'ai-je autre chose à dire à Job que de faire seller votre cheval?

— Attends, attends, ma bonne Catherine... tu lui diras qu'il m'envoie Rob-Roy par Tom.

La cuisinière partit.

— Je ne viendrai pas dîner ; je dînerai sur les boulevards, dit Armand; mais ce soir, à la brune, vous viendrez, n'est-ce pas?

— Oui, fit le colonel d'un signe.

— Auparavant, vous irez chez Fulmen?

— J'irai.

— Et vous ne lui direz rien ou presque rien, mais vous l'amènerez à Chaillot... nous la surprendrons...

Le vieillard ne se lasssait pas d'admirer cette métamorphose subite, ce retour à la raison, qui paraissait avoir pour cause première un souffle de brise printanière et un rayon de soleil.

Catherine fit diligence. Moins d'une heure après, le cheval d'Armand arriva. Ce fut avec une joie d'enfant que le jeune homme passa sa main sur la croupe noire et lustrée du bel animal, qui hennissait en reconnaissant son maître. Armand sauta en selle avec l'ardeur d'un écolier. Un vague pressentiment l'agitait-il, ou s'était-il éveillé ce jour-là avec l'intention bien arrêtée de lutter avec le mal, de le prendre corps à corps et d'en triompher? Nous ne saurions le préciser. Toujours est-il que le fils du colonel gagna les Champs-Élysées au grand trot de Rob-Roy, remonta l'avenue, la redescendit ensuite et se dirigea vers les boulevards. On eût dit qu'il avait soif de Paris et qu'il en était absent depuis longtemps. Au moment où il passait devant la Madeleine, un grand bruit de roues et de grelots se fit derrière lui.

C'était une chaise de poste qui, débouchant par le faubourg Saint-Honoré, avait pris la rue Royale et s'apprêtait à longer les boulevards. Le cheval d'Armand, effrayé par le bruit, se cabra, volta, pirouetta de telle façon que la chaise de poste passa, et qu'Armand, quelque occupé qu'il fût à maîtriser sa monture, put jeter à l'intérieur un regard distrait... Un cri lui échappa, un cri de joie, d'angoisse et de stupéfaction à la fois. L'émotion qu'il éprouva fut telle qu'il faillit être désarçonné. Heureusement, la chaise passée, le cheval se calma. Mais tout aussitôt Armand lui rendit la main, lui mit l'éperon au flanc et le lança bride abattue sur la trace de la chaise de poste. Au fond de la berline de voyage, toute seule, une femme lui était apparue, c'était la Dame au gant noir!

Où allait-elle? Pourquoi était-elle seule? Armand ne se le demanda point. Il voulait courir après elle, l'atteindre, la revoir... Le reste lui importait peu ; il avait oublié déjà la terre entière.

La chaise de poste filait bon train, emportée par quatre vigoureux chevaux normands que stimulait le fouet des postillons. Armand ne put la rejoindre qu'à la barrière du Trône, où elle prit la route de Strasbourg. Mais là un embarras de voitures et un nouvelle frayeur de Rob-Roy ne lui permirent point de s'approcher de la portière et de parler à la Dame au gant noir. Ce ne fut qu'au delà de Vincennes, et dans le bois, un peu avant d'arriver à Nogent-sur-Marne, que le jeune homme la dépassant tout à coup d'une longueur de cheval, fit signe aux postil-

lons d'arrêter et se plaça pour ainsi dire en travers de la route.

Les postillons firent halte. La Dame au gant noir mit la tête à la portière et reconnut Armand.

— Vous encore, dit-elle.

Armand s'approcha. Déjà son visage était bouleversé, son regard brillant de fièvre.

— C'est moi, dit-il.

— Que me voulez-vous? fit-elle d'une voix railleuse.

— Je veux vous suivre.

— Impossible.

— Je vous suivrai, dit-il avec l'accent d'une résolution presque sauvage.

— Je vais bien loin...

Et elle souriait, en le regardant, de ce sourire qui, plus d'une fois, avait figé le sang dans les veines du capitaine Hector Lemblin.

— J'irai au bout du monde, dit-il.

— Ah! même contre mon gré?

Il courba le front et elle le vit trembler de tous ses membres et vaciller sur son cheval.

— Eh bien! lui dit-elle, galopez à côté de moi jusqu'au relais, et là, si vous avez le courage d'accepter la seule vie qu'il m'est permis de vous faire...

Elle était devenue grave et triste en parlant ainsi.

— Eh bien? demanda-t-il.

— Eh bien, vous me suivrez...

Armand laissa échapper un cri de joie, fit un signe aux postillons, et la chaise repartit.

Armand galopait à la portière. Quant à la Dame au gant noir, elle s'était rejetée au fond de la berline et murmurait : — Chaque fois que l'amour de ce malheureux jeune homme vient à me toucher, à désarmer ma haine, chaque fois que j'essaye de fuir et de l'épargner, une fatalité implacable le replace aussitôt sur ma route. Oh! je le vois bien, il faut que je le frappe! Lui aussi, il doit mourir...

Et tandis que le pauvre fou, qui semblait chercher sa destinée, galopait sur la route de Villemonble, la jeune femme avait déplié une lettre qu'elle semblait relire et méditer avec attention.

La lettre que lisait la Dame au gant noir était ainsi conçue :

« Baden-Baden, mai 184...

» Madame,

» Vous pouvez partir ; j'ai loué et fait disposer comme vous l'entendiez la maison que vous m'avez indiquée sur l'avenue Lichtenthal.

» Elle touche à celle qu'a louée le chevalier d'Asti, devenu comte par la mort de son oncle.

» Une grille sépare seule les deux jardins. Celui de M. d'Asti est encore un peu nu, tandis que le vôtre est

déjà ombreux; les arbres du sien sont jeunes, petits encore; ceux du vôtre ont acquis le développement de la maturité.

» De votre côté, une épaisse charmille intercepte la vue. Le chevalier ne peut voir chez vous; en revanche, vous pouvez voir chez lui. C'était, je crois, ce que vous vouliez. Le chevalier, le comte plutôt, car il est réellement comte à présent, est arrivé à Bade il y a huit jours, avec sa petite fille qui est âgée d'environ cinq ans, la gouvernante de cette enfant et deux domestiques. Madame est encore à Paris.

» Le chevalier est bien changé: il a les cheveux blancs, il se voûte et paraît atteint d'une tristesse mortelle.

» Plusieurs fois, du fond de la cachette, au troisième étage, d'où je l'épie pour exécuter vos ordres, j'ai pu, une lunette à la main, distinguer de grosses larmes qui coulaient sur son visage.

» Le soir, on le rencontre au Casino, à la Conversation, comme on dit à Bade. Il se promène seul dans les grands salons comme il s'est promené seul toute la matinée dans son jardin. Parfois il s'approche de cette table verte où tant de fortunes, tant d'honneurs, tant de nobles existences ont succombé.

» On le voit jeter quelques louis sur le tapis, jouer un moment, puis, qu'il ait gagné ou perdu, s'éloigner sans même songer, dans le premier cas, à reprendre son argent.

» L'autre soir on s'est entretenu toute la soirée du bonheur qu'il avait eu au jeu sans le savoir. Une poignée de louis laissée par lui a failli faire sauter la banque. On l'a cherché des yeux, il avait disparu, et un tailleur du trente-et-quarante lui a fait porter un monceau d'or et de billets à domicile.

» Le comte va tous les soirs et tous les matins, à l'heure des courriers, montrer son passe-port à l'employé des postes et lui demander s'il a des lettres. L'employé répond par un *non* germaniquement accentué et referme assez brutalement son guichet. C'est la mode des administrations allemandes.

» Un jour cependant, — vous le voyez, le comte ne peut faire un pas sans que d'invisibles espions le surveillent, — un jour cependant, mercredi dernier, une lettre, celle sans doute qu'il paraissait attendre avec tant d'impatience, lui a été remise. On a vu le comte rougir et pâlir tour à tour, trembler en reconnaissant l'écriture, hésiter à rompre le cachet. La lettre, comme a pu le remarquer un homme qui passait fort négligemment derrière lui, ne contenait que trois lignes. Le comte, après les avoir lues, s'est appuyé à une colonne du porche sous lequel s'ouvre le guichet de la poste; il a failli tomber à la renverse.

» Cette lettre a été trouvée la nuit suivante sur la table de M. d'Asti.

» Tandis que le comte dormait d'un sommeil profond,

on en a pris une copie que je vous transcris à mon tour :

« Monsieur,

» J'arriverai à Bade vers la fin du mois. Cessez de m'é-
» crire de ces *lettres d'amour* si ridicules pour moi, si
» odieuses pour vous. Vous savez bien quel infranchis-
» sable abîme nous sépare.

» Votre femme *aux yeux du monde*.

» Comtesse d'ASTI, née DE PONS. »

» A côté de cette lettre, il y en avait une autre encore ouverte, écrite de la main de M. d'Asti, et qui n'avait pas moins de quatre pages. On n'a pas eu le temps, vous le pensez bien, de la copier, mais on en a retenu le sens.

» Cette lettre signifie clairement que M. d'Asti, cet homme qui foulait jadis aux pieds les affections les plus saintes et se riait avec un cynisme féroce de l'amour, adore aujourd'hui sa femme qui le hait et le méprise. Vous devinez pourquoi.

» Enfin, madame, il y a encore *un* de ceux que nous avons marqués du signe mystérieux et fatal. Celui-là, c'est le vicomte de R..., ce joueur malhonnête et malheureux, le moins coupable à vos yeux cependant. Il rencontre souvent M. d'Asti à la Conversation, mais ils paraissent s'éviter avec soin.

» Dernièrement le vicomte est allé visiter le château d'Ehberstein. Il avait une calèche à deux chevaux qu'il occupait seul. Il a trouvé au vieux burg le comte d'Asti, qui y était allé à pied. Comme la pluie tombait à verse, le vicomte a offert une place dans sa voiture à M. d'Asti. M. d'Asti a refusé et a préféré revenir à pied par la pluie et des chemins abominables. Ces hommes se fuient tous entre eux.

» Le vicomte joue beaucoup, il a de la *chance*, comme on dit dans cet horrible argot des tapis verts. Il refait un peu le million dont il avait hérité en Écosse et qui était déjà croqué aux trois quarts.

» Voilà, madame, quelle est la situation. Du reste, comme nous sommes au commencement de la saison, il y a peu ou point encore de Français à Bade, quelques Russes à peine et quelques Anglais. On ne voit, on ne rencontre, on n'entend que des Allemands.

» J'attends vos ordres.

» HERMANN. »

Après avoir relu cette longue lettre, la Dame au gant noir jeta un regard furtif à Armand qui galoppait toujours à la portière sur Rob-Roy blanc d'écume. Déjà, dans le lointain, on apercevait les maisons blanches de Villemonble, le premier relais de poste que l'on trouvait alors en sortant de Paris.

— Voilà un homme, murmura-t-elle en regardant Armpnd, auquel je ne songeais point il y a une heure, et qui

va devenir l'instrument actif de ma vengeance, en attendant qu'il en soit la victime. Il m'aime! il m'obéira en esclave.

Et comme la chaise de poste s'arrêtait pour relayer devant la porte d'une auberge, et que déjà on voyait sortir de leur écurie les chevaux prêts et les postillons commandés par le piqueur, la Dame au gant noir fit un signe au valet de pied assis sur le siége. Le valet descendit et tint le cheval d'Armand, qui, sur un nouveau geste de la jeune femme, sauta à terre et monta dans la voiture.

— Écoutez, lui dit-elle, toujours avec cet accent de tritesse qui faisait d'elle, aux yeux du jeune homme, la femme la plus mystérieuse et peut-être la plus infortunée du monde, l'heure me presse et je ne puis entrer avec vous que dans de très-brèves explications.

— Parlez, madame, je vous écoute.

— Vous m'aimez, dites-vous?

— Oh! voulez-vous mon sang?

— Si j'avais besoin que vous me suivissiez... fût-ce au bout du monde?...

— J'irais.

— Sans savoir dans quel but?

— Sans le savoir.

— Si je vous demandais un serment?...

— Demandez.

— Me jureriez-vous une obéissance passive, sans réplique, sans explication aucune, ma conduite vous parût elle étrange... odieuse?

— Je vous le jure.

— Eh bien, lui dit-elle, en ce cas, renvoyez votre cheval à Paris et suivez-moi; peut-être me forcerez-vous à vous aimer un jour.

Armand était fou; il avait déjà oublié Paris, son père et Fulmen qui l'attendaient à cette heure, la terre, l'univers... Elle était là... il la regardait, il était auprès d'elle; elle lui permettait de la suivre.

Armand écrivit à Fulmen, donna son cheval à un postillon avec ordre de le conduire à Paris, et monta auprès de la Dame au gant noir. La chaise repartit au grand trot.

XXXV

Huit jours après les événements que nous venons de raconter, un homme d'environ quarante ans, tenant une jolie petite fille par la main, se promenait sur la route de Bade au village allemand d'Oos, mais à peu de distance de cette première ville. Vêtu d'une élegante redingote du matin, coiffé d'un chapeau gris, cet homme paraissait appartenir à la catégorie fashionable des baigneurs. L'enfant qu'il tenait par la main babillait sans relâche et disait à chaque minute : — Mais maman ne vient donc pas?

Le père, car c'était le père, répondait à peine et semblait être lui-même dans une vive anxiété. Les yeux tournés vers l'horizon, aussi loin qu'il pouvait distinguer

le sillon blanchâtre et tortueux de la route qui serpente à travers cette plaine verte et luxuriante qui s'étend des dernières rampes de la Forêt-Noire aux bords du Rhin, cet homme paraissait être venu là comme un jeune amoureux à un rendez-vous. Tantôt il consultait sa montre et trouvait que la diligence de Strasbourg, — le chemin de fer n'existait pas encore, — était en retard; tantôt il croyait avoir été mal renseigné, tantôt encore il regardait les petits pieds couverts de poussière de l'enfant, et il songeait à rétrograder.

— Es-tu fatiguée, Rose? demandait-il.

— Non, répondait l'enfant... allons toujours... je veux voir maman...

Enfin un nuage blanchâtre parut s'élever à la dernière limite de l'horizon. Évidemment une voiture, un attelage quelconque soulevait la poussière du chemin. L'anxiété du père de l'enfant fit place alors à une sorte d'émotion pénible et pleine d'hésitation et de vagues terreurs; il devint fort pâle; son cœur, qui tout à l'heure battait violemment, parut suspendre ses pulsations; au lieu d'avancer encore, il s'assit sur le revers de la route. On eût dit que les forces lui manquaient. Cependant le nuage se développait, et bientôt on put distinguer une grande et lourde voiture que cinq meklembourgs traînaient avec une grande vitesse : c'était la diligence. Bientôt encore le grelot des chevaux devint perceptible, puis les claquements du fouet, puis enfin la voiture ne se trouva plus qu'à quelques centaines de mètres des voyageurs.

— Mais viens donc, papa, disait l'enfant qui tirait le baigneur par le pan de sa redingote, ne veux-tu donc pas voir maman?

La voix caressante et fraîche de la petite fille sembla calmer un peu l'émotion du père. Il fit un effort et se leva. Mais, trop faible pour marcher, il demeura debout, au milieu de la route, aussi pâle que ces divinités de marbre qui ornent le palais de la Conversation.

La diligence arrivait sur lui. Il leva le bras et fit signe aux postillons d'arrêter. En même temps une main de femme frappait de l'intérieur de la voiture aux glaces du coupé et semblait demander la même chose. La voiture s'arrêta.

— Marguerite!

— Maman!

Ces deux exclamations accueillirent une jeune femme qui descendit lestement du coupé, et de la main invita les postillons à continuer leur chemin.

— Marguerite... madame... balbutia le baigneur en prenant la main de la dame.

Mais celle-ci prit sa fille dans ses bras et l'y serra avec effusion sans paraître avoir senti la pression de la main de son mari. C'était son mari en effet. Il lui offrit son bras.

— Merci, monsieur! dit-elle, c'est inutile... je donne la main à ma fille.

M. d'Asti, — on a deviné que c'était lui sans doute, — M. d'Asti, disons-nous, passa sa main sur son front où perlaient quelques gouttes de sueur, et se prit à suivre sa

femme et son enfant d'un air pensif et le regard baissé. M. d'Asti souffrait le martyre. La comtesse, elle, marchait d'un pas leste, écoutant le joli babil de la petite fille et lui faisant mille questions et mille caresses.

Ils arrivèrent ainsi jusqu'à Bade, franchirent le petit pont qui conduit sur la promenade, passèrent entre l'hôtel d'Angleterre et le Casino et gagnèrent ainsi l'avenue de Lichtenthal.

La comtesse avait déjà habité l'année précédente cette maison que le comte avait louée, et qui était contiguë à celle dont parlait le major Arleff dans sa lettre à la Dame au gant noir. M. d'Asti venait à Bade pour sa santé. La comtesse l'y accompagnait. Cette fois-là, cependant, la comtesse était demeurée en arrière d'une quinzaine de jours. Quelques affaires pressantes et l'accident que nous avons raconté, et qui l'avait forcée de demeurer au lit pendant plusieurs jours chez Fulmen, avaient été la cause de ce retard.

M. d'Asti sonna à la grille de la maison avec une impatience fébrile. Un valet de chambre vint ouvrir et salua profondément sa maîtresse.

— Jean, lui dit-elle, allez donc faire apporter mes bagages du bureau de la diligence.

Et elle entra dans le jardin, tenant toujours son enfant par la main; elle en fit le tour, puis pénétra dans la maison, sans avoir paru un seul instant remarquer que son mari la suivait. L'enfant demeura à jouer dans le jardin.

Madame d'Asti se trouva donc seule face à face avec son mari, lorsqu'elle entra dans sa chambre à coucher. M. d'Asti se tenait devant elle comme un criminel devant son juge. La comtesse était calme et froide; elle le regardait à peine.

— Madame... Marguerite... balbutia M. d'Asti, qui voulut lui prendre la main et fléchit un genou devant elle.

Mais un dédaigneux sourire glissa sur les lèvres de la comtesse : — Pardon, monsieur! lui dit-elle, mais puisque vous y tenez absolumett, nous allons avoir une brève explication qui, je l'espère, régularisera notre position respective.

La comtesse s'enfonça dans une bergère et regarda fixement son mari.

— Vous le savez, monsieur, dit-elle, lorsque vous m'avez offert votre main, vous avez prétendu me sauver du déshonneur. J'avais, en effet, pour obéir à mon cœur, pour me soustraire à un mariage qui me jetait dans les bras d'un vieillard, j'avais eu le courage, l'horrible courage de fuir le toit paternel et de suivre l'homme que j'aimais...

— Madame... au nom du ciel!

— Écoutez-moi donc, monsieur, poursuivit Marguerite de Pons; vous savez bien que cet homme que j'aimais, à qui je voulais consacrer ma vie tout entière, le marquis Gontran de Lacy, enfin, que vous avez tué en duel deux ans après, vous savez bien que cet homme, vous l'avez déshonoré à mes yeux; que tous les événements qui se

précipitèrent au château des Portes et dans la cahute du Galérien, vous les aviez prévus... combinés...

— Madame, je vous en supplie...

— Monsieur, reprit madame d'Asti, pendant deux années je vous ai considéré comme mon sauveur, et, ne pouvant vous aimer, je me suis efforcée de vous rendre heureux. Un jour, le voile s'est déchiré, vous m'avez avoué que Gontran n'était point marié, que cette femme qui s'était présentée comme la sienne avait été payée, amenée par vos soins... Puis encore, une lettre égarée par vous, trouvée par moi, une lettre écrite par un certain colonel d'aventure, m'a démontré que M. Lacy avait eu le malheur d'être à votre merci, de vous obéir comme un esclave... Ce jour-là, monsieur, la reconnaissance que j'avais pour vous s'est changée en haine, l'estime en mépris.

— Mais je vous aime, moi, et je me repens!... s'écria le comte avec des larmes dans la voix. Ne voyez-vous point ce que je souffre?... Mes cheveux ont blanchi depuis trois ans que vous êtes pour moi une étrangère...

Marguerite de Pons haussa les épaules : — M. de Lacy est mort, dit-elle.

— Oh! murmura le comte en laissant échapper un cri étouffé... oh! elle l'aime encore!

— Toujours! répondit froidement Marguerite de Pons, toujours! et vous, je vous méprise et je vous hais!

XXXVI

Les derniers mots de sa femme firent bondir M. d'Asti. Cet homme, un moment affaissé, courbé sous ce dédain suprême, se redressa et retrouva soudain sa nature violente, irascible et profondément corrompue d'autrefois.

— Ah! dit-il avec une amertume railleuse, vous aimez toujours Gontran?

— Oui, répondit la comtesse.

— Et vous me haïssez?

— Je fais plus, je vous méprise.

Et la comtesse tourna le dos à son mari, et se mit fort tranquillement en devoir de préparer les armoires de sa chambre à coucher à recevoir le contenu de ses caisses de toilette. Pendant un moment M. d'Asti garda un silence farouche. Puis, tout à coup, il vint se placer devant sa femme, et la regarda froidement.

— Que voulez-vous encore? demanda-t-elle, supportant avec calme le poids de ce regard.

— Madame, répondit l'ancien complice du colonel, vous venez de me dire que vous me haïssiez et me méprisiez!

— Je le répète, monsieur.

— Voulez-vous nous séparer?

— Comment l'entendez-vous? demanda la comtesse.

— Vous vivrez ici, je retournerai à Paris.

Un sourire railleur glissa sur les lèvres de Marguerite de Pons.

— Puisque vous venez, dit-elle, de toucher à une aussi grave question que celle de la séparation, voulez-vous, monsieur, me permettre de vous exposer mes idées sur ce sujet?

— Faites, madame.

Et, tout frémissant, le comte se rassit. La comtesse l'imita. Seulement elle alla se placer à l'extrémité d'un canapé, de façon à être loin de son mari.

— Monsieur, dit-elle alors, entre deux êtres attachés comme vous et moi par un lien aussi pesant qu'indissoluble, il y a deux sortes de séparations. La première demande l'assistance des tribunaux.

— Oh! fi donc! interrompit M. d'Asti.

—Celle-là, monsieur, appelle la lumière et la publicité sur la vie privée. Un avocat qui vise à l'éloquence, flétrit la femme; un autre la défend au détriment du mari; le public savoure les détails scandaleux des débats, et la France entière sait au bout de huit jours pour quelles raisons cette séparation est demandée. Cependant, monsieur, je ne recule point devant ce scandale, s'il peut vous plaire.

M. d'Asti fit un geste de répulsion.

— Mon Dieu! dit la comtesse avec calme, je raconterai fort naïvement à mon avocat le drame que vous connaissez et qui s'est déroulé au château des Portes, la mort de

M. de Montgory, mon amour pour M. de Lacy, la pression que vous exerciez sur lui, le rôle odieux et hypocrite que vous avez joué.

— Madame!

— Oh! vous ne pouvez le nier, n'est-ce pas? Et puis je produirai la lettre du colonel, cette lettre que j'ai trouvée et que je conserve avez un soin extrême...

M. d'Asti frissonna.

— Cela pourra peut-être révéler à la justice des faits qu'elle aura intérêt à éclaircir.

— Madame, interrompit le comte avec une sourde irritation, je n'ai jamais songé à nous déshonorer par un tel éclat.

— Ne parlez pas de *nous*, monsieur, mais de *vous* à propos de déshonneur.

Le comte haussa les épaules.

— J'ai toujours été une honnête femme, ajouta Marguerite de Pons avec simplicité.

— Je l'espère bien, fit le comte avec rage.

Ces trois mots semblèrent un outrage à l'altière comtesse. Elle regarda son mari comme elle eût regardé un laquais assez oublieux pour oser lui parler d'amour.

— Vous vous méprenez, je crois, monsieur, dit-elle. Il est des gens qui sont honnêtes par crainte des châtiments de la loi, — il en est qui le sont pour obéir à leur conscience. La loi, à mes yeux, c'est vous. Comprenez-vous? je braverais la loi, peut-être, mais je ne braverai point ma conscience.

Le comte se mordit les lèvres et ne répondit pas. Alors madame d'Asti continua :

— Il est un autre moyen de séparation, monsieur, la séparation à l'amiable.

— C'est de celle-là que je veux parler, dit le comte.

— C'est celle dont je ne veux pas.

— Pourquoi ?

— Parce que je crains beaucoup plus les rumeurs et les médisances du monde que l'éclat et le grand jour des tribunaux, et que je sais que, lorsque le mari et la femme se séparent sans raisons connues, le mari a le rôle intéressant.

Un sourire cruel vint aux lèvres de la jeune femme, qui regarda fixement le comte : — Le monde serait capable de dire que vous êtes un galant homme et moi une femme perdue.

M. d'Asti baissa la tête et se tut.

— Enfin, monsieur, ajouta Marguerite de Pons, vous oubliez que nous avons un enfant.

— C'est vrai.

— Et que le nom de cet enfant doit rester pur, intact, honoré.

Cette logique froide et serrée domina le comte et dompta son naturel emporté.

— Je ferai ce que vous voudrez, madame, dit-il.

— Ce que je veux est fort simple.

— Parlez...

— Aux yeux du monde nous serons unis.

— Et... dans l'intimité?...

— Nous serons des étrangers pleins de courtoisie l'un pour l'autre.

— Vous êtes cruelle...

— Je suis juste... Adieu! monsieur.

Elle montra la porte à son mari, et M. d'Asti, dominé par ce geste, cette attitude et cet accent, fit un pas pour sortir. Mais, arrivé sur le seuil, il se retourna, regarda sa femme, et elle le vit tout pâle et les yeux pleins de larmes.

— Vous ne croyez donc pas au repentir? murmura-t-il.

— Mais si, dit-elle.

— Eh bien, depuis trois années, je me repens des erreurs, des folies de ma jeunesse.

— Vous pourriez dire des *crimes*...

— Ah! fit-il avec désespoir, vous êtes impitoyable,

L'accent avec lequel il prononça ces derniers mots émut Marguerite.

— Vous avez tort de me croire ainsi, dit-elle. Cessez de me poursuivre de votre amour, et je ne froisserai plus votre orgueil.

— Hélas! je vous aime...

Le comte était allé trop loin. Il avait touché un moment sa femme par son accent désespéré; il ferma son cœur à la pitié en osant lui dire qu'il l'aimait.

— Vous êtes fou, lui dit-elle sèchement; vous oubliez que le sang de M. de Lacy est entre vous et moi quand vous venez me parler d'amour.

Le comte frémit de rage et de désespoir.

— Toujours lui! murmura-t-il sourdement.

— Monsieur, répondit Marguerite avec tristesse, il ne faut pas parler d'amour à ceux dont on a brisé le cœur et qui veulent vivre désormais et mourir sans aimer. Je porte votre nom, et quelque douleur que j'en éprouve, j'ai l'intention de le porter honnêtement. Mais, si vous deviez continuez à me poursuivre de votre amour...

Elle s'arrêta et le regarda.

— Eh bien? fit-il avec colère.

— Eh bien, je laisserai tomber ma main dans celle du premier galant homme qui viendrait à m'aimer, répondit-elle.

Ces paroles furent un coup de foudre pour le comte d'Asti.

Un moment il demeura muet, écrasé, les yeux rivés au parquet. Puis, tout à coup, relevant la tête, l'œil en feu, le front pâle : — Madame, dit-il, avez-vous lu le Code pénal?

— Oui, dit-elle tranquillement.

— Et vous n'y avez rien trouvé qui réponde à ce que vous venez de dire?

— Vous vous trompez. Je connais la loi et sais que vous pouvez me tuer, si je déshonore votre nom.

— Eh bien! prenez-y garde! s'écria le comte avec emportement.

La comtesse ne répondit pas d'abord, mais elle fit un pas en arrière; puis, hautaine comme une reine offensée, elle indiqua la porte à son mari.

— Sortez! dit-elle, sortez!

M. d'Asti sortit la rage et le désespoir au cœur. Il remonta dans sa chambre, s'y enferma, cacha sa tête dans ses mains et se prit à pleurer comme un enfant.

XXXVII

Le soir du jour où la comtesse d'Asti était arrivée à Baden-Baden, vers onze heures, alors que le silence commençait à se faire dans la petite ville et que le palais de la Conversation fermait ses portes, tandis que les joueurs rentraient chez eux calculant leur perte ou leur gain, une chaise de poste s'arrêta à la porte de la maison contiguë à celle que le comte et sa femme occupaient dans l'avenue de Lichtenthal. L'avenue était déserte, et toute lumière éteinte chez le comte.

Au bruit, la grille de la maison s'ouvrit. Un homme parut et vint ouvrir la portière avec empressement. Cet homme n'était autre que celui que la Dame au gant noir appelait Hermann et que nous avons connu sous le nom de major comte Arleff. De la chaise de poste une jeune femme et un jeune homme descendirent. C'était, on le devine, la Dame au gant noir et Armand.

— Bonjour, Hermann, dit la jeune femme en sortant lestement de voiture.

Le major s'était incliné avec respect et lui offrait sa main.

— Tout est-il prêt dans la maison?

— Tout, madame.

Elle se tourna vers Armand.

— Tenez, lui dit-elle, je vous présente quelqu'un que vous connaissez... vous vous êtes rencontrés déjà en Normandie.

Le major et Armand se saluèrent. Alors la Dame au gant noir pénétra dans la maison, précédée par le major et suivie par Armand, — non sans avoir remarqué, auparavant, que l'avenue était déserte et que personne ne l'avait vue descendre de voiture.

Le major conduisit la voyageuse au premier étage de la maison et ouvrit devant elle la porte d'un grand salon à tentures sombres. Armand y pénétra derrière elle, et tout à coup il tressaillit profondément.

Ces tentures sombres, l'ameublement de cette pièce, il les avait vus quelque part déjà et il se souvint presque aussitôt de cette pièce dans laquelle il était entré un soir, par la fenêtre, place de l'Estrapade. On avait transporté à Bade le mobilier et les tentures de cette chambre à coucher, sur la cheminée de laquelle Armand se souvenait d'avoir vu un buste d'homme recouvert d'un voile noir. Ce buste était placé sur la cheminée du salon, et les yeux d'Armand se fixèrent sur lui avec une sorte d'égarement.

La Dame au gant noir glissa quelques mots à l'oreille du major. Le major sortit. Alors la jeune femme indiqua un siége auprès d'elle à Armand.

— Maintenant, mon ami, lui dit-elle, causons.

— Je vous écoute, madame.

— Depuis quinze jours que vous me suivez, obéissant à tous mes caprices, vous ne m'avez pas questionnée, vous ne vous êtes enquis ni du lieu où nous allions, ni du but que je poursuivais.

— Je vous suis, répondit Armand, et cela me suffit, madame.

Elle le regardait en souriant.

— Je vous suis et je vous aime, ajouta-t-il.

— Moi, répondit-elle, j'ai pour vous l'affection d'une sœur, et peut-être vous aimerai-je, si j'obtiens de vous...

— Oh! parlez, je suis prêt à tout! s'écria Armand avec son exaltation habituelle.

La Dame au gant noir regarda fixement le jeune homme.

— Êtes-vous brave?

— Je le crois.

— Patient?

— Oui.

— Avez-vous la force de vous dominer toujours?

— J'aurai la force de faire tout ce que vous m'ordonnerez.

Elle étendit la main vers le buste, cette main toujours gantée de noir.

— Vous le savez, dit-elle, je suis chargée d'une sombre et terrible mission. J'ai pour tâche de venger un mort... ce mort, le voilà!

— Ah! j'avais deviné, murmura le fils du colonel.

— Ce mort, poursuivit-elle d'une voix lente et sourde, je l'ai aimé... aimé avec adoration et fanatisme... comme je vous aimerai peut-être un jour, si...

— Si? fit-il en tressaillant.

— Si vous vous associez à mon œuvre de destruction et d'expiation.

— Vous le savez, je vous appartiens, disposez de moi...

— Eh bien, reprit-elle, cet homme que j'ai aimé, ce mort chéri dont voilà le buste, il a été assassiné... non point assassiné par un bandit isolé et vulgaire, par un voleur de grand chemin... oh! non...

Elle eut un sourd éclat de rire.

— Oh! non, reprit-elle, non! ses assassins étaient des gens du monde, de brillants gentilshommes, des viveurs... ils formaient une association pour le vol et la rapine.

— Infamie! murmura Armand.

— Vous en avez vu mourir un.

— Le capitaine Lemblin, n'est-ce pas?

— Oui. Il en est d'autres encore qui sont pleins de vie

et que je veux frapper, les uns dans leur fortune, les autres dans leur amour, d'autres dans leurs enfants...

Si Armand avait pu comprendre ces derniers mots de la vengeresse, il eût certainement frissonné. Elle continua : — Si vous m'aimez réellement, dit-elle, si vous voulez que je ne vous échappe plus, que je ne vous bannisse pas de ma présence, si vous voulez enfin conserver l'espoir de me fléchir un jour, il faut que vous me serviez...

— Je serai votre esclave.

— Il faut que vous soyez plus et moins encore... il faut que, dans mes mains, vous deveniez un instrument.

— Je le serai.

— Prenez garde! dit la Dame au gant noir, je vais vous demander quelque chose de bien étrange peut-être. Refuserez-vous?

— Parlez, dit Armand avec tout l'enthousiasme de la passion.

— Eh bien, écoutez, poursuivit-elle : demain je vous désignerai une femme. Cette femme est jeune, belle, elle porte un grand nom.

— Après? dit Armand.

— Cette femme, poursuivit la Dame au gant noir, il faut que vous vous attachiez à ses pas, que vous vous trouviez partout sur son chemin, que vous paraissiez l'aimer.

— Mais je vous aime et ne pourrai jamais...

— Il le faut! il faut qu'avant un mois cette femme vous ait donné son cœur.

Armand passa la main sur son front.

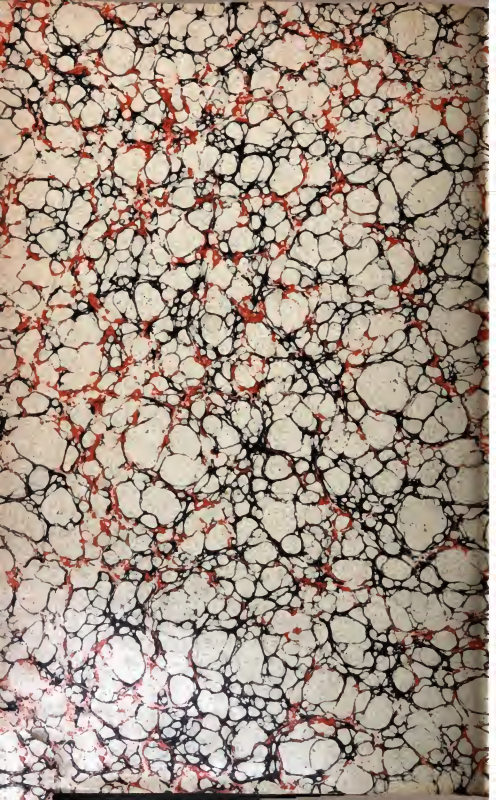
— Mon Dieu! murmura-il.

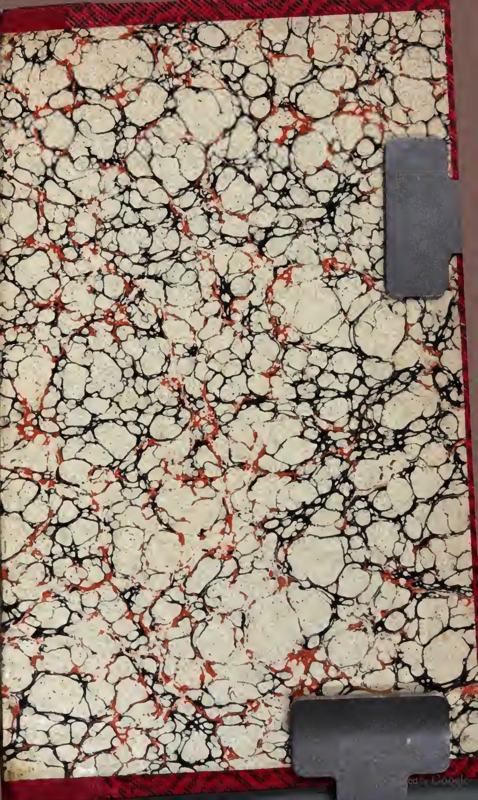
— Choisissez, dit la Dame au gant noir : partir et ne plus me voir, ou obéir...

— J'obéirai, dit le jeune homme en courbant le front.

FIN








BIB